

**WARHAMMER**

The illustration depicts a dramatic scene in a dark, gothic setting. At the top, a vampire with pale skin and a black cape is shown in profile, holding a sword aloft. Below him, a warrior with long blonde hair and a red cape is engaged in combat, holding a large, ornate sword. In the foreground, a muscular dwarf with a large feathered headdress is shown in a dynamic pose, holding a shield with intricate designs. The background is a dark, stormy sky with a crescent moon and silhouettes of flying creatures. The overall color palette is dominated by dark purples, reds, and blacks, creating a moody and intense atmosphere.

# TUEUR DE VAMPIRES

Par **WILLIAM KING**

UN ROMAN DE GOTREK ET FÉLIX



**WARHAMMER**



**TUEUR DE VAMPIRES**

Par **WILLIAM KING**

UN ROMAN DE GOTREK ET FÉLIX

UN ROMAN WARHAMMER

# TUEUR DE VAMPIRES



William King



BLACK LIBRARY



NOUS VIVONS UN ÂGE TROUBLÉ, UNE ÉPOQUE SANGLANTE AUX ACCENTS DE FIN DU MONDE, FAITE DE DÉMONS ET DE SORCELLERIE, DE BATAILLES ET DE MORT. DANS LA FUREUR DES FLAMMES ET DE LA DESTRUCTION SE FORGENT LES LÉGENDES DE CE TEMPS, NARRANT LES FAITS D'ARMES DE HÉROS INTRÉPIDES.

AU CŒUR DU VIEUX MONDE S'ÉTEND L'EMPIRE, LE PLUS GRAND ET LE PLUS PUISSANT DES ROYAUMES HUMAINS, REPUTÉ POUR SES INGÉNIEURS, SES SORCIERS, SES NÉGOCIANTS ET SES SOLDATS ; UNE TERRE RICHE DE SES HAUTES CHÂÎNES DE MONTAGNES, DE SES FLEUVES MAJESTUEUX, DE SES SOMBRES FORÊTS ET DE SES VASTES CITÉS. DEPUIS SON TRÔNE D'ALTDORF RÈGNE L'EMPEREUR KARL-FRANZ, DESCENDANT SACRÉ DU FONDATEUR DE CES DOMAINES, SIGMAR, ET DÉTENTEUR DE GHAL MARAZ, LE MYTHIQUE MARTEAU DE GUERRE.

L'ÉPOQUE N'EST POUR AUTANT PAS CIVILISÉE. DE TOUTES LES RÉGIONS DU VIEUX MONDE, DES PALAIS FÉODaux DE LA BRETONNIE COMME DES IMMENSITÉS GLACÉES DE KISLEV PERDUES DANS LE NORD LOINTAIN, NOUS PARVIENNENT LES PRÉSAGES DE LA GUERRE. DANS LES MONTAGNES DU BORD DU MONDE, DES TRIBUS ORQUES S'UNISSENT EN PRÉPARATION DE NOUVELLES ATTAQUES. BANDITS ET RENÉGATS HARCÈLENT LES HABITANTS DES PRINCIPAUTÉS FRONTALIÈRES. DES RUMEURS PRÉTENDENT MÊME QUE DES HOMMES-RATS, LES SKAVENS, ÉMERGENT DES MARAIS ET DES SOUTERRAINS AUX QUATRE COINS DES TERRES CONNUES. ET DES DÉSOLATIONS NORDIQUES DESCEND UNE FOIS DE PLUS L'OMNIPRÉSENTE MENACE DU CHAOS, DES DÉMONS ET DES HOMMES-BÊTES CORROMPUS PAR LA PUISSANCE DES DIEUX SOMBRES. TANDIS QU'APPROCHE L'HEURE DES COMBATS, L'EMPIRE A BESOIN DE HÉROS COMME JAMAIS AUPARAVANT.





**LIVRE UN**

**PRAAG**

*« En ces jours, en plein cœur de ce terrible hiver, je me trouvais déjà bien gâté en matière d'horreur et de souffrances. Durant le siège de Praag, j'avais perdu quelques-uns de mes compagnons aux mains du Chaos. Toutes ces épreuves n'étaient cependant rien à côté de celles qui m'attendaient. Car, ainsi soit-il, par un étrange caprice des Sombres Divinités, le Tueur et moi avions comme destinée de croiser une terrible menace, dont les origines se perdaient dans la nuit des temps. Nous allions d'ailleurs y perdre quelques-unes de nos connaissances les plus proches et de la pire manière qui fût. De bien sombres événements nous attendaient...»*

— *Mes Voyages avec Gotrek*, vol. IV, par Maître Félix Jaeger  
(Imprimé aux Presses Nouvelles d'Altdorf en 2505)

La ville basse de Praag n'était plus que ruines. Partout, des bâtiments en flammes, décombres ou débris fumants ; aussi loin que portait le regard de Félix Jaeger. Quelques vestiges de maçonnerie semblaient s'acharner à rester debout et sortaient çà et là de l'épaisse couche de neige. Des groupes d'hommes entassaient des corps sur des charrettes pour les emporter plus loin et les brûler. Ceux-là avaient accepté une tâche bien sinistre et probablement sans fin. De nombreux cadavres ne seraient pas découverts avant l'arrivée du printemps, lorsque la neige qui les recouvrait accepterait enfin de fondre. Et encore s'ils n'étaient pas exhumés et dévorés d'ici là, se dit Félix, car les effets de la famine étaient visibles sur le visage de chacun des vivants.

Félix resserra un peu plus sa cape de laine du Sudentland autour des épaules et prit la direction du *Sanglier Blanc*, du moins là où il se dressait jadis, c'est-à-dire avant la bataille. Il en avait eu assez des banquets donnés au château en l'honneur de la victoire et de la compagnie de la noblesse kislevite. D'ailleurs, qui aurait pu supporter ces interminables récits sur la bravoure et le courage des défenseurs de la cité, et ceux des forces armées venues leur porter secours ? D'ordinaire, il était plutôt tolérant à cet égard, mais entendre ces gens de haute extraction se féliciter de la sorte avait eu raison de sa patience. Il lui fallait voir où étaient passés les Tueurs ; ils avaient quitté la cérémonie bien plus tôt dans la soirée et il ne les avait pas revus depuis. Il avait cependant une petite idée de l'endroit où il avait le plus de chances de les trouver.

Il emprunta ce qu'il restait de la rue des Marchands de Soie, flanquée d'entrepôts en ruine. De pauvres silhouettes, enveloppées de vêtements en lambeaux, étaient courbées sur les décombres encore fumants, probablement à la recherche de quelque moyen de se nourrir. Quelques-unes le regardèrent du coin de l'œil, jugeant s'il était susceptible d'avoir sur lui quelques pièces et se demandant s'il leur fallait courir le risque de tenter de le détrousser. Félix gardait la main sur la garde de son épée et



s'efforçait de donner à son visage l'expression la plus résolue possible.

Au loin, les cloches d'un temple sonnaient à toute volée. Il se demanda s'il était le seul à trouver un peu ironique autant de célébration. Compte tenu de la situation, il était étonnant de voir autant de gens se réjouir. Sans doute était-ce parce que la plupart n'espéraient même pas s'en sortir vivants. Aussi incroyable que cela puisse paraître, l'invincible horde du seigneur Arek avait été repoussée et le terrible individu défait. L'intervention impromptue du Gospodar et le bombardement du vaisseau volant, l'*Esprit de Grungni*, avaient délivré la cité de l'emprise de l'armée ennemie. Contre toute attente, la cité de Praag avait été sauvée du pire siège qu'elle ait connu depuis deux siècles.

La victoire avait cependant eu un coût considérable. Plus de la moitié de Novygrad, la ville basse et ses quartiers fortement peuplés qui s'étendaient entre la première enceinte et la seconde plus ancienne, celle entourant la citadelle, avait été pillée et réduite en cendres par les forces du Chaos. Plus du quart des citoyens y avaient perdu la vie, du moins d'après les premières estimations rapides des fonctionnaires ducaux, et on s'attendait à ce que tout autant succombent à la famine, aux maladies et aux rigueurs de l'hiver glacial habituel sous ces latitudes. Et encore, si aucune autre armée de barbares n'avait la mauvaise idée de descendre des Désolations. La première enceinte était encore éventrée en trois endroits et ne pourrait plus jouer son rôle en cas de nouvel assaut.

Une odeur de chair carbonisée flottait dans l'air. Quelqu'un, non loin, devait avoir allumé un bûcher funéraire, et en profitait probablement pour s'y réchauffer. C'était le seul moyen de se débarrasser aussi rapidement d'autant de cadavres, qui étaient tout simplement trop nombreux pour être enterrés, et on craignait toujours la peste. Les sinistres épidémies libérées par les adorateurs de Nurgle, le Maître de la Déchéance, avaient repris après la bataille. D'après certains, c'était la vengeance des démons de la peste pour la perte de leurs adorateurs. Le sorcier Max Schreiber pensait pour sa part que c'était plus à cause des privations, du froid et de l'effet déprimant qu'avait l'hiver kislevite sur la nature humaine, ce qui la rendait plus vulnérable aux miasmes qui transportaient la maladie. Félix sourit, Max Schreiber était de ces hommes qui avaient des théories

pour tout et qui, la plupart du temps, s'avéraient fondées.

Une femme en pleurs tentait désespérément d'empêcher que l'on emporte le corps d'un homme. Son mari, son amant, son frère ? Tout le monde dans cette cité avait perdu un proche. Des familles entières avaient été balayées. Félix repensa à ceux qu'il avait connus et qui n'étaient plus. Deux des Tueurs nains, le jeune Ulli et l'étrange Bjorni, dont les restes avaient été eux aussi brûlés.

Pourquoi tout ceci s'était-il produit ? Qu'est-ce qui avait bien pu pousser les hordes du Chaos hors de leurs domaines du grand nord et les jeter à l'assaut de cette cité ? Pourquoi avaient-elles choisi les dernières semaines de l'automne pour lancer leur invasion ? C'était une manœuvre tout simplement insensée. Même si elles s'étaient emparées de Praag, elles auraient souffert des affres de l'hiver presque autant que les citoyens maintenant. De plus, la détermination des Kislevites était telle qu'ils auraient préféré brûler leur propre cité plutôt que de la voir tomber aux mains de leurs ennemis de toujours. Bon, Félix imaginait bien que les hordes n'auraient pas hésité à dévorer les cadavres pour survivre, ou même à se dévorer entre elles, mais cette attaque restait tout de même une sacrée énigme.

Il secoua la tête. Pourquoi chercher à expliquer l'inexplicable ? Il fallait être fou pour suivre les Puissances du Chaos et cela lui suffisait. Il était inutile pour un homme sain d'esprit et tenter de comprendre les motivations de ces âmes perdues. Oh ! Il avait entendu bien des théories. Max Schreiber avait avancé qu'un raz-de-marée de magie noire était descendu du nord vers le sud et que c'était ce qui avait plongé les adorateurs du Chaos dans une incontrôlable furie.

— Repentez-vous, repentez-vous ! criait un homme au regard dément. Il était monté sur un piédestal qui avait jusque-là soutenu une statue du tzar Alexandre et interpellait les passants, la bave aux lèvres. Ses longs cheveux étaient en désordre et il semblait avoir perdu la raison depuis bien longtemps déjà. Les dieux vous punissent pour vos péchés ! reprit-il.

Ces prophètes de rue semblaient avoir leur propre théorie sur les événements récents. Ils clamaient que la fin du monde était proche et que cette horde du Chaos n'avait été que le premier signe de ce qui

s'annonçait. Ces théories ne tenaient plus lorsqu'on se souvenait que ces mêmes oiseaux de mauvais augure avaient crié quelques jours plus tôt que la horde en question apportait justement avec elle la fin du monde. Ils avaient dû revoir un peu leur discours après la défaite cuisante de l'ennemi, et Félix faillit le crier à l'homme. Les gens avaient bien trop de soucis sans avoir à supporter les braillards de cette sorte. Mais il se ravisa bien vite. Personne en effet ne semblait attacher la moindre importance au prophète, même si celui-ci était tellement emporté dans son délire qu'il s'était dénudé la poitrine et se la frappait de grands coups de poings. Les gens passaient simplement à côté, bien plus soucieux de terminer ce qu'ils avaient à faire et de rapporter à ce qu'il restait de leur foyer la maigre pitance sur laquelle ils avaient pu mettre la main. L'homme pouvait bien insulter les dieux eux-mêmes, tout le monde s'en fichait.

Quelques étals avaient été dressés dans un endroit à peu près dégagé de la place des Carreleurs. Des hommes portant un tabard au lion ailé, appartenant à la maison du duc, distribuaient des rations de grain à une file de gens qui attendaient. Cette ration était descendue à une demi-tasse par personne. Bien sûr, le duc avait maintenant à nourrir le Gospodar tout entier, ce qui représentait pas loin de cinq mille cavaliers et leurs montures. Ils campaient devant les murs de la cité, du moins ce qu'il en restait, et dans les restes des fermes environnantes. Félix traversa rapidement la place, en prenant bien garde à ne pas se retrouver piégé par la foule malade et implorante. Il gardait une main sur le pommeau de son épée, et l'autre sur sa bourse. On n'était jamais assez prudent au milieu de tant de gens.

Il avait entendu dire que la Reine de Glace, la tzarine de Kislev, pouvait commander aux éléments. Dans ce cas, pourquoi ne faisait-elle pas en sorte que l'hiver relâche un peu son emprise sur son peuple ? Peut-être ses pouvoirs n'allaient finalement pas jusque-là. D'ailleurs, il semblait que les Seigneurs du Chaos n'avaient pas non plus ce pouvoir, car eux en auraient tiré profit, à moins que tout ceci, cette terrible invasion, n'ait été qu'une sorte de jeu pour ces divinités. D'après ce que Félix avait vu en survolant les Désolations du Chaos, cela ne semblait pas être leur genre.

À peine avait-il quitté la place que de gros flocons de neige commencèrent à tomber et lui gelèrent les joues. Pauvres gens, se dit Félix. Il en était malade pour eux. Il s'était cru habitué à la neige. Les hivers de son Empire natal étaient longs et rigoureux, mais n'étaient qu'un pique-nique estival comparé à l'hiver d'ici. Jamais il n'avait vu neiger autant, si vite, ni n'aurait cru qu'il eût pu faire aussi froid. Il avait bien entendu quelques histoires et rumeurs traitant d'énormes loups s'introduisant dans les cités pour en emporter des enfants ou des malades. Il avait entendu d'autres choses aussi. Il semblait que les Kislevites connaissaient des histoires horribles de ce genre pour chaque aspect de l'hiver. Mais cela aurait-il dû le surprendre ? Il en avait vu suffisamment de par le monde pour savoir que derrière chaque légende se cachait un tout petit rien de vérité.

Il se reprocha aussitôt d'être aussi cynique. Après tout, il était toujours en vie alors qu'il s'était attendu à trouver la mort dix fois durant l'assaut des forces du Chaos. Il aurait dû décider de quitter la cité à bord de l'*Esprit de Grungni* lorsque Malakai Makaisson avait levé l'ancre. Bon, c'est vrai, cela aurait signifié pour lui de retourner à Karak Kadrin, ce fort qui servait de repaire à tous les Tueurs du Vieux Monde, mais cela aurait été préférable que passer l'hiver à Praag. Seul un fou aurait pris la même décision que lui.

Mais Félix estimait qu'il n'avait pas eu le choix : il avait en effet promis de suivre Gotrek pour raconter sa destinée. Quel que soit l'endroit où le Tueur décidait d'aller, il devait le suivre. Il était presque certain que celui-ci adorait son séjour en Kislev. Félix secoua la tête. Le Tueur était une sacrée tête de mule. Il ne semblait heureux que dans les situations les plus inconfortables, et Félix n'avait aucun mal à imaginer qu'il n'existait que peu d'endroits plus inconfortables que ce trou perdu, réduit à un tas de ruines recouvertes par une couche de neige conséquente.

Maintenant que sa romance avec Ulrika Magdova était finie, il n'avait plus aucune raison personnelle de rester. Il se demanda où pouvait bien être la jeune noble kislevite. Probablement en compagnie de Max Schreiber à ce banquet. Ces deux-là s'entendaient comme larrons en foire ces derniers jours.



Ulrika prétendait que c'était à cause de cette dette d'honneur qu'elle avait envers le sorcier, parce qu'il lui avait sauvé la vie durant cette épidémie de peste. Félix était loin d'en être persuadé. Difficile pour lui de ne pas éprouver une certaine jalousie même si, en théorie, Ulrika et lui n'étaient plus ensemble.

Oui, se dit-il, marcher était ce qu'il avait de mieux à faire.

La neige craquait sous ses pas. Il se dirigea vers un brasero près duquel un homme vendait des rats rôtis. Bon, lui-même était plus attiré par un peu de chaleur que la perspective de déguster un de ces poulets à quatre pattes que proposait le commerçant.

L'homme sembla lire dans ses pensées en le regardant s'approcher. Leurs regards se croisèrent et l'autre le fixa durant quelques secondes avant de détourner les yeux. Malgré son apparence de rat de bibliothèque, il savait très bien qu'il ne devait exister que très peu d'hommes dans cette cité désirant lui chercher le moindre problème. Durant tout ce temps passé en compagnie du Tueur, il avait appris comment intimider même le plus confiant des hommes lorsqu'il avait envie qu'on lui fiche la paix.

Il était arrivé à de l'allée des Femmes Faciles, au-dessus de l'entrée de laquelle brûlait une lanterne rouge, lorsqu'il entendit quelqu'un sangloter. Une voix prudente dans un recoin de son esprit lui souffla de passer son chemin, qu'il était inutile de chercher le moindre problème, mais une autre, bien plus curieuse, le poussa à comprendre ce qui se passait. La lutte entre les deux ne dura pas longtemps et il passa sous le porche qui marquait l'entrée de l'allée. Il vit alors une vieille femme en pleurs, penchée sur quelque chose. Puis elle se redressa et poussa un cri déchirant. Personne ne semblait s'intéresser à sa douleur, à part lui. La misère était chose courante à Praag en cette saison, et nul n'avait envie de partager celle d'autrui.

— Que se passe-t-il, grand-mère ? s'enquit Félix.

— Qui appelles-tu grand-mère, cureton ? lui répondit la vieille femme. Il y avait une pointe d'aigreur dans sa voix, ainsi qu'un rien de reproche. Elle avait besoin de quelqu'un sur qui passer sa colère, le moindre prétexte pour se détourner de son triste sort. Félix comprit qu'il faisait une cible parfaite.

— Je... je vous ai offensée ? Il avait pris son ton le plus poli et étudiait la femme d'un peu plus près. Il se rendit bien vite compte qu'elle n'était pas si âgée que ça. Bien moins que ce qu'elle semblait au premier abord. Son visage était couvert d'une généreuse couche de maquillage pour en masquer les imperfections et les larmes avaient tracé de larges sillons qui n'arrangeaient pas le tableau. Des traînées noires descendaient de chacun de ses yeux embrumés. Une fille de rue, se dit-il, l'une de celles qui se vendaient pour une simple pièce. Puis il regarda à ses pieds et faillit tressaillir lorsqu'il vit l'objet de son désarroi. Une de vos connaissances ? demanda-t-il enfin.

L'autre corps, celui d'une femme, était d'une pâleur cadavérique. Il crut tout d'abord qu'elle était morte de froid, mais il se dit ensuite que sa blancheur n'avait rien de naturel. Il se pencha un peu plus et vit que sa gorge portait des traces suspectes. Il approcha la main et passa les doigts sur les blessures. On aurait dit qu'une bête y avait planté ses crocs.

— Vous êtes du guet ? lui lança la femme d'une voix agressive. Elle lui attrapa un pan de sa cape et son visage se trouva à quelques pouces du sien. Vous êtes de la police secrète ? reprit-elle.

Félix secoua la tête et lui fit doucement lâcher prise. Inutile de se faire passer pour un espion du duc ou un quelconque provocateur dans un tel quartier de la cité. On en aurait lynché pour moins que ça. Félix avait parfois assisté à de telles réactions de la part de la foule.

— Alors vous êtes une goule et j'ai rien d'autre à vous dire. La femme termina en toussant. Une toux qui ne lui disait rien de bon. Quelle que soit la maladie qui la rongeaient, il espéra qu'elle n'était pas contagieuse. Elle n'avait de toute façon pas l'air en très grande forme ; Félix en frissonna pour elle. Il se rendit d'ailleurs compte que lui-même était gelé, fatigué et pas plus disposé que cela à continuer à faire l'objet de l'ire de la femme. Il se redressa.

— Vous avez raison. Tout ça ne me regarde pas !

Il pivota pour s'éloigner et remarqua que des gens s'étaient amassés. Il sentit alors quelqu'un lui attraper le poignet. C'était la femme qui le regardait, à nouveau en larme.

— Je lui avais dit de ne pas aller avec lui, sanglota-t-elle entre deux

quintes de toux. Je lui ai dit à Maria, mais elle ne m'a pas écoutée. Je lui ai dit qu'il était bizarre, et avec tous ces meurtres ces derniers jours, mais elle a rien voulu savoir. Il lui fallait de l'argent pour les remèdes du petit. Et maintenant qui c'est qui va veiller sur lui ?

Félix ne comprenait pas un traître mot de ce que débballait la femme. Il n'avait qu'une envie : s'éloigner le plus rapidement possible. Il avait vu de nombreux cadavres au cours de sa vie, mais celui-là le mettait particulièrement mal à l'aise, sans comprendre d'ailleurs véritablement pourquoi, mais il savait d'instinct qu'il n'avait pas envie d'en savoir plus. Cependant...

Cependant, il était incapable de faire le moindre pas. La signification des mots de la femme faisait progressivement surface dans sa conscience. Il entendit la foule murmurer alors qu'approchaient des pas dans la neige. Il se retourna pour voir arriver une escouade de hallebardiers portant le tabard ducal, s'ouvrant sans ménagement un passage à travers les passants rassemblés. Ils avaient l'expression dure des gardes de la cité, à leur tête un sergent à la chevelure grisonnante. Les soldats arrivèrent enfin à sa hauteur et le sous-officier s'adressa directement à lui.

— C'est vous qui l'avez trouvée ?

Félix secoua la tête.

— Non, je ne faisais que passer, lui répondit-il.

— Alors, continuez de passer, lui jeta le sergent. Félix s'écarta d'un pas. Il ne voulait pas d'ennui avec les gardes du duc. Le sergent se pencha sur le corps sans vie et murmura un juron.

— Sacré nom de nom. Encore un.

— C'est Maria la Rouge, sergent, lui annonça l'un de ses hommes. De la rue du Silex.

— Vous avez déjà vu de telles blessures ? l'interrogea Félix.

Le sergent leva les yeux vers lui. Il devina au regard qu'il lui lança qu'il n'était pas disposé à répondre à un vulgaire passant. D'ailleurs, Félix ne savait même pas pourquoi il lui avait posé cette question, tout cela n'était pas son affaire. Mais la première réaction de l'homme l'intriguait et quelque chose dans ce meurtre lui rappelait vaguement des souvenirs. Mais il ne rappellerait probablement jamais quoi. Lui-même

avait travaillé comme homme du guet lorsqu'il était à Nuln, ce qui lui semblait remonter à une éternité, et il savait très bien qu'il n'y aurait probablement aucune enquête sur la mort d'une pauvre fille de rue, pas plus qu'il ne se trouverait quelqu'un pour prendre en charge ses funérailles. Il posa à nouveau les yeux sur la morte et ne commença qu'alors à la considérer comme une personne.

Qui étais-tu ? se demanda-t-il. Quelle a été ta vie ? Pourquoi es-tu morte ? Qui t'as tuée ? Ton amie a parlé d'un fils ; tu devais l'aimer, n'est-ce pas ? Autrement, tu ne serais jamais sortie avec un étranger dans cette nuit d'hiver pour aller à la rencontre de la mort.

Un sentiment d'injustice familial le plongea dans la révolte. Il y avait quelque part dans cette cité un monstre qui se promenait en liberté et un orphelin qui allait probablement mourir de faim avant le printemps, et tout ça, sans qu'il n'y puisse rien. Il porta la main à sa ceinture et chercha sa bourse. Elle n'était pas très rebondie, mais contenait quelques pièces d'or. Il se plaça de manière à ce que la foule ne voie pas ce qu'il faisait, puis glissa une pièce dans la main de la femme.

— Prenez ça, lui souffla-t-il. Trouvez l'enfant et conduisez-le à l'orphelinat du temple de Shallya. Ils s'occuperont de lui si vous leur faites un petit don.

Mais tu es vraiment le dernier des abrutis, se dit-il aussitôt. La femme gardera probablement l'argent pour elle, ou elle se le ferait voler avant d'avoir fait trois pas, et peut-être cet enfant était-il déjà mort. Mais que pouvait-il faire d'autre ? Un incorrigible idéaliste, voilà ce qu'il était. Au moins avait-il tenté quelque chose, un tout petit geste contre l'indifférence de l'univers tout entier.

— Comme l'autre de la rue du Temple il y a deux nuits, entendit-il alors marmonner l'un des soldats. Il tourna la tête juste à temps pour voir l'homme effectuer un signe contre le mauvais œil, l'index et l'auriculaire tendus, les deux doigts du milieu repliés contre la paume. Ce garde était donc un adorateur d'Ulric, mais c'était le cas de la plupart des Kislevites.

— Encore un fou, probablement, commenta le sergent.

— Ou un démon, proposa le même soldat. D'après des rumeurs, ils en auraient invoqué durant l'attaque et on dit qu'il y en aurait encore.



Félix se dit que cette hypothèse était peu probable. Depuis, il avait eu l'occasion de parcourir certains ouvrages conseillés par Max et en avait un peu appris sur ces créatures. Il n'y avait tout simplement plus assez de puissance magique pour qu'ils se maintiennent dans les environs.

— Non, ce n'est sans doute pas un démon, se permit-il d'intervenir.

— Oh ! je vois que nous avons là un expert, ironisa le sergent. Félix se remémora sa longue carrière en tant que camarade de Tueur et toutes ces immondes créatures qu'il avait dû affronter, dont ce buveur de sang dans les entrailles de Karak Dum.

— Hum, oui, et vous ne pouvez pas imaginer à quel point, murmura-t-il plus pour lui-même.

— De quoi ? lui lança le sergent un peu trop brusquement.

Félix préféra ne rien rajouter. Faire état de trop de connaissance au sujet des démons dans cette cité était comme se payer un aller simple jusqu'aux cellules de l'inquisiteur du coin. Il avait autre chose à faire de sa vie que de la finir sous les sinistres attentions de ces tristes personnages.

— Non, rien, répondit-il finalement.

Le sergent le regarda comme s'il était sur le point de réagir violemment à son encontre, et Félix comprenait parfaitement pourquoi. Ce corps inspirait à la fois la peur et la colère et le sous-officier semblait chercher le premier moyen venu de faire passer l'une et l'autre. La femme vint alors à son secours.

— Il a raison, c'était pas un démon. C'était un humain, dit-elle. Je l'ai vu.

— Les démons peuvent prendre forme humaine, femme, rétorqua le premier soldat, qui semblait peu disposé à ce que sa propre théorie soit battue en brèche par une fille de joie.

— C'était un homme, reprit-elle. Et un riche. Un noble, même. Et avec un accent étranger comme celui de l'étranger là.

Le regard du sergent sur Félix se fit plus insistant. Celui-ci aurait pu lire dans ses pensées.

— Mais c'était pas lui, ajouta précipitamment la femme, comme si elle aussi avait compris.

— T'es sûre, Nella ? Je l'ai vu te glisser une petite pièce. Il m'a l'air plutôt louche, ton ami, si tu veux mon avis.

— Non, c'était pas lui, insista-t-elle. Elle aussi comprenait que la situation se compliquait. Non, il était plus grand, plus mince, moins bronzé. Et rien qu'à le regarder, j'en avais la chair de poule.

— Ben justement, quand je regarde celui-là, ça me donne à moi la chair de poule, répondit le sergent. Ses hommes ricanèrent sous le trait d'humour de leur chef, à l'exception du soldat superstitieux.

— Les démons filent la chair de poule, reprit-il. C'était un démon, pour sûr.

— Ça ressemble pas au travail d'un homme. Regarde sa gorge. On dirait plus la morsure d'un chien. J'ai jamais vu un homme en tuer un autre comme ça.

— Moi, j'ai déjà vu ça, coupa le sergent. Tu te souviens d'Olaf le Fou ? Il y avait eu cette histoire avec quelques servantes, non ?

— Mais Olaf est enfermé chez les fous, objecta le soldat toujours aussi attaché à sa théorie sur les démons.

— Et alors ? L'asile a brûlé durant les combats. Personne ne sait si tous les fous ont brûlé avec.

— Mais, la description de cette femme correspond à cet Olaf ? demanda Félix à tout hasard, surtout pour détourner les soupçons de sa propre personne.

— Pas du tout ! Olaf était un petit gros, chauve et il travaillait du côté de la rue des Tanneurs. Il puait tellement qu'on le sentait à six pas. Nella aurait sans doute remarqué ça, n'est-ce pas, Nella ? À moins que tu ne nous racontes tout ça juste pour dédouaner ton petit ami ici présent ?

— Il ressemblait pas du tout à Olaf, protesta-t-elle en secoua la tête. Mais il sentait quand même bizarre...

— Comment ça, bizarre ? lui demandèrent Félix et le sergent d'une même voix.

— Il sentait un parfum étrange, comme ceux que portent les nobles, mais encore plus fort. C'était comme ces épices qu'on pouvait trouver au marché aux Poivres. Comme de la chamelle, ou de la ca... quelque chose.

— De la cannelle ? lui proposa Félix.

— Oui, c'est ça !

— Donc, nous cherchons un homme de grande taille, vêtu comme un noble et qui sent la cannelle, énuméra le sergent d'un ton sarcastique. Il montrait de plus en plus de signes d'impatience et Félix avait le sentiment que lui-même allait en faire les frais.

— Et où étiez-vous la nuit dernière, étranger ? le toisa-t-il d'un regard soupçonneux.

Félix prit quelques secondes pour savourer la réponse qu'il allait lui donner.

— Au palais, lui annonça-t-il. Peut-être voudrez-vous aller trouver le duc pour lui demander deux ou trois explications ?

Le sergent changea subitement d'attitude, même s'il aurait tout aussi bien pu se demander si on ne se moquait pas de lui. Après tout, à en juger par les habits que portait Félix, qui aurait parié le moindre écu que celui-ci puisse avoir ses entrées à la table du maître de la cité, la deuxième plus importante de tout le Kislev ?

— Voulez-vous m'accompagner jusqu'au palais et vérifier par vous-même ? reprit Félix. Il était assez confiant sur la tournure des événements. Gotrek et lui avaient été fêtés en véritable héros, ainsi que Snorri Nosebiter, après leur comportement exemplaire sur les murs de la cité et leur victoire sur Arek Griffes de Démon. Même s'il se demandait parfois si toute cette bienveillance à son égard n'était pas due qu'au fait qu'il accompagnait les nains, ces derniers s'étaient en effet avérés être les meilleurs alliés des Kislevites jusque-là dans cette guerre. Leur vaisseau volant avait autant fait pour briser le siège de Praag que le Gospodar tout entier.

— Je crois... que ça ne sera pas nécessaire, répondit le sergent après plusieurs secondes d'hésitation. Puis il s'adressa à ses hommes. Allez, vous autres, transportons ce corps jusqu'aux fosses communes.

Félix échangea un dernier regard avec Nella, puis chacun reprit son chemin.

La salle à manger était immense et Max Schreiber se demandait si les réjouissances allaient se prolonger encore longtemps. Les Kislevites

adoraient visiblement célébrer leurs victoires par des banquets interminables et en portant toast après toast. Il avait l'impression de n'avoir fait que manger et dormir ces derniers jours. Il avait l'impression que son estomac allait exploser. Heureusement qu'il s'était attaché à ne boire que de l'eau depuis cette fameuse entrevue avec Ulrika à Karak Kadrin, et il s'y était tenu jusque-là. Il en avait profité pour étudier les Kislevites autour de lui. Cela faisait un petit moment qu'il ne s'était plus retrouvé en compagnie aussi exaltée.

À la place d'honneur normalement réservée au duc de Praag était assise la Reine de Glace Katarina, la tzarine du Kislev, une beauté froide et étrange, au regard d'un bleu glacial. Aujourd'hui, ses cheveux étaient blancs comme la neige, mais Max savait que cette couleur changeait selon ses désirs. Elle se tenait droite comme une statue, son visage était parfait, à tel point qu'il en était presque inhumain. Contrairement à lui, elle semblait parfaitement supporter ces jours de ripaille et de beuverie. Max ne la quittait pas des yeux et il commençait à croire réelles ces légendes qui prétendaient qu'une part de sang inhumain coulait dans les veines de la lignée souveraine du Kislev.

Quelles qu'aient été les origines de sa beauté, il émanait également d'elle une aura de puissance magique. C'était une sorcière de grand talent, convenait Max, qui savait reconnaître un magicien quand il en croisait un, et la tzarine en était indiscutablement. Mais ses pouvoirs eux aussi avaient un rien d'inhumain. Elle était différente de tous les sorciers humains qu'il avait rencontrés jusque-là et quand il l'examinait avec ses sens arcaniques, il apercevait les volutes de pouvoir tourbillonner autour d'elle, et celles-là également avaient quelque chose d'étrange. Elles étaient d'un bleu très froid et semblaient s'étendre au-delà de son champ de vision. Des dessins d'énergie magique virevoltaient autour d'elle comme des flocons de neige emportés par des bourrasques de vent. Elle semblait en connexion directe avec les racines glacées de sa terre. Ses pouvoirs étaient sans aucun doute d'une nature très primitive, mais il les savait aussi redoutables que l'impact d'un bélier de siège. Elle était le réceptacle d'une colossale quantité d'énergie dont il ne connaissait pas la source.



Elle sembla s'apercevoir que Max la dévisageait et elle posa sur lui ses yeux glacés. Max avait entendu des rumeurs à son sujet, et sur ses innombrables amants, et n'avait pas vraiment envie de savoir si tout ça était fondé. Il détourna le regard. Un léger sourire moqueur se dessina sur les lèvres de la tzarine, comme si elle avait lu dans ses pensées. Max se frotta la barbe d'une main, surtout pour dissimuler son embarras. Il n'était pas vraiment habitué à cette attitude aussi directe qui était celle des femmes en Kislev. Elles étaient si différentes de celles de son pays natal, l'Empire.

Il reporta son regard sur Ulrika. Elle était assise juste en face de lui, à côté de son père, l'imposant boyard des Marches, Ivan Petrovich Straghov. À les regarder tous les deux, Max se demanda comment il était possible qu'un homme ayant la carrure d'un ours pût être le père d'une femme aussi délicate. Ivan Straghov était un véritable géant, aussi large d'épaules que de ceinture. Une longue barbe lui tombait du menton, un peu à la manière des nains, et atteignait presque son estomac. Son front dégarni était couvert de sueur. Il tenait une pinte de bière dans une de ses énormes mains, d'une telle taille que le récipient ne semblait pas plus gros qu'un gobelet de vin.

Sa fille était tout l'inverse. Mince et affûtée comme une lame, avec des pommettes hautes et des yeux légèrement trop écartés. Ses cheveux blonds étaient coupés court. Elle était vêtue d'une tunique et d'un pantalon de cavalerie, c'était la digne fille des seigneurs cavaliers du Kislev. Elle riait et plaisantait avec son père comme l'aurait fait n'importe quel troupié, et chacune de ses blagues était récompensée par des éclats de rire qui secouaient de soubresauts la poitrine du vieil homme.

Juste à côté de Max était assis le duc, un homme de grande taille à l'allure taciturne, portant de longues moustaches. Il se pencha en avant pour servir un peu de vin à la tzarine. Il y avait une lueur étrange dans ses yeux et Max se souvint de ces histoires sur la santé mentale de cet homme. On le disait en effet un peu dérangé. Rien d'étonnant cela dit ; gouverner la cité hantée de Praag aurait affecté la raison de l'homme le plus équilibré en ce bas monde. Depuis la mort de son frère aux mains

d'adorateurs du Chaos, il lui avait semblé encore plus triste et ironique que d'habitude. Était-il au courant de cette théorie défendue par Félix selon laquelle son frère avait été membre de l'un des cultes du Chaos ? Peut-être ne le saurait-il jamais. Qui irait donc se risquer à poser une telle question à une personne aussi puissante ? Certainement pas lui.

Il chercha les autres du regard. À la table principale, se trouvaient la tzarine, le duc et quelques autres qui devaient être des favoris de la cour. Aux autres tables figuraient les principaux personnages du Kislev, chefs de quelques dizaines, centaines ou peut-être milliers de lances, chacun d'eux constituant un formidable guerrier. Aux yeux de Max, ils ressemblaient plus à d'authentiques barbares qu'à des nobles, mais il préféra garder ça pour lui. Tous ces gens étaient des alliés de l'Empire et les maîtres de cette nation.

Il n'était jamais bon de les titiller. Max avait suffisamment traîné ses guêtres dans les diverses cours pour savoir cela. À l'autre bout de la table principale, semblant aussi mal à l'aise qu'un homme attendant son exécution, il y avait aussi Malakai Makaisson, le seul Tueur qui ait accepté l'invitation du duc à dîner ce soir.

Comme tous les nains, Makaisson était d'une taille modeste, mais il était très, très large d'épaules. Sans cette crête de cheveux grasseux qui surmontait son crâne par ailleurs chauve, il serait arrivé à peine au niveau de l'estomac de Max, mais il était de toute évidence d'un poids bien supérieur au sien, poids composé en grande partie de muscles. Une paire de bésicles était posée sur son front, on aurait dit les yeux d'un énorme insecte. Un casque d'aviateur avait été rabattu sur sa nuque. Un gilet de fourrure et de cuir couvrait à grand-peine sa large poitrine et des tatouages représentant des dragons entrelacés lui recouvraient les bras, jusque sur le dos de ses mains.

Le nain dut sentir que Max l'observait et lui adressa un sourire complice avant de porter la pinte de bière à sa bouche. Max lui rendit son sourire. Il appréciait Makaisson, il était toujours d'une humeur aussi amicale que pouvait l'être un Tueur nain, et il s'agissait d'un génie dans son domaine.

Max était sorcier, pas ingénieur, mais il avait eu l'occasion de voir

Makaisson au travail et ne pouvait que reconnaître que le nain était une sacrée pointure dans une matière dont la puissance était comparable à celle de la sorcellerie. Il avait vu le vaisseau des airs, l'*Esprit de Grungni*, briser le siège de Praag en utilisant des substances alchimiques. Il l'avait vu résister aux assauts d'un dragon et mettre en déroute une complète armée orque. Il avait vu les armes à feu du Tueur faucher par dizaines des gobelins en une poignée de secondes. Il avait entendu raconter pas mal de choses sur toutes sortes d'armes et de navires conçus par ce nain-là et reconnaissait sans peine être en présence d'une intelligence largement égale, même si elle était un peu dérangée, à ce que pouvaient produire les universités ou les Collèges de Magie de l'Empire. Et peut-être était-elle même supérieure.

— Quel dommage qu'aucun de vos camarades n'ait pu se libérer ce soir, ironisa le duc à l'attention de Malakai Makaisson. Ils n'éprouvaient donc aucun honneur à dîner avec la tzarine ?

Le Tueur ne montra nul signe d'embarras.

— Ça, c'est leurs oignons, vot' sire, lui répondit le nain. J'peux pas répond' pour eux. Gotrek Gurnisson et Snorri Nosebiter y sont les pires gamins qu'j'ai jamais vus.

— Ce n'est rien de le dire, appuya la Reine de Glace. Le trait d'humour fut souligné par les rires des favoris autour d'elle.

— On s'rait chez nous, ça s'rait sans doute un compliment, répondit Makaisson avec beaucoup d'intelligence, d'autres y auraient vu de la moquerie. Le nain était peut-être un peu trop sûr de lui pour remarquer cela, se dit Max, ou peut-être avait-il décidé d'ignorer toutes les règles de la diplomatie. Max considérait peu probable la seconde hypothèse, mais on ne savait jamais. Personne n'avait jamais dit que Makaisson était stupide, juste qu'il était fou.

— Qu'ils soient là ou pas, intervint Ivan Straghov, ils se sont rudement bien comportés durant la bataille.

— Ils ont rendu de grands services au Kislev et en seront récompensés, reprit la souveraine.

Malakai Makaisson replongea dans sa bière. Max se demanda s'il allait finalement expliquer la situation à la Reine de Glace. Gotrek et Snorri ne

couraient pas après les récompenses et les honneurs, mais après la mort en rémission de leurs fautes. Sans doute décida-t-il que ce n'était ni le lieu ni le moment d'aborder ce sujet, mais la tzarine avait la réputation d'être une personne extrêmement bien renseignée, et elle devait sans aucun doute déjà savoir tout ça.

— Nous allons avoir grand besoin de ce genre de guerriers avant la fin de cette guerre, continua la reine.

Max frissonna. Il s'agissait en effet d'une authentique guerre, peut-être la plus grande de toute l'histoire. Avant que ne se tienne ce siège, il n'avait pas eu l'occasion de s'en rendre vraiment compte tant il avait été absorbé par ces inévitables combats qui s'annonçaient. Il était maintenant évident que tout le Vieux Monde était en lutte. Cette invasion massive descendant du nord en était une preuve indéniable. La Reine de Glace reporta à nouveau son attention vers Makaisson et les raisons qui l'avaient poussé, lui, à accepter cette invitation devinrent évidentes.

— Avez-vous réfléchi à notre proposition, Herr Makaisson ?

Le nain sirota une nouvelle gorgée de bière et leva les yeux pour croiser le royal regard.

— Si j'ai pu aider, vot' altesse, j'aiderai. Mais mon rafiote et ma pomme on est déjà au service de quelqu'un d'aut'. Y faut que je r'tourne à Karak Kadrin, eul' Roi Tueur y doit rassembler ses troupes.

— Vous pourrez certainement nous accorder quelques jours, Herr Makaisson, une semaine, peut-être ? proposa la tzarine. Son ton restait aimable, mais Max percevait la détermination qui se cachait derrière. Que ferait-elle si l'ingénieur avait l'aplomb de refuser ? Elle ne donnait pas l'impression d'être une femme habituée à ce qu'on lui tienne tête. Votre vaisseau vaut une armée d'éclaireurs à lui tout seul, poursuivit-elle. Vous pourriez en quelques jours couvrir plus de terrain que dix mille de mes meilleurs cavaliers en un mois.

— Ah ! pour sûr, vot' dame, répondit Malakai, j'pourrions. Et j'comprends bien qu'ça vous filerait un sacré coup d'pogne. Qui sait où qu'y vont aller après ces enfants de saloperie de bâtards du Chaos... 'scusez mon langage.

— Alors vous allez le faire ? insista la reine.

— Ben, j’va faire eud’ mon mieux, mais y’a d’aut’ truc à pas oublier. Et si qu’mon rafiote y s’fait descendre, ou exploser en vol par la sorcellerie, ou même attaquer par ces foutues chauves-souris qui suivent toujours les gaziers du Chaos ? Hein ? Ça ficherait tout l’monde dans un sacré boxon. Et c’est qu’il est pas à moi l’Esprit eud’Grungni, j’suis seulement l’fabricant. C’est pas vraiment à moi d’prendre c’tte décision.

Max faillit intervenir. Il s’était personnellement occupé de tisser les sortilèges de protection qui entouraient l’*Esprit de Grungni* et les savait plutôt efficaces. Peu de mages pourraient en venir à bout aussi facilement. Et il était de plus persuadé que le vaisseau était suffisamment armé pour repousser toute tentative d’agression à son égard. De plus, puisqu’on en était à évaluer les risques qu’il fallait ou pas faire prendre à l’engin, le Tueur ingénieur n’était pas le mieux placé pour faire la morale à qui que ce soit. Mais il préféra se taire, Malakai devait savoir tout ça lui-même et s’il estimait devoir refuser l’offre de la Reine de Glace, c’est qu’il devait avoir ses raisons.

La souveraine jeta à l’ingénieur un autre de ses regards qui ne disaient rien de bon. La plupart des hommes auraient capitulé devant cette menace à peine cachée, mais Makaisson se contenta d’avalier une autre lampée de bière.

— Nous pourrions, bien sûr, vous dédommager pour tous ces risques encourus... reprit finalement la tzarine d’une voix plus basse.

Max s’attendait à ce que l’intéressé proteste du fait qu’il était Tueur et que les risques n’entraient pas en ligne de compte, mais la réponse de Makaisson le prit au dépourvu.

— Ben... ça s’discute. Ça dépend de qu’est-ce que vous entendez par dédommager.

Chacun des deux se contenta alors de hocher la tête. Max ne savait pas s’il devait être surpris par la tournure des événements. Malakai Makaisson était un nain, après tout, un peuple connu pour son amour de l’or.

Cependant, le fait que des intérêts personnels soient aussi présents dans des relations censées être basées sur une alliance en tant de guerre n’était pas forcément bon signe pour la suite des opérations.

Félix Jaeger n'en croyait pas ses yeux. Le *Sanglier Blanc* était toujours debout. Enfin dans l'ensemble. Une partie du toit était partie en fumée et avait été rafistolée à la hâte avec des poutres empruntées à quelques maisons alentour en bien plus mauvais état. Une couverture remplaçait la porte et deux malabars peu engageants se tenaient de part et d'autre, posant un œil suspicieux sur quiconque faisait mine de s'approcher. Félix se redressa, faisant de son mieux pour oublier ces regards inquisiteurs.

Une fois à l'intérieur, nouvelle surprise, l'endroit était plein à craquer. C'était comme si la moitié des mercenaires de la cité étaient venus s'y entasser pour échapper à la froidure. Même sans la cheminée qui abritait un respectable foyer, le seul nombre des clients aurait suffi à réchauffer la salle. Il entendit deux voix familières par-dessus le brouhaha général et n'eut aucun mal à repérer la table où les deux Tueurs se livraient à un concours de bras de fer.

Gotrek Gurnisson semblait plutôt bien se remettre de toutes les blessures subies durant le siège. Les prêtresses du temple de Shallya avaient fait du bon boulot. Son unique œil brillait d'une concentration presque démente, les veines de son front étaient gonflées par l'effort, et sa crête orange tenait toujours aussi bien debout. Il avait le crâne en sueur et celle-ci lui coulait du front jusque dans les yeux, enfin dans l'œil, puisque l'autre orbite, cachée derrière un bandeau, était vide. Les muscles de son bras étaient tendus comme des haussières alors qu'il luttait contre un autre nain, encore plus imposant que lui.

Snorri Nosebiter semblait pour sa part encore plus taré que jamais. Il se passait sans arrêt la langue sur les lèvres, comme si ce bras de fer lui demandait un effort cérébral colossal. Les trois boulons qui lui sortaient du crâne étaient l'étendard de sa brutalité primitive. Il était presque aussi horrible à voir que ce qu'avait été Bjorni Bjornisson. Il lui manquait une oreille entière et l'autre était aussi mal en point qu'une feuille de salade attaquée par les limaces. Son nez avait été brisé tant de fois qu'il en était devenu difforme. Mais chacun de ses bras était aussi gros que les deux cuisses réunies d'un humain. Ses biceps se contractaient au rythme de son empoignade avec Gotrek. Lentement, inexorablement, la force du nain borgne commençait à prendre le dessus et Snorri ne put que lâcher un

juron lorsque sa main heurta la surface de la table, manquant de renverser sa bière.

— Et tu m’dois une aut’ pinte de c’te pipi d’chat d’humain, Snorri Nosebiter, annonça Gotrek, une pointe de satisfaction indiscutable dans la voix.

— Snorri croit qu’on d’vrait l’jouer sur une manche à vingt-sept.

— Mais tu perdrais quand même ! répondit Gotrek persuadé de ce qu’il disait.

— Taratata, Snorri y pourrait t’surprendre, Gotrek Gurnisson.

— Tatatata toi-même, t’y es encore jamais arrivé.

— Y’a un début à tout, conclut Snorri, d’un air bien présomptueux selon Félix.

— Et où qu’t’as traîné tout c’temps, l’humain ? demanda Gotrek. T’as l’air bizarre.

Félix raconta l’histoire de la femme morte et la manière dont il s’était sorti des griffes de la patrouille. Gotrek l’écoula avec cet intérêt malsain dont Félix savait qu’il ne présageait rien de bon.

Même Snorri était suspendu à ses paroles. Lorsqu’il eut terminé son récit, Félix fut un peu surpris par l’attitude de son camarade.

— Mais, tu n’as pas l’air plus surpris que ça par ce que je viens de te raconter ?

— J’ai déjà entendu plusieurs histoires comme ça, ces derniers jours. On dirait bien qu’y a un chien enragé qui s’promène en liberté. Y faut que quelqu’un lui règ’ son compte.

— Et ce quelqu’un, tu crois que c’est toi ? l’interrogea Félix un peu inquiet. Lorsque le Tueur avait ce genre d’idée en tête, cela se terminait inévitablement mal. Gotrek renifla.

— Si j’lui mets la main d’ssus, à c’te bestiau d’malheur, l’humain, c’est sûr que j’lui f’rai sa fête, mais j’ai pas envie d’aller dehors me les geler tout d’suite.

— Ah ? Pas tout de suite ? Tant mieux.

— Snorri s’demande quand même si qu’ça s’rait pas plutôt un démon. Ce soldat, y l’avait p’têt’ pas tort.

Gotrek secoua la tête.



— Si c'était un démon, tous les sorciers du bled y s'raient en train d'invoquer tous les sorts qu'y connaissent et tous les prêtres f'raient des exorcismes depuis le toit d leur temple.

— Qu'est-ce que c'est alors ? demanda Félix.

— J'en sais pas plus que toi, l'humain, répondit Gotrek en avalant une grande gorgée de bière. Mais y'a une chose de sûre, ça sent pas bon.

L'Arc et le Trouvère pouvait être l'auberge la mieux cotée de Praag, pour Adolphus Krieger, et à en juger par ce qu'il voyait, cela ne voulait rien dire. Il en avait vu d'autres mieux tenues dans des patelins perdus de l'Empire. Il aurait dû rester au manoir d'Osrik, il le savait, mais cette envie de bouger qu'il ressentait depuis un petit moment l'avait poussé une nouvelle fois à sortir en pleine nuit. Lorsqu'il était dans cet état, même la vision de Roche, son serviteur depuis si longtemps fidèle, lui devenait insupportable.

Il resserra sa cape autour des épaules et étudia la clientèle de l'endroit. Il sentait l'odeur de chacun, entendait le moindre battement de cœur et percevait chaque centilitre écarlate qui courait dans chaque veine. Tout ce monde, tout ce sang. Il se sentait comme un épicurien convié à un banquet de Tilée.

Par où commencer ? Peut-être par cette jeune noble attablée avec celui qui pourrait bien être son promis ? Elle était plutôt jolie, mais il y avait quelque chose en elle qui ne lui plaisait pas. Était-ce sa faute à lui, si ces Kislevites, avec leurs airs de paysannes et leur physique un peu trop musclé, le rebutaient. Non, pas elle.

Une servante lui adressa un sourire avenant et lui proposa davantage de vin. Peut-être était-elle intéressée par son apparence soignée. Sans doute avait-elle compris qu'elle pourrait en tirer quelque argent, aussi bien en pourboire qu'en activités dépassant le cadre de son travail. Adolphus refusa et lui renvoya le même sourire. Il venait tout juste de renverser la moitié de son gobelet au sol, en faisant bien attention à ce que personne ne le voie. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait plus bu de vin. La servante s'éloigna en balançant des hanches qui, à une autre époque, auraient éveillé en lui un certain intérêt, mais ce n'était plus le cas

aujourd'hui, même pas comme proie.

Adolphus secoua la tête et commença à tracer sur la table des dessins du bout des ongles, utilisant le vin en guise d'encre. Il était d'une humeur étrange et il n'avait pas vécu aussi longtemps pour ne pas pouvoir reconnaître ce que cela impliquait. Il devenait lui-même la proie de pulsions inconnues et il se demanda ce que cela signifiait.

La nuit dernière, par exemple, il avait saigné cette fille à blanc alors qu'il n'avait que l'intention d'en tirer une petite gorgée. Il n'en avait pourtant aucun besoin. Son sang était insipide et très peu nourrissant. Elle-même n'avait été rien de plus qu'un petit amusement. Mais pourquoi avait-il agi ainsi ? Pourquoi avait-il tant bu qu'elle en était morte et pourquoi lui avait-il ouvert la gorge de ses dents afin de dissimuler son crime ?

Difficile à comprendre. Il s'était trouvé plongé dans un delirium comme il n'en avait plus connu depuis des siècles. Il avait bu comme un nouveau-né la nuit de sa renaissance. Et il avait fait de même la nuit d'avant et celle d'avant encore. Tout cela lui semblait comme dans un rêve. Comme si une sorte de folie s'emparait de lui et menaçait de le submerger tout entier.

Adolphus s'était toujours méfié de ceux qui massacraient sans discernement. C'était pour lui un comportement rustre, ennuyeux et, surtout, très, très contre-productif. Cela ne faisait qu'attirer les répurgateurs, mages et prêtres en tout genre. À un contre un, ou même à un contre dix, un Éveillé était capable de lutter contre les mortels, mais ces derniers avaient des avantages de taille : leur multitude, la magie et quelques alliés d'une terrible puissance.

Cela n'avait pas toujours été le cas. L'humanité s'était grandement étendue depuis ces temps où elle n'était constituée que de tribus barbares que l'on prenait un certain plaisir à pourchasser dans les bois.

Les temps changent. Des civilisations humaines avaient depuis sombré dans l'anarchie, Adolphus se souvenait même de ces années où trois Empereurs se disputaient le trône et où von Carstein avait fait tout ce qu'il avait pu pour imposer la suprématie des Éveillés. Une bien noble tentative, mais promise à l'échec. Von Carstein n'avait pas été à la

hauteur et n'avait pu gagner cette guerre. Mais en ce qui le concernait, lui, Adolphus, les choses seraient différentes quand son heure viendrait. Il était l' élu. Le Prince de la Nuit. L' Œil et le Trône seraient siens !

Si seulement ce vieux fou voulait bien lui remettre le talisman, il n'aurait nul besoin de recourir à des procédés déplaisants. Adolphus faillit se lever pour se rendre chez le vieil homme et s'en emparer, mais ce serait trop facile, pas assez subtil, et l'opération serait connue de certains trop tôt. Il ne faudrait pas longtemps à la comtesse et ses disciples pour découvrir ses intentions. Non, mieux valait attendre.

Il reporta son attention vers la jeune noble aperçue plus tôt. Tout compte fait, elle n'était pas si mal, c'était en tout cas ce qui se présentait de mieux cette nuit. Elle dut sentir qu'on l'observait car elle lui jeta un regard en coin. Sans même le vouloir, Adolphus fit peser sa volonté. La jeune femme se figea et le regarda droit dans les yeux, comme si elle le voyait pour la première fois. Adolphus lui sourit, elle lui sourit également. Mais il baissa les yeux vers sa table et la laissa s'échapper. Cela suffisait pour l'instant. La connexion était établie. Il ferrerait sa proie plus tard, lorsque le moment serait venu, peut-être pas cette nuit mais une autre, lorsqu'il aurait soif à nouveau. Il remarqua alors que son compagnon, sans doute un quelconque jeune aristocrate à en juger par son accoutrement, le dévisageait, avant de reporter son regard sur la jeune femme. Il avait dû comprendre qu'il s'était passé quelque chose entre eux deux, et devait sans doute en être jaloux. Il se pencha et murmura à l'oreille de la jeune femme. Elle secoua la tête, comme pour démentir quelque chose. Adolphus aurait pu écouter ce qu'ils se disaient simplement en concentrant ses sens. Comme tous les Éveillés, ceux-ci étaient décuplés. Le bétail est tellement prévisible, se dit Adolphus.

Il repoussa les mortels de ses pensées. Ils importaient si peu. Il était bien plus préoccupé par sa perte de contrôle sur lui-même. Il ne pouvait pas se permettre ce genre de chose maintenant, alors que son plan était si proche d'aboutir, alors que tout ce pour quoi il avait travaillé si dur était sur le point de se réaliser. Il lui fallait disposer de tous ses moyens. Tout son savoir et toute sa ruse. Il lui fallait garder ses intentions secrètes avant que les autres Éveillés, ou qui que ce soit d'autre, ne puissent

l'arrêter. Mais au lieu de ça, il s'était jeté dans une frénésie de meurtre, tuant et s'empiffrant de sang, laissant derrière lui des indices que le moindre chasseur de passage n'aurait eu aucune peine à déchiffrer et à suivre, comme un pisteur à la chasse au mastodonte. Il ne comprenait tout simplement pas pourquoi. Une telle chose ne lui était plus arrivée depuis que sa première maîtresse lui avait accordé le baiser de sang, ce qui remontait à plusieurs siècles maintenant. Que lui arrivait-il ? Et pourquoi maintenant ?

Il avait entendu parler de ce genre de mésaventure. Les Éveillés étaient parfois victimes d'une étrange démence qui les transformait en bêtes. Peut-être à cause de quelque chose qui courait dans leur sang. Lorsque cela se produisait, ils étaient le plus souvent pourchassés par leurs semblables, en plus des mortels. Non que cela eût une quelconque importance en ce qui concernait les agissements des mortels, mais Adolphus savait très bien que s'il sombrait dans cet état, le Conseil se lancerait immédiatement à sa recherche et il ne pouvait pas se permettre ça, du moins pas avant que le talisman ne soit entre ses mains. Une fois qu'il aurait accompli sa destinée, ils pourraient bien lui envoyer tous ceux qu'ils voudraient, mais en attendant, il lui fallait absolument garder un parfait contrôle sur lui-même, sous peine de se retrouver tôt ou tard avec un pieu dans le cœur et des racines d'herbe à sorcières dans les oreilles, en guise d'avertissement à d'autres de ne pas se risquer sur une pareille voie.

Ses sens l'avertirent, comme ils l'avertissaient de tout ce qui se passait dans cette salle, que le jeune homme s'était levé de sa table et se dirigeait vers d'autres jeunes tout aussi bien habillés que lui et qui se tenaient accoudés au bar. Il fit quelques gestes dans sa direction, le désignant d'une manière visiblement peu amicale. C'est pas le moment, jeune imbécile, se dit Adolphus. J'ai vraiment pas besoin de ça. Le groupe de jeunes commença à s'approcher de sa table, chacun la main sur la garde de son épée. Adolphus avait déjà assisté à des lynchages et les gens qui s'étaient livrés à ce genre d'exaction avaient toujours la démarche de ces jeunes-là. Il les regarda avancer vers lui, espérant sans trop y croire qu'ils allaient passer leur chemin. Il regretta un peu de ne pas avoir amené

Roche avec lui. Son homme à tout faire était toujours utile dans ce genre de situation.

— Ainsi donc, ça vous amuse de dévisager les jeunes filles ? dit une voix.

À l'accent, on devinait qu'elle appartenait à la très influente classe marchande de Praag, et elle avait des intonations arrogantes et semblait très sûre d'elle. Un jeune présomptueux jaloux, se dit Adolphus, et qui était sur le point de commettre la plus grosse et toute dernière erreur de sa très courte vie. Adolphus ne répondit même pas et se contenta de plonger le regard dans son gobelet de vin. Une main vola et fit valdinguer le gobelet.

— Hé vous ! Je vous parle !

Adolphus se décida enfin à lever les yeux. Son interlocuteur portait les derniers vêtements à la mode : un long manteau, un pantalon clair, un chapeau à bords larges avec une plume plantée dedans. Son visage était plutôt fin, et dans son regard brûlait d'une froide colère. Quelques touches de maquillage venaient arranger le tout.

— Vous compliquez vraiment les choses, monsieur, répondit Adolphus.

Le jeune homme avait une haleine alcoolisée. Il plongea dans son regard et tenta d'entrer en contact avec sa conscience, mais il était déjà trop avancé dans sa jalousie éthylique et était inaccessible. Dommage pour lui, se dit Adolphus, sentant les tentacules de la rage commencer à étreindre son propre cœur froid. Il parcourut des yeux les autres jeunes nobles, tous vêtus à la même mode, tous du même âge ou à peu près, tous aussi ivres les uns que les autres et tous prêts à faire la fête à cet étranger. Dans des circonstances normales, ils auraient eu de bonnes chances d'y arriver, mais les circonstances n'avaient rien de normales.

— Vous allez lever votre derrière de ce tabouret, sortir d'ici et ne jamais y remettre les pieds.

Adolphus inspira à fond sous l'offense. En temps normal, il aurait probablement fait ce que lui demandaient ces jeunes fous. Il évitait généralement les ennuis, et ce n'était sûrement pas le moment de se faire remarquer, mais il y avait ce petit démon tapi dans un recoin de son

cerveau, cette chose qui l'avait poussé à saigner à blanc ces femmes. Il sentit la frustration l'envahir, pour se transformer en un total refus qu'on se mette en travers de sa route. Mais pour qui se prenaient ces jeunes imbéciles ? Ils n'étaient rien de plus que du bétail, des insectes indignes de son attention. Il les dévisagea les uns après les autres sans même chercher à dissimuler sa satisfaction.

— Et comment comptes-tu t'y prendre pour m'y obliger, mon garçon ? Pourquoi devrais-je écouter un gamin qui a besoin d'une demi-douzaine de ses petites copines pour délivrer son message ? Est-ce l'habitude chez les prétendus hommes du Kislev ? Mais peut-être la jeune femme en question préférerait-elle avoir affaire à un vrai homme, plutôt qu'à un imberbe comme toi ?

La dernière estocade lui avait été soufflée par le petit démon à l'intérieur de sa conscience.

Le visage du jeune homme était tordu de colère. Il était pris au piège et il le savait. Adolphus s'exprimait comme un noble, même si d'après son accent, il venait probablement de l'Empire. Lui tomber dessus tous ensemble serait déshonorant et la seule issue possible était de l'entraîner au dehors et se battre en duel. Il observait Adolphus comme s'il le voyait pour la première fois : estimant sa taille, sa carrure et cherchant à comprendre ce qui pouvait le rendre aussi confiant alors qu'il faisait face à toute une bande en armes. Ses pensées embrumées par l'alcool parvenaient à conserver un lien avec la réalité et il n'aimait pas du tout les possibles implications. Adolphus se demanda comment il allait se sortir de ce dilemme. La réponse était facile à deviner.

— Fichez-moi ce tas d'immondices dehors et bastonnez-le jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus qu'un souffle de vie, ordonna le jeune homme.

— Et trouillard, en plus, commenta Adolphus.

Il défia les autres du regard. Cette partie de lui qui était restée lucide suggéra qu'il pourrait au moins tenter de leur laisser une porte de sortie honorable ; occire six fils de la noblesse locale ne ferait qu'attirer sur lui l'attention des autorités.

— Et vous allez vous rendre complices de cet acte de couard ? leur demanda-t-il.

Il constata que ses mots avaient fait mouche pour au moins un ou deux d'entre eux, qui n'avaient pas plus envie que lui de risquer un mauvais coup pour ce genre d'histoire. Adolphus capta le regard de l'un d'entre eux et exerça sa volonté. Le jeune homme sembla vaciller durant une seconde.

— Je pense que Kurt devrait inviter cet homme à sortir s'il se sent assez fort, dit-il.

Kurt, bien sûr, n'était pas trop d'accord.

— Mais vous êtes vraiment des pleutres ! Vous avez peur de cet étranger ?

Voilà qui aiguillonnait tout autant leur patriotisme que leur amour-propre de représentant du sexe fort, et Adolphus sentit que toute la bande hésitait.

— Jetez-le dehors et montrez-lui ce qui arrive aux étrangers arrogants qui viennent faire les malins à Praag !

Adolphus parcourut la salle du regard. Il lut beaucoup de sympathie à son égard aux tablées voisines, mais personne ne semblait disposer à lui apporter son aide. Visiblement, ce groupe de jeunes était connu de tous et redouté. Il n'y avait donc aucune autre issue que l'affrontement. Quel dommage. Il espérait juste qu'il pourrait contenir sa soif de sang.

Il ne restait plus qu'un problème tactique. Comment allait-il pouvoir neutraliser tous ces jeunes hommes sans que cela ne semble trop suspect ? Peut-être devait-il finalement s'en aller, tout simplement. Il se leva de son tabouret et s'adressa à Kurt.

— Inutile de vous déranger, je m'en vais. La puanteur de votre peur me retourne l'estomac.

Zut ! Mais pourquoi avait-il ajouté ça ? Il aurait pu se contenter de se diriger vers la porte en affichant un air confiant et ils l'auraient probablement laissé partir. Maintenant, c'était fichu. Mais il connaissait très bien la réponse à cette question : il était hors de question qu'il laisse vivre ces arrogantes proies. Il était au moins aussi malfaisant qu'eux, une idée qui n'allait pas améliorer l'estime qu'il avait de lui. Il allait leur faire payer de leur vie cette triste opinion qu'il avait de lui-même.

Kurt l'attrapa par l'épaule.



— Oh ! non ! Vous ne pouvez pas vous en tirer comme ça, mon ami.

Adolphus baissa les yeux sur lui, laissant sa rage transparaître dans son regard. Kurt recula et Adolphus crut un instant qu'il allait finalement le laisser s'en aller, mais le gamin était tout simplement trop ivre ou trop stupide pour écouter son instinct. Il essaya de retenir Adolphus qui n'eut aucun mal à se dégager.

— Vous l'aurez décidé, dit Adolphus en les écartant d'un bras pour se diriger vers la porte. Il l'ouvrit, sortit dans la nuit et se retourna pour voir les jeunes Kislevites sortir les uns après les autres.

Il regarda autour de lui. Ils étaient dans une allée, aucun signe d'une quelconque patrouille ni aucun témoin. Ces imbéciles avaient fait tout le boulot pour lui. Ils s'approchèrent de lui en faisant claquer leur poing dans leur paume ou ramassant des gourdins de fortune. Ils semblaient avoir l'habitude de ce genre de règlement de comptes de taverne, mais cela ne leur serait d'aucun secours.

— Maintenant, tu vas avoir ce que tu mérites, annonça Kurt.

— Nous allons voir ça, répondit Adolphus en souriant, dévoilant ses dents pour la première fois. Il fallut plusieurs secondes aux jeunes gens pour croire à ce qu'ils avaient vu dans l'obscurité. Puis, chacun leur tour, ils pâlirent. Et Kurt se mit à hurler.

Adolphus souriait toujours. Il allait les tuer, tous, et ne put qu'admettre qu'il en avait toujours eu l'intention.

# DEUX

Félix regardait par la verrière de l'*Esprit de Grungni*. En bas, défilait une immensité de neige et de glace. Au loin, à l'horizon, s'étalait une vaste zone grise, là où les terres émergées rencontraient la mer des Griffes. Des vents glacés giflaient l'habitacle métallique de la gondole et faisaient craquer l'énorme ballon qui la soutenait. Le bruit des énormes moteurs était à peine audible sous les hurlements du vent. Il jeta un coup d'œil vers Malakai Makaisson qui se tenait à la barre, actionnait quelques leviers en étudiant des jauges, faisant preuve en ce faisant de l'assurance d'un pilote expérimenté.

— Allez-vous vraiment en tirer 5 000 couronnes d'or, Malakai ? demanda-t-il finalement. Il avait été surpris lorsque l'ingénieur lui avait annoncé ça. Il n'avait jamais songé que celui-ci puisse être intéressé par l'or. D'un autre côté, c'était un nain, et cette préoccupation restait forcément tapie dans un recoin de sa conscience.

— Un peu, jeune Félix, et j'vas pas m'priver ! Si tu veux savoir la vérité, j'l'aurais même fait gratos mais c'te foutue reine a pas arrêté d'insister, alors j'me suis dit autant pas l'faire pour rien.

Félix acquiesça. Tout cela sonnait vrai. Malakai Makaisson était aussi borné que tout autre nain et n'aimait pas qu'on lui force la main, et il était étonnant qu'il n'ait pas refusé tout simplement. Il en aurait été tout à fait capable, même face à une personne aussi haut placée que la tzarine. Les nains n'avaient que peu de considération pour les titres et la noblesse des humains, et les Tueurs n'avaient pas plus de respect à l'égard de la hiérarchie de leur propre peuple, alors pour ce qui était de celle des autres races.

— Mais pourquoi avez-vous accepté ? voulut savoir Félix.

— Pass'qu'elle avait fichtrement raison. On doit savoir c'que ces bâtards du Chaos y ont dans l'crâne et l'esprit eud Grungni c'est l'meilleur pour faire c'te boulot.

Félix constata avec un peu de surprise que Malakai était capable d'une

indéniable lucidité, lui qui ne semblait obnubilé que par ses machines. Contrairement à la plupart des Tueurs, il ne semblait pas trop préoccupé par sa propre mort ou son passé. Il était loin d'être stupide, Félix devait l'admettre, et il supposait qu'un individu capable de concevoir un tel vaisseau était également conscient de son intérêt militaire.

Mais quelque chose bougeait en bas et attira l'attention de Félix. Il porta la longue-vue dans la direction et la scène lui sauta au visage. Il ne put réprimer un nouveau frisson. Il s'agissait d'une autre horde d'hommes-bêtes qui progressait droit au sud en suivant la côte. Elle marchait d'un pas résolu, bannières au vent.

Voir les emblèmes du Chaos aussi ostensiblement déployés le remplit d'horreur. Depuis tout petit, on lui avait appris à craindre de tels symboles et celui qu'il venait de voir représentait un œil d'où irradiaient huit éclairs. Il avait été peint avec du sang sur un drap blanc et flottait sur un montant transversal fait d'ossements humains. Il était surmonté par un crâne cornu, celui d'un monstre quelconque.

— C'est bien la dixième que nous voyons dans ce secteur, fit remarquer Félix.

— Combien ?

— Je dirais un bon millier. Félix n'avait plus besoin de les compter avec précision. Durant ces derniers jours de cette mission de reconnaissance, il était devenu une sorte de spécialiste pour évaluer la taille des forces du Chaos.

— Mais d'où peuvent-ils bien tous venir ?

Puis son attention fut attirée par quelque chose d'autre et il y tourna la longue-vue. Il crut tout d'abord qu'il avait des hallucinations, puis lentement, la réalité s'imposa à lui. C'était un énorme bateau s'ouvrant une route à travers la mer glacée. Il semblait entièrement fait de métal et était dépourvu de voiles. La proue tout entière représentait la tête d'un énorme démon. Des runes rouges pulsaient le long de ses flancs.

— Mais comment diable avance-t-il ? s'étonna-t-il. Malakai Makaisson lui arracha presque la longue-vue des mains.

— Prends la barre, jeune Félix, et rapproche-nous donc de c'te rafiot. J'veux y zyeuter un chtiot coup.

Félix prit les commandes, chose à laquelle il était bien exercé maintenant, et fit pivoter le vaisseau des airs en direction de la mer. Cela faisait pas mal de temps que Malakai lui avait appris comment piloter, et il avait eu l'occasion de s'entraîner durant de longues heures au-dessus des Désolations du Chaos. C'était l'une des raisons, en plus de sa vue perçante, pour lesquelles il avait embarqué en guise d'observateur. La vitesse du vaisseau les amena bien vite au-dessus des flots tourmentés.

— Ben, t'avais raison, gamin, fit remarquer Makaisson. J'vois pas d'rames et pas d'remous d'hélice nan pu sous la machine. J'vois qu'la magie noire et ça, c'est pas trop mon rayon. J'vois rien d'aut' qui pourrait faire avancer un rafiote de c'te taille. Nan d'une pipe. Jamais qu'j'aurais cru ces foutus gaziers du Chaos capables de fabriquer un truc comme ça. Ça va aussi vite qu'un vapeur à pleine pression et j'ai jamais rien vu d'aussi gros avancer sur la flotte.

— Je vois bien, Malakai, lui dit Félix. Mais qu'est-ce que ça signifie ?

— Qu'tu f'rais bien d'prier tous les dieux qu'tu connais qu'y z'ont pas une flotte entière de c'genre de rafiote, jeune Félix. Pass'que autrement, c'est qu'y pourront débarquer leurs armées où qu'y voudront partout sur les côtes du Vieux Monde. Par Grungni, y pourront r'monter le Reik jusqu'à Altdorf et Nuln.

Félix en frissonnait encore lorsque Malakai revint reprendre la barre et lui rendre la longue-vue.

— Je ne pense pas que Sigmar soit disposé à écouter la moindre de mes prières, lui dit Félix.

— Et pourquoi ça ?

— Regardez là-bas, répondit-il simplement en désignant du doigt une flotte entière de voiles noires qui voguaient un peu plus loin à travers les flots en furie.

— Bon, on rentre au bercail, annonça Malakai. J'crois qu'on en assez vu pour aujourd'hui.

Félix ne pouvait qu'être d'accord avec ça.

Quel bonheur de retrouver Praag, Félix était encore plus content que lorsqu'il avait aperçu briller les lumières de la ville, et l'énorme citadelle

illuminée. Il était attablé dans la grande salle du *Sanglier Blanc* et n'aspirait plus qu'à un bon repas chaud et une bonne nuit de sommeil. Il faisait vraiment froid à l'intérieur du vaisseau des airs et malgré les couches de vêtements qu'il superposait les unes sur les autres, Félix n'était pas arrivé à se réchauffer. Il avait la bouche sèche et ressentait un étrange fourmillement dans les doigts et les orteils. Pourvu qu'il n'ait pas attrapé quelque chose.

Le brouhaha des conversations autour de lui était incessant, celles des habitués commerçants et mercenaires qui se réfugiaient dans la cité pour échapper aux rigueurs hivernales. La guilde avait demandé la permission d'augmenter le prix du maïs, une fois de plus, mais le duc avait tenu bon. Il tenait à ce que ses citoyens aient les moyens de se nourrir convenablement et ne voulait pas d'une famine. Même s'il n'appréciait pas beaucoup le maître de cette cité, Félix ne pouvait qu'éprouver un certain respect envers sa politique. Il semblait agir avec le plus d'équité possible venant de la part d'un aristocrate, mais Félix ne pouvait se débarrasser de cette méfiance envers la noblesse que lui avait inculquée son propre père, lui-même marchand.

Il semblait que six jeunes nobles avaient péri dans une rixe près d'une taverne dans le quartier commerçant, la nuit dernière. Selon la rumeur, ils avaient entraîné au-dehors un étranger pour lui apprendre les bonnes manières et n'étaient jamais revenus. Leurs corps avaient été retrouvés gisant dans la neige. On pensait que l'étranger devait disposer d'une solide garde rapprochée ou de quelques amis qui attendaient dehors, car il était bien peu probable qu'un homme seul eût pu avoir le dessus face à six individus dans la force de l'âge, que ce soit à l'épée ou aux poings. Félix ne savait pas trop quoi en penser. Il avait vu Gotrek réussir des exploits de ce genre et lui-même n'avait pas été loin d'une telle performance à deux ou trois reprises, surtout lorsque le désespoir l'animait.

Il chassa cette histoire de son esprit ; elle ne le regardait absolument pas, même si les familles des jeunes en question offraient une petite fortune à qui aiderait à démasquer le meurtrier. Qu'est-ce que cela pouvait bien faire ? Il ne les connaissait même pas, mais pouvait les

imaginer avec leur dégaine de dandys. Il avait eu lui-même maille à partir avec des individus de leur espèce alors qu'il travaillait comme videur dans une taverne de Nuln. Il avait beau chercher, il ne trouvait en lui aucune sympathie envers quiconque trouvait amusant de tomber sur un homme à six contre un. Ils avaient sans doute trouvé à qui parler et l'avaient bien cherché.

Mais ce n'était pas le seul récit sanguinolent de la nuit passée. Deux autres filles de rue avaient été retrouvées vidées de leur sang. Les gens commençaient à raconter des histoires de démon hantant les rues et certains avaient même parlé de vampires. Félix en frissonna d'horreur. Sa vieille nourrice lui avait raconté quelques histoires sur les buveurs de sang et il avait passé de nombreuses nuits à trembler que l'un d'eux ne trouve le chemin de sa propre chambre. Il essaya de repousser ces souvenirs au plus profond de sa mémoire mais en fut incapable. Ces dernières années, il avait croisé en chair et en os tant de ces horreurs qui hantaient ses cauchemars d'enfant, enfin pas toujours en chair ni en os. Cela ne le surprendrait pas du tout qu'il se trouve dans cette cité l'un de ces prédateurs impitoyables. Il ne pouvait que prier ne jamais le rencontrer. On disait d'eux qu'ils étaient de terribles adversaires.

Il remarqua un homme qui semblait porter une grande attention à l'une de ces conversations. Probablement un noble, de grande taille, vêtu à la mode du moment et un poudrier à la main. Son teint était plutôt pâle, peut-être y avait-il mis un peu trop de poudre, justement. Son regard était glacé et une intense concentration se lisait sur son visage.

L'homme sentit que Félix l'observait, leurs yeux se croisèrent et Félix sentit comme une décharge électrique. Il sentit soudain un fort désir de regarder ailleurs, mais son incorrigible ténacité ne le laissa pas faire. Il soutint le regard de l'étranger et l'étudia. Ses cheveux étaient coiffés d'une manière plutôt ancienne, avec une mèche au carré qui lui tombait sur le front, et assez longs sur les épaules. Quelque chose en lui faisait se dresser les propres cheveux de Félix sur sa nuque. Une sorte d'aura, comme Max. Probablement un magicien, alors, et un de ceux qu'il valait mieux ne pas importuner. Félix détourna donc le regard, juste à temps pour voir Ulrika et Max Schreiber, justement, passer la porte du *Sanglier*

*Blanc*. Ils le virent et se dirigèrent d'un pas décidé vers sa table.

Qu'est-ce que j'ai encore fait ? se demanda-t-il.

Adolphus vit également le sorcier et la jeune femme entrer dans la salle bondée. Par toutes les divinités de la nuit, qu'elle était belle ! Ni ses vêtements masculins ni l'épée qu'elle portait au côté n'estompaient sa beauté, et même, en un sens, ils la renforçaient. Il ressentit des sentiments qu'il n'avait plus ressentis depuis bien longtemps. Quel dommage que l'homme qui l'accompagnait transpire d'autant de puissance. Il semblait s'en être fait un vêtement.

Au cours de sa très longue existence, Adolphus avait croisé très peu de sorciers disposant de plus de pouvoirs. Lui-même était suffisamment versé dans les arts magiques pour reconnaître un maître quand il en voyait un. Il espérait juste que ses propres sortilèges de dissimulation soient assez puissants pour qu'il ne le remarque pas.

Quel imbécile. Il aurait dû rester au manoir et étudier ce satané livre de Nospheratus. Ces pérégrinations nocturnes pourraient bien lui causer des ennuis. Après cette histoire avec les jeunes nobles de la nuit dernière, il n'avait rien trouvé de mieux que de venir ici. Et qu'avait-il fait à peine entré dans cette salle ? Voyant que ce blondinet l'observait, il avait tenté d'utiliser sa volonté pour le forcer à regarder ailleurs, mais ce mortel s'était avéré être d'une force mentale bien supérieure à ce à quoi il avait l'habitude et il n'était pas arrivé à le faire obéir. Voilà qui était déjà particulier en soi. Et maintenant, le blondinet en question semblait connaître le maître sorcier. Peut-être cela expliquait-il d'ailleurs sa forte volonté, mais peut-être pas. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas une bonne nouvelle. Pourvu que le mortel n'attire pas l'attention du magicien sur lui, c'était la dernière chose qu'il lui fallait. Maudits soient les dieux ! Comme à de nombreuses reprises déjà au cours de sa très longue existence, ils semblaient s'amuser à lui mettre des bâtons dans les roues. Alors que tout était sur le point d'aboutir, alors qu'il touchait son triomphe du bout des doigts, tout semblait vouloir aller de travers.

Il s'était laissé submerger par sa folie sanguinaire la nuit dernière et avait littéralement massacré ces jeunes fous. Au moins avait-il eu la présence d'esprit de ne pas boire leur sang. Il était parvenu à retenir sa



soif mais deux filles de rue en avaient fait les frais plus tard dans la nuit. Malgré tous ses efforts, il avait été alors incapable de se retenir, mais d'ailleurs, il n'avait pas vraiment essayé de le faire. Jamais depuis son éveil il n'avait autant ressenti cette soif. Mais que lui arrivait-il donc ? Quelle démence s'emparait de lui ? Pourquoi cette constante quête de sang lui brûlait-elle les veines ? Il n'y comprenait rien. Absolument rien.

C'était peut-être cette cité. On disait de Praag qu'elle était hantée. Les étranges forces à l'œuvre ici avaient-elles cet effet-là sur lui ? À moins qu'il ne s'agisse de la lune du Chaos, celle qui brillait haut dans le ciel et qui hantait ses rêves. Il n'en savait rien, il était incapable de répondre. Tout ce qu'il savait c'était que tout cela arrivait au plus mauvais moment pour ses plans. Si seulement ce vieux fou n'était pas aussi têtue. Adolphus s'était fait une raison, si les négociations s'éternisaient davantage, il lui faudrait tuer le vieil homme.

Il comprit tout en pensant à cette éventualité qu'il s'agissait d'un nouveau symptôme de sa démence. Il lui fallait résister. Tout était à portée de main, il ne pouvait se permettre la moindre erreur. Il se leva pour retourner au manoir d'Osrik, en empruntant la porte de derrière. Mieux valait ne pas rester trop longtemps à proximité de ce sorcier.

Il était sur le point de sortir lorsqu'il se retourna pour contempler une dernière fois la jeune femme. Bientôt, se fit-il la promesse, je viendrai te chercher.

— Quoi encore ? demanda Félix. Max et Ulrika semblaient à la fois agacés et excités.

— Où est Gotrek ? interrogea Max.

— Parti prendre un verre avec Snorri. Vous n'avez qu'à suivre les cadavres qu'ils ont dû semer en route et vous les trouverez bien.

— Ce n'est absolument pas drôle, Félix, lui reprocha Ulrika.

Depuis qu'ils avaient rompu, elle ne s'était plus adressée à lui d'un ton aussi cassant.

— Je plaisantais ! Mais vous les connaissez aussi bien que moi. Et que leur voulez-vous exactement ?

— On nous a proposé un travail.

— Qui ça... « nous » ?

— Nous tous ! Les Tueurs et toi compris.

Félix se demanda qui pouvait bien être assez dérangé pour proposer un travail quelconque à des Tueurs. Cette personne devait vraiment être au bord du gouffre, et semblait ne pas avoir peur des dégâts que cela pouvait occasionner.

— Et... laissez-moi deviner. Ce travail en question va consister en deux ou trois gros monstres à occire, se battre à un contre cent contre la pire menace du Vieux Monde, ou quelque chose dans le genre ?

— Je ne pense pas, répondit Max. Du moins, cela n'a rien de certain.

— Alors ça ne les intéressera même pas ! rigola Félix

— Il y a pas mal d'or à ramasser, dit Ulrika.

— Ah ! Ça devrait leur parler un peu plus.

— Alors partons trouver les nains et allons nous présenter à notre futur employeur.

— Et qui est-ce, ce futur employeur ? voulut savoir Félix, tout en se levant et en réajustant le fourreau de son épée. Il remarqua alors que le sinistre noble de tout à l'heure n'était plus à sa table.

— Un vague cousin, répondit Ulrika.

— Quoi, un vague cousin ! C'est vague, justement ! La moitié des nobles de cette cité sont tes vagues cousins !

— Mais c'est tout à fait normal dans la noblesse kislevite, lui répondit-elle, d'un ton un peu agacé se dit Félix.

L'hôtel particulier était d'une taille respectable et était plutôt impressionnant, même si ce n'était pas forcément dans le bon sens du terme. Félix jeta un œil par une fenêtre qui donnait dans le grand jardin, lui-même entouré de murs hérissés de pics. L'endroit devait valoir une petite fortune, se dit-il avant de suivre les autres. Autant d'espace devait être assez prisé à l'intérieur même des enceintes de Praag.

À l'intérieur, la moindre niche, la plus petite étagère étaient occupées par un véritable bric-à-brac. Des armes de diverses origines et des masques provenant des Terres du Sud se succédaient sur les murs des couloirs à travers lesquels les conduisait un énigmatique serviteur. Une statue en porcelaine d'une sorte de dieu-singe à quatre bras, probablement arrivant du Cathay pour ce que Félix pouvait en juger,

gardait la porte d'un vaste salon dans lequel le propriétaire des lieux les attendait dans un canapé dont on avait du mal à estimer l'âge.

Le comte Andriev, le lointain cousin d'Ulrika, rappelait à Félix une taupe. D'une taille plutôt petite, rondouillard, son nez était disproportionné et des favoris lui descendaient jusqu'au menton. De petites lunettes rondes étaient soutenues par ce nez à la taille étonnante et couvraient de petits yeux. Il était vêtu d'une robe à la mode du Cathay. Il n'avait absolument pas l'air d'un guerrier, même si Ulrika leur avait assuré qu'il était fin bretteur dans sa jeunesse. Maintenant, il s'aidait d'une canne pour marcher, s'accrochant à son pommeau d'argent de ses doigts aux articulations gonflées par l'arthrite. Il les regarda entrer les uns après les autres, puis tira sur une cordelette pour appeler un serviteur presque aussi âgé que lui.

— Désirez-vous... heu... boire quelque chose ? Du thé, par exemple ?

Snorri Nosebiter et Gotrek se regardaient sans comprendre ce qu'ils faisaient là. On les avait littéralement tirés de la taverne grâce à une vague promesse d'or à gagner, alors qu'ils étaient à deux doigts d'en venir aux mains contre quelques cavaliers kislevites lorsque Félix les avait enfin trouvés. Mais la bagarre avait tout de même éclaté et ils avaient dû attendre de côté pendant que les deux Tueurs faisaient le coup de poing contre quatre fois plus nombreux qu'eux, et il fallut un certain temps pour attirer leur attention.

— Une bière, grogna Gotrek.

— De la vodka, ajouta Snorri. Dans une pinte.

— Je prendrai du thé, répondit Max, Ulrika confirma d'un signe de tête, immédiatement imitée par Félix.

Même s'il avait été circonspect au premier abord, il avait maintenant hâte de savoir de quoi il retournait. Ce vieil homme avait visiblement les moyens de s'offrir sa propre garde rapprochée, et les merveilles amassées dans sa demeure devaient pour leur part valoir pas mal d'argent. Pourquoi avait-il besoin d'eux ? Mais plus important, comment avait-il entendu parler d'eux ?

— Et tu nous veux quoi, vieil homme ? demanda Gotrek. Toujours aussi diplomate, se dit Félix.

Andriev se pencha en avant. Il semblait un peu dur d'oreille. Puis il y eut comme une petite étincelle dans ces petits yeux derrière les lunettes rondes.

— Un membre du culte des Tueurs, fascinant, marmonna-t-il comme pour lui-même.

— Ça je l'sais, vieux débris. J'veux savoir pourquoi qu'on est là !

Le comte s'éclaircit la gorge et se décida enfin à répondre, d'une voix craquante.

— Pardonnez-moi, dit-il, cela va peut-être prendre un peu de temps.

— Snorri dit qu'ça prendra moins d'temps si vous y allez maint'nant.

Lui non plus n'était pas un champion de patience, pensa Félix.

— Heu... oui, oui... alors je commence. Le vieil homme marqua une pause et les regarda tous les uns après les autres pour s'assurer que tout le monde l'écoutait. Félix commençait lui aussi à s'agacer des manières d'Andriev. Comme vous avez dû vous en rendre compte, je suis collectionneur de choses antiques, curieuses, en fait tout ce qui est ancien m'intéresse. Cela remonte même à mon enfance, lorsque mon grand-père m'a fait cadeau d'un masque de guerre des Terres du Sud. Une pièce merveilleuse portant les signes des trois dieux de Tharoum. Si je me souviens, c'était...

— Peut-être pourriez-vous nous expliquer directement pourquoi vous avez besoin de nous, le coupa Félix d'un ton aussi poli que possible. Le vieil homme se redressa, semblant surpris, puis porta une main à la bouche.

— Bien sûr, heu... je suis navré. Vraiment. Je suis vieux et mon esprit a tendance à vagabonder un peu. Cela fait si longtemps que je n'ai plus eu de visiteurs.

— Alors ? insista Félix, un peu plus brusquement cette fois-ci.

— Désolé, oui. Donc, comme je vous l'ai dit, je collectionne les antiquités. Au fil des ans, j'ai fait l'acquisition de nombreuses pièces d'un grand intérêt. Certaines sont, dirons-nous, eh bien... mystiques. Je ne suis pas sorcier moi-même, alors je ne saurais trop dire, mais frère Benedict, mon négociant, m'a assuré qu'elles l'étaient.

— Et alors ? demanda Gotrek qui était visiblement sur le point de

perdre patience et commençait à croire que les autres s'étaient payé sa tête dans la taverne.

— On m'a certifié que certaines de mes pièces pourraient avoir une grande valeur pour des mages d'une certaine nature. Après quelques incidents survenus parmi la société des collectionneurs il y a quelques années, j'ai versé des sommes considérables à la confrérie Dorée pour qu'ils entourent cette demeure de sorts de protection. Je pense que c'est ce qui a permis à ma maison d'échapper aux événements récents.

Félix se demandait si le vieil homme n'était pas sénile. Le siège en question avait été un peu plus que de simples événements pour une bonne partie de la cité. Mais d'un autre côté, l'homme devait vivre reclus à l'intérieur de son propre manoir au sein de la cité, entouré de ses serviteurs et de sa garde personnelle. Il était bien possible qu'il ignore ce qui s'était réellement passé.

— Alors t'as des trucs de valeur ici, intervint Gotrek. Et alors ?

— Il y a quelques jours, mon négociant, frère Benedict, qui avait été prêtre de Verena mais qui avait quitté le temple suite à un incident, d'après ce qu'il m'a dit, dans lequel il n'avait rien à voir...

— Je suis sûr que frère Benedict est une personne très bien, le coupa Max. Mais peut-être pourriez-vous en venir aux faits ?

— Oui, oui, bien sûr. Je suis désolé. Alors il y a quelques jours, un étranger, un noble venant de l'Empire, et qui prétendait vouloir m'acheter quelques-unes de mes pièces, a pris contact avec frère Benedict. Celui-ci lui a dit que ma collection n'était pas à vendre, mais l'offre était tellement élevée qu'il a pensé devoir me mettre au courant. Vous imaginez que je suis attaché à ma collection et que je ne me séparerai d'aucune pièce, pas même ces miniatures en porcelaine du Nippon avec ces petits hérons dessus...

— S'il vous plaît, le supplia Félix.

Ulrika lui jeta un regard plein de reproche. Elle semblait être la seule à éprouver un peu de patience vis-à-vis du vieillard. Facile pour elle, se dit-il, elle est de la famille. Pour sa part, il commençait à avoir mal à la tête et, lorsqu'il prit un pan de sa cape pour s'essuyer le nez, il ne fut qu'à moitié surpris de constater qu'il coulait un peu. Pourvu qu'il n'ait pas

attrapé froid.

— Navré. Oui... Donc, j'ai tout d'abord pensé qu'il serait intéressant de rencontrer un autre collectionneur. Les visites se font si rares. Mon occupation est très particulière et très peu de personnes s'y intéressent vraiment, et...

C'est plutôt toi qui es ennuyeux à en mourir, se dit Félix. Il se mit à tousser. Andriev dut prendre cela comme un nouveau signe d'impatience.

— Oui, oui... J'ai donc accepté de rencontrer cet homme et laissez-moi vous dire qu'il m'a paru étrange tout de suite. J'ai du mal à dire pourquoi, mais en un sens, il me faisait peur.

— Il a dû y aller fort, commenta Gotrek d'un ton sarcastique.

— Non, non, croyez-moi messire, poursuivit le vieil homme. J'en ai vu d'autres au cours de ma vie. Voyez-vous, quand j'étais jeune, j'ai combattu aux côtés du tzar Radhi Bokha et j'ai tué de mes propres mains le grand ogre de Tronso. Ça m'a valu une certaine renommée, à l'époque et...

— Personne ne doute de votre courage, le remercia Max. Mais, s'il vous plaît, dites-nous ce qui vous a effrayé chez cet homme, au point que vous ayez besoin de nos services.

— Il avait quelque chose de sinistre. Dans ses yeux... Lorsqu'il me regardait, je ne pouvais faire que ce qu'il me demandait. Je n'avais plus aucune volonté. Je pense qu'il s'agit d'un magicien en quelque sorte, et d'un grand pouvoir. Durant quelques secondes, après que j'ai refusé son offre, j'ai même cru qu'il allait se jeter sur moi, malgré tous mes gardes. Frère Benedict y a cru également, il m'a dit que d'après lui, ce sont les sortilèges qui protègent cette maison qui l'ont empêché de devenir agressif. J'ai ordonné à mes gardes qu'ils le conduisent dehors, et il les a suivis. Mais il m'a assuré qu'il reviendrait et m'a donné sept jours pour reconsidérer son offre. C'était il y a quelques jours.

— Et où est frère Benedict ?

— Je n'en sais rien. Il me rend normalement visite chaque matin, mais je ne l'ai pas vu depuis deux jours. C'est également pour cela que je m'inquiète. C'est une personne réglée comme du papier à musique. Seul

le fait qu'il soit cloué au lit pourrait l'empêcher de venir me voir, mais ça ne doit pas être le cas. J'ai envoyé plusieurs serviteurs chez lui et à son bureau, mais il semblerait qu'il ait disparu.

Félix tourna légèrement le regard vers Gotrek et Snorri. Ils avaient cessé de bougonner et semblaient bien plus intéressés maintenant. La simple mention de cet étrange magicien semblait avoir captivé leur attention, et la mystérieuse disparition de frère Benedict avait achevé le travail.

— P'têt' bien qu'il a quitté la ville.

— P'têt' bien qu'Benny s'est piqué la ruche, proposa Snorri.

— Impossible. Frère Benedict m'aurait informé de son départ. Il est à mon service depuis vingt ans et pour votre autre suggestion, c'est un homme abstinent. Il n'a jamais rien bu que de l'eau. Il prétendait que tout le reste interférait avec sa capacité à se concentrer.

Plutôt raisonnable, se dit Félix. Il avait souvent entendu Max dire la même chose.

— Et donc, vot' magicien s'est fait la belle, reprit Gotrek. Et c'est tout ?

— Heu... je pense. Mais les gardes m'ont dit que la maison était surveillée.

— Par ce mystérieux étranger ? s'enquit Félix.

— Non, par d'autres. Des gens plutôt bien habillés et qui font tout leur possible pour passer inaperçus, mais qui... heu... n'y sont pas arrivés.

— Ce n'est donc pas une bande de voleurs professionnels, commenta Max. Voyant tous les regards tournés sur lui, le magicien expliqua. Oui, j'ai dû pour vivre mettre au point pas mal de sorts de protection, ce qui m'a permis de me familiariser avec la manière dont ces gens procèdent.

— C'est une des raisons pour lesquelles j'ai besoin de vos services, messire. Votre réputation vous a précédé. Le duc lui-même, dit-on, vous a en haute estime et ma jeune cousine ici présente prétend que vous êtes le meilleur mage qu'elle ait jamais rencontré.

— Et nous alors, pourquoi avez-vous besoin de nous ? s'étonna Félix. Vous avez assez de gardes à votre service, non ?

— C'est une autre des choses bizarres dans cette affaire. Avant même

la disparition de frère Benedict, plusieurs de mes gardes manquaient à l'appel. Principalement ceux du service de jour et qui ne vivent pas ici, mais quelques-uns de ceux qui sont à demeure n'ont plus donné signe de vie non plus.

— Quelle époque étrange, dit Félix. La cité a été assiégée et la moitié de la population meurt de faim. Peut-être sont-ils partis vivre ailleurs ou ont-ils trouvé un meilleur employeur.

— Herr Jaeger, sans vouloir paraître prétentieux, je prends grand soin de mon personnel et celui-ci ne s'est jamais plaint de moi. Je doute qu'ils puissent trouver meilleur salaire ailleurs dans cette cité, surtout par les temps qui courent. Mes caves sont généreusement remplies, j'ai de quoi leur faire passer l'hiver en toute sérénité. Quand on est âgé, au Kislev, c'est quelque chose que l'on sait prévoir.

— Pourquoi ne pas en parler au duc ? l'interrogea Ulrika.

— Et pour lui dire quoi ? Qu'un étranger m'a menacé dans ma propre demeure ? Que mes gardes ne me sont pas loyaux et que mon négociant m'a fait faux bond ? Le duc a d'autres préoccupations bien plus importantes en ce moment ! Pourquoi le déranger avec les problèmes d'un vieillard alors que le pays est en pleine guerre ?

— Avez-vous cherché à savoir pourquoi vos gardes ne sont pas revenus ? demanda Félix.

— Là aussi j'ai dépêché quelques serviteurs. Certains n'étaient plus à leurs quartiers. Il semblait qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur mais personne ne répondait.

— Voilà qui est très étrange, souligna Félix.

— C'est toute cette histoire qui est très étrange, Herr Jaeger. C'est la raison pour laquelle j'ai besoin de votre aide, et je suis prêt à en payer le prix qu'il faudra.

— Qu'il faudra... C'est-à-dire ?

— Si vous tirez cette affaire au clair, je verserai à chacun de vous cent couronnes d'or, plus un bonus selon la tournure des événements.

— Ça me va, dit Félix. Un simple coup d'œil vers les nains lui signala qu'ils étaient de son avis.

Ce fut Max qui négocia le plus.



— Normalement, pour ma part, je suis payé au sort et à chaque nouvelle invocation, précisa-t-il.

— Vous serez rétribué selon votre tarif habituel, en plus de ce que j'ai annoncé.

— Alors, parfait.

— Donc, vous acceptez ?

Tout le monde semblait intéressé, mais personne ne semblait décidé à poser la principale question et ce fut Félix qui se lança.

— Et... si vous permettez, quelle est cette fameuse antiquité que l'étranger tenait tant à vous acheter ?

— Venez, je vais vous montrer.

Pour sûr, les trésors du comte Andriev étaient bien gardés. Le vieil homme les avait conduits en plein cœur de sa demeure, puis tout le monde avait emprunté un escalier menant à une salle dont les murs étaient épais comme ceux de la tombe d'un empereur.

L'entrée était fermée par deux énormes portes à contrepoids, que le comte leur vanta avec fierté avoir été réalisées par des nains.

— Et protégées par de nombreux et solides enchantements, si je ne me trompe, ajouta Max. Il semblait impressionné.

— Vous ne vous trompez pas, Le grand Elthazar lui-même les a tissés à ma demande. Je l'ai fait venir spécialement d'Altdorf il y a vingt ans. Vous devez le connaître, bien sûr.

— Il était l'un de mes tuteurs au Collège de Magie, répondit Max d'une voix froide. Un grand praticien, mais un rien... conservateur.

— Vous semblez ne pas l'apprécier plus que cela.

— Nous avons eu quelques différends avant que je ne quitte le Collège.

— Vous trouvez que son travail ici n'est pas satisfaisant ? l'interrogea le vieil homme un peu inquiet.

— Non, pas du tout, son travail est parfait. Son talent était immense.

— Quel soulagement de vous l'entendre dire. Mais si vous pensez pouvoir améliorer la chose, n'hésitez pas à me le signaler.

— Je n'hésiterai pas.

La salle ressemblait à ces cryptes voûtées que les princes d'Arabie se

faisaient construire. Elle contenait de nombreux objets, tous plus précieux et superbes les uns que les autres, allant de statuettes en or massif provenant de quelque contrée du sud, à des amulettes aux dessins complexes d'Arabie, ou à des objets de manufacture naine avec leurs schémas imbriqués si caractéristiques, et quelques fioles remplies de liquides et portant des inscriptions visiblement elfiques. Félix comprit pourquoi le vieil homme avait dépensé autant d'argent pour protéger tout ça. Il comprit également qu'il devait être aux abois pour louer les services de cinq étrangers afin qu'ils veillent sur son trésor.

Bien sûr, Ulrika était une vague cousine et Max était tellement renommé dans son domaine que même les nains avaient fait appel à lui pour protéger leur vaisseau volant, alors cela n'avait finalement rien d'étonnant. Et il supposa que les recommandations de la jeune Kislevite avaient fait en sorte que les Tueurs et lui-même fassent partie de l'aventure. Cent couronnes représentaient tout de même une sacrée somme. De quoi mener grand train durant plusieurs mois.

Le vieil homme leur désigna un coffre ancien, dont il sortit la clef de sous ses robes. Le coffre et le cadenas qui le fermait semblaient être eux aussi d'origine naine. Une chose était certaine pour Félix, l'homme savait prendre soin de sa collection.

— Et le voici : l'Œil de Khemri, annonça-t-il en sortant un objet sombre du coffre. Il le leva dans la lumière et, après toutes ces histoires qu'il avait entendues, Félix se serait attendu à quelque chose de plus impressionnant. Max tendit une main.

— Puis-je le voir ?

Le comte Andriev sembla hésiter, mais Max ne retira pas sa main et, finalement, il y posa l'objet. Félix se rapprocha, ainsi qu'Ulrika, et il regarda par-dessus l'épaule du magicien. C'était de forme ovale et semblait taillé dans du marbre noir. Un œil sculpté au centre était entouré d'étranges pictogrammes représentant des hommes et des femmes à têtes d'animaux, peut-être des symbolisations d'anciens dieux. La pierre était enchâssée dans une main métallique et qui la maintenait entre ses griffes. Le tout était accroché à une petite chaîne qui permettait de le passer autour du cou.

Félix constata que Max fronçait les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Ulrika. Max pinça les lèvres et semblait en proie à une intense concentration. Félix voyait comme des étincelles danser dans les yeux du magicien. Il devait être en train d'utiliser ses pouvoirs.

— Je ne sais pas, répondit-il après quelques secondes. C'est très étrange. Ce talisman est magique, mais il semble ne contenir que peu de puissance, et...

— Et ? le poussa Félix.

— Il est étonnant que quiconque fasse autant de problème pour le récupérer, si c'est le cas.

— Vous êtes en train de dire que ce bibelot pourrait être un artefact magique ? s'enquit Andriev.

— Sans aucun doute. Je ne peux en dire plus pour l'instant. Me laisseriez-vous l'étudier, cher comte ?

— Si vous ne le sortez pas de cette pièce, j'aimerais effectivement en apprendre un peu plus. J'ai toujours supposé qu'il s'agissait d'une quelconque relique des Rois des Tombes. L'homme qui me l'a vendue prétendait qu'elle avait été déterrée dans les ruines de Khemri. J'ai toujours pensé qu'il avait exagéré, mais maintenant, je n'en suis plus très sûr.

— C'est probablement très ancien. C'est la première fois que je vois ce genre de chose.

— Mais la question est : qu'allons-nous faire de cet individu qui semble tant vouloir mettre la main dessus ? Allons-nous nous lancer à sa recherche, ou allons-nous attendre qu'il se manifeste de lui-même ? Félix n'était pas certain d'être très pressé de se lancer aux trousses d'un magicien, même en compagnie de Gotrek et Snorri. Ces gens-là étaient tellement imprévisibles que tout pouvait tourner au désastre en moins de deux. Il avait vu ce dont Max était capable d'un simple geste de la main ou d'une seule parole, et il n'avait pas trop envie de se trouver sur le chemin de l'une de ses boules de feu.

— Et pourquoi qu'on f'rait pas les deux, l'humain ? avança Gotrek et c'était exactement ce que Félix redoutait d'entendre.

— Et par où commencerions-nous ? Cet étranger vous a-t-il donné un nom, comte Andriev ?

— Il a dit s'appeler Adolphus Krieger.

— Un nom bien impérial, fit remarquer Max.

— Rien de plus simple que de donner un faux nom, objecta Félix.

Particulièrement si vous vous lancez dans une quête aussi mystérieuse. En tout cas, moi, c'est ce que je ferais.

— C'est vrai, appuya Ulrika. Mais l'homme ne doit pas manquer de confiance en lui pour s'en prendre à un noble kislevite et en plein cœur de Praag, dans sa propre demeure.

Félix voulut revenir à la disparition du négociant et des gardes.

— Peut-être est-il également à l'origine de toutes ces disparitions, non ? Il doit être un puissant magicien.

— J'ai déjà trucidé des magiciens, le coupa Gotrek.

Félix se demanda pourquoi il avait cet étrange pressentiment. Pour une fois, tout semblait plutôt bien se présenter. Ils étaient dans une demeure fortifiée, Max était un sorcier de grand talent et Gotrek, Snorri et Ulrika constituaient un formidable trio de combattants. Alors pourquoi s'inquiéter ? Non, il y avait quelque chose qui clochait. Quelque chose qui ne tournait pas rond. Il espérait que ce sentiment bizarre s'envolerait bien vite, mais non.

— On pourrait commencer par rechercher ces gardes qu'ont vidé les lieux, proposa Gotrek. Trouver ce qu'a pu leur arriver.

— C'est un bon point de départ, ajouta Félix en tournant et retournant le problème dans son esprit. Mais deux ou trois autres choses s'imposèrent à lui. Et frère Benedict, demanda-t-il au comte, tenait-il un journal ? Et comment cet Adolphus Krieger a-t-il su que vous étiez en possession de cet Œil ? Et enfin, comment est-il entré en contact avec Benedict ?

— Oui, bien sûr, frère Benedict tenait un journal, répondit Andriev. C'était un homme très méticuleux, comme tous les prêtres de Verena, il croyait aux écrits. Vous devriez essayer chez lui, c'est dans la rue des Clercs. Dites à ses scribes que vous venez de ma part, ils devraient vous aider. Mais en ce qui concerne vos autres questions, je ne sais absolument

pas comment ce Krieger a découvert que je possédais cet artefact, à moins que...

— Si vous pouviez partager avec nous vos spéculations, cela nous serait d'un grand secours, l'invita Félix.

— Le marché des antiquités est un petit monde. Très peu de gens s'y intéressent et... heu... pour être franc, il s'y trouve quelques spéculateurs. Il existe une poignée de marchands qui gagnent leur vie de cette manière et ils connaissent tous les acheteurs potentiels de leur région. J'ai quelques contacts avec des établissements des plus respectables à Middenheim et Altdorf. Frère Benedict avait pour habitude de faire un voyage d'affaire pour mon compte environ une fois l'an. Jadis, laissez-moi vous dire, c'était un plaisir pour moi de me promener dans les grandes salles de chez Zuchi & Petrillo et d'admirer leurs collections. J'en ai presque les larmes aux yeux quand j'y repense. Tenez, je me souviens...

— Vous sembliez avoir grande confiance en ce Benedict, intervint Félix avant que le vieil homme ne puisse se perdre à nouveau dans ses souvenirs.

— C'était un homme bien, fiable et sincère. Il notait le moindre sou qu'il dépensait et j'ai toujours été satisfait de ses services.

Félix revint à ses premières interrogations.

— Vous pensez que cet Adolphus aurait pu retrouver la trace de l'Œil grâce aux marchands à qui vous l'avez acheté ? Ces Zuchi et Petrillo ?

— Ce sont des modèles de discrétion, Herr Jaeger. C'est pour cette raison que leurs clients leur font confiance.

— Hum... les hommes peuvent être achetés ou pervertis par la sorcellerie.

— C'est exact, oui. Le vieil homme semblait interloqué par l'éventualité que les gens avec qui il avait l'habitude de traiter aient pu trahir sa confiance. D'un autre côté, cette hypothèse ne pouvait être négligée.

— Il me semble aussi qu'il existe un autre mystère, intervint Max.

— Oui ?

— Pourquoi ce fameux Adolphus est-il prêt à tout pour s'emparer de

cet artefact ? Qu'espère-t-il en tirer ?

— C'est vous le magicien, c'est plutôt à vous de nous le dire.

— Il faudrait que je puisse d'abord étudier l'objet pour cela. Si j'arrive à découvrir son utilité, je pourrais découvrir ce que cherche notre ami.

Félix hocha la tête. Voilà qui semblait raisonnable.

— L'un de nous devrait rester avec vous pour surveiller l'endroit, proposa-t-il.

— Je reste, annonça Ulrika, d'une manière un peu trop pressée au goût de Félix.

— Snorri reste aussi, ajouta le second Tueur. Si doit y 'avoir de la baston ici, Snorri veut en être. C'est mieux que d'causer aux scribes.

Félix se tourna alors vers Gotrek.

— Il semble donc que ce soit à nous d'aller poser les questions.

Gotrek soupira de dépit.

— Alors on y va, l'humain.

Le ciel était bas et la neige s'était remise à tomber. Félix sentait le froid malgré les couches de vêtements superposées et il décida qu'il profiterait de l'argent que lui verserait le comte pour se payer une nouvelle paire de bottes. Comme d'habitude, les gens les regardaient passer. Rien d'étonnant. Gotrek aurait eu du mal à passer inaperçu, même si personne n'osait venir l'importuner. Cela dit, il ne semblait absolument pas craindre le froid.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Félix au Tueur.

La rue étroite du quartier marchand était plutôt fréquentée. De vieux bâtiments les dominaient, il faisait sombre et il se félicitait d'avoir pris le temps de demander à un serviteur d'Andriev la direction des bureaux de Benedict.

— J crois que l'comte est plein aux as et qu'il assez d'ronds pour s'payer tout c'qu'y veut, l'humain. Son or vaut celui de n'importe qui.

— Tu crois qu'il se fait des idées ? insista Félix.

Il se rangea contre un mur pour laisser passer une patrouille de lanciers montés qui s'approchait. Gotrek sembla hésiter quelques secondes puis l'imita. Il jeta sur les chevaux un regard de travers. Il n'avait jamais aimé ces animaux.

— Nan. J’crois qu’y s’trame kek’chose de pas clair. Des histoires de sorciers, on dirait bien.

— Tu penses que les autres vont se débrouiller sans nous ?

— Oh ! L’humain ! T’as vu Max se servir de sa magie, nan ? T’as vu comment s’battent Snorri et Ulrika, nan ? Et y sont dans un véritable petit fortin avec plein de gardes. Qu’est-ce tu crois ?

— Qu’ils sont probablement plus en sécurité que nous.

Gotrek ricana, comme si toute considération sur sa sécurité personnelle n’avait aucune importance. Félix faillit se mettre à tousser. Quelque chose le chatouillait au fond de la gorge et il avait l’impression de transpirer un peu. Pourvu qu’il n’ait pas attrapé plus grave qu’un coup de froid.

— Tu penses qu’il pourrait y avoir des cultistes du Chaos ? demanda-t-il à Gotrek. Ils avaient déjà rencontré des adorateurs des sombres divinités jusqu’en plein cœur des cités humaines, et pas plus tard que durant le dernier siège, ils en avaient empêché d’empoisonner les réserves de grains. Félix doutait qu’ils les aient tous tués.

— Et qui sait, l’humain ? Mais on va bien vite trouver.

Félix aurait aimé éprouver ce même détachement, mais il n’y était jamais arrivé. Son imagination était trop active. Bien trop. Cela devait bien aider Gotrek de se moquer totalement de son sort. Lui-même n’était pas dans le même état d’esprit. Il voulait vivre. Il lui restait encore tellement à faire et à voir.

— Tu as sans doute raison, marmonna-t-il alors qu’ils descendaient la ruelle.

La rue des Clercs avait été relativement épargnée par le siège. Elle était située dans la vieille ville, à l’intérieur de la seconde enceinte, à l’ombre de la citadelle elle-même. Les maisons, principalement des boutiques et des échoppes, étaient pour la plupart recouvertes de tuiles rouges. Même au plus froid de l’hiver, les gens allaient et venaient. D’après ce qu’il se souvenait de son passé à Altdorf, il devait s’agir de marchands ou de juristes et tous ceux qui traitaient avec les uns et les autres. Hiver ou pas, guerre ou pas, les affaires continuaient. C’était ce que son père avait toujours fait.

Frère Benedict avait son officine dans l'un des bâtiments les plus luxueux, une construction à plusieurs étages reliée à sa voisine par une passerelle surplombant la chaussée. Ses murs peints à la chaux et ses colombages lui rappelaient Altdorf, mais celui-ci n'était pas aussi haut et les gargouilles perchées au-dessus de chaque porte et fenêtre n'auraient pas trouvé leur place dans la capitale impériale.

Ils pénétrèrent par l'entrée principale et empruntèrent les étroits escaliers. Au troisième étage se trouvaient les bureaux dans lesquels l'homme de confiance d'Andriev tenait ses affaires. Félix frappa à la porte puis l'ouvrit, et ils entrèrent. Un clerc les regarda avec surprise.

— Que... que désirez-vous ?

Félix lui tendit un parchemin cacheté avec le sceau du comte.

— Nous sommes au service du comte. Je voudrais jeter un œil à vos archives.

L'homme examina attentivement le sceau puis le brisa et lut le message.

— On me demande de vous apporter toute assistance nécessaire.

Le ton de la voix semblait contrarié, ce qui n'échappa pas à Gotrek.

— Ouais, j'crois qu'tu ferais bien, le prévint-il en faisant craquer ses doigts.

L'homme leva les yeux vers le nain et acquiesça d'un signe de tête sans ajouter un mot.

— Où conservez-vous vos archives ? demanda Félix. Le clerc lui indiqua une armoire aux dimensions respectables.

— Les clefs ?

Celles-ci se retrouvèrent bien vite dans sa main, mais il dut passer quelques secondes à trouver laquelle allait dans quelle serrure.

— Quand avez-vous vu votre patron pour la dernière fois ?

— Il y a deux jours.

— Y avait-il quelque chose d'inhabituel dans son comportement ?

— Non. C'était juste avant qu'on ne ferme pour la nuit, j'étais sur le point de partir. Il vit ici même, dans le petit appartement à l'arrière des bureaux.

Félix fit tinter les clefs dans sa main.



— A-t-il reçu un étranger ici ? Un noble originaire de l'Empire du nom d'Adolphus Krieger ?

— Le nom me dit quelque chose. Je crois qu'il l'a reçu ici, un soir.

— Un soir ? Plutôt étrange, non ? Les affaires se traitent normalement en plein jour.

— Bien, il nous arrive dans notre domaine d'avoir à rencontrer des gens à des horaires inhabituels. Des courriers de l'Empire qui arrivent quand ils arrivent, voyez-vous, ou des personnages plus ou moins douteux ayant besoin du plus de discrétion possible.

— Des personnages plus ou moins douteux ?

— Oui, tous les collectionneurs n'acquièrent pas toujours leurs trésors dans le plus pur respect de la loi, Herr... heu... Jaeger, et certaines pièces sont de grande valeur. Et puis des cambrioleurs essayent parfois de revendre le fruit de leurs larcins. Tous les gens dans ce milieu ne sont pas aussi scrupuleux que le comte, et tous les négociants ne le sont pas autant que mon employeur.

— Votre patron ne travaillait qu'avec le comte ?

— Oui, avant même que je n'entre à son service comme apprenti, ce qui remonte à une bonne décennie.

— Vous souvenez-vous d'un artefact qui pourrait provenir d'Arabie ? L'Œil de Khemri ?

— Tout à fait. Nous l'avons acquis pour le comte il y a deux ans environ. Il faisait partie d'une collection appartenant à un riche marchand de Nuln, une bien belle collection et qui recelait de nombreuses pièces intéressantes. Si voulez mon avis, cet Œil n'avait rien de spécial, mais mon patron pensait qu'il était peut-être magique. Mais il était mieux placé que moi pour le savoir, il était sorcier après tout.

— Comment cela, magique ?

— Oh ! rien de bien extraordinaire, une sorte de talisman de protection. Plutôt ancien, d'ailleurs, et je pense qu'il avait épuisé tout son pouvoir au fil du temps. Il pensait qu'il venait de Khemri, quelque part dans la Terre des Morts.

Pas besoin d'être un expert en quoi que ce soit pour faire cette déduction. Félix serait arrivé exactement à la même conclusion. Il était

tout de même un peu perturbé. La Terre des Morts avait une bien sinistre réputation, elle avait jadis abrité la plus ancienne civilisation humaine mais celle-ci s'était effondrée quelques millénaires en arrière. Il n'avait jamais rien lu de bien encourageant sur cet endroit, et la plupart des récits étaient même plutôt terrifiants. On racontait que tous les habitants avaient succombé à une sorte de peste et que les antiques cités n'étaient plus que d'immenses nécropoles hantées. Pire, on se disait également que le Grand Nécromancien était originaire de cette contrée, Nagash, un nom utilisé pour faire peur aux enfants turbulents depuis plusieurs millénaires. Félix en toucha deux mots au clerc.

— Les reliques nehekharéennes sont particulièrement prisées par certains collectionneurs. C'est la plus ancienne civilisation humaine, elle a été à son apogée plus de deux mille ans avant la naissance de Sigmar.

— J'appelle pas ça des gens civilisés, répondit Gotrek.

Félix n'était même plus surpris quand son camarade faisait montre d'une certaine connaissance. Les royaumes nains étaient eux-mêmes bien plus anciens que ceux des hommes et ce peuple avait toujours été attaché à tout archiver dans ses grands livres.

— Que veux-tu dire ? demanda Félix.

— C'était des demi-sauvages qu'ont bâti d'immenses cités pour leurs morts. Y pratiquaient la magie noire, leurs nobles buvaient le sang d'innocents dans des cérémonies dépravées pour prolonger leur propre existence. Ils étudiaient la magie noire et invoquaient des démons.

Félix se souvint avoir lu de tels récits dans la grande bibliothèque de l'université d'Altdorf. Il se souvenait également d'autres détails.

— Ils n'étaient pas tous maléfiques. Il y avait en fait de nombreuses cités-états et certaines étaient en guerre contre les buveurs de sang. Alcadizaar lui-même a lutté contre Nagash et a remporté de grandes victoires, du moins pour un temps.

— Si tu veux, l'humain, mais y sont finalement tous tombés dans les bras des puissances obscures. Leurs cités sont des endroits terribles et hantés par les morts sans repos. J'les ai vus.

— Tu les as vus ?

— Ouais. Et c'est pas kek'chose que j'veux r'voir de sitôt.

— Et qu'est-ce tu étais allé y faire ?

Gotrek le regarda droit dans les yeux et se raidit. Il ne répondit rien. Félix savait qu'à moins que le Tueur ne se décide à lui raconter son histoire, il n'en saurait pas plus. Cette fois-ci par contre, le nain l'avait surpris. Il savait qu'il avait pas mal burlingué avant qu'ils ne se rencontrent, mais il n'avait jamais pensé qu'il soit allé aussi loin que ces terres qui s'étendaient à l'est de l'Arabie.

— On a pas toute la journée, coupa Gotrek. Si tu veux fouiller dans leurs archives, vaut mieux qu'tu t'y mettes maint'nant.

— Et... que cherchez-vous exactement ? demanda le clerc.

— Je le saurai quand je le trouverai, répondit Félix. Vous pouvez nous laisser et aller déjeuner.

L'homme le regarda durant quelques secondes.

— Mais, vous... vous savez lire ? lui lança-t-il enfin. Félix n'était pas plus surpris que cela, cette compétence n'était pas si répandue.

— Oui, je sais lire. Puis il désigna Gotrek du doigt. Et lui aussi.

— Alors je vais effectivement vous laisser, à moins que vous n'ayez encore besoin de moi.

— Non, je vous remercie. Félix se dirigea sans attendre vers l'armoire, l'ouvrit et prit le volume en cours. Il commença immédiatement à l'étudier. Comme il l'avait dit au clerc, il n'était pas très sûr de ce qu'il cherchait, il espérait simplement tomber sur un indice, et que Max serait plus efficace de son côté.

Max Schreiber scrutait l'Œil de Khemri. Plus il le regardait et plus il était convaincu qu'il y avait vraiment quelque chose d'étrange dans cet objet.

Il inspecta la pierre avec minutie. Il en avait vu de semblables durant ses longues années d'étude. Il devait s'agir d'obsidienne, une pierre souvent utilisée par les anciens Nehekharéens. Il était beaucoup moins certain des pictogrammes. Il n'avait jamais été très tenté par l'étude de cet antique langage, si obscur et désormais presque oublié de tous. C'était un domaine qui n'intéressait que les nécromanciens et Max n'avait jamais été tenté par cet art si sombre et si dangereux.

Quelque chose dans ce talisman attirait pourtant ses soupçons, mais il

n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. L'objet semblait receler un faible résidu de magie noire, comme s'il avait été jadis utilisé comme réceptacle pour stocker cette énergie maléfique. De telles pièces n'étaient pas rares et Max en avait eu plusieurs entre les mains durant ses voyages. L'Œil avait de toute évidence été utilisé pour contenir ces énergies, mais celles-ci s'étaient depuis bien longtemps dissipées. Ou du moins lui semblait-il. Il n'était pas certain que toute puissance s'en était échappée. Il lui faudrait mettre en œuvre de solides enchantements divinatoires pour s'en assurer. Mais auparavant, il lui fallait prendre quelques précautions élémentaires, juste au cas où les choses lui échapperaient.

Il ferma les yeux et se concentra, puis partit à la recherche des Vents de Magie pour les attirer à lui. La chose ne fut pas aisée. La bâtisse était entourée de charmes de protection et cette pièce en particulier était au centre de tout l'écheveau. Il serait impossible à quiconque, hormis un magicien de grand talent, d'y invoquer le moindre sort. Par chance, il avait ce talent et il ne lui faudrait consommer que peu de pouvoir pour ce qu'il avait à faire.

Il sentit les énergies s'insinuer en lui. Cela faisait longtemps qu'il ne les avait pas senties aussi faibles, depuis l'époque où il était apprenti, en fait. Il ne portait pas particulièrement Elthazar dans son cœur, mais il devait admettre que ce vieux pisse-froid connaissait son affaire. Les barrières qu'il avait élevées étaient hautes et épaisses et il s'employa à fond pour maintenir sa concentration et invoquer un petit sort de rien du tout. Cela lui prit plus de temps qu'il ne l'avait pensé et lorsqu'il eut fini, il était en sueur. Il se sentait vidé, presque malade mais il avait la satisfaction de savoir son sortilège en place. Il étudia les matrices d'énergie tissées autour du talisman, renforçant ici et ajustant là, jusqu'à ce qu'il soit totalement content de lui et certain que l'enchantement tiendrait autant qu'il le faudrait. Parfait, se dit-il, la première partie du travail est terminée.

Il était maintenant temps qu'il entame l'examen proprement dit. Il ouvrit ses sens arcaniques en grand, sans se préoccuper de sa propre protection magique et laissa sa vision survoler l'Œil à la recherche du moindre indice qui pourrait trahir sa véritable nature. Tout d'abord, rien

ne se produisit. Il comprenait juste à l'aura qui entourait l'objet qu'il était étrange et qu'il avait jadis contenu une grande quantité de magie noire. Ce devait être ce genre de talisman qu'un nécromancien compétent mettrait au point pour l'aider dans ses invocations, mais s'il avait dû à l'époque remplir son office, il avait aujourd'hui déchargé toute sa puissance. Cela ressemblait plus à une relique devenue inutilisable. S'il n'avait pas eu de raisons de croire qu'il en était tout autrement, Max aurait cessé là tout examen, mais ces raisons étaient réelles et sa curiosité piquée à vif, et il n'était pas homme à laisser tomber dans ce genre de situation.

Il poursuivit donc ses investigations, concentrant davantage ses sens sur le talisman, y cherchant tout signe anormal, la plus infime trace de ce qu'il était réellement. Il avait entendu parler de ce genre de chose. Parfois, les mages camouflaient de puissants artefacts avec des sortilèges de dissimulation pour empêcher que leur pouvoir ne soit découvert par d'autres, avant qu'il ne soit trop tard.

Max suspectait être en présence de ce cas de figure mais il n'était pas encore parvenu à en découvrir la moindre preuve. Si la chose était dissimulée, alors c'était un véritable travail d'orfèvre. Même le célèbre mage elfe Teclis n'aurait pu en faire autant. Et il ne trouvait toujours rien.

Il se dit qu'il avait peut-être tort. Ce talisman était peut-être ce qu'il semblait être et il perdait son temps à insister. Il considéra cette possibilité, puis le fait que celle-ci ait pu lui être soufflée par une influence extérieure. Un sort de suggestion pouvait avoir été placé là.

Il se demanda ensuite s'il n'était pas trop soupçonneux, mais se répondit qu'un maître en magie n'était jamais trop soupçonneux. Des pièges subtils étaient souvent tendus par des rivaux jaloux. Il inspecta ses propres défenses mentales et conclut qu'elles étaient intactes. Il éclata de rire. Celui qui avait été assez talentueux pour tisser un sortilège de suggestion plus fort que sa propre volonté pourrait sans problème le persuader également de cela. Tout cela ne le menait nulle part.

Une nouvelle fois, il se remit au travail, fixant toute son attention à la recherche d'une faille dans l'aura de la pierre. Là ! C'était quoi ? Sans

doute rien, rien de plus qu'une interférence sur les courants de magie, comme la résonance d'un vieux sortilège. Max faillit continuer, puis réalisa que c'était la seule irrégularité qu'il avait pu déceler jusque-là. Il porta donc son attention dessus, attira davantage de puissance magique à lui et suivit la trace de l'écho.

C'était presque rien. Une variation tellement minime que le temps de quelques battements de cœur, Max crut qu'il ne s'était rien passé du tout. Peut-être juste son imagination. Tout d'abord, il pensa réellement que ce n'était rien du tout, puis il sentit le souffle d'une protection mystique si fine et si complexe qu'il semblait impossible qu'elle soit l'œuvre d'un sorcier humain. Sa concentration passa à un nouveau stade, fermant toute perception extérieure pour qu'aucun stimulus ne vienne le perturber, puis le schéma emplit la totalité de son champ de vision.

Toute confiance en lui s'envola d'un coup et fut remplacée par de l'inquiétude. Il était en train d'examiner un sortilège de tout premier ordre, bien plus travaillé que tout ce à quoi lui-même pouvait arriver, et plus même que ne pourrait obtenir n'importe quel être vivant. Quelqu'un avait tissé les plus infimes filaments de magie noire à l'intérieur de ce talisman, d'une manière presque imperceptible pour lui. Et l'ensemble avait été effectué par-dessous un charme de dissimulation si subtil qu'il avait failli passer à côté de tout.

Max se savait en présence du travail d'un authentique maître. Peut-être le mystérieux Adolphus Krieger avait-il finalement une bonne raison de vouloir s'emparer de cet objet, mais lui-même n'arrivait pas à lui trouver une quelconque utilité. Il ne faisait que suivre des soupçons qui lui soufflaient qu'il s'agissait d'un objet malfaisant. Car en fait, très rares étaient ceux qui se risquaient sur la voie périlleuse de la magie noire pour le bien-être de l'humanité. Il vérifia et vérifia encore ses défenses mentales et invoqua par-dessus les sortilèges protecteurs les plus puissants qu'il connaissait. Puis seulement alors, il poursuivit ses recherches.

Il lui fallut puiser dans toute sa puissance pour seulement discerner un quelconque schéma. Il choisit un mince trait d'énergie et entreprit de le suivre. C'était un exercice qu'il avait réalisé à de nombreuses reprises

lorsqu'il était jeune apprenti, étudiant les ondes mystiques invoquées par ses tuteurs, mais aujourd'hui, les remous étaient bien plus dangereux. Il lui fallait manœuvrer avec délicatesse. Celui qui avait pris tant de précautions pour dissimuler la vraie nature de ce talisman devait sans nul doute être capable de tendre les pires pièges à l'intention des curieux.

Il suivit les dessins lentement, pas à pas, comme un homme avançant sur un pont de bois surplombant un abîme, et craignant qu'il ne se brise à tout moment sous son poids. Peu à peu, il y discerna une certaine logique. Il y avait une sorte de contrainte emprisonnée dans le talisman. De quelle nature ? Rien n'était clair. Ce sortilège en recouvrait un autre, puis un autre encore. Leur auteur avait été capable de les tisser selon des matrices si subtiles et si puissantes qu'ils lui envahissaient l'esprit à la manière d'un architecte contemplant l'intérieur de cette merveille qu'était le temple de Sigmar à Altdorf. C'était l'œuvre d'un authentique génie, Max en était persuadé.

Il poursuivit son chemin et comprit que ces sortilèges interféraient avec des dizaines d'autres, sans qu'il puisse toujours en comprendre la finalité. Il était soufflé. Adolphus Krieger, ou celui qui se cachait sous cette identité, désirait s'emparer de l'Œil. Si l'idée qu'il commençait à se faire de la puissance de cet objet était fondée, alors tout magicien maléfique tuerait pour l'avoir.

Fasciné, Max poursuivit pourtant son travail, submergé par le labyrinthe de pouvoirs. Il laissa sa conscience dériver le long de courbes entrelacées, les suivant de plus en plus vite, certain que s'il en comprenait la logique il découvrirait également la finalité de l'objet.

De plus en plus vite, son esprit suivit les lignes de force, ses sens magiques glissèrent au centre du tout. Il sentit l'excitation s'emparer de lui, comme si très bientôt tous les secrets de l'univers allaient enfin lui être révélés. Une partie de lui-même réalisa trop tard la nature surnaturelle de cette sensation. Elle réalisa trop tard le piège.

Il tenta de se débattre et d'escalader les murailles immatérielles, tout en s'attendant à l'inévitable assaut. Au même moment, sa conscience atteignit enfin le point de départ. À cette fraction d'instant, juste avant que la vague d'obscurité ne le submerge, Max aperçut le créateur de

l'Œil. Dans un excès de pure mégalomanie, celui-ci avait laissé sa signature, sans doute pour que ceux qui tenteraient d'en percer les secrets sachent qui il était, juste avant de succomber.

Max se sentit balayé par la frayeur en reconnaissant ce sceau mystique. N'importe quel mage aurait reconnu cette signature. L'identité du créateur de l'Œil lui sauta au visage, juste avant que l'obscurité ne l'engloutisse. Jamais il n'avait eu aussi peur.



# TROIS

— Tu trouves kek'chose, l'humain ? demanda Gotrek qui commençait à s'impatienter.

Félix le comprenait tout à fait, cela faisait en effet plusieurs heures qu'il fouillait les archives de frère Benedict et cela n'avait mené à presque rien. L'Œil de Khemri avait été acheté chez Zuchi & Petrillo à Altdorf, il avait fait partie d'un lot résultant de la liquidation d'une collection par la veuve du baron Keinster de Warghafen. Il existait tant de ces vieilles familles nobles au sein de l'Empire, bien trop pour que quiconque puisse en faire un recensement précis. Tout ce que savait Félix de Warghafen était qu'il s'agissait d'une petite bourgade près de Talabheim, ce qui ne l'aidait pas beaucoup. Il se remit à tousser. Il se sentait un peu fiévreux.

Il avait trouvé quelques références à une entrevue avec Adolphus Krieger, et il était même tombé sur deux lettres rédigées de sa main, d'une écriture élégante, et dans lesquelles il sollicitait un rendez-vous avec Benedict et son commanditaire tout en se présentant comme un collectionneur averti. L'adresse donnée était à Middenheim et il indiquait une visite prochaine à Praag. Il n'y avait aucun moyen de vérifier l'authenticité de l'adresse, à moins de persuader Malakai Makaisson de faire un voyage à bord de l'*Esprit de Grungni* jusqu'à la cité-état bâtie au milieu des montagnes, surtout compte tenu des circonstances actuelles. Mais Makaisson était en plein préparatif de départ, il était en effet sur le point de quitter la cité en direction de Karak Kadrin pour en rapporter d'autres combattants en prévision de l'inévitable reprise des combats au printemps prochain, au plus tard. Il avait sans doute beaucoup mieux à faire que de jouer au détective privé, d'autant que l'inconnu avait probablement utilisé une fausse identité et donné une fausse adresse. Félix ramassa tout de même les lettres ; elles constituaient au moins des preuves que le mystérieux Krieger existait bel et bien et qu'il n'avait pas jailli de l'imagination d'Andriev.

— Pas grand-chose, répondit-il enfin au Tueur. Benedict était une personne très méticuleuse et il notait chacun de ses rendez-vous, mais il n’y a pas la moindre trace sur l’endroit où il se trouve actuellement ni sur les raisons de son départ.

— Bon, ben, on a plus qu’à courir après les gardes déserteurs, alors.

Félix acquiesça. C’était effectivement la seule chose à faire, il avait passé l’après-midi tout entier le nez dans ces archives et la soirée était même assez avancée.

Adolphus marchait dans une ruelle enneigée, sa cape serrée autour de lui, le visage dissimulé sous la capuche. En cette saison, au moins, cela n’avait rien d’extraordinaire. Les rues étaient presque désertes et ceux qui s’y promenaient étaient encore plus emmitouflés que lui. Mais Adolphus n’était pas tranquille. Comme tous ses semblables, la lumière du jour avait tendance à l’engourdir et lui brûlait les yeux. Trop d’exposition au soleil pouvait même le brûler gravement et lui infliger de terribles douleurs, et il lui faudrait de bonnes doses de sang frais pour se soigner.

Il se sentait un peu lourd. Sans doute s’était-il un peu trop nourri récemment, trop de sang pouvait être aussi mauvais pour lui que trop peu. Il avait mal à la tête et du mal à rassembler ses pensées. Il se demanda si le sang qu’il avait bu n’avait pas été corrompu, ou peut-être était-il victime de l’une des épidémies qui au cours des siècles passés avaient menacé ses semblables. Une fois, lorsqu’il était encore jeune et désespéré, il avait bu le sang d’un mutant contaminé par la malepierre. Les symptômes avaient été les mêmes, en moins grave cependant.

Difficile de se concentrer. La rage lui rongait le ventre. Il devait lutter contre ce désir de se trouver une proie et la massacrer pour le plaisir. Difficile de se contrôler. Ça tombait plutôt mal avec tout ce qu’il avait à faire, avec ce talisman après lequel il courait depuis si longtemps et pour lequel il avait consacré tant d’efforts. Il lui fallait garder une parfaite emprise sur lui-même, les autres ne devaient pas savoir ce qu’il préparait. Si la comtesse ou un autre des représentants au Conseil des Anciens apprenait sa présence dans cette cité, il serait perdu. Tous connaissaient la prophétie de Nospheratus aussi bien que lui, même si la plupart

manquaient d'audace pour y croire. Non, il ne pouvait se permettre aucune erreur.

Était-ce qu'il espérait échouer ? Il avait vu tant de choses étranges se produire au cours de sa très longue existence. Il avait entendu parler de ses semblables qui avaient fait d'une quête précise le but de leur vie et qui s'étaient éteints une fois celle-ci accomplie. Peut-être avait-il inconsciemment le désir d'échapper à ce sort.

Il se sentit observé et laissa son esprit prendre de la hauteur. On le suivait. Deux individus à une certaine distance derrière lui. Ils étaient à pied et devaient être motivés pour être dehors à une heure aussi avancée. Il allongea le pas. Il avait à faire cette nuit et ne voulait pas être distrait par quoi que ce soit. Il avait perdu trop de temps en négociations stériles avec le vieil homme têtue, il était temps de passer à une tactique bien plus directe. Il avait envoyé son serviteur Roche rameuter son couvent. C'était assez risqué, si les agents du conseil découvraient ça, tant pis. Il se faisait tard et il avait d'autres soucis en tête. Il lui fallait mettre la main sur l'Œil avant que la folie ne s'empare totalement de lui. Peut-être le talisman l'aiderait-il à lutter contre les effets, à moins que cette démence ne soit provoquée par cette maudite cité. Auquel cas, il s'en rendrait compte bien assez vite.

Il réalisa que ses poursuivants avaient eux aussi accéléré. Il secoua la tête, repoussa l'envie de se retourner et de faire de ses chasseurs ses proies. Calme-toi, se dit-il. Il n'avait nul besoin de ça, même si la bête qui avait élu résidence dans un recoin de sa conscience était d'un tout autre avis. Ces hommes étaient fous et ils méritaient de mourir. Quelle insulte que du vulgaire bétail se lance à sa poursuite ! C'étaient eux les proies, pas lui, et il avait bien envie de leur faire comprendre quel rôle ils étaient censés jouer.

Il ralentit donc. Ses poursuivants étaient maintenant tout près. Ils prenaient toujours autant de soin pour ne pas se faire remarquer. Il connaissait bien ce sentiment. Sa décision avait été prise, leur dernière heure était venue. Il se retourna au tout dernier moment. Deux hommes, comme il s'y était attendu. Corpulence moyenne, engoncés dans d'épaisses tuniques dont ses yeux perçants détaillèrent le moindre pouce.

Ils avaient l'air résolu et tenaient de longs poignards. Visiblement, ils n'avaient pas l'intention de faire le moindre quartier. Ils allaient prendre sa vie et le dépouiller de tout ce qu'ils pourraient trouver, du moins était-ce leur intention.

Adolphus ne prit même pas la peine de tirer son épée, il savait qu'il n'en avait nul besoin. Les humains se mouvaient avec une lenteur pathétique. Lorsque le premier arriva à sa hauteur, il lui attrapa facilement le bras, le retourna d'un geste et lui enserra la gorge. Un mouvement sec lui brisa la nuque. Il sentit les vertèbres se briser une à une sous ses doigts. L'autre coupe-jarret n'avait même pas encore réalisé ce qui se passait et Adolphus n'avait pas l'intention de lui en laisser le temps.

Il décida d'apprendre à sa proie ce qu'était l'horreur. Il porta un coup de poing d'une telle violence que sa main s'enfonça profondément dans l'abdomen de l'homme. Il sentit le sang le tremper jusqu'au poignet. Grâce à une expertise acquise au cours de longs siècles, il tendit les doigts. Quelque chose battait, il l'agrippa et l'arracha.

L'homme ne comprit qu'il était déjà mort que lorsque Adolphus lui porta son cœur encore battant devant les yeux.

Les gardes vivaient dans un quartier plutôt insalubre. Même si Andriev prétendait les payer grassement, il était évident qu'ils ne mettaient pas leur salaire dans leur logement. Le bâtiment était ancien, des rats les regardaient passer dans la ruelle de leurs petits yeux brillants. Cela rappelait à Félix les skavens qu'il avait affrontés à Nuln et il ne se sentait pas très à l'aise.

La porte avait perdu un de ses gongs et elle s'ouvrit dans un bruit de bois raclant la pierre. L'endroit empestait l'huile de friture bon marché, l'urine et pire encore, mais rien de plus que la puanteur habituelle d'un endroit où vivaient trop de gens dans une trop grande promiscuité. Félix imagina qu'il en avait été autrement avant le siège, tant d'habitants s'étaient retrouvés sans logis, mais il n'en était pas vraiment persuadé. On aurait dit que l'endroit avait été laissé dans cet état depuis des lustres.

À peine entrés, il se rendit compte que d'autres yeux que ceux des

rongeurs les observaient. Ceux d'une vieille femme.

— Vous voulez quoi ? leur lança-t-elle d'une voix de corbeau.

— Nous sommes à la recherche de Henrik Glasser, grand-mère. Avez-vous une idée de l'endroit où nous pouvons le trouver ?

— Y vous doit d'l'argent ? Et j'suis pas vot' grand-mère.

— Non, pas du tout, nous voulons juste lui parler.

— Oh ! Vous avez pas l'air d'un gars qui vient juste pour tailler le bout d'gras et Henrik est pas du genre à causer non plus.

— Dis-nous just' où l'trouver, vieille bique, on a pas qu'ça à faire, lui lança Gotrek. Sa voix était encore plus menaçante que d'habitude. La femme sembla sur le point de lui balancer une remarque désobligeante, mais elle se ravisa en voyant l'expression sur le visage du Tueur et cette lueur peu engageante qui brillait dans son unique œil.

— En haut. Premier étage, la porte à gauche. Puis elle disparut dans son réduit sous l'escalier bien plus rapidement qu'elle n'en était sortie. Félix entendit la clef tourner dans la serrure.

— On veut pas d'ennui ici, l'entendit crier Félix une fois la porte bien verrouillée. C'est une maison respectable !

— Ben voyons, et ma mère est un troll, marmonna Gotrek. Allez, ramène-toi l'humain, on a pas toute la nuit.

Félix monta les marches et une dizaine de secondes plus tard, il tambourinait à la porte de Henrik Glasser. Il n'y eut aucune réponse. Il jeta un œil au Tueur.

— Y'a quelqu'un là-d'dans, lui dit Gotrek. J'peux entendre son cœur.

Pour sa part Félix n'entendait rien, mais il savait depuis longtemps que l'ouïe de Gotrek était bien plus fine que la sienne.

— Ouvre cette lourde, Henrik, cria le nain. On sait qu't'es là !  
Toujours aucune réponse.

— J'compte jusqu'à trois et j'défonce tout ! l'avertit Gotrek.

Félix n'entendait toujours rien à l'intérieur.

— Trois !

Et la hache du Tueur éventra la porte.

— Toujours aussi délicat, commenta Félix en poussant ce qu'il restait du montant de bois.

— Ben quoi, il allait pas répondre, de toute façon.

La puanteur faillit assommer Félix et il dut se pincer le nez pour ne pas défaillir. Le sol était jonché de vêtements sales et de restes de repas, ainsi que des bouteilles d'alcool vides. Sur la table brisée au milieu de la pièce, une chandelle était posée dans une assiette. Félix entendit plus qu'il ne vit quelque chose. Gotrek s'était déjà élancé pour attraper l'homme et l'attirer dans la lumière.

— Qu'est-ce que vous me voulez ! Allez-vous en ! Je dirai rien !

— On verra ça, répondit Gotrek. Sa voix contenait autant de menace que le grondement d'un loup.

— Nous voulons juste que vous répondiez à quelques questions, tenta de le rassurer Félix.

— J'ai pas d'argent, glapit l'homme. Je l'ai déjà dit à Ari, et j'vous redis la même chose. La semaine prochaine, peut-être. Je vais chercher un autre boulot, me casser les bras ne va pas faire avancer les choses.

J'pourrai jamais rembourser Ari avec des bras cassés !

— Mais, heu... nous ne travaillons pas pour Ari, lui dit Félix.

— Ça sert à rien de me menacer, j'ai rien j'vous dis. Dites à Ari que l'or ça pousse pas sous les arbres, et en plus y'a pas d'arbres par ici et...

— Hé ! Stop !

— Ou... oui ?

— Je vous dis que nous ne travaillons pas pour Ari !

— Vous... ne travaillez pas pour Ari ?

— Non.

L'homme se redressa de toute sa taille.

— Mais alors de quel droit vous venez chez les gens comme ça ? Vous avez vu dans quel état vous avez mis ma porte ?

— Tu veux que j'fasse pareil avec ta tronche ? lui gronda Gotrek entre les dents.

L'avertissement sembla faire son effet et Henrik préféra ne pas insister. Cela dit, qui aurait pu le blâmer, quand il le voulait, le Tueur savait se montrer très persuasif.

— Nous travaillons pour votre ancien employeur, le comte Andriev. Vous vous souvenez de lui ? reprit Félix.

L'homme hochait la tête d'un air un peu triste.

— Je n'ai jamais travaillé pour le comte, c'était mon frère, Henrik.

— Pardon ? Vous n'êtes pas Henrik Glasser ?

— Non, je suis Pauli. Henrik est parti, en fait il a complètement disparu. Oh ! Je lui en veux pas, vous voyez. L'hiver s'annonce rude et il y a eu ce siège. J'imagine qu'il en a eu assez de bosser pour ce vieux grigou et qu'il s'est fait embaucher par une caravane en partance.

— Aucune caravane ne quitte Praag en cette période de l'année, répondit Félix. Et aucune n'arrive non plus, d'ailleurs.

— Sauf pour ceux qui savent où les chercher...

— Comment cela ? Mais Félix connaissait déjà la réponse.

— Ben, vous savez, le marché noir, ça rapporte toujours, surtout en ce moment avec les collecteurs d'impôts que le duc envoie aux quatre coins de la ville. Vous voyez ce que j'veux dire, hein ?

— Parfaitement. Félix se rappelait les constantes jérémiades de son père à l'encontre des collecteurs d'impôts à Altdorf et ses nombreux contacts avec des réseaux d'approvisionnement parallèles. C'était une des choses qui avaient fait de la compagnie Jaeger ce qu'elle était. Oui, Félix comprenait parfaitement. Il se trouvait toujours des hommes, quelles que soient les circonstances et même les plus catastrophiques, désireux d'amasser toujours plus d'argent, y compris en usant de moyens pas très honnêtes.

— Et vous pensez que votre frère a quitté la ville avec l'un de ces convois ?

— Et où vous voulez qu'il soit passé ? Il aurait pu me laisser un mot quand même, au lieu de se sauver sans me laisser de quoi payer le loyer. D'ailleurs, ce serait trop vous demander si vous aviez une pièce ou deux à me dépanner, juste le temps que j'me trouve un boulot, quoi...

Félix n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais, votre frère, il... est parti il y a longtemps ?

— Deux ou trois jours. En fait, juste une pièce, ça m'irait déjà, vous savez.

— Et vous n'avez rien remarqué de bizarre au sujet de cette disparition, à part le fait qu'il soit parti sans rien dire ?

— Ben oui, juste une pièce, au moins pour faire réparer cette porte. La vieille Gerti est plutôt tatillonne avec ce genre de chose, et comme c'est vous qui l'avez mise dans c't'état...

— Et j'sens qu'y a aut' chose qui va bientôt se r'trouver dans l'même état si tu répons pas aux questions, le menaça à nouveau Gotrek. Félix fouilla dans sa bourse, comme s'il était en train d'y chercher une pièce. Ses méthodes à lui pour délier les langues étaient bien moins agressives.

— Non, sauf qu'il a même pas prévenu non plus Nell, sa copine, et ces deux-là étaient toujours collés l'un à l'autre, j'vous dis pas. Elle est passée deux ou trois fois et elle veut pas m'croire que j'sais pas où il est passé.

— J'te crois pas non plus, lui lança Gotrek en levant sa hache.

— Attendez ! J'vous ai dit tout ce que j'savais. J'vous jure ! Qu'Ulric me soit témoin, pourquoi je vous mentirais ? D'ailleurs pour tout vous dire, j'espère que vous allez le retrouver et dites-lui bien qu'il doit payer sa part du loyer !

Félix regarda le Tueur. Tous les deux pensaient la même chose : ils n'avaient plus rien à faire ici.

— Eh bien, tu parles d'un jeu de piste, commenta Félix en resserrant un peu plus sa cape autour de ses épaules. Le Tueur le regarda.

— De quoi tu parles ?

— Nous savons au moins que Krieger, ou celui qui se fait appeler ainsi, existe, et qu'Andriev ne racontait pas n'importe quoi quand il parlait de la disparition de ses gardes et de son homme d'affaires. Je ne pense pas qu'il soit utile de chercher les autres et, si tu veux mon avis, ça m'étonnerait que Pauli revoie son frère vivant.

Le Tueur hocha la tête. Il avait le même sentiment.

— Bon, alors nous n'avons plus qu'à rentrer chez le comte...

Et ils s'enfoncèrent dans la nuit et sous la neige qui tombait à gros flocons.

Adolphus avait regagné le manoir. Il y faisait nettement meilleur qu'à l'extérieur et il était meublé avec goût, presque avec luxe. Osrik aimait



que ses invités se sentent comme chez eux. Il montait des odeurs de vin et de mets tout juste cuisinés, et de sang aussi. Du sang humain. En grande quantité. Les fenêtres étaient fermées par de lourds rideaux afin de repousser au-dehors la froideur de la nuit. Les portraits de quelques ancêtres décoraient les murs, les tapis étaient épais, le mobilier plutôt ancien mais entretenu avec soin. L'endroit trahissait indéniablement un certain niveau de vie. Les occupants posaient sur lui des regards admiratifs.

Il en avait l'habitude. Il les avait sélectionnés lui-même, juste après qu'il soit arrivé en ville. Il avait déjà croisé certains d'entre eux ailleurs, en d'autres temps. La baronne Olga, par exemple ; il l'avait rencontrée une dizaine d'années plus tôt. Il avait bu à ses veines dans les allées d'un jardin fleuri quelque part au sud de la Bretagne. Elle lui avait été depuis fidèle, lui avait même trouvé d'autres pied-à-terre, l'avait introduit auprès d'autres familles nobles et assuré que son couvent grandisse en termes de taille et d'influence.

Elle s'était révélée d'une grande utilité, mais sa maigreur et la pâleur de son teint annonçaient un déclin très proche. S'exposer autant au soleil n'était décidément pas très bénéfique pour les mortels. Et se tenir aussi près des Éveillés avait tendance à abrégé leur jeunesse et épuiser leurs forces un peu prématurément, et encore, pour ceux qui étaient autorisés à survivre.

Cela n'avait que peu d'importance, il y en avait toujours d'autres prêts à prendre leur place. Le bétail était toujours fasciné par son propriétaire, nul n'avait mieux conscience qu'Adolphus de l'impact qu'avait l'aura de l'immortalité sur eux. Il avait lui-même été subjugué par elle lors de sa première rencontre avec la comtesse, il y avait tant de siècles de cela, et elle l'avait choisi.

Car tel était l'aboutissement de tout cela : être choisi. Chacun de ces êtres si riches et si puissants se raccrochait à ce minuscule espoir d'être choisi. Tous savaient qu'il était peu probable que cela arrive, mais ils s'y accrochaient de toutes leurs forces et cela les poussait à répondre à la moindre de ses attentes. Cela dit, avaient-ils vraiment le choix ? Il avait bu le sang de chacun et cela créait des liens que seules les plus fortes

volontés pouvaient rompre.

Il les parcourut une nouvelle fois du regard. Tous lui avaient offert leur âme. Ils étaient en son pouvoir et feraient tout ce qu'il demanderait. Pourtant, il n'éprouvait que du mépris envers eux. Ils étaient lents, balourds, laids, détestables. Ils avaient renié toutes les valeurs de leur société et l'avaient placé lui en lieu et place de leurs anciennes croyances. Tout cela se lisait sur leur visage. Était cela être un dieu ? Il s'agissait des seules créatures, à l'exception des Éveillés avec lesquelles il partageait quelque chose. Peut-être le monde n'était-il pas divisé entre les prédateurs et les proies, comme il l'avait toujours pensé, mais plutôt entre adorateurs et adorés.

Mais d'où lui sortaient toutes ces idées ? Pourquoi ces préoccupations lui venaient-elles maintenant ? Quelle importance ce qu'étaient ces gens et ce pour quoi ils se prenaient. Ils n'étaient pour lui que des outils. Comme tous les suivants des Éveillés, ils lui fournissaient argent, lames, adulation et sang. C'était leur seule utilité.

Il y avait des nobles parmi eux, des hommes et des gens qui aspiraient à l'immortalité comme l'ivrogne court après sa prochaine bouteille. Tous étaient très riches, et c'est la raison pour laquelle il les avait sélectionnés, mais ils avaient plutôt l'air d'enfants attendant les faveurs d'un lointain parent. Bien. C'était dans cet état d'esprit qu'il fallait les maintenir.

Le seul qui se différenciait était Roche. Son serviteur se tenait un peu à l'écart, son habituel sourire cynique se dessinant sur son visage de brute, ses longs doigts d'étrangleur rassemblés en une parodie de prière. Roche savait parfaitement quelle était la situation. Il avait assisté à de pareilles assemblées et partageait à leur égard le même mépris que son maître. Sa position auprès d'Adolphus était assurée, tout comme l'avait été celle de son propre père avant lui, et de son grand-père avant son père. La famille de Roche était au service d'Adolphus depuis des générations. Il avait pour eux la confiance qu'il pouvait avoir en des mortels. Ils veillaient sur ses intérêts parmi les mortels, montaient la garde devant sa crypte quand il dormait, conduisaient son carrosse durant les longues journées de voyage, transmettaient ses ordres au bétail lorsque sa présence ne s'imposait pas. Roche était un serviteur, mais il savait détenir bien plus de pouvoir que

de nombreux seigneurs, et cette arrogance se lisait elle aussi parfaitement sur ses traits.

Adolphus s'en moquait, tant qu'il n'oubliait pas qui était le maître. Peut-être lui permettrait-il ce soir même de choisir une des femmes afin de mettre en chantier son successeur. Après tout, Roche n'était plus tout jeune, ses cheveux viraient au gris et les rides de son visage étaient bien marquées. Déjà, se dit Adolphus. La vie des mortels passait aussi vite que celle des éphémères.

Mais avait-il vraiment besoin de ses esclaves. Il s'était lui-même déjà occupé de la plupart des gardes d'Andriev et le corps du négociant ne serait pas découvert avant le printemps. Soit le vieux comte lui céderait le talisman pour le prix qu'il lui proposait, soit il le lui prendrait de ses mains glacées par la mort. La seconde solution était d'ailleurs la plus probable. Il n'était plus temps de faire dans la subtilité, cela ne le mènerait nulle part. Il s'était déjà bien trop dévoilé. Si la comtesse ou l'un de ses agents se trouvait dans la cité, il leur deviendrait bien vite évident que lui-même y était.

Mais l'un de ses esclaves, le gros marchand Osrik, mourait de prendre la parole. L'homme devait penser que ce qu'il avait à dire était d'importance. Il se frottait le double menton et ne quittait pas Adolphus de son regard brûlant. Il se demanda s'il allait le laisser mariner encore un peu, mais décida qu'il avait assez joué. Un dieu se devait de rester au-dessus de ces amusements.

— Oui, Osrik ? Vous voulez me dire quelque chose ?

— Oui, maître. J'ai quelques nouvelles capitales. L'homme ignora les regards jaloux du reste du couvent, car tous espéraient attirer son attention. On aurait dit le harem d'un sultan, et cette idée le déranga un peu.

— Eh bien, allez-y. Partagez donc avec nous tous cette nouvelle capitale, l'invita Adolphus d'un ton un peu moqueur. Le couvent gloussa. Comme à la moindre occasion, d'ailleurs.

— Comme vous le savez, maître, mes agents effectuent une surveillance très serrée de l'hôtel particulier du comte Andriev, jour et nuit.

— C'est en effet ce que j'ai ordonné.

— Le vieil homme a eu des visiteurs. Si le cœur d'Adolphus battait encore, il aurait sans doute battu un peu plus vite. La comtesse ou un autre de ses agents avait donc découvert ce qu'il préparait.

— Qui ? demanda-t-il d'une voix pourtant très calme. Il avait des siècles de pratique au petit jeu de dissimuler ses émotions et il ne devait jamais montrer le moindre désarroi devant le bétail.

— Il les a faits mander. Un magicien et deux Tueurs nains, ainsi que deux spadassins.

Adolphus s'autorisa un léger sourire. Voilà qui ne ressemblait pas à des agents de la comtesse. Les nains étaient très rares parmi les couvents. Leur sang avait un goût bizarre pour les Éveillés.

— Ça me semble bien loin d'être une nouvelle capitale, Osrik.

— C'est que le magicien est de grand talent, maître, et un conseiller du duc. J'ai diligenté une enquête et j'ai appris deux ou trois choses à son sujet. Il s'appelle Maximilian Schreiber et est assez célèbre pour ses enchantements de protection. Il a occupé un poste important auprès du Comte Électeur de Middenheim et est entré au service du duc de Praag à une position similaire. À ce qu'on dit, c'est un sacré magicien.

Voilà qui était en effet délicat. Adolphus craignait bien peu de mortels mais les mages étaient au premier rang, surtout les plus talentueux. Quand on leur laissait le temps d'invoquer leurs sortilèges, ils pouvaient devenir une grande menace pour les Éveillés. Le vieux fou semblait donc peu disposé à capituler sans combattre.

La démence tapie dans un recoin de son esprit accueillit cela avec délectation : plus de morts, plus de sang. Il faillit en montrer les crocs.

— Nous devrions pouvoir nous débarrasser d'un malheureux mage.

— Mais les Tueurs aussi sont à redouter.

Un nouveau sourire trahit la confiance qu'éprouvait Adolphus. Il ne craignait aucun mortel au combat.

— Je ne pense pas que nous devions nous en faire pour si peu, annonça-t-il d'une voix posée.

Mais Osrik ne semblait pas partager sa confiance, on aurait dit même qu'il n'était pas du tout de cet avis. Voilà qui était inhabituel pour un

membre d'un couvent. Il faillit ne pass'en préoccuper davantage, mais son instinct le rappela.

— Je vous sens troublé Osrik. Pourquoi ?

Le gros homme était vraiment mal à l'aise.

— C'est que... l'un des Tueurs est Gotrek Gurnisson. Je l'ai déjà croisé, c'était sur une tour de guet, avant le siège. Il fait vraiment peur à voir.

Voilà qui était intéressant, se dit Adolphus. Osrik venait d'avouer avoir eu peur de ce Gotrek Gurnisson, alors qu'en tant que membre d'un couvent, il avait été en contact étroit avec un Éveillé. Peu de choses pouvaient être plus effrayantes pour un mortel. Ce Tueur pouvait bien en effet s'avérer être un problème. Ses exploits durant le siège étaient arrivés jusqu'à ses oreilles. On racontait qu'il portait une hache magique et que c'était lui qui avait tué le seigneur de guerre Arek Griffes de Démon. Il avait rallié les défenseurs sur les remparts au plus fort du siège et aurait même détruit plusieurs des engins de siège démoniaques. Adolphus avait profondément dormi durant toute la durée des assauts, alors il n'avait pu être personnellement témoin de tout ceci.

Il se frotta le front. Il avait eu quelques expériences malheureuses avec des armes runiques naines par le passé, comme à la bataille de Hel Fenn. Il savait qu'elles pouvaient lui faire du mal et d'après les rumeurs, ce nain-là était plutôt habile avec la sienne. Il doutait malgré tout qu'il représentât une réelle menace, mais on ne savait jamais.

— Vous avez bien fait de m'en parler, Osrik. Et qui sont les autres mercenaires que le vieil homme a engagés ?

— Avec tout votre respect, maître, ce ne sont pas des mercenaires. L'un est une jeune noble, Ulrika Magdova, fille du boyard des Marches, Ivan Petrovich Straghov, un lointain cousin du comte. L'autre Tueur est un certain Snorri Nosebiter, un nain assez fort, et le dernier est Félix Jaeger, fin escrimeur et compagnon de route de Gurnisson. Lui aussi a joué un rôle majeur lors du siège et a acquis les faveurs du duc.

Les choses n'arrêtaient donc pas de se compliquer. Comme si toutes les puissances hostiles se liguèrent contre lui. Si le comte sollicitait le père de cette Ulrika, alors il aurait une véritable petite armée à sa

disposition. Adolphus était assez familier avec les us kislemites pour savoir qu'un boyard des Marches serait écouté par la tzarine, et si les autres avaient leurs entrées auprès du duc, il se pourrait bien qu'une véritable coalition se dresse devant lui. En un aussi grand nombre, le bétail pouvait s'avérer redoutable. Et il y avait pire. Si ce Schreiber était aussi compétent que l'avait couiné Osrik, et il semblait bien qu'il le soit, alors il pourrait découvrir la vraie nature du talisman et se l'accaparer.

Adolphus grogna et tout le couvent pâlit. Il réalisa alors qu'il avait dévoilé ses crocs sans le vouloir. Ce n'était pas quelque chose que les mortels contemplaient en toute quiétude. Le cours des événements lui échappait. Durant tout ce temps il s'était inquiété que la comtesse et le Conseil ne découvrent ses plans et il semblait qu'il s'était fait rouler dans la farine par un stupide vieillard presque sénile. Il ne pouvait perdre plus de temps. Impossible d'attendre davantage, même si cela lui faisait courir le risque de révéler sa présence à tout autre Éveillé présent dans la cité. Il lui fallait agir, et agir rapidement, sans quoi les mortels pourraient rassembler leurs forces contre lui.

Il avait passé trop de temps à retrouver la trace du talisman pour le laisser lui échapper. Il était le Prince de la Nuit. Il allait accomplir la prophétie de Nospheratus et quiconque se mettrait en travers de sa route le payerait de sa vie.

Il distribua ses premières instructions au couvent. Avec leur aide, il pourrait rassembler très vite une petite armée. Car il semblait bien qu'il en aurait besoin.

Inquiète, Ulrika était penchée sur Max. Quelques heures plus tôt, il avait poussé un cri et était tombé de la chaise sur laquelle il s'était assis. Le vieux talisman avait roulé par terre. Ulrika était accourue et l'avait trouvé gisant au sol, mais respirant toujours, même si son rythme cardiaque était très faible. Elle n'était pas parvenue à le réveiller. Elle avait envoyé chercher un médecin, mais l'homme n'avait rien pu faire non plus et Max gisait toujours inconscient sur le sol froid de la crypte. Et il semblait bien qu'il ne se réveillerait pas de sitôt.

Ulrika se sentait impuissante et elle avait horreur de cette sensation.

Elle avait une dette envers Max depuis qu'il l'avait sauvée de la peste et à aucun moment elle n'avait eu l'occasion de lui rendre la pareille. Elle ne pouvait absolument rien faire. Il faudrait faire appel à un autre sorcier ou à un prêtre pour ramener Max à la vie. Elle se demanda s'il fallait faire venir quelqu'un du temple de Shallya ou aller prévenir le duc. Elle commença à regretter d'avoir fichu les pieds dans cette histoire. Elle aurait dû tout simplement ignorer le message d'Andriev ; après tout, ils n'étaient que lointains cousins, elle et lui, et du côté de sa mère. Elle se souvenait vaguement avoir entendu son père faire état de son existence à quelques reprises dans sa jeunesse, mais il l'avait toujours fait avec un mélange de pitié et de condescendance. Son père était un guerrier et rien ne l'intéressait en dehors des chevaux, des batailles et de la gestion de son domaine. Pour lui, l'occupation d'Andriev lui semblait tout bonnement contraire à la nature humaine. Ulrika secoua la tête. Voilà résumées les relations entre la noblesse des campagnes et celle des villes. La plupart des habitants ruraux trouvaient les citadins décadents et maniérés. La majorité de ces derniers considéraient les premiers comme guère plus que des barbares. Il devait y avoir un peu de vérité dans chacun des points de vue et cette considération la ramena à la réalité. Elle ne faisait que tenter de penser à autre chose.

Snorri Nosebiter la regardait d'un air navré. Oui, même son visage de brute épaisse semblait désolé au plus haut point.

— Snorri croit qu'Max y va pas mieux, mais Snorri l'est pas toubib...

Ulrika tenta de sourire à la remarque du Tueur. Snorri n'était pas une lumière, mais il avait bon cœur et s'était avéré un camarade appréciable au cours de nombreuses aventures toutes plus désespérées les unes que les autres. Il n'avait pas à prendre sur lui cette détresse qui était la sienne en ce moment. Elle se demanda quand Félix allait rentrer. Peut-être aurait-il une idée. Il avait toujours des idées, trop souvent d'ailleurs. Avec son air de tout savoir alors qu'il n'était rien de plus qu'un fils de marchand. Mais qu'est-ce qu'elle avait bien pu lui trouver ? Mais il avait ce pouvoir de la mettre hors d'elle rien qu'en pensant à lui. Elle entendit alors sonner la cloche à la porte d'entrée.

Au bout de quelques dizaines de secondes, Félix et Gotrek étaient là.

— Il lui est arrivé quoi ? demanda Gotrek en montrant Max du pouce. Ulrika lui expliqua.

— Et où est le talisman ? s'enquit Félix.

— Quoi ? C'est tout ce qui t'importe, ce talisman ?

— Mais non, mais si nous faisons venir un autre magicien pour soigner Max, il voudra sans doute l'étudier lui aussi.

— C'est l'étude de cette chose qui a mis Max dans cet état, répondit-elle.

— Tu en es sûre ?

— Il est possible que son malaise n'ait été qu'une coïncidence, mais il était en train de l'examiner quand ça lui est arrivé, alors je pense qu'on peut faire la relation entre les deux, non ?

— D'accord ! Pas besoin d'être sarcastique !

Elle lui jeta un regard furieux. Qu'il pouvait être désagréable quand il le voulait.

— Et tu crois que faire venir un autre magicien est une bonne idée ?

— Je ne vois rien d'autre à faire pour le moment, à moins d'appeler un guérisseur ou le transporter au temple.

— Un guérisseur me semble la meilleure solution.

— Oui, mais le guérisseur demandera que l'on fasse une donation au temple, comme d'habitude.

Andriev était là lui aussi.

— Je payerai les frais, dit-il. Après tout, ça lui est arrivé alors qu'il était à mon service.

Un vacarme de bois brisé tomba soudain d'en haut.

— Qu'est-ce que c'était ? s'inquiéta Ulrika.

— On dirait bien quelqu'un qu'a enfoncé une porte, répondit le Tueur. Félix ne doutait pas qu'il eût raison. Il avait toujours raison dans ces situations.

— Snorri croit qu'on d'vrait y aller voir et casser kek' crânes.

Gotrek grogna son assentiment et les deux Tueurs s'élançèrent en direction des escaliers. Félix les regarda partir en courant, puis se retourna vers la crypte aux portes encore grandes ouvertes, et le corps toujours inanimé de Max.



— Snorri n'est pas un maître en stratégie, commenta-t-il. Nous sommes tout de même censés garder cette pièce.

— La meilleure défense est souvent l'attaque, objecta Ulrika. Vas les aider. Je reste ici pour veiller sur Max et garder la salle.

Félix lut une certaine détermination, mais c'est surtout le fait que sa position était plutôt sensée qui le décida. Il était en effet préférable de stopper les agresseurs avant qu'ils n'atteignent ce niveau. Il regarda Andriev. Il restait quand même convaincu que Snorri et Gotrek seraient à eux deux capables de se débrouiller contre toute menace.

— Il est possible d'ouvrir la crypte de l'intérieur ?

— Bien, heu... oui. Il y a un levier dissimulé ici.

— Parfait, répondit Félix. Je vais vous enfermer à l'intérieur. Si nous ne sommes pas de retour d'ici une heure, vous devrez prendre une décision.

Il ferma donc les portes puis s'élança à l'assaut des marches tout en se demandant combien de temps ils pourraient tenir dans cette pièce fermée presque hermétiquement. Assez longtemps, espérait-il.

D'en haut lui arrivait un bruit de lutte. Il reconnut les cris de guerre des deux Tueurs et le bruit écœurant du fer tranchant les chairs, immédiatement suivi des hurlements de douleur.

Ainsi semblait-il, les Tueurs faisaient leur travail. C'était à son tour de justifier ses émoluments.

L'épée dans sa main lui semblait légère. Son cœur battait à toute vitesse. Il aurait cru que le temps s'écoulait au ralenti. Félix reconnut ces signes, c'était toujours les mêmes lorsqu'il se retrouvait plongé en pleine action.

Il émergea dans l'atrium et perçut d'un seul regard toute la scène. La neige et l'air glacial s'engouffraient par la porte éventrée. Un fort parti d'hommes encapuchonnés, armés d'épées et de dagues, engageait les deux Tueurs. Plusieurs serviteurs et gardes baignaient dans leur sang. Les agresseurs n'avaient manifestement pas fait dans le détail.

Mais le vent avait tourné et Gotrek se frayait à travers leurs rangs un chemin sanglant. Sa hache faisait une nouvelle victime à chacun de ses coups, dans une danse que même Félix avait du mal à suivre. Deux

nouveaux assassins tombèrent et le Tueur se jeta littéralement au milieu de la masse qui tentait de forcer l'entrée.

Snorri n'était pas en reste. D'une main il maniait sa hache à large lame, de l'autre son marteau de guerre, faisant tournoyer les deux armes avec la même dextérité que tout autre combattant avec une seule, frappant parfois simultanément des deux et tourbillonnant tel un derviche pour faire face à chaque nouvel ennemi. Dès que l'un succombait sous la pluie de coups, Snorri bondissait par-dessus son corps pour se jeter sur un autre. Et il faisait tout cela en souriant tel un benêt, poussant même de temps à autre un hurlement de dément.

D'autres hommes émergèrent alors par une seconde entrée dans le grand vestibule. Soit ils étaient allés s'occuper des serviteurs, soit ils étaient entrés par les fenêtres. Quelle qu'ait été la réalité, Félix comprenait une chose : celui qui voulait ce talisman avait amené avec lui une véritable petite armée. Voilà qui n'était pas très rassurant. Félix leur balança une insulte bien sentie et se jeta dans la mêlée.

Il se demanda si le mystérieux Adolphus était parmi eux, tout en s'avouant qu'il n'était finalement pas si pressé de le rencontrer.

Adolphus Krieger progressait dans un parfait silence dans la grande demeure. Elle était plutôt agréable et il s'y serait sans doute plu si on lui en avait laissé l'occasion. Chaque recoin recelait une curiosité et un artefact des temps anciens. Il reconnut des vases remontant à bien avant sa naissance. Certaines des tapisseries accrochées aux murs devaient avoir été tissées alors qu'il n'était qu'un enfant. Tout cela le rendait presque nostalgique. Presque.

Il entendait au loin le vacarme des combats. Il semblait bien que les hommes rassemblés par son couvent jouaient parfaitement leur rôle de diversion. Peut-être même allaient-ils faire mieux que cela, mais il en doutait un peu. Avec son aide, probablement auraient-ils eu une chance, mais il leur fallait se débrouiller seuls. La bête tapie dans sa conscience bouillait de retourner se joindre au massacre, pour s'abreuver de sang, mais il n'allait pas la laisser prendre le dessus. Pourquoi risquer son existence séculaire s'il n'y avait nul besoin de le faire ? Il pourrait sans

doute vaincre les nains, mais pourquoi défier le sort même s'il n'existait qu'une chance sur un millier que ce soit l'inverse qui se produise ?

À force de jouer, même le plus chanceux risque de perdre. Voilà pourquoi il restait à l'écart chaque fois qu'il le pouvait, c'était probablement cette stratégie qui lui avait offert cette longévité que même ses semblables lui enviaient. Beaucoup d'entre eux avaient été soufflés comme des chandelles dans le vent. Non, s'il n'avait pas d'autre choix, il affronterait ce nain et le tuerait, mais rien de plus. Cependant, il lui fallut rassembler toute sa volonté pour ne pas faire demi-tour et se jeter lui aussi dans la bataille, là où il savait que coulait tout ce sang encore chaud.

Il se déplaçait si silencieusement que même un chat ne l'aurait pas entendu. Adolphus s'enfonçait dans la grande demeure. Benedict lui avait décrit l'endroit avec précision et lui avait même fourni un plan assez détaillé... avant de succomber. Sa mémoire d'Éveillé lui avait permis de graver dans son cerveau chaque couloir, ce qui, ajouté à sa vision nocturne accrue, lui permettait de se mouvoir sans aucune difficulté.

Il retrouva un peu de sérénité en s'éloignant progressivement de l'agitation, et cette envie de meurtre le quitta peu à peu. Il pénétra dans cette partie de la bâtisse où les charmes protecteurs étaient les plus forts. Il ouvrit ses sens magiques aux flots qui tourbillonnaient autour de lui. Il ne décelait aucun piège immatériel, les charmes ne semblaient être destinés qu'à empêcher les sorts de scrutation venant de l'extérieur et à contrer les attaques magiques. Celui qui avait tissé tout cela connaissait son affaire, mais il l'avait fait en utilisant des schémas classiques, tout comme ceux qui avaient bâti la crypte n'y avaient placé aucune chausse-trappe.

Adolphus comprenait parfaitement pourquoi. Il devait exister quelques paranoïaques capables de faire appel à de tels pièges, mais ils ne devaient pas être très nombreux. Après tout, qui aurait envie de vivre dans une demeure où vous risqueriez de vous briser le cou au moindre pas de travers ou vous retrouver foudroyé par une boule de feu en vous trompant de porte ? Et tous les avertissements des mages n'empêchaient d'ailleurs pas ce genre d'accident de se produire, ceux qui en étaient victimes

n'étant plus en état de venir ensuite faire des réclamations.

Il eut du mal à ne pas en sourire. Cela pourrait bien lui arriver à lui, d'ailleurs, il n'était absolument pas certain qu'il ne se trouvait pas ce genre de traquenard ici. Il était tout à fait possible que le mage qui avait mis ces défenses au point soit meilleur que lui et c'était pour cette raison qu'il ne percevait pas les pièges. Mieux valait maintenant progresser en prenant toutes les précautions, du moins jusqu'à ce qu'il se soit convaincu de contraire.

Il était maintenant arrivé en haut des marches. Elles menaient jusqu'aux caves et à la crypte en question. Il s'arrêta un instant et s'autorisa à savourer son triomphe par avance. Il en était si proche désormais, il pouvait presque en sentir le goût. Cet objet dont il avait suivi les traces depuis si longtemps et pour lequel il avait dépensé tant d'efforts était presque à lui. Il lui apporterait le pouvoir d'accomplir des choses dont nul Éveillé n'aurait pu rêver depuis l'époque des Comtes Vampires. Il serait celui qui accomplirait les prophéties inscrites dans le *Livre des Ombres* et le *Grimoire Necronium*. C'était le moment ou jamais. Les hordes du Chaos étaient en marche, l'ordre ancien allait s'effondrer et un nouveau renaîtrait de ces cendres et de ce sang. Surtout de ce sang. Il serait le Souverain de la Nuit et son règne serait éternel et empli d'une sombre beauté.

Mais ces rêves ne le rapprochaient pas de son objectif. Il était temps qu'il fasse ces derniers pas qui lui apporteraient cette gloire ultime.

Félix se tenait au milieu d'une scène de carnage. Des corps sans vie étaient entassés un peu partout, Gotrek et Snorri étaient trempés de sang, ce qui leur donnait des allures de garçons bouchers. Félix se dit qu'il ne devait pas être mieux. Et tout ce sang n'était pas seulement celui de leurs adversaires ; lui-même était entaillé à une bonne demi-douzaine d'endroits, même si aucune de ses blessures ne semblait bien grave.

— À peine une prom'nade de santé, grommela Gotrek. Même pour des humains, c'étaient rien qu'des rigolos.

— Ah ! ça, Snorri en a trucidé des plus balaises, ajouta l'autre Tueur. L'a même écrasé des fourmis qu'étaient plus coriaces. Ce fichu acide, ça

pique ‘achement, tu sais...

Félix n’était pas tout à fait du même avis que les Tueurs. Le seul poids du nombre avait presque suffi à les submerger à plusieurs reprises et son corps lui rappelait si besoin était que les combats avaient été plutôt durs. Mais ils avaient raison sur un point : ces hommes ne s’étaient pas battus au mieux. Non, ils l’avaient fait différemment. En fait, on aurait dit des somnambules. Leur timing était mauvais et aucun ne semblait se préoccuper de mourir. Leurs bottes et leurs parades étaient trop mécaniques. C’était vraiment étonnant.

— On aurait dit qu’ils étaient sous l’influence d’un sortilège.

— Celui d’être des combattants à la noix, ouais, ironisa Snorri.

— J’crois qu’t’as raison, l’humain, intervint Gotrek. Même les humains sont normalement meilleurs que ça. Y se sont battus comme si y étaient ailleurs.

— Ça a pas empêché Snorri de s’faire une bien belle baston !

Au ton de sa voix, on aurait dit que quelqu’un voulait lui piquer son goûter. Il était indéniablement déçu par la piètre qualité de l’opposition, mais avait du mal à l’admettre.

Félix ignora ses remarques. Son esprit explorait déjà à toute vitesse les possibilités. Cet Adolphus Krieger était une sorte de magicien et ces hommes avaient été sous son influence. Mais pourquoi les avait-il envoyés maintenant ? La réponse lui parut claire.

— C’était une diversion. Le magicien est déjà dans la place.

Gotrek et lui n’échangèrent qu’un seul regard.

— La crypte ! s’exclamèrent-ils simultanément.

Adolphus était devant l’entrée. La porte à double battant était large et probablement épaisse, elle pouvait sans doute résister à plusieurs coups de bélier. Cela dit, personne n’aurait pu faire passer un bélier par ces couloirs. Des sortilèges de protection empêchaient aussi d’utiliser des charmes d’ouverture. Adolphus doutait de pouvoir les forcer à l’aide de la magie. Il n’était pas novice en la matière, mais n’était pas non plus des plus compétents. La comtesse, par exemple, était bien plus talentueuse que lui, mais cela changerait lorsqu’il aurait mis la main sur le talisman.

Pas besoin alors d'être un grand sorcier dans les circonstances présentes. La ruse des nains qui avaient construit ce sanctuaire aurait suffi à bernier n'importe qui, mais pas lui. Sa vision était bien plus fine dans l'obscurité ambiante que ne l'était celle des mortels. Il percevait les lignes de force bien qu'elles eussent été judicieusement dissimulées et il lisait dans l'ouvrage avec la même facilité qu'un humain devant une carte.

Il sortit sa dague de son fourreau et l'enfonça dans le minuscule interstice entre deux pierres. Il y eut un petit clic et la pierre avança, révélant un point d'ouverture. Il y appliqua une pression et fut récompensé par un autre clic. Il répéta le même processus pour l'autre battant, il ne lui restait plus que la serrure principale de la porte elle-même, mais il avait une solution pour celle-ci également. Il avait très bien préparé son affaire.

Il fouilla dans les poches de sa veste et en sortit deux petites fioles. Cette fois-ci, il ne put s'empêcher de sourire. Sans doute n'était-il pas le plus grand sorcier de la création mais ses connaissances en alchimie étaient devenues considérables au fil des siècles. Lorsque le contenu des deux fioles était mélangé, on obtenait une substance très corrosive, capable de ronger n'importe quel métal en très peu de temps.

Il versa quelques gouttes autour de la serrure. Là où le liquide rouge rencontrait le liquide vert, s'élevait immédiatement une vapeur rosâtre. Il y eut comme un bruit de friture et le métal autour de la serrure commença à se désagréger, comme la neige sous l'urine d'un soudard.

Très bientôt maintenant, le talisman serait à lui.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Andriev nerveusement. Ulrika leva les yeux. Elle aussi entendait ce léger bouillonnement. Peu de temps auparavant, tous deux avaient perçu les petits clics, comme si quelqu'un dehors essayait de déverrouiller les portes. Pourvu que ce soit Félix et les autres. Mais elle n'y croyait pas.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Une odeur bizarre lui arriva aux narines. Elle lui rappelait celle des feux alchimiques, mais ce n'était pas tout à fait la même. Elle renifla à nouveau. Ça venait de la porte. Elle

entendait aussi une sorte de petit sifflement.

— Il y a quelqu'un dehors. Je pense qu'on essaye de forcer les portes, dit-elle en levant son épée. Andriev serra un peu plus fort sa propre arme. Et tous deux virent les portes commencer à se courber, comme si on exerçait en leur milieu une force phénoménale, la force terrible et inexorable d'un glacier.

— Je ne sais pas qui c'est, mais il n'a rien d'humain, souffla Andriev.

Ulrika en frissonna. Elle se rappela les histoires que lui racontait Félix au sujet des démons. Celui-ci avait-il été envoyé par Adolphus Krieger pour lui rapporter le talisman ?

En évitant l'endroit où la substance corrosive faisait son effet, Adolphus commença à faire pression. Il était bien plus fort que n'importe quel humain et savait qu'il ne lui faudrait pas longtemps pour faire céder les portes. Il aurait pu attendre que l'acide ait achevé son travail, mais il sentait qu'il n'avait pas de temps à perdre. Il n'entendait plus le bruit des combats au-dessus, ce qui pouvait signifier que ses matous avaient eu le dessus sur les défenseurs, mais il en doutait un peu. Il était plus probable que ce soit l'inverse qui se soit produit et s'il venait l'idée aux Tueurs de revenir à la crypte ? Il ne pouvait risquer de les affronter maintenant, alors qu'il était si proche d'atteindre le but de toute son existence.

Il entendit des voix à l'intérieur. L'une d'elle était celle d'Andriev, l'autre celle d'une femme. Ils n'allaient plus le gêner bien longtemps.

Félix fonçait à travers la demeure tout en se demandant s'il était bien sage. Ses jambes étaient plus longues que celles des nains et il était bien plus rapide qu'eux, il les avait donc distancés. Et si d'autres assassins s'étaient enfoncés dans la maison ? Et s'il se retrouvait nez à nez avec ce fichu mage ? À moins de prendre l'homme par surprise, cette rencontre pouvait s'avérer fatale. Il ne se faisait aucune illusion sur l'issue d'une lutte contre un sorcier, même le moins compétent qui soit.

Mais Ulrika était en danger et, malgré le fait qu'ils soient un peu en froid ces derniers jours, il ne voulait surtout pas qu'on lui fasse du mal. Elle était peut-être arrogante, imbue d'elle-même, lunatique, snob comme c'était pas possible, la dernière chose qu'il voulait était qu'elle meure. En réalité, il mesurait ses sentiments envers elle en ces mêmes

instants, alors qu'il la savait menacée. Il n'en avait donc pas encore fini avec elle, se dit-il.

Il atteignit le haut des escaliers et s'arrêta net. Il entendait un bruit de métal tordu provenant d'en bas. Comme si l'entrée de la crypte était soumise à une force titanesque. Impossible ! Il faudrait un engin de siège pour ça. Mais l'homme était magicien et qui savait de quoi il était capable ? Peut-être les charmes de protection n'étaient-ils finalement pas si résistants que ce que Max avait avancé, ou peut-être ce sorcier était-il plus puissant que ce à quoi tout le monde s'était attendu ? Voilà qui n'était pas pour le rassurer.

Il écouta encore au cas où il entendrait autre chose, comme Gotrek et Snorri arrivant enfin, mais rien. Il n'entendait toujours pas le bruit de leurs bottes sur le sol dallé. Il entendit par contre le défi lancé par Ulrika et cette sorte de murmure qui lui répondit, puis plus rien.

Mieux valait y aller, se dit-il. Il entreprit donc de descendre les marches une à une, se disant que, finalement, ce serait peut-être à Gotrek de raconter au reste du monde que Félix Jaeger avait enfin rencontré son héroïque destinée.

Ulrika vit la lourde porte littéralement éclater. La pierre crissa contre la pierre. Elle s'attendait à voir surgir tout une bande équipée d'un bélier ou un mage auréolé d'une lueur de pouvoir, mais elle ne vit à la place qu'une espèce de dandy élancé, vêtu à la dernière mode en vigueur. Une longue épée était toujours au fourreau accroché à sa ceinture. Il dégageait une grâce indéniable qui aurait plus fait penser à un acrobate qu'à un magicien. Il la fixa des yeux mais ne fit aucun geste menaçant.

— Si vous savez vous servir de votre épée, magicien, je vous suggère de la tirer, lui jeta-t-elle. J'ai horreur de m'en prendre aux hommes désarmés.

À sa grande surprise, il se contenta de sourire, dévoilant une dentition d'une blancheur inhabituelle. Ses yeux étaient par contre noirs et perçants.

Il était plutôt bel homme, se dit Ulrika. Il se redressa en dégageant un sentiment d'autosatisfaction qu'aurait pu lui jalouser le tzar lui-même.



— Et je m'en voudrais de devoir faire le moindre mal à une femme aussi belle que vous, répondit-il avec le même sourire. Il aurait pu être originaire de l'Empire, mais son accent étranger n'était cependant pas très prononcé. Elle aurait plutôt dit Bretonnien.

— Votre magie ne m'impressionne pas, sorcier !

Elle était assez fière d'elle-même et de la fermeté de sa voix. Mais l'homme était beaucoup trop sûr de lui et elle comprit qu'elle pourrait bien mourir ici même. Il se mit à rire.

— Un sorcier ? C'est donc ce que vous croyez que je suis ?

— Et quoi d'autre pourriez-vous être ?

— Quelque chose qui dépasse votre entendement...

Adolphus reconnut finalement la femme qu'il avait aperçue au *Sanglier Blanc*, juste avant qu'il ne fasse de même pour le corps qui gisait inconscient au sol. Que le monde est petit, se dit-il. Cela dit, Praag n'était pas si grande et les tavernes encore en état après le siège n'étaient pas si nombreuses. Il se sentit à nouveau attiré par elle.

Elle était magnifique, d'une tenue parfaite. Le courage dont elle faisait preuve alors qu'elle avait manifestement tout aussi peur avait quelque chose de touchant. Il regretta de ne pas pouvoir faire plus ample connaissance, mais il avait déjà perdu trop de temps. Il apercevait ce qu'il était venu chercher. L'objet était posé sur une petite table, tout près du corps inanimé de l'homme en robes de magicien.

L'homme était d'ailleurs toujours en vie, mais son existence ne tenait plus qu'à un lien si petit qu'il lui faudrait pas mal de temps pour se remettre, et encore, s'il y parvenait jamais. Aucune menace de ce côté-là, donc.

Il ne restait que ces deux-là entre le talisman et lui : une jeune femme et un vieillard. Inutile de sortir son épée.

Il entendit des bruits de pas dans l'escalier derrière lui, même si le nouvel arrivant faisait tout son possible pour qu'on ne l'entende pas. D'ailleurs, un mortel ne l'aurait sans doute pas entendu, mais Adolphus était capable de déterminer sa position exacte grâce au bruit de sa respiration, sans oublier le glissement de ses semelles de cuir sur les

marches de pierre. Il sourit à nouveau. Un seul homme n'était pas du tout un problème.

— Écartez-vous du talisman et je vous laisse la vie sauve, prévint-il la fille d'une voix calme. Mettez-vous en travers de ma route et vous perdrez la vie, et cela ne me réjouira pas, croyez-moi.

Mais elle se jeta sur lui en faisant preuve d'une célérité qui surprit Adolphus. Une escrimeuse des plus compétentes, visiblement. Il fit un pas de côté. Elle était rapide pour une mortelle, certes, mais comparé à lui, elle se mouvait avec la gaucherie pathétique d'un vieillard rongé par l'arthrite. Elle arriva à sa hauteur et il vit le vieil homme tendre la main vers le talisman. Hors de question qu'il permette cela.

Il bondit en avant et atteignit l'amulette en même temps qu'Andriev, mais un soudain revers de main envoya le vieux comte voler contre le mur. Il y eut un bruit d'os brisé et Andriev s'écroula au sol, du sang s'écoulant de son crâne ouvert. Adolphus tenait enfin son triomphe en main.

Il fut déçu de ne pas ressentir le moindre transfert d'énergie, pas la moindre vague magique se déverser dans son corps. Le tonnerre ne gronda pas, pas d'éclairs non plus. Le monde ne bascula pas instantanément. Qu'il avait été fou de s'attendre à tout cela. Il lui faudrait étudier le talisman et apprendre à le maîtriser avant que ceci ne se produise. Mais il avait enfin trouvé ce qu'il était venu chercher. Il était exactement tel que le décrivait le *Livre Perdu de Nagash*. Il ne pouvait exister plusieurs talismans de la même apparence dans tout le monde entier. Il avait ce qu'il voulait, inutile de s'éterniser davantage.

Il se tourna juste à temps pour voir la femme se jeter sur lui, ainsi qu'un homme à la chevelure blonde se dessiner dans l'embrasement des portes brisées. Ces deux fous n'avaient tout de même pas en tête de lui barrer la route ? Si ?

Félix n'avait jamais vu un homme se déplacer avec une telle rapidité. Impossible à suivre du regard. Il devait être sous l'influence d'une sorte de sortilège. Mais au moins, il n'y avait que ce sorcier, ce qui n'était pas plus mal. Mais il comprit en un instant qu'il n'aurait pas la moindre

chance l'épée à la main. Mieux valait ne pas entrer dans son jeu, se dit-il, et il fit un pas dans la crypte.

Ulrika aussi s'était jetée en avant afin de lui porter un coup d'épée qui devait séparer la tête du sorcier de son corps, mais cela n'arriva pas. L'homme esquiva et la lame passa au-dessus de sa tête. Avec la vitesse d'un fauve, il bondit et un instant plus tard, il avait immobilisé Ulrika, son bras autour de son cou. Elle tenta de se dégager, mais fut aussi inefficace qu'une souris dans les griffes du chat.

— Ulrika ! cria Félix.

L'homme le regarda et Félix ne fut qu'à moitié surpris de voir cette lueur rouge dans son regard. Un mage, il en était persuadé, puis ce visage lui dit vaguement quelque chose. Mais oui ! C'était le sorcier qu'il avait aperçu à la taverne et qui s'était envolé subitement lorsque Max et Ulrika étaient entrés.

Il entendit les pas de Gotrek et de Snorri. La cavalerie arrivait enfin.

— Si vous tenez à cette personne, reculez, ordonna le sorcier. Sinon, je lui brise la nuque.

— Si vous lui faites du mal, je vous tuerai ensuite, répondit Félix, qui se surprit lui-même de s'entendre répondre cela, mais également d'avoir la ferme intention de le faire. Cela lui prendrait le temps qu'il faudrait, mais il retrouverait cet homme et l'enverrait dans la tombe.

— Permettez que j'en doute, ironisa l'autre d'une voix suave.

— Alors si c'est pas l'humain qui l'fait, ça s'ra moi, intervint Gotrek. Et là, il n'y avait nul doute sur ses intentions.

L'homme éclata de rire.

— D'autres de tes semblables ont essayé, mais aucun n'y est arrivé. Maintenant, poussez-vous ou la fille est morte.

Le Tueur jetait sur le sorcier un regard de travers. Félix se demanda si Gotrek allait tout de même attaquer, et provoquer par là même la mort d'Ulrika. Il ne pouvait prendre ce risque.

# QUATRE

— Snorri dit qu'on d'vrait lui faire sa fête, proposa l'autre Tueur.

— Non, répondit Félix. Si nous faisons cela, il tuera Ulrika.

— Et après, Snorri le tuera.

Le Tueur restait frustré de son précédent combat contre les sbires du magicien. Il était prêt à attaquer, malgré l'avis de Félix. Ce dernier supplia Gotrek du regard, mais il ne lut aucune compréhension dans l'unique œil du Tueur. Le temps s'écoulait. Gotrek et l'autre se jaugeaient du regard, une étrange lueur s'alluma à nouveau dans les yeux du sorcier. Comme une lutte mentale entre eux deux. Aucun ne quittait l'autre du regard.

Félix avait la bouche sèche. La pièce empestait la poussière et la mort, ainsi qu'un léger parfum. De la cannelle, peut-être ? Andriev gisait au sol, le cou brisé, rappelant combien la vie pouvait être fragile. Max avait l'air à peine mieux.

— Tuez-le, gargouilla Ulrika. Ne vous souciez pas de moi. Plutôt mourir que le déshonneur.

Ses mots se turent lorsque l'homme resserra son emprise autour de sa gorge. Pour un magicien, il faisait preuve d'une certaine poigne. Félix n'était pas certain de vouloir se mesurer à lui une épée à la main. Ulrika était de plus en plus pâle, elle avait du mal à respirer. Le Tueur n'avait pas bougé. La situation était délicate, cela pouvait tourner au désastre d'un instant à l'autre, et Félix savait que tout se terminerait avec la mort d'Ulrika.

— Laissez-la et vous avez ma parole que vous pourrez quitter cette maison. Il espérait qu'en engageant sa parole, les Tueurs la respecteraient. Cette approche fonctionnait généralement avec les nains. Gotrek grogna. Il n'aimait pas du tout la manière dont tournaient les choses. Le magicien rigola à nouveau.

— Non pas que je doute de votre parole, mais il ne me semble pas raisonnable de prendre le moindre risque. Cette fille est mon bouclier et

jamais un guerrier ne jetterait son bouclier avant la bataille.

— T'es pas un guerrier, gronda Gotrek. Tu sais pas d'quoi tu parles.

L'homme sourit à nouveau, mais d'une manière plus grave cette fois-ci.

— Je l'ai été, jadis, et sans doute plus talentueux que toi. Mais les temps changent.

Gotrek était à un souffle de se jeter en avant. Snorri avait la bave aux lèvres et bouillait d'en faire autant, mais il attendait que Gotrek prenne cette décision pour lui. Ulrika tenta d'asséner un coup de talon sur le pied du sorcier, mais celui-ci enleva sa botte juste à temps. Il serra davantage et la jeune Kislevite gémit de douleur. Ses vertèbres n'étaient plus loin de céder.

Félix posa une main sur l'épaule de Gotrek. Autant essayer de retenir un loup-garou, mais il se devait d'essayer.

— Ne fais rien. Il doit exister une autre issue.

— En effet, dit l'inconnu. Vous me laissez passer et une fois que je serai sorti, je la laisserai partir dès qu'elle le désirera.

— Vous n'avez pas confiance en ma parole, pourquoi devrais-je avoir confiance en la vôtre ? lui répondit Félix en le regardant à nouveau. Son sourire satisfait s'était envolé.

— Tout simplement parce que vous n'avez pas le choix, lança l'homme avec toujours autant d'assurance cependant. Il attrapa de sa main libre le poudrier accroché par une chaînette à son cou et le porta à son nez. Il inspira. Il était parfaitement calme. Un véritable aristocrate. Félix avait toujours détesté les aristocrates.

— Laissons-le partir, dit-il. Nous pourrons toujours le pourchasser plus tard.

— Vous pourrez au moins essayer.

Gotrek sembla émerger de sa furie meurtrière.

— Ça prendra l'temps qui faudra, tu pourras courir à l'aut' bout d'la terre, je te trouverai et je te tuerai, lui dit-il.

— Et pareil pour Snorri Nosebiter.

— Écartez-vous, ordonna à nouveau l'homme. Et les nains s'exécutèrent, lentement, un pas après l'autre. Soulevant Ulrika comme si

elle ne pesait rien, serrant en même temps le talisman, le sorcier passa au milieu d'eux et s'engagea dans les escaliers.

— Nous faisons quoi ? demanda Félix.

— On le suit, dit Gotrek. Il ira pas bien loin.

Ils montèrent donc eux aussi les marches, empruntèrent les couloirs et traversèrent l'atrium, mais quand ils émergèrent au-dehors, il n'y avait plus personne. L'homme avait disparu, et Ulrika avec lui. Félix entendit bien une sorte de sifflement au loin, mais il faisait nuit et il aurait pu tout autant s'agir d'une bourrasque de vent s'engouffrant dans l'étroite ruelle.

Un brouillard gelé s'était abattu, un peu trop rapidement pour être vraiment naturel. Félix se demanda si ce sorcier n'avait pas fait appel à un nouveau sortilège pour dissimuler sa fuite. C'était probablement le cas. Il était désespéré. Ulrika était entre les mains d'un terrible magicien, ainsi que ce talisman qu'ils avaient promis de surveiller. Andriev était probablement mort et Max plongé dans le coma. L'échec avait un goût amer.

— Il a dû utiliser sa magie pour disparaître dès qu'il est sorti de la crypte, suggéra Félix. Les charmes de protection ne devaient plus être efficaces.

— J'en sais rien, répondit Gotrek, j'suis pas sorcier. La colère pointait dans sa voix et la situation l'enrageait tout autant que Félix.

— Snorri nan plus est pas sorcier, mais faut qu'on lui mette la main d'ssus vite. Snorri a promis kek'chose, et si y faut que Snorri fouille chaque baraque de c'te patelin, Snorri le f'ra.

— Et on t'aidera, murmura Félix. Allez, allons voir ce que nous pouvons faire pour Max.

Aucun d'eux ne proposa de faire sonner la cloche d'alarme et d'appeler la patrouille.

Krieger s'adossa contre le siège de la calèche, les larges épaules de Roche lui dissimulaient la route devant. Il passa un bras autour des épaules de la jeune femme inconsciente. Une bonne couverture. On les prendrait pour deux amoureux rentrant chez eux, une scène qu'il avait jouée et rejouée à de nombreuses reprises par le passé, en compagnie de quelques proies

dont il s'était ensuite nourri du sang. Personne ne les remarquerait.

Il exultait de triomphe. Il avait cru un moment que tout allait s'écrouler. De près, la terrible puissance de la hache du nain lui était apparue. Aucun doute pour lui, elle aurait été capable de mettre un terme à son immortalité d'un seul revers. Jamais il n'avait senti une chose d'un tel pouvoir destructeur. Pour quelqu'un comme lui disposant de sens arcaniques, l'arme irradiait littéralement d'une énergie incandescente, et celui qui la maniait était tout aussi inquiétant qu'elle. Une créature sortie tout droit des enfers.

L'épée de l'humain n'était pas aussi puissante, mais à sa grande surprise, elle était également magique et donc capable de le blesser. Surprenant qu'Andriev soit tombé sur deux semblables gardiens. S'il avait su cela, il aurait été moins confiant. Bon, il les aurait vaincus sans problème s'il avait fallu se battre, mais il y avait toujours un risque et, avec le talisman en sa possession, il aurait été fou de le prendre.

Mais cette partie de lui qui brûlait de carnage et de sang aurait bien aimé que ce combat eût lieu et qu'il eût démembré ses adversaires. La bête était toujours en lui. Il essaya de se persuader qu'il y avait des choses bien plus importantes. Mais ça le rongait d'avoir laissé des ennemis en vie. L'arrogance du nain l'avait énervé. Qu'un mortel ose proférer des menaces à l'encontre d'un Éveillé frisait le sacrilège. Et ce nain ferait probablement tout pour tenir sa promesse, même s'il devait y passer des années.

Mais cela importait peu dans l'immédiat, il disposerait très bientôt d'assez de puissance pour régner sur le monde et alors, il prendrait sa revanche. Ce ne serait pas le nain qui le chercherait. Une fois la Prophétie de Nospheratus accomplie, il s'occuperait en personne de lui, et cette hache de malheur pouvait être aussi puissante qu'elle voulait, il ne la craignait pas. Mais il était suffisamment intelligent pour comprendre qu'il ne faisait que se mentir à lui-même. Voilà pourquoi la bête en lui était si forte. Il se sentait en danger. Il ne put réprimer un frisson. Pour la première fois depuis tant d'années, il s'était retrouvé face à une chose qui lui avait fait... peur.

Peut-être devrait-il d'ailleurs s'en réjouir, finalement. Après tout, cela

rompait un peu la monotonie de l'éternité et toute nouvelle expérience était la bienvenue. Mieux valait disparaître le plus rapidement et le plus discrètement possible et laissez les Tueurs s'essouffler à lui courir après. Il était capable de voyager si rapidement qu'ils n'auraient aucune chance de le retrouver avant le jour où lui le voudrait vraiment.

La fille gémit, mais ne revint pas à elle. Il baissa les yeux. Une ancienne malice s'alluma dans sa conscience. Le blondinet éprouvait sans aucun doute certains sentiments pour elle et les nains la respectaient assez pour se retenir de l'attaquer. Elle pourrait s'avérer être un otage précieux et, par tous les Sombres Dieux, qu'elle était belle. Un peu de compagnie durant ce long voyage pourrait être agréable, et il pourrait toujours s'en débarrasser si elle devenait trop ennuyeuse. Mais il doutait qu'elle le devienne, au moins pour un temps. Elle connaissait ces nains et cet humain avec son épée magique, et elle pourrait lui en apprendre sur ses ennemis. Il lui fallait au moins connaître leurs noms pour le temps où viendrait l'heure de la chasse.

Bien sûr, il avait promis de la relâcher et il n'avait jamais renié un serment de toute sa séculaire existence. Heureusement qu'il avait choisi ses mots avec précaution. N'avait-il pas promis de la laisser partir dès qu'elle le voudrait ? Il disposait de nombreux moyens de s'assurer qu'elle ne le veuille jamais.

Doucement, il ouvrit le col de sa tunique et caressa son cou, admirant battre les adorables veines qu'il savait s'y trouver.

Félix était au milieu d'une scène de carnage. Il y avait des corps partout, serviteurs d'Andriev ou ceux que Gotrek, Snorri ou lui avaient abattus. Ça sentait le sang et les entrailles, mais également la corruption. Voilà qui n'aidait pas à améliorer son état d'esprit. Il aurait dû lui aussi s'acheter un poudrier comme celui du sorcier. Ça aurait aidé à masquer cette puanteur de mort.

Mais attendez ! Ça lui rappelait quelque chose, juste comme cette senteur presque imperceptible dans la crypte quelques minutes plus tôt. Mais qu'est-ce que c'était ? Pourquoi cette image de la jeune femme morte qu'il avait vue en pleine rue lui revenait-elle soudain ?



Sans doute parce qu'il était entouré de tous ces cadavres, se dit-il, mais il savait que ce n'était pas la vraie raison. Il revit parfaitement le corps dans la neige et se souvint de ce que sa camarade avait dit. Elle était partie avec un noble et elle-même se souvenait d'un parfum de cannelle. C'est cette même odeur qu'il avait sentie dans la crypte. Était-il possible que celui qui tuait ces gens en pleine rue et mutilait leurs corps soit le même homme qui avait enlevé Ulrika ?

Il espéra que non. De nombreux nobles impériaux portaient ce genre de poudrier pour masquer un peu à leurs délicates narines la puanteur des rues, et les parfums à base de cannelle n'étaient pas si rares. Non, ça ne pouvait pas être le même homme, quand même... Et pourquoi pas ? Il s'agissait d'un magicien maléfique et qui pouvait savoir de quelles atrocités il était capable. Félix avait entendu des histoires sur cette sorte de mage dévorant les cervelles de leurs victimes dans le but d'absorber leur âme. Peut-être ces histoires avaient-elles un fond de vérité, et peut-être cet homme était-il capable de cela. Quel dommage que Max soit toujours inconscient. Il en connaissait sûrement plus à ce sujet que lui. Il fit part de ses soupçons aux Tueurs.

— Snorri croit qu't'aurais dû nous laisser le tuer, lui dit Nosebiter d'un ton de reproche.

Ben voyons, j'aurais dû vous laisser faire, se dit Félix. Comme s'il aurait pu faire quoi que ce soit si les deux Tueurs s'étaient décidés à agresser le sorcier.

À les regarder, les nains n'étaient pas dans un état d'esprit particulièrement jovial. Ils lui jetaient des regards comme s'ils le considéraient responsable de les avoir privés de leur mort héroïque. En un sens, il l'était, mais ce n'était pas sa préoccupation principale. La vie d'Ulrika était plus importante que leur mort. Ils auraient sans doute d'autres occasions s'ils arrivaient jamais à retrouver ce mage, et Félix ne doutait pas qu'ils y arrivent tôt ou tard. Dans l'immédiat, il avait juste à trouver un moyen d'y arriver.

La première chose à faire était de transporter Max chez un guérisseur. C'était lui l'expert dans ces domaines et s'il existait quelqu'un capable de retrouver la piste d'un autre sorcier, c'était bien lui. Félix hésitait à

prévenir les autorités sur ce qui s'était passé. Pas les gardes, ils les jetteraient probablement tous les quatre au fond d'une cellule et alors, qui pouvait dire quand ils en sortiraient. Et encore à condition que Gotrek et Snorri ne déclenchent pas une bataille rangée. Non, mieux valait taper le plus haut possible, c'est-à-dire en parler directement au duc. Il les écouterait et peut-être, leur fournirait-il de l'aide.

Et il y avait le père d'Ulrika. Mais Félix ne savait pas trop comment lui annoncer la disparition de sa fille, et encore moins sa possible mort. Non pas qu'il avait abandonné tout espoir de retrouver Ulrika vivante, non, il refusait même d'envisager cette éventualité. Ils iraient trouver Ivan Petrovich Straghov et celui-ci, sans aucun doute, leur apporterait son aide si le duc refusait.

Il retourna son plan dans tous les sens. Inutile de courir après ce mage dans le brouillard, quel que soit l'avis des Tueurs. Il pouvait peut-être convaincre le duc de boucler la cité et dépêcher des patrouilles pour fouiller chaque maison. Les gardes pourraient ainsi leur être utiles et plusieurs milliers d'hommes seraient toujours plus efficaces qu'eux trois.

Il exposa donc ses intentions aux deux autres, ils descendirent chercher Max.

Max était allongé sur une paille. Les prêtres avaient terminé leurs rituels, des charmes guérisseurs avaient été invoqués et Félix ne pouvait que prier que ceux-là soient plus compétents que le charlatan qui avait traité sa mère il y avait bien longtemps de cela. Le duc était là, flanqué de deux de ses capitaines, même dans un lieu comme celui-là. Les temps n'étaient pas les plus sûrs.

Enrik semblait affecté. De ses grands yeux cernés de fatigue à ses longues moustaches, tout son visage trahissait la tristesse. Félix avait entendu dire qu'il était souvent sujet à la dépression, et même à la démence, même s'il n'avait jamais constaté ni l'une ni l'autre. Le duc de Praag était l'un des suzerains les plus compétents et énergiques qu'il lui avait été donné de rencontrer. Il avait conduit la défense de la cité contre les hordes du Chaos avec vigueur et courage. À l'évidence, la mort de son frère, entourée de circonstances bien mystérieuses, lui avait fichu un

sacré coup. Il se déplaçait comme un vieillard, et pas seulement à cause de ses blessures récentes.

— Vous nous avez amené des nouvelles bien graves, Félix Jaeger, lui dit-il. Sa voix était claire et ferme et totalement à l’opposé de l’impression visuelle qu’il donnait. Elle décelait toute l’arrogance que l’on pouvait attendre du gouverneur de la seconde plus grande cité du Kislev. Ulrika est de ma famille, de même qu’Andriev, bien que celui-ci fût plus lointain. Il avait plus en commun avec mon défunt frère, tous deux s’intéressaient aux choses anciennes et à la magie.

Félix suspectait le frère du duc d’avoir trempé dans un culte chaotique. Était-il possible que le comte Andriev en ait fait de même ? Voilà qui expliquerait son intérêt pour la magie et tous ses efforts pour se faire remarquer le moins possible. Mais dans ce cas, il aurait déjà disposé d’alliés tant dans le domaine de la magie que matériel, et n’aurait eu nul besoin de faire appel à Ulrika, Gotrek et lui. À moins qu’il ait eu l’intention de cacher quelque chose à ses condisciples adorateurs du Chaos. Il en avait tellement vu en matière de ruse et de tricherie. Cette possibilité suffisait à lui donner le tournis.

Peut-être le vieil homme avait-il en effet trempé dans ce genre de complot, mais peut-être pas. Mieux valait ne pas se poser cette question avant de disposer de la moindre preuve. Dans l’immédiat, il avait bien d’autres problèmes, et des plus urgents.

Le duc se tourna vers ses capitaines et leur donna quelques ordres. Ceux-ci sortirent. Assurément, chaque porte de la cité verrait très bientôt sa surveillance renforcée et chaque garde saurait qu’il convenait de rechercher Ulrika et son ravisseur.

— Je suis désolé de ne pas pouvoir faire davantage, s’excusa Enrik, mais il est tout simplement impossible de fouiller la moindre maison dans l’immédiat. Nous avons également d’autres soucis en ce moment.

Félix comprenait parfaitement de quoi il voulait parler. Avec la Reine de Glace dans son palais et l’armée qui campait sur place, il lui fallait veiller sur sa sécurité et au maintien de l’ordre, sans oublier qu’il lui fallait aussi prendre des mesures en prévision d’un retour des hordes du Chaos. Cela rappela à Félix que le monde n’avait pas arrêté de tourner

malgré ses problèmes. La plus grande invasion menaçant le Vieux Monde depuis plus de deux siècles était toujours en cours. Le duc semblait considérer que tout était dit, mais Félix risqua une autre question.

— Allez-vous en informer son père, Votre Grâce ?

— Je l'ai fait appeler. Vous avez bien fait de me parler de tout cela en premier. Il faut mieux que ce genre de nouvelle vienne de la part d'une personne proche. Il est très attaché à Ulrika, c'est sa seule descendance toujours... en vie.

Félix perçut l'hésitation. Le duc tentait de présenter les choses sous leur meilleur sens.

— Et vous n'avez aucune idée de ce que pouvait être ce talisman et son pouvoir ? l'interrogea le duc. Là aussi, Félix perçut le changement de ton.

— Pas la moindre, mais ce devait être un objet important compte tenu de tous les efforts que cet Adolphus Krieger a déployés pour s'en emparer. Nous ne pouvons qu'espérer que Max se réveille rapidement, peut-être pourra-t-il nous en dire plus.

— C'est l'étude du talisman qui l'a mis dans cet état ?

— C'est ce qu'a dit Ulrika.

— Je vous ferai prévenir lorsqu'il se réveillera. Le ton de sa voix signifiait clairement que la conversation était terminée. Il ressemblait à quelqu'un qui devait supporter tout le poids du monde sur ses épaules.

— Je vous remercie, Votre Grâce, conclut Félix, puis il se retira.

Adolphus était de retour dans sa chambre chez Osrik. Celui-ci avait mis à la disposition de son maître sa meilleure suite. Les tapisseries étaient épaisses, une bouteille de son meilleur vin était ouverte et posée sur une table massive, le feu brûlait dans la cheminée. Adolphus ne ressentait plus le froid et n'appréciait plus le vin, mais restait attaché aux apparences. Les langues se déliaient bien trop facilement et on ne pouvait être parfaitement sûr du personnel de maison. Mais il ne pouvait qu'admettre apprécier tout de même ces symboles de luxe, qui remontaient sans doute à son existence passée, avant que la comtesse ne le choisisse. C'était un signe de son statut d'Éveillé.

La seule chose vraiment indispensable dans cette pièce, c'étaient ces

lourds rideaux qui empêchaient le soleil d'entrer. Il ne s'était jamais habitué à la lumière du jour. Elle lui brûlait les yeux et la peau. Qu'importait la quantité de sang dont il s'abreuvait, il perdait toutes ses forces quand il y était exposé, elle le rendait presque aussi faible qu'un mortel. La légère torpeur qu'il éprouvait en ce moment même était le signe indiscutable qu'il faisait encore jour dehors.

Quelques serviteurs trouvaient un peu étrange qu'il ait demandé à ne pas être dérangé de jour. Pour la plupart d'entre eux, il n'était qu'un personnage distant fortement penché sur la vie nocturne et la débauche, qui passait ses nuits dans les tavernes et les maisons closes de la cité, et ses journées à récupérer de ses excès.

Il n'était pas mécontent de quitter le Kislev. C'était un pays barbare et cela ne s'arrangerait probablement pas avec cette horde du Chaos. Les bains de sang à grande échelle semblaient inévitablement faire ressortir la nature sauvage des Kislevites.

Mais cette situation n'était pas pour lui sans avantages, il lui serait facile d'exploiter l'anarchie qui régnerait dans les mois et les années futurs. Il en aurait alors le pouvoir. Les prophéties du *Grimoire Necronium* seraient accomplies. L'Heure du Sang était venue, celle dont parlait cet antique ouvrage, de cela au moins, il était certain. Et il était ce Roi Blafard qui se lèverait pour gouverner la Nuit. Le talisman rendrait tout cela possible. Grâce à lui, aucun des autres ne pourrait lui barrer la route, pas même la comtesse et les membres du Conseil, et tous devraient lui prêter allégeance.

La jeune femme dans le lit gémit. Elle était presque trop belle pour être vraie, se dit-il. Son visage était dépourvu de cette stupidité bovine généralement inscrite sur celui de la noblesse kislevite. Elle ressemblait plus à un aigle. Aussi aiguisée et féroce qu'un rapace. Il y avait un quelque chose de prédateur dans sa beauté. Peut-être mériterait-elle de figurer parmi les élus, et de recevoir le Baiser. Peut-être était-ce elle ?

Depuis des siècles, depuis que la comtesse lui avait expliqué comment la lignée s'était perpétrée depuis l'époque des Lahmianes, il s'était toujours retenu d'engendrer son descendant. La plupart des Éveillés de sa génération ne pouvaient en engendrer qu'un seul, et généralement, celui-

ci s'avérait n'être qu'une insipide contrefaçon de ce qu'il était censé être : faible, malade, dément, bref à l'image de ce stéréotype bizarre que les mortels décrivaient quand ils parlaient des Éveillés. Lui-même ne s'y était jamais risqué, surtout parce qu'il n'avait jamais trouvé une personne digne. Il y avait pourtant cru à plusieurs reprises au cours des siècles, mais l'affaire avait toujours mal tourné.

Voyons. Il y avait eu cette noble de Bretonnie, Catherine, qui s'était révélée n'être qu'une tête sans cervelle. Sa beauté l'avait subjugué un temps et avait masqué une bêtise et un manque de grâce, critères rédhibitoires pour quiconque prétend passer l'éternité à ses côtés.

Il s'était totalement trompé à son sujet. La jeune femme se préoccupait plus de son miroir que de toute autre chose. Il avait éprouvé un certain plaisir à la voir se désespérer de toutes ces rides qui apparaissaient sur son visage, de ses cheveux tournant au gris et du temps qui grignotait chaque jour un peu plus sa beauté.

Puis il y eut cette fille de paysan devenue courtisane à Nuln. Marianne, oui, c'était ça ! Elle avait eu tout pour elle. Belle, intelligente, vive, charmante, et même cultivée et d'une érudition que seuls possédaient ceux qui avaient dû se hisser à force de volonté le long de l'échelle sociale. Elle faisait preuve d'une curiosité et d'une joie de vivre qui lui auraient permis de ne pas succomber trop rapidement à l'ennui, et il avait été attiré par elle pour toutes ces raisons. Mais elle avait aussi un fort penchant pour le complot et les manœuvres de cour. Se souvenant comment lui-même s'était retourné contre la comtesse, elle en aurait fait tout autant vis-à-vis de lui et la déception aurait été trop dure. Il avait donc veillé sur elle, l'avait aidée et protégée jusqu'à ce qu'elle devienne l'une des personnes les plus influentes de l'Empire. Son ascension les avait beaucoup amusés tous les deux.

Et puis il y eut Alana, à moitié sorcière, celle qui lui avait appris tant de sombres secrets et ouvert les yeux sur les dangers que lui faisait courir la magie des mortels. Il leur devait, à elle et à la comtesse, toutes ses connaissances en matière de sorcellerie, un savoir que même les mortels se cachent entre eux. Elle était morte avant qu'il n'ait la possibilité de se faire une réelle opinion à son sujet, mise en pièce par une créature qu'elle

avait elle-même invoquée grâce à un ignoble rituel une nuit de Geheimnisnacht, victime de ses propres ambitions et rêves de puissance. Il n'en était pas certain, mais il ne l'aurait finalement pas choisie. Il n'y avait jamais eu entre eux qu'une lutte de pouvoir, à celui qui prendrait le dessus et dominerait l'autre. Elle aurait sans doute voulu le lier à elle grâce à la magie, de la même manière que le bétail était lié à son maître.

Et il y en avait eu d'autres, tant d'autres, durant ces siècles. Leurs visages dérivaienent parfois devant lui lors de ces transes qui remplaçaient le sommeil pour lui et ses semblables. Parfois elles se mélangeaient, parfois se transformaient en des visages qu'il n'avait jamais croisés, mais qu'il rencontrerait peut-être un jour. Il était une chose que l'on apprenait au fil des siècles : ce qui doit se produire se produit toujours, tôt ou tard.

C'était vraiment étrange, s'amusa-t-il, comment la chair devenait moins importante et le peu de choses qu'il restait après avoir reçu le Baiser. Il n'appréciait plus la bonne viande, le bon vin, le sexe, les drogues. Mais il appréciait tout de même la compagnie. Peut-être était-ce la seule chose qu'il avait toujours en commun avec le bétail. Il était toujours à la recherche de cette femme idéale, comme il l'était déjà à l'époque où il avait rencontré la comtesse à Parravon, trois siècles plus tôt, et comme il l'était lors de sa jeunesse et de son premier bal à la cour du roi.

Il repoussa de côté ces pensées. Il se trouvait au seuil d'un triomphe qu'aucun Éveillé n'avait obtenu avant lui, mais également à celui de sombrer dans une démence dont il ignorait les causes, et il laissait divaguer son esprit au sujet des femmes qu'il avait connues. Quelle ironie. Même l'immortalité n'avait pu le changer sur ce point.

Peut-être, se dit-il, devrait-il simplement tuer celle-ci tout de suite, la vider de son sang, juste pour se prouver à lui-même qu'il était capable de le faire. Ridicule, il savait qu'il en était capable, les dernières semaines le lui avaient d'ailleurs rappelé à plusieurs reprises. Si tu veux vraiment démontrer que tu es capable de te contrôler, tu dois la laisser vivre. La frustration de la bête en lui était une indiscutable preuve qu'il était dans le vrai. Ainsi donc, du moins dans un premier temps, elle vivrait. Elle ferait un bout de chemin en sa compagnie, ça ne pouvait faire de mal de

disposer d'un serviteur haut placé de plus en cas de besoins. Il ne pouvait courir de risque de trop affaiblir Roche durant le long voyage du retour, et il était hors de question qu'il se contente de sang d'animaux. Il ne s'y résignerait qu'en cas d'absolue nécessité. Mais de toute façon, rien de plus naturel pour celui qui aspirait au plus haut rang parmi les vampires que de se nourrir de sang noble.

Il identifia le bruit de pas approchant dans le couloir bien avant qu'on ne frappe à la porte. Roche avait une démarche bien à lui, il faisait preuve d'une discrétion étonnante pour un homme de sa corpulence. Les sens aiguisés d'Adolphus lui signalèrent également qu'il était seul. Il alla à la porte et tourna la clef dans la serrure. Précaution élémentaire qu'il ne négligeait jamais depuis qu'une femme de chambre l'avait surpris en train de se nourrir d'une fille de joie, à peine quelques jours après que la comtesse lui eut accordé le Baiser.

Il ouvrit la porte et retrouva Roche le toisant d'un regard froid. Il était d'une carrure imposante, aussi musclé qu'un forgeron, aussi vif qu'un braconnier, possédant les manières d'un chambellan et la moralité d'un assassin. Tout comme l'avaient fait son père et son grand-père avant lui, il servait Adolphus avec une indéfectible fidélité et connaissait ses moindres secrets. C'était un rôle pour lequel il avait été élevé depuis son enfance.

— La voiture est prête, maître, nous pouvons partir dès que vous le désirerez, annonça Roche. Sa voix était mélodique et mélancolique, elle aurait pu être celle d'un prêtre. C'était d'ailleurs son statut, en quelque sorte.

— Parfait, Roche.

— Et pour la jeune personne, maître ? La voix de Roche était toujours aussi impersonnelle. La réponse aurait pu aussi bien être de l'envelopper d'un drap et de la porter dans le carrosse que de la démembrer et de la donner aux chiens ; il exécuterait avec un égal zèle l'une ou l'autre, comme il l'avait toujours fait de par le passé.

— Elle va nous accompagner.

— Très bien, maître. Je pensais bien que vous prendriez cette décision et j'ai donc pris la liberté de charger quelques ravitaillements



supplémentaires. J'espère que cela vous convient.

— Comme toujours, Roche, vous pensez à tout.

— C'est un plaisir que de vous servir, maître, répondit Roche en s'autorisant un léger sourire.

— Parfait, allons-y, Roche. Nous avons une longue route devant nous et plus tôt nous quitterons ce pays de sauvages, mieux ce sera.

Ivan Petrovich Straghov avait retrouvé son calme. Félix en fut soulagé. Il avait balancé durant plus d'une minute une bordée de jurons qui aurait fait rougir un docker. Il se limitait maintenant à trouver quelques épithètes anatomiques, c'était tout ce qu'il lui restait en magasin. Il pivota face à Félix, celui-ci trouva soudain la tente bien trop petite.

— Nous la retrouverons, dit le vieil homme d'un ton de défi, comme si Félix était d'un avis contraire. Et lorsque nous mettrons la main sur son ravisseur, je lui ferai manger ses...

Et il partit dans une description du sort qui attendait l'homme en question. S'il avait eu affaire à n'importe qui, Félix aurait supposé que ces menaces n'étaient que métaphores, mais Ivan Petrovich était un boyard des Marches et nul doute qu'il avait bien l'intention de mettre ses promesses à exécution, même si certaines pouvaient sembler bien impossibles à réaliser, d'un point de vue anatomique, bien sûr. Félix n'enviait pas le dénommé Adolphus Krieger. Si jamais le Kislevite lui mettait le grappin dessus...

— Y faut d'abord le trouver, signala Gotrek. La voix rocailleuse du Tueur semblait un havre de calme comparée à celle du Kislevite, mais elle recelait cependant une menace cent fois plus forte. L'effet fut comme si on avait jeté un seau d'eau glacée au visage d'Ivan.

— Vous avez un plan ?

Le Tueur secoua la tête, son expression trahissait une immense frustration et, par expérience, Félix savait qu'il valait mieux ne pas l'asticoter dans ces circonstances. Il s'approcha du brasero pour s'y réchauffer les mains. Ivan Petrovich aurait pu disposer d'un appartement de la citadelle s'il l'avait voulu, mais il avait choisi de rester avec ses hommes qui bivouaquaient dans des tentes en dehors des murs de la cité,

comme l'avaient toujours fait les cavaliers kislevites. Félix aurait pu faire quelques commentaires sur les températures hivernales, mais il se serait retrouvé bombardé de railleries sur les douillets hommes du sud.

Mais la question du boyard n'était pas dénuée de bon sens. Félix n'avait jamais vraiment cru que Krieger tiendrait sa promesse et relâche Ulrika et, s'il n'avait jamais eu ne serait-ce qu'un tout petit espoir, les derniers jours l'avaient balayé. Comment trouver dans une cité comme Praag cet homme et sa prisonnière, surtout avec l'état d'anarchie qui régnait ? Comment aurait-on pu l'empêcher de quitter la ville s'il l'avait voulu ? Ivan Petrovich disposait de ses cavaliers, mais avec cette neige et ce froid, patrouiller dans la campagne environnante aurait été délicat. D'un autre côté, quiconque se promenant en dehors des murs se ferait tout de suite remarquer ; les départs étaient en effet très rares en cette saison. En fait, le flot était plutôt inverse puisque des réfugiés toujours plus nombreux franchissaient les portes.

Félix enrageait de ne pas disposer de davantage d'informations. Il avait besoin de savoir à quoi pouvait servir ce talisman et ce que voulait en faire ce magicien. Et il lui fallait savoir si Ulrika était toujours en vie.

Si j'étais un sorcier maléfique et que je voulais me cacher dans Praag, comment je m'y prendrais ? Pour les héros de ses romans de jeunesse, la chose était facile. Les méchants mages vivaient dans des tours en ruine, des cryptes de nécropoles ou des manoirs isolés qu'ils se bâtissaient avec le fruit de leurs méfaits. De tels indices l'auraient aidé dans les circonstances actuelles, mais malheureusement, Félix savait depuis bien longtemps que la réalité était rarement aussi simple. Si Krieger avait une once d'intelligence, et il en avait à n'en pas douter, il ferait tout pour passer inaperçu, et serait même capable de se déguiser en n'importe quoi. Comment s'y prendrait-il ? Félix regrettait de n'en avoir aucune idée.

— T'as l'air bien pensif, l'humain, lui jeta Gotrek. T'as pas une idée, des fois ?

Malgré l'ironie perceptible dans sa question, Félix comprenait que le Tueur était sérieux. Tout au long de leur association, les idées venaient en effet de lui dans de telles situations. Pourtant, alors que l'heure était des plus graves, pas la moindre solution ne lui venait à l'esprit. Il secoua la

tête et s'assit sur l'épais tapis recouvrant le sol de la tente et commença à en suivre les dessins du bout des doigts. Il avait mal à la tête, ses yeux le brûlaient et son nez coulait. C'était sûr, il avait attrapé quelque chose.

— Il nous faut un magicien, lança-t-il.

— On en avait un, lui répondit Gotrek. Mais y semble pas en état.

— Ça pourrait changer.

— Vous êtes en train de nous dire qu'il faut être patient ? intervint Ivan Petrovich d'un ton signifiant que la proposition le satisfaisait peu.

— C'est parfois la seule chose à faire.

— Oh ! Nous fais pas de leçon de sagesse, l'humain.

— Si tu as une meilleure idée, je t'écoute !

Mais c'est le silence qui lui répondit.

Roche conduisait l'attelage en direction des portes. À l'arrière, il y avait un cercueil de premier prix, des sacs d'avoine pour les poneys, une tente pliée et deux ou trois autres choses. Il donnait des coups de rênes pour faire avancer les animaux qui avaient du mal à ne pas glisser dans la neige.

Les hommes de garde le regardèrent approcher et jetèrent sur l'équipage un regard un peu plus soupçonneux que d'habitude. Roche regarda le sergent dans les yeux, celui-ci déroula un parchemin et le consulta, comme pour vérifier s'il correspondait à une quelconque description. Roche avait son expression habituelle : celle de celui qui ne pense à rien. C'était en parfaite cohérence avec cette tenue de paysan qu'il avait passée. Si ces idiots étaient à sur la piste de son maître, ils rechercheraient un noble et peut-être une femme blonde. Tout à fait l'opposé de ce à quoi il ressemblait.

Il avait confiance. S'ils fouillaient le véhicule, il avait une histoire toute prête et tout ce qu'ils trouveraient irait dans ce sens. Mais il était tout de même tendu. Tout pouvait aller de travers. Cela s'était souvent produit par le passé et pouvait se reproduire à tout moment.

— Tu transportes quoi, paysan ? lui demanda un homme courtaud qui venait de sortir de derrière les gardes. Son uniforme tiré à quatre épingles le désignait comme un officier, probablement de noble naissance. Roche

n'aimait pas ses manières. Il grava les traits de l'homme dans sa mémoire, juste au cas où il aurait l'occasion de se venger dans le futur. Il était probable que cela n'arrive jamais, mais qui sait ? Quelques minutes de tête-à-tête et il lui apprendrait les bonnes manières.

— J'y retourne chez nous pour enterrer mon frère, répondit-il. Il savait parfaitement imiter l'accent rocailleux des gens du peuple du Kislev. J'y ai promis. Y m'a dit avant d mourir qu'y voulait r'poser avec not' mère et j'ai dit que j'ferais ça.

— Tu ferais mieux de faire demi-tour et de lui trouver une place dans un des cimetières de la cité, si tu veux mon avis. Les bois sont pleins d'hommes-bêtes malgré les patrouilles, lui conseilla le sergent. Au ton de sa voix, on devinait un peu de sympathie, mais l'officier le coupa net d'un seul regard. D'après ce qu'on disait, le fouet était toujours en usage au sein de la garde de Praag. Comme Roche en avait lui-même fait l'expérience, rien de tel pour renforcer la discipline.

— Il arrive qu'on cache des choses dans des cercueils, objecta l'officier d'un ton soupçonneux. Les gens y dissimulent n'importe quoi.

Roche tourna le regard vers l'arrogant imbécile, mais ne laissa aucune expression se dessiner sur son visage. Ceux qui se livraient au marché noir cherchaient plutôt à introduire des marchandises à l'intérieur de la ville, pas à en faire sortir, mais ça ne collerait pas avec son rôle de prétendu paysan que de lui en faire la remarque. Il en était au Kislev comme chez lui en Pennsylvanie ; les paysans étaient supposés être dociles.

— J'y ai promis, dit-il simplement, comme si son cerveau était trop stupide et en était resté à la proposition précédente du sergent. Y m'a fait jurer sur Shallya et Ulric. Il adorait not' mère. Il adorait là où on vivait. Il a dit qu'on n'aurait jamais dû v'nir à la ville et qu'y voulait être enterré sous les pins.

— Ouvre la boîte, ordonna l'officier. Visiblement, il avait décidé que la tête de Roche ne lui revenait pas. C'était souvent le cas, Roche en avait l'habitude. Ça devait venir de lui, mais il n'y pouvait rien, surtout dans l'immédiat.

— Mais... il est mort ! dit-il d'un ton stupide.

— Si tu ne l'ouvres pas, ce sont mes hommes qui le feront.

Mais Roche vit les hommes en question tressaillir à cette idée. Ils n'auraient émis aucune objection si on leur avait ordonné de trucider un vivant, mais aucun n'avait trop envie de déranger un mort.

— Il... est mort de quoi ? s'inquiéta un des gardes, un jeune homme à l'uniforme bien moins ajusté que son chef de poste.

— Ben, y'a un mois, il était aussi fringant qu'toi, et pis il a commencé à tousser et à siffler bizar'ment quand y respirait, et pis il a toussé du sang. Il est mort y'a deux jours, y pesait presque plus rien. Il en a bavé, c'était pas beau à voir.

Les soldats se jetaient des regards nerveux. Plusieurs cas de peste étrange s'étaient déclarés dans la cité durant le siège, peut-être restait-il encore quelques foyers de cette ignoble épidémie provoquée par ces maudits adoreurs de Nurgle, le Seigneur de la Décrépitude. Peut-être aussi était-ce dû à une mauvaise qualité de nourriture, au froid et à une hygiène que les circonstances n'aidaient pas à maintenir au plus haut. On racontait qu'il était mort plus de monde de maladie depuis la fin du siège que durant les combats. Ça, Roche voulait bien le croire, c'était souvent le cas.

— J'ai dit : ouvre-moi cette boîte. Nous allons voir ce qu'elle contient.

— Ben... un mort, répondit Roche, toujours comme s'il ne comprenait rien à ce qu'on lui demandait.

— Et tu le seras toi aussi si tu n'obéis pas, lui lança l'officier.

Celui-ci faisait visiblement partie de ces gens qui aimaient faire sentir aux autres le peu de pouvoir dont ils disposaient. Et il adorait ça, user de son autorité sur quelqu'un de la stature de Roche. C'était sûr, il n'allait pas oublier cet homme et pourrait même faire un petit voyage jusqu'ici, juste pour lui, si son maître le lui permettait, bien sûr. Il n'aimait pas qu'on le prenne de haut de la sorte.

Roche descendit de son siège et alla vers l'arrière du chariot. Les soldats se reculèrent de quelques pas. Seul resta l'officier qui ne le quitta pas d'un pas. Juste une petite minute toi et moi, se dit Roche, c'est tout ce que je demande. Il souleva donc le couvercle du cercueil, tout en prenant bien garde à ce que son ombre protège son maître. Sa peau craignait tellement le soleil.

L'officier regarda à l'intérieur et y vit un corps vêtu lui aussi comme un paysan. Il n'y avait pas eu besoin de le maquiller pour lui donner une pâleur de mort, juste un peu de noir de suie pour lui creuser un peu plus les traits et renforcer davantage la blancheur de sa peau. Ils avaient fait cela à de nombreuses reprises déjà, chaque fois qu'il leur avait fallu quitter une ville dans la précipitation. Roche se rappelait que son propre père lui avait raconté de semblables départs, dont certains s'étaient déroulés dans des circonstances bien plus délicates que celui-ci.

L'officier retira son gant et posa sa main sur la poitrine du corps, comme s'il voulait confirmer les apparences.

— On ne peut plus mort, annonça-t-il, visiblement déçu.

— Ben oui... c'est pour ça que j'veis l'enterrer.

— Oh ! Ça va ! Un mot de plus et je te fais fouetter par mes hommes !

Roche baissa les yeux sur ses bottes pour que l'homme ne lise pas la colère dans ses yeux. Oh ! qu'il haïssait ces petits officiers, et pourtant, il avait eu à négocier avec eux plus souvent qu'à son tour durant toutes ces années. Mais il ne perdait rien pour attendre. Il déploya de gros efforts pour rester dans le rôle qu'il était censé jouer.

L'officier donnait des petits coups sur le flanc du cercueil et semblait sur le point de demander à ses hommes de le démonter planche par planche. Ce ne serait pas une bonne idée, se dit Roche, ils pourraient en effet découvrir le compartiment dans lequel était caché le talisman. Et qui sait comment réagirait son maître alors ? Roche savait à quel point il tenait à cet antique objet, il lui avait raconté son importance un nombre incalculable de fois durant de longues soirées, jusqu'à ce que cet artefact de malheur et les plans de son maître lui sortent par les yeux. Si j'entends une fois de plus le seul nom de Nospheratus, se disait alors Roche, je pourrais...

L'officier observait à nouveau le corps. Roche retint son souffle. Il avait une dague dissimulée dans sa botte et en cas de problème, sa première action serait de la planter dans la gorge de l'officier. Les hommes mettaient longtemps à mourir dans ce cas, Roche avait expérimenté cette méthode à de nombreuses reprises, mais l'officier sembla soudain en avoir assez.

— Allez, fiche-moi le camp, jeta-t-il. Va enterrer ton foutu frère.

Roche marmonna un remerciement, remit le couvercle en place, remonta sur le siège et fit claquer les rênes. Les soldats le regardèrent passer puis s'éloigner, un peu de compassion dans le regard. Ou était-ce du soulagement ?

— J'ai l'impression que votre ami va un peu mieux, dit la prêtresse de Shallya. Ses cheveux étaient grisonnants, mais son visage était calme et même plutôt agréable. Elle souriait en disant cela. Il est toujours très faible, mais je pense qu'il est hors de danger. Je crois qu'il vivra.

La chambre était d'un confort spartiate. À la demande du duc, Max avait été transporté au temple afin que les guérisseurs les plus compétents puissent avoir en permanence un œil sur lui. Félix, qui se tenait à la porte, sourit à la femme.

— Ça fait plaisir d'entendre ça.

— Herr Schreiber possède une grande et forte volonté, et il y a une force en lui qui l'aide.

— Vous savez ce qui lui est arrivé ?

— Non. D'après la guérisseuse supérieure, une énergie maligne s'est insinuée dans son cerveau. Il lui a fallu de gros efforts pour l'en faire sortir et elle est confinée dans sa chambre pour une journée entière. Votre ami doit être un homme d'importance pour que le duc insiste à ce point pour qu'elle lui vienne en aide.

— Je ne doute pas qu'il fera une donation d'une égale importance à la déesse, lui dit Félix d'un ton un peu sarcastique. Il semblait en effet que même les supposées indépendantes et altruistes Sœurs de Shallya, celles qui aidaient sans compter les pauvres et les nécessiteux, ne soient pas insensibles à l'intervention des politiques. Il ne savait pas pourquoi cela le surprenait et même le décevait, mais c'était la réalité. La femme dut percevoir le ton de sa remarque et son visage se montra un peu moins amical.

— Je peux le voir ? demanda-t-il d'une voix plus aimable. Mieux valait ne pas se mettre les prêtresses à dos, on ne savait jamais, votre vie pouvait d'un instant à l'autre reposer entre leurs mains. Leurs prières et

leurs herbes semblaient pour sa part avoir été efficace, lui-même se sentait beaucoup mieux, même s'il se savait pas entièrement guéri.

— Si vous voulez, mais ne faites pas de bruit. Il dort toujours et il a besoin de repos. Et couvrez-vous la bouche avec un mouchoir. Pas la peine qu'il se remette si c'est pour attraper la même chose que vous.

Félix acquiesça puis, en faisant le moins de bruit possible, entra dans la chambre. Cela sentait la menthe et le camphre, et d'autres substances et herbes dont les odeurs le ramenèrent dans son enfance, lorsqu'il rendait visite à sa mère durant sa longue maladie.

Félix fut secoué par ce qu'il vit. Max avait toujours été en parfaite santé et il le trouva d'une pâleur extrême, comme en proie à une violente infection. Que de changements en aussi peu de temps. Au moins il respirait d'une manière régulière.

Il leva les yeux vers une alcôve dans l'un des murs et offrit une prière à Shallya, pour qu'elle veille sur Max et le guérisse. Impossible de savoir si la déesse l'entendait.

Félix fit demi-tour vers la porte et entendit alors un changement dans la respiration du magicien. Il pivota sur place et vit que Max avait ouvert les yeux, des yeux brûlant de fièvre et de peur. Il ouvrit une main comme pour supplier et murmura un nom qui provoqua chez Félix un frisson de frayeur.

— Nagash, souffla-t-il simplement, puis il retomba dans les limbes de l'inconscience.

— Nagash, répéta Gotrek entre ses dents, du moins celles qu'il lui restait. Malgré la chaleur qui régnait dans la taverne, malgré les dizaines de guerriers plus ou moins enivrés, le son de la musique et la jovialité des danseurs, ce seul nom suffit à glacer Félix jusqu'aux os. Il essaya de se dire que c'était encore sa fièvre, mais savait que cette fois-ci, cela n'avait rien à voir. Ce nom remontait à une époque où les sombres divinités régnaient sur le monde et rayaient des royaumes entiers d'un simple revers de main. Même la plus cruelle des mères n'oserait l'utiliser pour effrayer ses enfants turbulents.

— Un nom lourd de signification, commenta Ivan Petrovich, juste



avant d'avaler un autre verre de vodka glacée. Sa main tremblait en portant le verre à sa bouche.

— Snorri aime pas très beaucoup ça.

Pour une fois, Félix était de son avis.

— Alors, notre petit sorcier pense que ce talisman a kek'chose à voir avec le Grand Nécromancien, l'humain ?

— Nous n'en avons pas vraiment discuté, tu vois, c'est le seul mot qu'il a prononcé avant de retomber dans le coma. Mais voilà qui pourrait expliquer pourquoi ce Krieger était si pressé de mettre la main dessus.

Félix envisagea les conséquences de ce qu'il venait de dire, tout en se servant un autre verre de vodka. Le liquide lui réchauffa l'estomac, mais ne put rien faire pour son cœur. Le Grand Nécromancien, se dit-il. Un être qui avait affronté l'homme-dieu Sigmar avant même que l'Empire n'existe et qui, toujours d'après la légende, était responsable de la chute d'une nation entière. Nagash était à tout point de vue le plus grand sorcier que la Terre eut jamais porté, un nécromancien qui avait percé les plus sombres secrets de la vie et de la mort. Qui pouvait savoir quel instrument maléfique il avait pu créer ? Quelle que soit sa nature, cet objet était entre les mains d'Adolphus Krieger, ou de celui qui se cachait derrière ce nom. Et Ulrika était elle aussi entre les mêmes mains.

Félix ne voulait pas penser à ce dernier point. Il avait déjà du mal à se dire que ce même Krieger était ce monstre buveur de sang qui avait vidé cette femme qu'il avait vue dans la rue.

Il en frissonna d'horreur. La situation était compliquée. Ulrika avait disparu, Max était toujours inconscient, les hordes du Chaos étaient partout et voici qu'un sorcier dément était entré en possession d'un antique artefact. Comment les choses pourraient-elles être pires ?

Adolphus se sentait un peu mieux. La nuit était tombée et sa peau commençait à guérir. La lumière blafarde de la lune offrait à la campagne enneigée une beauté spectrale et lui donnait l'envie de partir en chasse. Depuis la fenêtre du relais de chasse, il voyait approcher Osrik et ses hommes. Il était accompagné de nombreux gardes du corps et de quelques mules. La vision nocturne d'Adolphus lui permit de remarquer

quelques hommes et femmes emmitouflés de fourrure. Ils ne semblaient pas avoir eu le moindre mal à passer les portes de la cité, ils n'étaient après tout ni plus ni moins qu'un groupe de nobles locaux et s'ils avaient envie de s'organiser une partie de chasse même par les temps qui couraient, aucun garde n'oserait les contredire.

La femme nommée Ulrika était avec eux, la tête posée sur l'épaule d'Osrik. Elle était toujours sous l'effet du baiser qu'il lui avait donné la nuit dernière et Adolphus avait hâte d'y goûter à nouveau. Il semblait donc que le plan avait parfaitement fonctionné. Tout le monde se retrouvait à l'extérieur de Praag en vue de préparer le long voyage vers la Sylvanie. Les membres de son couvent avaient veillé à ce que tout ce dont Roche, la fille et lui pourraient avoir besoin soit rassemblé. Ils seraient très bientôt prêts à partir.

Il porta la main au talisman qui pendait sur sa poitrine, suspendu par une chaînette autour de son cou. Il ressentait quelque chose à l'intérieur. Il toucha la pierre de ses doigts et en ressentit la froideur. C'était un objet fascinant, du moins pour un être comme lui, et c'était ce qui le rendait si dangereux.

Une fois de retour sur ses terres d'adoption, il lui apporterait un pouvoir inimaginable sur l'aristocratie des Ténèbres. Il deviendrait le Seigneur des Vampires et son règne serait éternel.

Mais il était temps d'accueillir la fille. Peut-être serait-elle celle qu'il attendait depuis si longtemps.

**LIVRE DEUX**

**LA SYLVANIE**

« *L'hiver n'était pas propice aux voyages en Kislev. La neige, les loups, le temps nécessaire pour parcourir la moindre lieue rendirent ce périple plus éprouvant encore que tous ceux effectués en compagnie du Tueur. Et la fièvre qui me poursuivait alors n'aidait pas, pas plus que la morosité qui avait gagné mes camarades. Mais à côté de ce qui nous attendait quand nous arrivâmes à destination. J'aurais préféré refaire cent fois le voyage à travers les plaines glacées du Kislev plutôt que celui que nous dûmes faire parmi les forêts de pins de Sylvanie...»*

— Extrait de *Mes Voyages avec Gotrek*, vol. IV, par Maître Félix Jaeger (Imprimé aux Presses Nouvelles d'Altdorf en 2505)

# CINQ

— Je suis resté... malade combien de temps ? demanda Max Schreiber.

Il se sentait épuisé et un sentiment d'horreur comme il n'en avait jamais connu lui tenaillait l'esprit. Il leva une main. Il avait les ongles longs, la peau presque translucide. Le moindre mouvement lui réclamait de grands efforts.

— Trois jours, lui répondit Félix Jaeger.

Max s'assit dans le lit et observa le poète fugitif. Il n'avait pas l'air en meilleur état que lui, le regard rougi, et ne s'était pas rasé depuis quelques jours, ni lavé d'ailleurs. Max le sentait d'où il était. Félix toussa. Max tenta de lui sourire, mais il crut que la peau de son visage allait craquer tant elle était sèche.

— Et vous êtes resté à boire durant tout ce temps ? Vous avez l'air de ne pas avoir dormi.

— C'est presque ça, avoua Félix. Sa voix était sombre et son visage l'était plus encore. Il y avait une lueur sauvage dans ses yeux, et elle était nouvelle. Il semblait s'être rapproché du Tueur dans son attitude, lui qui avait toujours été d'un naturel aimable.

Le simple effort de s'asseoir avait épuisé Max. Il se laissa retomber dans le lit et regarda le plafond blanc. Ça sentait la menthe et les herbes médicinales. Les murs aussi étaient blancs et il y avait une icône sainte accrochée sur l'un d'eux.

— Ça va peut-être vous sembler bizarre comme question, mais nous sommes où ? demanda-t-il. Il se doutait de la réponse, mais il voulait qu'on le lui confirme.

— À l'hospice du temple de Shallya.

— J'étais si mal en point ?

— Absolument.

Max poussa un long soupir et tenta de rassembler ses pensées. La

dernière chose dont il se souvenait était la demeure d'Andriev. Non, il y avait autre chose. Il avait examiné un objet. Un talisman. Après ça, ses souvenirs étaient confus. Quelques cauchemars lui revenaient, un squelette géant avec un visage de mort et d'horreur, des dents pointues, les chairs en lambeaux, mais des yeux sans fond dans lesquels brillait une lueur verte. Il se souvenait de visions d'un désert et de grandes pyramides noires, de guerres opposant les morts aux vivants et d'aristocrates au teint pâle se nourrissant de sang dans des calices de bronze, pratiquant la magie noire pour prolonger leur existence. Il essaya de mettre un nom sur ce mystérieux visage et sur cette terre lointaine, mais une partie de lui-même refusa tout net. Ses pensées s'éloignèrent de ses cauchemars, il semblait s'y trouver quelque chose qu'il n'était pas prêt à affronter pour l'instant. Et peut-être même ne le serait-il jamais.

Il se toucha le visage de la main. Sa barbe avait poussé elle aussi et ses joues étaient creuses. Il toucha son cœur, il battait encore. Il ne savait pas pourquoi, mais il en avait douté.

— Vous avez l'air de quelqu'un qui a vu un fantôme, lui dit Félix.

— En un sens, ça a dû être le cas.

— Lorsque vous étiez en plein délire, vous n'arrêtiez pas de prononcer un nom.

Max devinait quel était ce nom. Il aurait voulu empêcher Félix de le prononcer, de le lui rappeler, de lui remémorer ce qu'il avait vu, mais le jeune homme refusa de se taire.

— Nagash.

Max se raidit. Il savait qu'il aurait à faire face à la vérité tôt ou tard. Il lui avait fallu une certaine force de caractère pour devenir maître sorcier. Il s'obligea à respirer normalement, tenta de maîtriser son rythme cardiaque et de ne pas penser à ses sueurs froides.

— Oui, admit-il finalement. Nagash.

Tout lui revint en mémoire. Il y avait eu une telle puissance emprisonnée dans cette amulette, dissimulée d'une manière si rusée et avec tant de talent que cela lui semblait encore inconcevable. Elle y avait été enfermée justement contre les recherches que Max avait tentées, et il était tombé dans le piège. Étonnant qu'il y ait survécu, même s'il savait

que cela s'était joué à un cheveu. Nagash avait pris de très grands risques pour protéger son secret, mais c'était tout à fait compréhensible. Le Grand Nécromancien n'était pas le seul magicien à avoir tout fait pour dissimuler ses connaissances à ses semblables ; ses protections étaient tout simplement plus efficaces que la normale.

Max avait perçu l'avertissement une fraction de seconde à temps et avait pu élever autour de lui un bouclier qui avait absorbé l'essentiel de l'attaque, mais celle-ci avait tout de même eu raison de lui. Il lui faudrait un peu de temps pour vérifier les éventuels dommages, pour voir si son esprit avait été contaminé, sa mémoire intacte, ses pouvoirs...

Instinctivement, il tendit sa conscience vers les Vents de Magie et en ressentit la puissance. Il s'y agrippa et tenta de les modeler, juste pour essayer, puis réalisant son état de faiblesse, il abandonna. Au moins pouvait-il toujours utiliser la magie. Ses pouvoirs semblaient intacts.

Il remarqua alors que Félix le dévisageait et qu'il avait même porté la main à son épée.

— Que se passe-t-il ?

— Vos yeux ont commencé à briller et vous vous êtes assis d'un bond. Vous aviez l'air de vouloir vous jeter sur moi.

— Non, j'étais juste en train de vérifier si... si j'étais toujours capable de maîtriser la magie.

Félix hocha la tête, même si l'expression de son visage trahissait sa totale incompréhension.

— Et quel est le rapport entre Nagash et l'Œil de Khemri ?

— C'est son œuvre. Il l'a fabriqué il y a bien longtemps et dans un but bien précis. J'ai réussi à le comprendre juste avant que le piège ne se referme.

— À quoi sert-il ?

Max chercha sa réponse. Il était certain d'avoir compris à quoi servait l'objet, mais cela était enfoui au fond de sa conscience, sous un fatras de cauchemars horribles et de visions. Avec le temps, il arriverait à remettre tout cela dans l'ordre. Avec le temps, il s'en souviendrait. Du moins l'espérait-il.

— Je ne sais pas encore vraiment.

— Pas encore ?

Max ne se sentait pas de tout expliquer à Félix dans l'immédiat.

— Les choses sont un peu confuses. Il faut que j'y réfléchisse.

Puis une autre question lui arriva soudain à l'esprit.

— Et où est Ulrika ?

La réaction de Félix le prit au dépourvu. On aurait dit qu'il venait de se prendre un coup de poing dans l'estomac. Max imagina alors que si Félix avait bu durant tout ce temps, il y avait une bonne raison et il lui demanda d'une voix hésitante.

— Elle n'est pas morte, n'est-ce pas ? Que s'est-il passé chez le comte Andriev ?

Et Félix lui raconta. Max écouta et ce qu'il entendit ne lui mit pas du baume au cœur. Lorsque Félix eut terminé, le magicien parcourut la pièce du regard, comme s'il cherchait quelque chose.

— Où sont mes vêtements ? J'ai assez dormi, il nous faut la retrouver.

Félix lui lança un regard ironique.

— Et comment comptez-vous faire ? Gotrek et moi en avons usé la semelle de nos bottes. On a cherché partout dans la cité, on a fouillé le moindre cimetière et suivit chaque rumeur faisant état de la présence d'un magicien. Rien. Ivan Petrovich et ses hommes ont retourné la campagne environnante, toujours rien. Le duc a remis une description de Krieger et d'Ulrika à chaque poste de garde, encore rien.

Max n'aimait pas le ton de la voix de Félix, ni son attitude.

— Et après ça, vous avez décidé de fouiller chaque taverne et le fond du moindre verre ? ironisa-t-il.

Les doigts de Félix se serrèrent sur le pommeau de son épée, puis une expression de culpabilité se dessina sur son visage.

— Je ne voyais rien d'autre à faire. J'ai tout essayé et rien n'a marché. J'espérais que vous seriez capable de faire mieux une fois que vous vous seriez remis. C'est pour ça que j'attendais ici.

Il semblait dans une telle détresse qu'il faisait pitié.

— Alors vous avez fait ce qu'il y avait à faire. Je peux la retrouver, du moins je l'espère.



— Grâce à la magie ?

— Oui.

— Alors vous seriez plus fort que la plupart des devins de cette cité.

— Mais j'ai un petit avantage sur eux.

— Ah oui ? Lequel ?

— J'ai invoqué un sortilège de localisation sur le talisman avant de commencer à l'étudier. Avec un peu de chance, il est toujours actif et je peux retrouver sa trace.

— Ça signifie juste que vous pouvez localiser l'amulette, mais elle ?

— Ne soyez pas bête, Félix. Krieger a pris de grands risques pour obtenir ce qu'il voulait et je doute qu'il s'en débarrasse maintenant, surtout s'il contient autant de pouvoir que je l'imagine. Tout magicien maléfique le garderait jalousement et tenterait de s'en servir. Si je peux retrouver le talisman, je le trouverai lui, et Ulrika aussi.

— Si elle est toujours en vie. S'il ne l'a pas sacrifiée à une sombre divinité ou une autre, si...

Max le coupa d'un geste de la main, même si ces mots l'avaient effrayé au plus haut point. Ulrika devait être en vie. Elle ne pouvait être morte. Il l'aimait et ne pourrait le permettre. Il existait une chance que les craintes de Félix soient fondées mais pour sa part, il n'allait pas s'autoriser à y croire.

— Reprenez-vous, jeune homme ! Si nous le retrouvons et qu'elle est en vie, nous la délivrerons. Et si elle est morte... Sa bouche s'assécha juste en prononçant ces mots et il crut qu'il ne pourrait rien ajouter. Si elle est morte, je le ferai payer à ce Krieger et à tous ceux qui marchent avec lui.

Félix se raidit et la lueur sauvage dans son regard s'évanouit. Il laissa sa main quitter le pommeau de son épée et se la passa sur les joues, semblant seulement prendre conscience de sa barbe naissante.

— Et quand comptez-vous vous y mettre ?

— Dès que j'aurais quitté ce lit. Et, Félix ?

— Oui ?

— Allez vous reposer. On vous croirait sorti de l'enfer.

— Et vous pensez que ça va marcher ? demanda Ivan Petrovich Straghov pour la centième fois.

Max leva les bras d'exaspération et se retourna vers les murs de la cité. Félix devinait son état de fatigue. Sa seule volonté lui permettait de tenir debout et les interminables questions du boyard commençaient à le mettre à bout.

— Si vous n'avez pas confiance en ma magie, vous pouvez prendre vos hommes et partir dans la direction que vous voudrez, lui répondit le sorcier. On comprenait au ton de sa voix qu'il avait épuisé toute sa patience. Le vieil homme sembla sur le point de faire effectivement ce que Max lui disait ; il se faisait tellement de soucis pour sa fille qu'il était prêt à tout et il n'avait jamais été très patient.

— Je suis certain que Max est tout à fait capable de retrouver votre fille, avança Félix qui tentait une sorte de médiation. Il avait en effet besoin du vieux boyard et des vingt hommes qu'il avait amenés avec lui. Chevaucher à travers les terres du Kislev n'était pas une partie de plaisir dans des circonstances normales, mais avec une horde du Chaos en marche et sans doute des skavens dans les environs, ce serait un véritable suicide. Cela pourrait convenir à Gotrek et à Snorri, mais Félix était bien décidé à vivre assez longtemps pour revoir Ulrika. Et vingt vétérans des Marches du nord, sans oublier leur chef, seraient autant d'éléments en leur faveur.

Ivan hésita encore quelques secondes, puis asséna une grande claque sur l'épaule de Max qui en toussa de surprise.

— Mais je voulais pas vous offenser, Max, mon ami. C'est juste que... Max semblait vraiment à bout, mais il parvint à sourire au boyard.

— Je comprends, nous sommes tous inquiets à son sujet.

Félix se retourna sur leur petite caravane. Chaque cavalier avait avec lui deux poneys supplémentaires, il y avait trois mules pour les équipements, Max et les nains. Chaque monture transportait une bonne charge de grain et de nourriture, Félix espérait que cela suffise. Une fois de plus, il regretta de ne pas savoir quand reviendrait l'*Esprit de Grungni*. Plus personne n'avait de nouvelles depuis plusieurs jours et ils ne pouvaient attendre davantage. La dernière fois que lui-même avait vu

l'ingénieur Tueur, il lui avait parlé de faire une escale à la Tour de Fer. Si seulement il avait pu les amener jusque-là, les choses auraient été bien plus simples.

Les deux nains posaient sur les poneys des regards circonspects. Pour eux, comme pour tous leurs semblables, les chevaux n'étaient faits que pour être mangés, mais ils comprenaient tout de même leur utilité compte tenu des conditions climatiques. Félix espérait que les bêtes supporteraient le froid mieux que lui. Malgré deux couches de vêtements chauds, la cape la plus épaisse qu'il ait pu trouver et une paire de gants, il sentait le vent glacé. Il regrettait déjà le *Sanglier Blanc*, sa large cheminée et son vin à la cannelle. Sa grippe s'était réveillée, et ni les herbes des prêtresses ni les sorts de Max n'y avaient rien pu faire. Pourvu qu'il n'ait pas attrapé quelque chose de pire.

— Bon, faut y aller, déclara Gotrek juste avant de monter en selle derrière Félix. Il s'installa comme il le put tout en examinant sa position d'un air toujours aussi peu convaincu. Si les animaux avaient été capables de sentir les intentions meurtrières, ceux-ci n'auraient pas été très rassurés. Snorri fit de même derrière Max, et Ivan prit les rênes de la troisième mule. Les cavaliers se mirent en position, deux éclaireurs en avant, deux autres sur chaque flanc et une arrière-garde. Les autres chevaucheraient par deux devant eux.

La neige crissa sous les sabots. La mule de Félix se mit en route lorsqu'il joua des rênes. Ils étaient partis. Dans leur dos, il ne fallut pas longtemps pour que les tours de Praag disparaissent dans les bourrasques de neige.

Max ferma les yeux et invoqua à nouveau le sort de localisation. Les courants de magie s'engouffrèrent en lui et renforcèrent le lien ténu qui le reliait à l'Œil de Khemri. C'était comme un long fil à coudre attaché au talisman. Il n'en connaissait pas la longueur exacte, mais il sentait que la distance était grande et que cela les conduisait droit au sud-ouest.

Avec un peu de chance, au fur et à mesure où ils s'en approcheraient, il pourrait en percevoir un peu plus, mais dans l'immédiat, il devait se contenter de cela. Il avait de la chance que le minuscule fil tienne sur une

aussi longue distance. Mais que disait-il ? Il avait même de la chance d'être encore en vie après s'être mesuré aux pièges tendus par le Grand Nécromancien.

Max avait passé pas mal de temps durant ces derniers jours à méditer sur cela. Il était toujours capable d'utiliser ses pouvoirs. Ses talents et sa mémoire semblaient plus ou moins intacts et il ne percevait nulle contamination dans son esprit. Mais en soi, tout ceci ne voulait pas dire grand-chose. Tout sort capable de corrompre ses pensées était également à même de lui dissimuler cet état de fait. Il savait aussi que seul un mage d'une incroyable puissance aurait été capable de réaliser ce prodige. Jusqu'à ces derniers jours, il n'aurait même pas cru cela possible. Il avait totalement changé d'avis. Il en avait eu la preuve devant lui, Nagash avait été capable de réaliser l'Œil de Khemri. Cet homme, ou quelle que soit sa réelle nature, avait été un être dont la puissance égalait presque celle des dieux.

Comment cela était-il possible ? Comment un mage aurait-il pu détenir autant de puissance ? Peut-être les énergies magiques avaient-elles été plus abondantes lorsque le monde était jeune. Peut-être avait-il vécu à une époque où les flots de magie noire rugissaient d'une force inimaginable aujourd'hui. Peut-être ce phénomène était-il d'ailleurs en train de se reproduire et poussait les hordes des Sombres Puissances aussi loin au sud.

Ou peut-être le Grand Nécromancien était-il tout simplement né avec des pouvoirs nettement supérieurs à ceux de tout magicien actuel. C'était tout à fait possible. Tous les sorciers n'avaient pas les mêmes pouvoirs, Max avait lui-même rencontré des hommes de deux fois son âge et dont l'expérience n'atteignait pas le dixième de la sienne. Il avait également croisé des apprentis qui auraient pu s'avérer prometteurs avec un peu de pratique. C'était du moins ce qu'il avait pensé à une époque.

Sa confrontation avec les défenses tissées par Nagash avait balayé toutes ses certitudes. De toute sa vie, jamais il ne s'était retrouvé face au travail d'un magicien dont les talents dépassaient autant les siens. Ceux qui avaient œuvré au sein de la horde du Chaos durant le siège avaient fait preuve d'une puissance supérieure à la sienne, mais au moins avait-il

compris ce qu'ils faisaient. Et il savait notamment que leur puissance leur venait de ces torrents de magie noire dans lesquels ils pouvaient puiser à loisir. Ce Prophète Gris skaven n'avait eu le dessus que grâce à la malepierre, mais s'était avéré bien moins talentueux lorsqu'il lui avait fallu maîtriser la magie.

Mais Nagash était totalement différent. Jamais Max n'avait étudié des sortilèges tissés d'une manière aussi sophistiquée que ceux qui entouraient l'amulette, jamais il n'avait été témoin d'un sort dont la puissance subsistait plus de trois mille ans plus tard. Lorsqu'il avait découvert les charmes de protection, il avait observé l'œuvre d'un être qui lui était supérieur, tout comme lui l'était pour un humain ordinaire. Malgré tous ses efforts, et même s'il développait un pouvoir immense, il n'atteindrait jamais celui du créateur de l'Œil de Khemri.

Ce qui lui était arrivé n'était pas un simple cauchemar. Cela affectait son estime personnelle, rognait sa confiance en lui et Max savait d'expérience que pour un mage, cela pouvait être fatal. Tant de sorts demandaient une telle force d'esprit que tout ce qui pouvait la diminuer en faisait de même pour vos pouvoirs. Il suffisait d'un instant de faiblesse durant l'invocation d'un sortilège dangereux et c'était la mort. Ou pire. Max avait entendu de telles histoires. Le résultat n'avait jamais été plaisant, que ce soit pour le mage ou pour les gens qui se trouvaient à proximité. Lui-même ne pouvait pas se permettre ce genre de faiblesse, pas alors que le sort d'Ulrika était entre ses mains.

Il se demanda si son sentiment de vulnérabilité n'était pas le résultat des sortilèges de défense du talisman. Quelle manière subtile de détruire un magicien hostile. Affecter sa confiance en lui. Mais Nagash n'avait sans doute nul besoin de faire preuve d'autant de subtilité, même s'il en aurait été tout à fait capable. Pourquoi avait-il enfermé ce pouvoir à l'intérieur du talisman ? Et pourquoi l'avait-il entouré de telles défenses ?

Max pouvait au moins répondre à la dernière question. Il y avait déjà réfléchi. Un magicien aussi puissant que Nagash devait avoir de nombreux ennemis et il aurait été tout naturel pour lui de protéger son travail au cas où il tomberait aux mains de ces derniers. La pensée de ces

ennemis ramena une autre image des profondeurs des souvenirs de rêves et de visions. Ces nobles buveurs de sang. Le talisman avait quelque chose à voir avec eux, mais quoi ? Il espérait que cette confusion dont il était la proie allait guérir très vite. Il serait alors capable de remettre dans le bon ordre ces tourbillons d'étranges pensées que le talisman avait laissés dans son esprit. Il se dit que la vie d'Ulrika en dépendait, et tout aussi important, la sienne également et de plus d'une manière. Il lui faudrait savoir à qui ils auraient affaire lorsqu'ils seraient face à Adolphus Krieger. Et il lui fallait reconstruire pierre après pierre sa confiance en lui.

Réfléchis, se dit-il. Regarde les éléments les plus clairs. Tire ce que tu peux de cette expérience et utilise-la pour faire de toi un homme meilleur, et un meilleur magicien. Tu as toujours su qu'il existait des praticiens plus talentueux que toi et cela ne diminue en rien la portée de tes actes. Tu as toujours fait au mieux avec ce don que tu as reçu.

Tu as survécu à tout ceci, tu n'en es pas sorti brisé. Tu as appris des choses. Soit, tu aurais pu vivre sans les connaître, mais ce qui est arrivé est arrivé. Combien de gens peuvent prétendre avoir eu une vision des pensées du Grand Nécromancien ? Combien sont ceux à y avoir survécu ?

Pied après pied, très lentement, Max repoussa ses propres doutes. Retrouver l'ensemble de ses moyens allait être long, il le savait, mais au moins avait-il fait le premier pas. Pourvu qu'il soit prêt lorsqu'il se retrouverait face à ce magicien maléfique. Et une pensée encore plus effrayante repoussa soudain celle-ci.

Il avait ouvert le piège lui-même, en avait encaissé l'impact de plein fouet. Allait-il se remettre en place, ou Krieger trouverait-il la porte ouverte et aurait tout le loisir d'utiliser l'amulette ? Et il y avait autre chose. Les défenses ne s'étaient pas mises en place dès qu'il avait commencé l'étude de la structure. Peut-être l'amulette était-elle faite pour être utilisée, peut-être était-elle destinée à remplir une sinistre fonction que le grand nécromancien voulait garder dissimulée jusqu'au dernier moment ? Max eut l'impression qu'une main squelettique tirait depuis un lointain passé des ficelles qui guidaient la destinée des mortels.

Il en frissonna d'effroi, tout en demandant s'ils n'allaient finalement pas rendre un grand service à ce Krieger en le tuant.

Ivan Petrovich Straghov tenait les rênes de la mule d'une main protégée dans une moufle épaisse. La neige tombait à gros flocons, l'épaisse couche au sol assourdissant le pas des montures. Le vent glacé lui mordait les joues. La route qu'ils suivaient était bordée de part et d'autre par de hautes forêts de pins. Il entendait dans son dos les autres mules qui le suivaient.

Maudit soit ce temps et maudit soit cet homme qui avait enlevé sa fille. Mais surtout, il se maudissait lui-même pour n'avoir pas été là quand elle avait eu besoin de lui. Au même moment, lui s'empiffrait au banquet du duc et elle affrontait un magicien dément. Depuis qu'elle était toute petite, en fait depuis la mort de sa mère, il l'avait laissée faire tout ce qu'elle voulait ; il avait fait d'elle une enfant gâtée. Il n'avait rien dit quand elle s'était amourachée de ce jeune étranger, Félix Jaeger, alors qu'il aurait dû la garder jalousement à la maison.

Cela dit, elle et lui n'avaient plus de maison. Son manoir avait été réduit à un tas de ruines par un assaut skaven un mois plus tôt et nul doute que tout ce qui était resté debout avait été depuis jeté à bas par la horde du Chaos sur son passage. Tant de fois il s'était imaginé grand-père entouré de nombreux petits-enfants. Tous ces rêves s'étaient envolés. Il se sentait comme déraciné et totalement perdu. Ce mois à guerroyer et à chevaucher avec le reste des forces lui avait rappelé qu'il n'était plus tout jeune. Il avait pris un peu trop de poids, s'était trop habitué à son petit confort et affadi par la vie trop facile. Il lui avait fallu se faire violence pour faire bonne figure devant les jeunes guerriers et ne pas laisser paraître fatigue et désespoir. Et il lui avait fallu faire de plus gros efforts encore ces derniers jours.

Il essaya de se convaincre qu'elle était forte et pleine de ressources, et aussi habile les armes à la main que n'importe lequel de ses hommes. Mais cela ne suffisait pas et il se remettait bien vite à prier qu'Ulrika soit tout simplement encore en vie et qu'elle n'ait pas été sacrifiée à un quelconque sombre dieu. Et que Max Schreiber sache vraiment ce qu'il

faisait. Il poursuivait sa route, d'un cœur coupable et lourd, les pensées aussi lugubres que cette étendue désolée qui autour de lui s'étendait à l'infini.

Adolphus était satisfait du carrosse. L'intérieur était confortable, les sièges recouverts de cuir épais et rembourré, et il y avait bien assez de place pour la fille et lui. Il avait été fabriqué pour Osrik par le meilleur artisan du Kislev, et l'homme avait été à la hauteur de sa réputation. C'était le joujou d'un enfant gâté, un carrosse de luxe monté sur patins. Dans un pays dont l'hiver durait six mois et où la neige recouvrait les routes durant cette période, c'était le genre de véhicule qui devait faire l'envie de tous. De toute façon, quelles qu'aient été ses motivations premières, Osrik avait bien fait.

La fille lui jetait un regard par en dessous. Elle était pâle et visiblement fatiguée, mais elle le défiait pourtant. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Peu de mortels comprenaient les effets de l'obscur baiser. Elle luttait. Parfait, se dit Adolphus, il prendrait un malin plaisir à briser sa volonté. Il ne put réprimer un léger sourire moqueur, mais sans lui dévoiler ses dents.

— Admets-le, lui dit-il. Tu as aimé ça. La nuit dernière, tu m'as présenté ton cou avant même que je te le demande.

Ce n'était pas totalement vrai, mais presque. Elle n'avait pas tant résisté que ça. Il était conscient du plaisir que la plupart des mortels éprouvaient dans ces moments. Une extase comme ils en connaissaient si peu. Une fois tombés dans l'addiction, ils faisaient tout ce qu'on leur demandait pour l'éprouver à nouveau, même au risque d'en mourir. C'était d'ailleurs souvent comme cela que ça se terminait.

La fille le fusillait du regard, incapable d'admettre qu'il pouvait y avoir la moindre pointe de vérité dans ce qu'il venait de lui dire, incapable même de se l'avouer à elle-même. Mais il savait que c'était le cas, et peu à peu, cette certitude finirait par la vaincre. Lentement, elle submergerait ses peurs, ses révolutions et ses dénégations. Le simple élément de doute minerait progressivement sa résistance et elle apprendrait à ne plus faire confiance en son propre jugement ni dans son



ancien sens de la moralité. Maintes fois il l'avait constaté au cours des siècles passés ; une fois engagé, le processus était inévitable, à moins que lui ne décide d'y mettre fin.

Il ouvrit le livre qu'il tenait entre les mains, une très ancienne copie des *Prophéties de Nospheratus*, reliée de peau humaine. Il tomba sur le passage concernant les signes annonciateurs de l'Âge de Sang. C'était indéniable, tout était là. Les armées des bêtes étaient en marche, la lune vorace dévorait le ciel, les cités des hommes étaient en flammes et le Prince Blafard avait retrouvé l'Œil de Khemri. L'objet était là, presque brûlant sur sa poitrine. Il ressentait le subtil pouvoir qu'il recelait.

Aussi rapide qu'un serpent, la fille tenta d'attraper sa dague. Il sourit à nouveau. Elle était tellement prévisible. C'était la raison pour laquelle il la lui avait laissée. Elle était rapide, certes, et la dague aurait transpercé le cœur de n'importe quel mortel avant qu'il puisse réagir. Mais Adolphus n'était pas un mortel. Il saisit le poignet et repoussa, presque avec délicatesse, le bras. La pression était cependant irrésistible et en quelques secondes l'arme avait retrouvé son étui. Le livre était resté durant tout ce temps sur ses genoux.

— Calme-toi, ma belle, lui dit-il toujours avec ce ton moqueur, puis il bloqua à nouveau sa main lorsqu'elle tenta de le gifler. Elle apprendrait vite qu'il était inutile de tenter quoi que ce soit contre lui, ou bien pour lui résister. Tout d'abord par la contrainte physique, puis cela s'inscrirait tôt ou tard au plus profond de son cœur et de son âme.

— Buveur de sang, lui cracha-t-elle avant de se détourner vers la fenêtre. On voyait les deux petits points rouges sur son cou. Adolphus trouva cela plutôt excitant et sentit monter le désir d'y boire à nouveau. Il dut faire de gros efforts pour se maîtriser. Il y avait quelque chose dans ce sang qui lui procurait un intense plaisir. Mais il arriva à se contrôler et cela le rassura. Plus s'accumulaient les lieues entre Praag et lui, et plus il arrivait à repousser profondément la bête qui sommeillait en lui, mais peut-être était-ce juste parce qu'il s'éloignait du nord. Dans tous les cas, cela importait peu, l'essentiel était qu'il retrouvait toute emprise sur lui-même.

— C'est effectivement ce que je suis, lui répondit-il, non sans une

certaine fierté dans la voix. Et ce n'est pas si désagréable. J'ai déjà plusieurs siècles et j'ai vu bien plus de choses que ta pauvre imagination ne pourrait rêver.

— Tu as volé ces siècles au sang des innocents.

Cette fois-ci, il rigola.

— La plupart me l'ont même offert, comme tu le feras toi-même bientôt.

— Jamais, siffla-t-elle entre ses dents. Je préférerais mourir.

— Voyez-vous cela ! On se croirait en plein mélodrame. Tu n'as aucune idée de ce que tu racontes. Ton heure n'est pas venue, inutile de précipiter les choses. Pourquoi être si pressées que les vers dévorent tes jolis yeux et que les cafards entrent dans cette adorable bouche.

Il n'y eut tout d'abord aucune réponse, puis elle reprit la parole.

— Que sais-tu de la mort ? La vraie mort ? Le repos éternel ? Tu n'es qu'un cadavre animé gardé dans une parodie d'existence grâce au sang des vivants, des vrais.

Holà ! L'affaire n'allait peut-être pas s'avérer aussi simple, finalement. Parfait. Un peu d'action rendait les choses toujours plus intéressantes. Réduire en miettes cette volonté lui donnerait au moins de quoi s'occuper jusqu'à ce qu'ils arrivent enfin au donjon et qu'il puisse vraiment s'atteler à la maîtrise du talisman.

— J'en sais assez pour savoir que je ne veux rien savoir.

— Réponse ridicule !

— Et tu t'attendais à quoi ? Je ne suis pas un de ces prêtres qui vous rabâchent les oreilles de choses dont ils ne savent rien ni d'un prétendu paradis qu'ils n'ont jamais vu. Au moins, moi je ne mens pas.

Adolphus crut qu'il avait au moins capté son attention. Il avait parlé sincèrement et, même s'il était capable de faire semblant chaque fois qu'il le fallait, cela n'avait pas été le cas cette fois-ci. Il n'en avait nul besoin. Il ne s'était adressé qu'au souvenir de ces peurs et de ces doutes qu'éprouvaient les mortels, ceux que lui-même avait éprouvés alors qu'il respirait encore, et qui se réveillaient en lui de temps à autre.

— Tu prétends que les prêtres disent n'importe quoi, que le *Livre de Morr* n'est qu'un tissu de mensonges, que la parole des dieux n'est rien ?

Il tendit la main vers son menton et la força, doucement mais fermement, à le regarder.

— As-tu jamais parlé à un dieu, ma belle ?

— J'ai prié.

— Et les dieux t'ont-ils répondu ? Juste une fois ?

— Mes prières ont été entendues.

— Je ne t'ai pas demandé si tu as obtenu ce que tu attendais, ni ce que tu croyais attendre. Ma question était : un dieu s'est-il adressé à toi, directement ?

Elle respirait un peu moins calmement. Elle le défia du regard.

— Non, bien sûr que non.

— Et pourtant, tu prends au comptant la parole des prêtres. Tu es prête à croire en des entités que tu n'as jamais vues.

— Je n'ai jamais vu Altdorf et pourtant je sais qu'elle existe.

— Tu pourrais aller à Altdorf si tu le voulais, mais pourrais-tu discuter avec les dieux de tes prêtres ?

— Il y a eu des miracles, accomplis par des prêtres au nom de leur divinité.

— Nous savons tous deux que la magie existe, tu connais même personnellement un sorcier, non ? Je suis certain qu'il pourrait lui aussi réaliser de véritables miracles. Peut-être ces fameux prêtres étaient-ils tout simplement des sorciers ?

Un autre silence... Il la relâcha et lui sourit, satisfait. Elle ne bougea pas et continua de soutenir son regard. Il décida de la prendre au dépourvu.

— Je crois que les dieux existent. J'ai eu assez de preuves. Je pense simplement qu'ils ne sont pas ce que les prêtres prétendent.

— Quelles preuves ?

— Tu les verrais toi-même si tu y réfléchissais un peu. Seul un fou pourrait avoir vu les hordes du Chaos et nier l'existence des Seigneurs du Chaos.

— Mais en ce qui concerne nos dieux ?

— Tes dieux, tu veux dire...

— Si tu veux.

— Je crois qu’il existe quelque chose, mais pas qu’il s’agisse de ce que croient les mortels.

Elle refusait visiblement de capituler, alors il poursuivit.

— Je pense que les dieux sont des êtres qui sont pour les mortels ce que ces mortels sont pour les chiens. Quand un chien pose ses yeux sur toi, ne crois-tu pas qu’il te voit comme un dieu ?

— Mon vieux chien, probablement.

— Et est-ce qu’il y comprenait quelque chose en poésie ?

— Je ne vois pas du tout le rapport.

— Je veux juste dire qu’il existe des choses que tu peux comprendre et qu’un chien ne pourra jamais, même s’il est capable de saisir tes émotions. Tes dieux sont des créatures comme cela. Je pense qu’ils vous regardent de haut, vous les mortels, et que vous les amusez beaucoup. Après tout, ils sont éternels comparés à vous et leurs connaissances dépassent de loin les vôtres.

— Je crois que tu généralises un peu trop ta propre vision de ce que sont les dieux. En fait, tu ne les comprends pas autant que tu le prétends.

Ce fut au tour d’Adolphus d’être pris au dépourvu. L’argument était de poids. La fille était indiscutablement intelligente. Excellent, sa compagnie allait être stimulante durant ce long voyage. Il s’était lassé de celle d’Osrik et du reste du couvent, tellement dévoués et serviles que ça en devenait ennuyeux. S’il n’y avait eu leur sang...

Tout danger immédiat s’étant éloigné, il lui semblait de moins en moins probable que le Tueur et son comparse se montrent à nouveau. Mais leur intervention avait ajouté un peu de piment à l’affaire. Ces terres étaient cependant réputées dangereuses et il était convaincu qu’il se présenterait en chemin de quoi rompre la monotonie.

— Au moins cette direction devrait nous ramener dans l’Empire, commenta Félix alors qu’il essayait d’y voir à travers les rafales de neige. Le vent glacé le faisait pleurer et les larmes lui gelaient sur les joues. Heureusement qu’il avait investi dans une deuxième paire de gants avant de quitter la cité. Malgré la double épaisseur, il avait l’impression que ses mains risquaient de se congeler sur les rênes. Tout cela renforçait sa

certitude d'avoir attrapé quelque chose. Ces sorties nocturnes à faire la tournée des tavernes de Praag n'avaient finalement pas été une si bonne idée, il n'avait en fait jamais vraiment guéri.

Gotrek ne disait pas un mot, à peine regardait-il de temps à autre alentour au cas où un ennemi montrerait le bout de son nez. Son visage était figé dans cette expression qu'affichaient inévitablement les nains quand ils se retrouvaient dans une situation compliquée, mais Félix se disait qu'au fond de lui, le Tueur n'était pas mécontent de la tournure des événements. Voyez-vous, les nains étaient ainsi : ils adoraient les situations compliquées. C'était un de leurs traits de caractère, il l'avait remarqué maintes fois depuis le temps qu'il les côtoyait. Pour sa part, il aurait pu s'en passer.

Max et Snorri chevauchaient à quelques pas devant eux mais n'étaient qu'une vague silhouette tant la neige tombait drue. Comment diable les éclaireurs arrivaient-ils à trouver leur route dans de telles conditions ? Sans doute, étant natifs des contrées du nord du Kislev, devaient-ils être habitués. Certains ricanait parfois lorsque Félix se plaignait du froid, prétendant que ces conditions atmosphériques étaient quasi printanières comparées au climat de chez eux. Se moquaient-ils de lui en disant cela ? Hum... Impossible de le savoir. Peut-être pas, finalement.

Tous savaient se fabriquer un abri avec ce qui leur tombait sous la main. La nuit dernière, Ivan Petrovich leur avait même montré comment monter une petite maison circulaire en blocs de glace. À l'intérieur, ils avaient été surpris par la température plutôt clémente comparée à l'extérieur. La construction était plus confortable et moins exposée aux courants d'air que leurs tentes.

Mais ils progressaient assez lentement. Traverser cette région du Kislev en cette période de l'année était un véritable cauchemar. S'il ne s'était agi d'Ulrika, il aurait fait des pieds et des mains pour rebrousser chemin. Il en avait plus qu'assez de ce froid de gueux, de ce vent glacé qui vous pinçait les joues et des incessants hurlements des loups alentour. Ces derniers lui rappelaient sa rencontre avec les Enfants d'Ulric, dans des circonstances similaires, mais en plein cœur de l'Empire. Trois jours dans ces conditions, c'était plus qu'il n'en aurait souhaité à son pire

ennemi. Mais il savait aussi que ce n'était que le début, car à en croire Max, plusieurs centaines de lieues les séparaient du talisman et celui-ci continuait de se déplacer.

Parfois, à se promener ainsi à travers une étendue blanche qui semblait infinie, Félix se demandait si tout ceci n'était pas vain. Quelle folie que de partir à la chasse au magicien alors que celui-ci avait pris une telle avance, et par une contrée à vous geler les os, tout cela avec un mince espoir de retrouver Ulrika en vie.

Mais c'était pourtant dans cette quête que Max et lui étaient engagés. Et Gotrek, Snorri et Ivan seraient capables de poursuivre ce Krieger jusqu'aux limites du monde, pour la venger si elle était tuée ou, plus simplement, pour accomplir leur serment dans le cas des Tueurs.

Sigmar semblait pourtant leur apporter une petite aide, car jusque-là, ils n'avaient pas rencontré le moindre homme-bête. Vu d'en haut, alors qu'il patrouillait à bord du vaisseau volant, ils lui avaient pourtant semblé être partout, mais au niveau du sol, les choses étaient visiblement différentes. C'était sans doute à cause de la vitesse à laquelle se déplaçait l'*Esprit de Grungni*. En bas, l'immensité d'un pays comme le Kislev était bien plus évidente, de même que les distances séparant les différentes forces.

Et que se passerait-il ensuite, lorsqu'ils rattraperaient enfin Krieger et exigeraient qu'il libère Ulrika ? Tout danger n'était pas derrière eux. L'hiver n'avait fait que ralentir l'immense horde et empêchait presque totalement les mouvements de troupes de leur côté. Une fois le printemps venu, il faudrait faire face à une guerre totale comme le monde n'en avait plus connu depuis deux siècles. Tenter de sauver une seule personne semblait bien futile à côté. Peut-être seraient-ils de toute façon tous morts très bientôt. À Praag, ils n'avaient fait que retarder l'inévitable et n'avaient mis en échec qu'un fragment des forces d'invasion. Les hordes du Chaos semblaient innombrables et leurs maîtres démoniaques étaient prêts à sacrifier toutes les vies qu'il faudrait pour atteindre leurs buts. Face à une telle menace, la défaite finale lui semblait inévitable, et le monde sombrerait dans le feu et la ruine.

Mais que pouvait-il y faire ? Seulement ce qu'il lui semblait le mieux,

et à dire vrai, il ne serait pas contre un petit feu en ce moment même. Bon, les ruines, il pourrait s'en passer. Quel humour, se moqua-t-il de lui-même. Mais ces rêveries lui avaient fait oublier durant quelques minutes ce froid qui lui gelait les entrailles, ainsi que sa toux.

L'endroit était un village jusqu'à un passé récent, mais les quelques bâtiments en pierre n'étaient plus que des tas de ruines fumantes. Des palissades de bois, il ne restait que des brandons carbonisés dépassant de la neige. Tout ce qui restait des anciens habitants était sans doute enseveli sous les débris. Félix s'en sentit un peu coupable, comme si ses réflexions de quelques minutes plus tôt s'étaient réalisées. Ne sois pas ridicule, ce village a été ravagé il y a plusieurs jours. Mais cela ne chassa pas sa morosité, bien au contraire.

— Regardez ça, dit Marek, un des pisteurs. Il brandissait un objet long et blanc, moucheté de marron. Félix et Gotrek s'approchèrent pour regarder. Ivan Petrovich l'avait déjà en main. La neige tombait et on n'entendait que la plainte du vent glacé.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Félix.

— Un os humain, répondit Gotrek.

— Un fémur, précisa Marek, du moins une partie. Il a été brisé, pour la moelle. Le Kislevite était d'un naturel plutôt renfermé et ne parlait que lorsqu'il le fallait vraiment.

— Des loups ? Félix espérait cette réponse, mais dès que ces mots étaient sortis de la bouche de Marek, d'autres hypothèses bien plus lugubres avaient envahi son esprit. Simplement, il ne voulait pas être celui qui en parlerait en premier. Non, les loups n'attaquaient pas des villages fortifiés pour n'en laisser qu'un tas de ruines.

— Nan, il a été brisé dans le sens de la longueur, et y'a pas de traces de dents de carnivore. Plutôt des hommes ou des choses qui y ressemblent.

— Des hommes-bêtes, avança Ivan Petrovich. J'en ai vu pas mal pendant notre marche vers le sud et ça leur ressemble.

— Y d'vaient avoir une petite faim et se sont arrêtés pour casser la croûte, lança Gotrek. Il serrait les dents. Il haïssait les hommes-bêtes.

Max se joignit à eux, il avançait d'une démarche mesurée, comme s'il lui fallait encore économiser ses forces. Il avait passé par-dessus ses

robes un manteau en peau d'ours et tenait son bâton dans ses mains gantées.

— Est-il possible qu'Ulrika et Krieger se soient trouvés là au moment de l'attaque ? interrogea Félix qui cette fois-ci, osa poser une question que tous se posaient.

Max secoua la tête.

— Le talisman est toujours en mouvement.

— Peut-être les hommes-bêtes s'en sont-ils emparés ?

Max jeta à Félix un regard fatigué.

— Il n'y a aucun résidu magique ici. S'il avait été attaqué, Krieger aurait invoqué la magie noire pour se défendre, et alors je le sentirais. Je ne pense pas qu'ils étaient ici quand c'est arrivé. Max semblait si certain de ce qu'il disait que Félix n'insista pas. Mais peut-être était-ce parce qu'il ne voulait pas penser aux autres possibilités. Il préféra parler d'un autre sujet.

— Vous pensez que les hommes-bêtes sont toujours dans le coin ? Il jetait un regard nerveux autour d'eux.

— Nan, tout ça est vieux de deux jours. Ils sont loin, lui répondit Marek.

— Dommage, marmonna Gotrek en passant son pouce sur le fil de sa hache. Une goutte de sang perla.

— N'ayez crainte, Gotrek Gurnisson, il restera bien assez de travail pour votre hache avant que nous n'arrivions à destination. Toutes les hordes de l'enfer sont de sortie, cet hiver.

— Ramenez-les moi. Gotrek posait sur les forêts environnantes un œil décidé. Un peu d'exercice, ça réchauffe...

Les loups hurlaient au loin. Probablement à la poursuite d'une proie, se dit Adolphus. Et cette proie n'était rien d'autre que sa petite caravane. Normalement, les bêtes ne leur auraient pas causé le moindre problème, mais d'autres voix se mêlaient à celles des loups. Des gobelins. Des chevaucheurs de loups. Les peaux-vertes devaient être aux abois pour s'enfoncer autant dans les terres des hommes à cette époque de l'année. Ils avaient dû être refoulés de leur terrain de chasse habituel et repoussés



vers le sud par l'avancée de la horde du Chaos. Les hommes n'étaient pas les seuls à détalier devant elle. Soit, qu'ils y viennent, ils trouveraient à qui parler.

Le doux sang d'Ulrika coulait dans ses veines. Il le réchauffait comme jadis le faisait le vin. Il avait entendu parler de certains Éveillés ressentant les souvenirs et les émotions de ceux dont ils s'abreuyaient, mais il n'avait jamais éprouvé cette sensation lui-même jusqu'à présent. Ce feu qui brûlait dans la jeune femme semblait s'être propagé en lui. Expérience étrange, mais pas déplaisante. Elle était endormie sur la banquette de cuir, elle souriait dans son sommeil. Cette expression satisfaite lui rappelait d'autres temps et d'autres sentiments. Elle dormirait ainsi pendant des heures. Tiens ? Cette émotion ne lui venait-elle pas d'elle ? Le lien qui les unissait tous les deux se renforçait de jour en jour.

Le carrosse s'arrêta. On frappa à la fenêtre et le sinistre visage de Roche se dessina derrière la vitre, aussi marqué que celui de la lune.

— Il semblerait que l'on nous pourchasse, maître. Dois-je continuer ou demander aux autres de se préparer à combattre ? Au calme de sa voix, on n'aurait pas cru qu'ils avaient plusieurs centaines de peaux-vertes affamés à leurs trousses.

— Je ne pense pas qu'il sera nécessaire de se battre, Roche, répondit Adolphus. Je doute que les loups nous attaquent. J'ai une certaine affinité avec ces créatures.

Il ouvrit la porte, sortit et fit quelques pas dans l'air glacé. Le froid ne lui faisait plus le même effet que par le passé, et il trouvait même cette brise plutôt rafraîchissante. Tous les arbres étaient blancs de neige. Il avait toujours aimé la neige. Elle avait la couleur des os, de la feuille de papier vierge. Elle symbolisait pour lui l'innocence et le nouveau départ. Osrik et les autres nobles lui jetaient des regards inquiets depuis les fenêtres de leurs propres voitures. Les quelques gardes semblaient se demander s'ils devaient rester ou s'enfuir. Adolphus les gratifia d'un sourire qu'il espérait rassurant.

— Ne vous inquiétez pas, leur dit-il. Je vous protégerai.

Il remonta toute la petite caravane, jusqu'à venir se placer entre les

mules de queue et les poursuivants. Il les attendit en inspectant ses ongles, en enlevant les petites traces du sang dont il venait de se nourrir.

Les jappements se rapprochaient. C'était le seul bruit audible alentour et il réveillait en lui un sentiment confraternel. Malgré ce qu'il avait dit à Ulrika concernant les chiens et leur rapport avec la poésie, il se sentait des liens de parenté avec ces créatures. Eux aux moins comprenaient sa solitude de prédateur. Il secoua la tête. De telles pensées n'avaient nulle place dans sa tête dans un tel instant. Ce devait être le sang de la fille, ou la proximité du talisman.

La bande apparut soudain d'entre les arbres, soulevant sur son passage un panache de neige poudreuse. D'énormes bêtes, plus grosses que des loups ordinaires, d'une fourrure blanche adaptée à la saison dans laquelle se détachaient des yeux rouges de haine. Qu'elles étaient magnifiques, à l'inverse de leurs cavaliers.

Ces derniers étaient plus petits que des humains, peut-être de la taille d'un enfant de dix ans, la peau verte, seulement protégés du froid par quelques pans de fourrure et de tissu crasseux. Leurs bouches hurlantes dévoilaient des crocs pointus. Leurs yeux étaient jaunes et ronds comme des billes, probablement tout autant capables que lui d'y voir en pleine nuit. Leurs bras étaient trop longs pour leur corps, peut-être une fois et demie plus longs que ceux d'un homme. Leurs larges mains enserraient lances, cimenterres ou arcs. Adolphus marcha à leur rencontre, confiant.

Les agresseurs furent un peu surpris par cette attitude ; ils ne s'attendaient pas à ça. L'un des gobelins, d'une carrure un peu plus imposante, et bien plus laid que ses congénères, leva une main et la ligne des cavaliers s'arrêta. L'un des archers banda son arme et décocha une flèche. Adolphus fit un pas de côté, et le trait alla se fichet sur le flanc d'un carrosse derrière lui. Bon, la pointe de pierre n'aurait pas pu lui faire grand mal, mais Adolphus, pas plus que quiconque, n'appréciait pas qu'on le prenne pour cible. Le chef se tourna vers le gobelin qui avait ouvert le feu, comme pour lui reprocher une initiative malheureuse. Les loups humaient l'air, intrigués eux aussi par l'odeur de cette créature qui avançait vers eux. Ils semblaient vraiment perturbés. Le chef de la meute posait sur lui des yeux brillant de la même fureur que celle contenue dans

le regard du chef des gobelins.

Adolphus s'arrêta à une vingtaine de pas des gobelins. Il savait que Roche avait d'ores et déjà épaulé son arbalète et avait le chef en ligne de mire. Cela n'était absolument pas nécessaire, mais son serviteur rechignait à rester sans rien faire. Quant aux gardes, il doutait fortement qu'ils fussent à la hauteur s'il fallait en venir aux mains, mais il s'en fichait royalement. Il posa une main désinvolte sur le pommeau de son épée et parcourut la ligne ennemie du regard. Les gobelins se tortillaient d'un air mal à l'aise sur leur selle, ne sachant pas trop à quoi ils avaient affaire, mais comprenant parfaitement que ce n'était pas le genre de gibier auquel ils étaient habitués.

— Faites demi-tour et je vous laisse la vie sauve ; obstinez-vous et vous mourrez. Adolphus avait parlé d'une voix calme, en plongeant son regard directement dans celui du chef. Il sentit la connexion se faire et s'engager le bras de fer cérébral. Le gobelin était féroce, stupide, ambitieux et n'avait pas l'habitude qu'on lui résiste. La lutte n'allait pas être une partie de plaisir.

Les autres gobelins brandissaient leurs armes et hurlaient toutes sortes de défis dans leur langage guttural. Sans doute n'avaient-ils pas compris le moindre mot de son avertissement. C'était simplement leur nature de se comporter ainsi. Leur chef le dévisageait, visiblement incertain sur la suite des événements. Il sentait son aura magique et elle le rendait nerveux. Peu à peu, sa haine vira à la peur.

— Tuez l'homme magique ! cria-t-il, puis il aboya des ordres dans sa propre langue. Les loups grognèrent et se tassèrent en se préparant à bondir. Les gobelins levèrent lances et cimenterres. Adolphus soupira. Ce qu'il avait essayé avait eu peu de chances de réussir, mais il se devait tout de même d'essayer. Il lui fallait donc passer au plan B.

Il porta son attention sur les loups et leur laissa voir la bête enfouie en lui, leur faisait bien comprendre qu'ils étaient en présence d'un prédateur bien plus dangereux qu'ils ne l'étaient eux-mêmes. Le changement fut immédiat. Les loups baissèrent la tête et commencèrent à geindre, la queue entre les pattes. Les cris de guerre de leurs cavaliers se transformèrent en incompréhension et en protestations.

Adolphus tendit ses sens vers les courants de magie noire qui parcouraient la nuit et projeta sa volonté sur les loups. Peut-être se faisait-il des idées, mais cela lui sembla plus facile maintenant qu'il possédait l'Œil. Il sentit une première résistance chez les animaux, mais sa volonté était trop forte. Il ne lui fallut que quelques instants pour les avoir sous ses ordres et il n'eut même pas à les leur dire de vive voix.

Ils se mirent immédiatement à ruer afin de se débarrasser de leur cavalier, puis ils se jetèrent sur eux pour les égorger. Les gobelins ne comprirent pas tout de suite ce qui se passait, et plus de la moitié moururent même avant d'y parvenir.

Les autres n'étaient pas prêts à succomber sans combattre, certains même parvinrent à rester en selle. Leur chef réussit à trancher la gorge de sa monture tout en restant sur son dos. Le sang du loup teinta la neige. Une fois débarrassé de la menace la plus immédiate, le chef courut vers Adolphus, sa dague trempée de sang à la main. Adolphus sourit devant une bravoure si pathétique.

Il avança à la rencontre de la créature, sans même prendre la peine de tirer son épée. Au moment où le gobelin allait se jeter sur lui, il fit un pas de côté et stoppa net sa course en lui passant l'avant-bras autour du cou. D'un seul mouvement du poignet, il lui brisa les vertèbres. Il leva le corps sans vie au-dessus de sa tête et le jeta contre un autre agresseur qui se ruait vers lui.

Un trait d'arbalète vola et se ficha dans la gorge d'un troisième. Dans son dos, il entendait les gardes qui s'étaient décidés à venir à la rescousse, maintenant que la tournure des événements était bien plus favorable. Comprenant eux aussi que l'issue était inévitable, les quelques gobelins survivants tentèrent de prendre leurs jambes à leur cou mais furent bien vite rattrapés par leurs anciennes montures. En quelques minutes, tout fut terminé et la neige immaculée jaunie ça et là par les fluides vitaux des peaux-vertes. Aucun n'avait survécu.

Adolphus autorisa les loups à festoyer, ce qu'ils s'empressèrent de faire. L'hiver était rude pour eux aussi et leurs anciens maîtres ne devaient pas être de ceux qui se préoccupent de la santé de leur monture. Il pivota sur ses talons et regagna sa voiture. Roche le regarda

s'approcher d'un air toujours aussi inexpressif, mais le reste du couvent posait sur lui des yeux où se mêlaient terreur et adoration. Les gardes, pour leur part, étaient indiscutablement effrayés et ils s'écartèrent pour le laisser passer.

— Je pense que nous disposerons dorénavant d'une solide escorte, commenta Adolphus à l'attention de Roche.

— Parfait, maître. Je vais donc attendre que nos nouveaux amis aient terminé de se sustenter avant de repartir.

— Tout ceci ne me dit rien qui vaille, dit Max Schreiber. Ces traces n'ont rien de naturel.

Félix sentit une appréhension lui tenailler l'estomac. Ces bois étaient épais et sombres autour d'eux, les branches des arbres ployaient sous le poids de la glace. Au sol, la neige avait été piétinée comme si de nombreuses créatures étaient passées par là tout récemment. Assurément, nul honnête homme n'avait de raison de se promener ainsi en cette saison sans motif sérieux. Le froid ne cessait de s'intensifier et le temps n'avait visiblement pas l'intention de s'arranger, et Félix avait plus que jamais l'envie de tout plaquer.

Ce n'était pas qu'il ne voulait plus sauver Ulrika, mais plus le temps passait, plus les chances de la retrouver en vie s'amenuisaient. Avoir juré de la venger était une chose, mais des cadavres gelés ou des éclopés aux membres glacés n'étaient pas ce qu'on faisait de mieux pour cela.

Mais pour le moment, Félix gardait cela pour lui. Son état d'esprit ne risquait pas de trouver le moindre écho chez les Tueurs, Max ou le père d'Ulrika. Parfois, tous l'agaçaient, et de plus en plus ces derniers temps. Il savait qu'il était malade, le destin se retournait contre lui. Pourvu qu'il n'ait pas attrapé une pneumonie.

Il essaya de se rassurer en se disant qu'aucun héros des romans de son enfance n'avait jamais capitulé à cause du froid, de la faim, d'un mal de crâne ou la perspective de devoir avaler une fois de plus cette viande de bœuf fumée qui lui donnait la nausée. Mais au fil des jours, c'était pourtant tous ces paramètres ajoutés qui le plongeaient dans une telle morosité.

La menace d'un ennemi, il pouvait y faire face. Même s'il n'était pas pressé pour cela, il savait qu'il s'y était trouvé confronté à de nombreuses reprises par le passé et qu'il s'en était toujours bien sorti. Non, c'était toutes ces petites choses qui lui sapaient lentement mais sûrement le moral : ses articulations douloureuses, ces maux de ventre, ses tempes qui palpitaient au rythme de son cœur et pour lesquels ni les soins de Max ni les infusions qu'il lui faisait boire n'avaient rien pu faire. Il se sentait à bout de force, comme si sa vitalité était aspirée par les esprits de ces bois tout autour. S'il se retrouvait maintenant face à Krieger, il n'aurait même pas la volonté de se battre.

Il avait même du mal à se faire une image d'Ulrika et à l'imaginer en danger. Ça en devenait préoccupant. Et tu croyais l'aimer ? Non, tu l'aimais, c'était certain, et tu es là, en train d'envisager sérieusement de l'abandonner à son sort. Une autre chose qui n'existait pas dans les romans d'aventure. Les héros y étaient prêts à tout pour sauver celle qu'ils aimaient. Tous brûlaient d'une passion et d'une volonté inextinguibles. Aucun ne connaissait le doute ni ne se demandait s'il aimait vraiment la personne en question.

Ces remises en question étaient chez lui incessantes. Parfois, lorsqu'il avait faim, était fatigué ou avait peur, il lui arrivait d'oublier les sentiments qu'il avait envers elle. Il arrivait alors à se remémorer toutes ces fois où elle l'avait blessé, vexé ou simplement traité d'imbécile. Tous ces petits ressentiments restaient tapis quelque part dans sa conscience et ne demandaient qu'à refaire surface. Detlef Sierck n'avait jamais pris la peine d'aborder ce genre d'état d'âme dans ses pièces. Était-il donc le seul homme à la surface de cette terre à ressentir cela ? Sans doute pas.

Et quand il croyait que toutes ces pensées s'assoupissaient enfin, voici qu'elles revenaient à la charge et plus fortes encore. Il se souvenait de la manière toute kislevite avec laquelle elle prononçait certaines syllabes, ou son habitude de secouer la tête tout en souriant lorsqu'elle trouvait ce qu'il venait de dire totalement stupide.

Il ne savait pas pourquoi il trouvait cela charmant, mais c'était le cas. Les chaînes n'étaient pas totalement rompues, malgré le temps, la distance ou la rancœur. Peut-être ne saurait-il jamais avec certitude la

nature de ses sentiments pour elle, mais aussi longtemps qu'elle vivrait, il aurait une chance de le découvrir. Si elle mourait...

Continue juste d'avancer, se dit-il. Contente-toi de suivre cette piste. Continue de manger cette viande à la fraîcheur douteuse, continue de supporter ce froid et ces douleurs, sans oublier les grognements des nains, les railleries des Kislevites et cette inquiétude qui ne quittait pas le visage de Max. Continue de supporter tout ça. D'une manière ou d'une autre, tout ceci aura une issue. Un jour, si tu as de la chance, tu repenseras à tout ceci comme tu repenses avec satisfaction à toutes ces épreuves que tu as traversées.

Mais les souvenirs étaient trompeurs et s'il survivait à cette quête, il n'en retiendrait probablement que les meilleurs moments. Il se souviendrait d'une franche camaraderie et des dangers partagés. Sans doute aussi de la beauté immaculée des paysages et de la glace qui donnait aux arbres des airs fantomatiques, ou de ce cerf bondissant au loin à leur approche, ses grands bois se balançant au rythme de ses longues foulées. Il se rappellerait de cet air froid et sec, et du bruit étouffé des sabots des poneys dans la neige. Ainsi que cette étrange sérénité autour du feu de camp alors que les cavaliers entonnaient leurs chants, aux paroles parfois douteuses, et des abris de neige qu'ils élevaient en chaque fin d'après-midi.

Sans cette douleur et ces nausées, sans l'inquiétude et la peur, ses souvenirs changeraient tout ceci en une formidable promenade.

Ce serait bien loin de la vérité, bien sûr, mais quel agréable mensonge, de loin préférable à la réalité. Peut-être, à l'instar de tous les auteurs, lui-même retranscrirait-il tout cela en un récit merveilleux. Et le plus étrange serait qu'il serait sincère à ce moment-là, il serait le premier à croire à ce qu'il écrirait.

Marek avait mis pied à terre pour examiner les traces. Il les étudiait avec attention.

— Pas beaucoup d'avance sur nous, annonça-t-il. Mais probablement hostiles.

— À quoi voyez-vous cela ? lui demanda Félix.

— Facile. Là, on voit des sabots et là des pieds. Seuls les hommes-

bêtes laissent ce genre de traces. Avec un peu de chance, on leur tombera dessus assez vite.

Tu parles d'une chance, se dit Félix, qui avait toujours mal à la tête.

Max était inquiet. Non par la perspective de se retrouver face à face avec des hommes-bêtes dont on ne connaissait pas le nombre, mais à cause de cette poursuite qui s'éternisait. Cela faisait presque une semaine qu'ils avaient quitté Praag et ils ne gagnaient pas de terrain sur le talisman ; pire, il semblait même s'éloigner. Qui que puisse être ce Krieger, il avait trouvé le moyen de transport idéal.

En un sens, c'était plutôt une bonne nouvelle. Le fait que le magicien soit toujours en état de voyager et ne soit pas ralenti par le moindre obstacle signifiait que s'il voulait garder Ulrika en vie, il en était capable, et c'était une source d'espoir pour Max. D'un autre côté, c'était préoccupant. L'homme était en pleine possession de ses moyens, ceux-ci étaient énormes et risquaient de se renforcer davantage s'il apprenait à se servir du talisman.

Max frissonna et pas à cause du froid. Depuis la disparition d'Ulrika, il avait fait appel à des ressources qu'il ignorait en lui. Il avait parfois le sentiment de n'avancer que grâce à sa volonté. Il s'était transformé en une statue de pierre. Il oubliait le froid, la fatigue et même la colère. Il voulait juste retrouver la jeune femme.

Il se sentait presque reconnaissant envers les événements, ils lui avaient en effet permis de reprendre le dessus plus rapidement après sa confrontation avec les protections qui entouraient le talisman. Ils lui avaient donné une raison de surpasser sa sensation de faiblesse et d'affronter ces abysses de doute qui s'étaient ouverts dans son esprit. Il avait vite compris que de sa capacité à se remettre sur pied dépendait le salut d'Ulrika, tout autant que le sien.

Il avait toujours cru être amoureux, mais ce qu'il avait ressenti jusque-là envers elle n'était rien à côté de ce qu'il éprouvait maintenant. La perspective de la perdre était presque insoutenable. Jamais de sa vie il n'avait ressenti quelque chose d'aussi profond. L'envie de la retrouver le poussait en avant et lui faisait oublier tous ses problèmes physiques et



son état de faiblesse.

Il maudissait chaque minute perdue et appréhendait cette rencontre possible avec les hommes-bêtes tout autant parce qu'elle les ralentirait que pour le risque d'y rester pour de bon. Il haïssait chaque instant qui permettait à ce Krieger de prendre le large. Il comptait presque chaque seconde passée à établir le camp pour la nuit et pour monter les abris de glace. S'il l'avait pu, il les aurait laissés derrière lui et serait parti seul, sans s'arrêter pour boire, manger ou même dormir.

Il savait que ce ne serait que pure folie. Il en mourrait sûrement et ne serait alors plus d'aucun secours pour personne, et surtout pour Ulrika. Mais en être persuadé n'empêchait pas que cela lui rongé les profondeurs de l'âme.

Sa vie était devenue beaucoup plus simple et s'était résumée à une chose : sauver Ulrika. Échouer pourrait le rendre fou.

Jusque-là, ils n'avaient rien trouvé, combattu aucun monstre ni vu le moindre groin d'homme-bête, et les seuls à s'en plaindre étaient les Tueurs. Tous les autres s'en trouvaient plutôt bien. Félix se demanda comment les hommes-bêtes pouvaient survivre en plein cœur de l'hiver. Ivan avait une réponse.

— Ils se bouffent entre eux quand ils ne trouvent pas de chair humaine. Les plus gros mangent les plus petits, les plus forts dévorent les plus faibles. Je suppose que c'est de cette manière que leurs dieux les mettent à l'épreuve, afin que seuls les plus résistants survivent. Je ne sais pas. Mais j'ai vu tellement de leurs cadavres et combattu contre eux si souvent que je sais comment ils se comportent.

Gotrek hochait la tête, comme s'il approuvait chacun des mots. Félix en avait des frissons dans le dos. C'était le genre d'information dont il se serait bien passé. Malheureusement, le destin semblait s'amuser à les porter à sa connaissance.

— Vaut mieux s'mettre en route, proposa le Tueur. J crois que toutes les bêtes du Chaos sont d'sortie cet hiver. Tôt ou tard, on leur tombera dessus.

À son sinistre sourire, Félix comprit très bien ce qui se passerait alors.

# SIX

Les lunes brillèrent haut dans le ciel. Une épaisse couche de neige recouvrait le sol de la forêt. Des arbres centenaires se penchaient de part et d'autre de la chaussée. Adolphus inspira à fond. Enfin, ils étaient arrivés. L'air avait vraiment une odeur différente, bien plus vive, avec des relents de sang, de magie noire et d'anciens secrets. Il se sentait chez lui. Nul autre endroit dans le monde ne sentait aussi bon que la Sylvanie.

Bien sûr, ce n'était pas sa patrie de naissance, mais il y avait passé de nombreux siècles au cours de sa non-vie. C'était un havre pour ses semblables et lui. Une terre qui était sous la poigne des comtes morts-vivants depuis des siècles, où la paysannerie et les petits nobles de cette prétendue aristocratie, qui avaient depuis bien longtemps compris où était leur place dans le grand dessein de la destinée, se prosternaient devant les Éveillés et se mettaient à leur service. Il avait hâte que les grands jours reviennent. L'Heure du Sang approchait. Le Conseil et ceux qui le suivaient allaient devoir changer d'attitude ou finir en enfer. Et il se chargerait lui-même de les y envoyer.

Les loups le suivaient comme une bande de toutous dociles alors qu'il se dégourdisait les jambes. Il suivait sans peine l'allure du carrosse malgré la neige épaisse. Aucun obstacle n'était assez grand pour un être comme lui. Le froid ne le ralentissait pas, cela faisait bien longtemps que ses morsures ne lui faisaient plus rien. Cette nuit, celle de son retour, il voulait marcher, battre la campagne tel le prédateur qu'il était, sentir les proies, partir à la chasse comme au bon vieux temps. Il pouvait s'y livrer ici en toute quiétude, sans risquer les moindres représailles. Et il voulait être seul pour savourer ces instants, s'éloigner de la mesquinerie de son couvent et de l'humour acide de Roche.

Dans cet antique sanctuaire de la puissance vampirique, le bétail savait mieux que quiconque qu'il ne fallait pas aller contre la volonté de ses maîtres. Même dans les temps anciens, lorsque les forces de ce soi-disant Empereur ont repoussé partout les forces des Éveillés, elles ont toujours

craint la Pennsylvanie. Les mortels savaient très bien que, même si l'un ou l'autre de leurs pathétiques ducs pouvait revendiquer la souveraineté sur cette terre, celle-ci n'aurait d'autres maîtres que les Éveillés. Le pouvoir humain n'était que temporaire. Les Éveillés reviendraient tôt ou tard. Les mortels avaient passé une sorte de pacte avec les gouvernants et Adolphus était suffisamment intelligent pour comprendre l'intérêt qu'en tiraient les deux parties. Pour ces paysans bourrus à la courte existence, nul ne pouvait être meilleur maître qu'un être cumulant à la fois les caractéristiques d'un seigneur féodal et celles d'un dieu immortel ? Ces gens avaient besoin que quelqu'un leur montre leur place dans ce monde, et les Éveillés avaient toujours fait en sorte qu'ils la comprennent. En un sens, le bétail leur en était même reconnaissant, il se sentait en quelque sorte rassuré.

Adolphus ne doutait pas qu'un jour prochain, le monde tout entier ressemblerait à cet endroit. La Pennsylvanie était un modèle, un avant-goût de ce qui adviendrait. Maintenant que le talisman était entre ses mains, il disposerait bien vite de toute la puissance nécessaire. Il n'avait jamais été le plus accompli des magiciens, mais une fois de retour à Drakenhof, il ferait en sorte que cet antique réceptacle de pouvoir soit totalement à lui.

Il sourit. Il lui avait fallu des décennies de recherche et des années à étudier des livres et des prophéties, mais la clef de sa toute-puissance était posée là, sur sa poitrine. Il détenait un artefact ayant appartenu au Grand Nécromancien, créé par lui alors qu'il était au faîte de sa puissance, un objet que le terrible sorcier avait jadis tenu lui-même en main et dans lequel il avait enfermé une infime portion de sa colossale puissance. Nagash avait toujours été impitoyable dans sa haine de toutes les puissances qui le défièrent. Il avait forgé le talisman quand il était évident que les Reines Vampires de Lahmia et leurs suivants allaient finalement se lever contre lui. Il n'allait pas laisser autant de sorciers immortels agir aussi près de lui sans prendre toutes les précautions contre eux, alors il avait créé l'Œil de Khemri pour les neutraliser.

Il contenait des runes qui, lorsqu'elles étaient correctement activées, placeraient tous les Éveillés sous sa volonté. C'est grâce à lui qu'il avait créé les Chiens de Nagash, des vampires qui l'avaient servi loyalement

sous l'emprise de ce sortilège. Le reste des Éveillés avait fui et s'était caché aux quatre coins du monde. Bien sûr, Nagash n'avait jamais pensé que l'Œil lui échappe. Malgré tous ses pouvoirs, jamais il n'aurait deviné pouvoir être vaincu par le roi Alcadizaar, puis par l'homme-dieu Sigmar. Avec sa destruction, l'artefact avait disparu de la circulation, passant entre les mains de propriétaires anonymes jusqu'à se retrouver sur la poitrine de Vlad von Carstein. Même ses plus proches associés ne surent rien de la vérité lorsqu'ils tombèrent sous son emprise. Parfois, Adolphus se demandait si le plus grand de tous les Comtes Vampires avait vraiment compris la nature de cet objet qu'il possédait. Vlad n'était plus et Adolphus regretta de ne pas pouvoir le lui demander. L'objet était passé aux mains de ses successeurs dont aucun n'avait eu la moindre idée de sa véritable puissance, jusqu'à ce qu'il fût perdu au cours de la bataille de Hel Fenn. Ce n'est que des années plus tard, en consultant l'un des trois exemplaires du terrible *Liber Occultus*, cet ouvrage retraçant toute l'histoire de l'antique Nehekara, que Krieger réalisa la vérité. Il avait entrepris sans attendre sa longue quête.

Le talisman était maintenant entre ses mains et il l'avait presque accordé sur sa volonté. Avec lui, il deviendrait le souverain incontesté des Éveillés. Il pourrait unir toute la Sylvanie derrière lui et lever une armée invincible. Il lui faudrait du temps et faire preuve de patience, bien sûr. Les Éveillés se rêvaient en maîtres du monde, mais une chose les avait toujours empêchés d'y parvenir : leur désunion. Ils passaient plus de temps à comploter les uns contre les autres qu'à travailler à l'accomplissement de leur rêve.

Adolphus allait mettre un terme à tout cela. Il allait organiser les Éveillés et remplacer les tergiversations du Conseil par une main de fer. Il serait leur roi, mais aurait à sa suite une hiérarchie aussi stricte que celle de tout empire et dans laquelle tout le monde connaîtrait sa place et disposerait d'un fief clairement délimité. Il avait beaucoup voyagé, il y avait assez d'espace pour chacun d'eux, et assez de bétail pour s'en abreuver pour l'éternité. Il était plutôt excité. Des visions de cet avenir florissant se bouscuaient dans sa tête, et il avait envie de les partager avec quelqu'un.

Il abandonna les loups, regagna sa voiture et s'y engouffra. La fille le regarda, surprise. Sa résistance s'effritait au fil des gouttes de sang qu'il prélevait. Sa colère était maintenant mêlée de désir et, oui, même de besoin. L'extase de l'étreinte avait cet effet sur eux, même si la plupart refusaient de l'admettre. Bien sûr, elle porta la main à sa dague, comme si elle faisait mine de s'en prendre à lui. Il la lui enleva des mains, comme on le ferait d'un enfant jouant avec un couteau de cuisine. Il n'avait pas envie de jouer ce soir. Il voulait parler et n'avait pas beaucoup d'interlocuteurs possibles. C'était soit elle, soit Roche, soit les loups. Lui dire de quoi il retournait était le minimum.

— Je serai bientôt le maître de toute cette terre, lui lança-t-il simplement.

— Tu es fou, répondit-elle.

Son état de faiblesse réduisait sa voix à un souffle. Adolphus ressentait le besoin de boire à ses veines, mais il se retint. Il voulait lui expliquer ses plans, l'obliger à voir qui il était vraiment et lui faire comprendre quel destin l'attendait.

— Non, je ne suis pas fou. Je serai très bientôt en position de réaliser tout cela.

Elle secoua la tête de dépit, mais au moins avait-il capté son intérêt.

— Les Éveillés sont nombreux et leurs couvents sont très influents dans le monde entier. Tu serais surprise de constater combien de riches et de puissants en sont membres.

— Et alors ?

Il aimait la manière dont elle relevait le menton en signe de défi, malgré son état physique. Cela rendait les choses intéressantes.

— Je régnerai bientôt sur les Éveillés.

— Comment ?

— Allons, ne fais pas semblant, ma belle. Ça ne te ressemble pas. Je vais me servir de ce talisman que tes amis et toi avez défendu si vaillamment. Il contient un immense pouvoir. Il a été créé par le Grand Nécromancien Nagash pour régner sur mes semblables il y a de nombreux siècles. Le pouvoir y est toujours. Je régnerai sur les Éveillés et par eux je régnerai sur cette terre.

— L'Empereur ne te laissera pas faire. Tu as peut-être de l'argent et des relations, mais ça ne suffira pas contre ses armées.

— Ulrika, ma chère, j'ai parfois l'impression que tu fais exprès de paraître stupide pour que je te sous-estime. Nous savons toi et moi que l'argent et les relations peuvent eux aussi recruter des troupes. De plus, Nagash était le Grand Nécromancien. Je pourrai aussi utiliser le pouvoir de son talisman pour lever une armée dans chaque cimetière et chaque fosse commune. Et nombre des Éveillés sont également de puissants nécromanciens. Une fois unis, nous disposerons d'une armée si nombreuse qu'aucune force mortelle ne pourra nous résister.

— Une armée de cadavres.

— Je suis certain qu'ils n'y trouveront rien à redire. Après tout, ils sont déjà morts. Seuls les dieux et les Éveillés vivent éternellement.

Il lui laissa quelques secondes pour qu'elle se fasse bien une image de cela. La plupart des mortels étaient subjugués par sa puissance. Même s'il n'avait jamais envisagé de faire de certains d'entre eux des Éveillés, cela ne pourrait que les impressionner. Ils ne manqueraient pas d'entrevoir les possibilités de tout ce qu'il pourrait leur apporter. C'en était fini de la peur de la mort, de l'angoisse de la tombe ou de la crainte de laisser ce monde derrière soi. C'étaient plus ces promesses qui les rendaient si coopératifs. Une offre que seuls ses semblables pouvaient faire. Il crut lire cette tentation dans son regard, mais elle la rejeta tout aussitôt. Bah ! Aucune importance. Nombreux furent les mortels à réagir ainsi au début, avant qu'ils n'aient réellement réfléchi à la chose. Ensuite...

— Les puissances du Chaos pourraient elles aussi y trouver à redire, elles semblent vouloir tout autant régner sur ce monde, lui lança-t-elle en lui montrant par la fenêtre Morrslieb qui posait un regard toujours aussi gourmand sur la création.

— Elles seront repoussées, comme elles l'ont déjà été. Unis, les Éveillés en auront la puissance. Ils sont les seuls à pouvoir le faire. Crois-tu que les royaumes décadents de l'humanité en seraient capables ?

— Ils auront au moins la force de t'arrêter, toi. Tout comme von Carstein à la bataille de Hel Fenn.

Il sourit, dévoilant ses canines. Elle se recula dans la banquette. En partie par peur, sans doute, mais aussi par désir.

— Hel Fenn ? Je m'en souviens parfaitement. Von Carstein n'aurait jamais dû y livrer bataille. L'endroit était très mal choisi, nulle voie de retraite à part les marais. Il était persuadé qu'il n'en aurait pas besoin. Quel imbécile...

— Tu étais à Hel Fenn ?

Il lut dans ses yeux qu'elle commençait à comprendre. Elle commençait à réaliser qui il était, ce qu'il était en mesure de lui offrir. Il avait été présent à cette bataille livrée plus de deux cents ans plus tôt.

— Et je suis encore ici, lui répondit-il. Combien de ceux qui se sont vantés d'y avoir remporté une victoire peuvent en dire autant ?

Elle ne répondit rien. Il n'y avait rien à répondre.

— Nous nous rapprochons des hommes-bêtes, annonça Marek. Félix voyait tout juste le pisteur dans la pénombre du crépuscule. Son visage buriné par les intempéries s'était illuminé d'une intense excitation. Tous les Kislevites étaient prêts au combat. Max faisait quelques étirements et Félix cru un instant voir des étincelles danser autour des doigts du magicien.

— J'entends l'bruit des combats, là-bas, dit Gotrek. Félix n'entendait rien, mais il en avait l'habitude. L'ouïe du Tueur était bien plus fine que la sienne, mais il se rattrapait avec sa meilleure vision en plein jour.

— Qui se bat ? demanda-t-il à son camarade.

— Des hommes et des bêtes du Chaos. Y chantent le nom de Khorne, mais on va bientôt leur fermer leur clapet.

Félix aurait aimé en être aussi certain. Ivan Petrovich donna le signal, ses cavaliers lancèrent leurs montures au trot. Félix fit claquer les rênes et poussa son poney à leur suite.

Il ne fallut pas longtemps pour qu'il perçoive lui aussi la clameur des combats.

La neige était rougie par le sang. Un groupe d'humains vêtus comme des chevaliers impériaux avaient formé un dernier carré au centre d'une

clairière. Ils tentaient de protéger un carrosse. Quelques hommes d'armes gisaient déjà morts, serrant toujours leur pique dans leurs doigts à jamais figés. Ils étaient encerclés par des hommes-bêtes, des monstres cornus, moitié hommes moitiés boucs, brandissant des armes de leurs mains déformées, piétinant sans remords leurs propres blessés de leurs sabots fourchus. La bave leur coulait des lèvres.

Un cheval rua de terreur, désarçonnant son cavalier portant une armure rouge et dorée. Un énorme homme-bête brandissant une bannière représentant la lune dévorant le monde en profita pour lui plonger la base de la hampe entre les plaques de son armure. L'homme cria puis mourut.

Les hommes-bêtes, alertés par le bruit de la cavalcade, se retournèrent. Ivan beugla des ordres et la vingtaine de lances s'abaissa à l'horizontale. Une clameur s'éleva des Kislevites juste avant l'impact ; l'ennemi n'avait pas eu le temps de se préparer à cette nouvelle menace. Les premières bêtes furent transpercées debout, piétinées par les sabots ferrés, Gotrek et Snorri sautèrent des poneys et coururent eux aussi, les armes levées. Max entonna un sort et la clairière se retrouva illuminée comme en plein jour.

Un disque étincelant était apparu au-dessus de la tête du sorcier puis, après une parole de son créateur, des éclairs en jaillirent, allant frapper les hommes-bêtes et mettant le feu à leur fourrure, répandant dans l'air une odeur de cochon grillé.

Félix eut à peine le temps de sortir son épée que tout était déjà terminé. Les hommes-bêtes ne s'attendaient pas à un tel assaut sur leurs arrières ; les survivants préférèrent tourner les talons et s'enfuir en direction des arbres. Nombre d'entre eux ne les atteignirent même pas, ils furent culbutés par les cavaliers ou foudroyés par les éclairs magiques dont Max continuait à les bombarder. Gotrek et Snorri achevèrent les blessés, visiblement déçus par les combats.

— Une baston de fillette, commenta le premier.

— Ouais, les hommes-bêtes, c'est plus c'que c'était, ajouta le second. Dans l'temps, y z'auraient combattu un peu mieux.

Pour Félix, c'était mieux ainsi. Affaiblis par sa maladie et transi de froid, il n'était pas certain de pouvoir survivre à un combat contre de tels



monstres, même contre un seul. Mieux valait ne pas trop y penser. Il se dirigea vers le carrosse que les chevaliers avaient si vaillamment défendu, mais l'un d'eux, le voyant s'approcher se plaça résolument en travers de son chemin. L'homme avait une carrure de bûcheron et des cheveux très clairs. Il leva son épée, visiblement désireux de ne pas laisser Félix venir plus près. Celui-ci s'arrêta net.

— Nous ne vous voulons aucun mal, tenta-t-il de lui expliquer. Gotrek et Snorri étaient déjà venus se placer de part et d'autre de lui, ils n'avaient pas un air aussi amical que Félix l'aurait voulu. Ils n'avaient pas eu leur compte de tuerie et ce chevalier, s'il insistait vraiment, risquait bien de venir alourdir leur tableau de chasse. L'homme, d'ailleurs, sembla se rendre compte de la situation. Félix se dit qu'il devait faire ou dire quelque chose avant que tout ne dérape.

— Au nom de Sigmar, baissez votre arme ! Nous venons juste de vous sauver la vie.

Les autres chevaliers, qui n'étaient plus qu'au nombre de quatre, étaient venus se placer derrière leur camarade. D'après les regards interrogateurs qu'ils lui lançaient, Félix devina que le blond devait être leur chef.

— Nous nous en sortions très bien sans vous, dit l'homme finalement. Sa voix était habituée à donner des ordres et transpirait la confiance en lui. Il semblait vraiment croire à ce qu'il venait d'annoncer.

Juste ce qu'il nous fallait, se dit Félix, encore un abruti d'aristocrate. L'homme avait pourtant un étrange accent, une certaine lourdeur qui n'avait rien d'impériale ni kislevite. On aurait dit une manière de parler comme le faisaient les héros de ses vieux bouquins.

— Ben voyons, intervint Gotrek. Et tes bonshommes qui se jetaient sous les lances des hommes-bêtes, ça faisait partie de ton plan, aussi ? Chapeau, super stratégie !

Félix crut un instant que le chevalier allait lever son arme pour faire taire l'insolent, et il était plutôt tenté pour le laisser faire. Si cet imbécile voulait perdre la vie en affrontant le Tueur, pourquoi le priver de ce plaisir. Mais ce n'étaient pas des pensées très charitables. Il s'essuya le nez dans un pan de sa cape et attendit.

— Que se passe-t-il, Rodrik ? demanda une voix de femme de l'intérieur du carrosse. Pourquoi ne pas remercier ces étrangers pour leur aide ?

— Ma dame, leurs manières sont insolentes et manquent de courtoisie. Vos chastes oreilles ne devraient pas écouter leurs paroles.

Félix et Gotrek échangèrent un regard. S'il ne l'avait pas mieux connu, il aurait cru que le Tueur trouvait tout cela bien amusant. Mais la voix féminine se fit à nouveau entendre.

— Voyons, Rodrik, c'est vous qui manquez de courtoisie. Un vrai chevalier s'empresserait d'exprimer sa gratitude dans de telles circonstances, il n'attendrait pas d'excuses.

Le chevalier sembla encaisser la remontrance, puis posa à nouveau le regard sur les Tueurs et exécuta une parfaite révérence.

— Pardonnez mes manières, s'excusa-t-il. Mon empressement à protéger ma noble dame m'a fait oublier les convenances.

Gotrek cracha pile entre les pieds du chevalier. Il n'était pas du genre à accepter aussi facilement de passer l'éponge. Rodrik ne broncha même pas, ce qui fut tout à son honneur. Max approchait à son tour, il semblait au bord de l'évanouissement. Faire usage de sa magie contre les hommes-bêtes lui avait manifestement coûté beaucoup.

— Il est plutôt inhabituel de se promener ainsi en plein hiver, intervint-il pourtant. Le chevalier leva vers ce nouveau venu un regard suspicieux. Félix côtoyait le magicien depuis assez longtemps maintenant et il avait oublié la manière dont les gens les considéraient, ses condisciples et lui.

— Je pourrais en dire autant à votre sujet, lui lança Rodrik. La réponse surprit Félix par son intelligence, il n'aurait pas cru trouver autant de clairvoyance chez cet homme-là. Peut-être n'était-il pas aussi bourru qu'il semblait l'être.

— Nous sommes en mission, souffla Max alors qu'une grimace de douleur se dessinait sur son visage. Une sorte de quête, pourrions-nous dire.

Une réponse bien pesée. Rodrik parut intrigué. Les quêtes étaient ce genre de choses que les chevaliers comprenaient, particulièrement ceux

comme lui, qui semblaient vivre en pleine romance. Félix avait entendu dire qu'il en existait encore, mais jamais il ne l'aurait cru s'il n'en avait vu un de ses propres yeux. Il avait toujours pensé que seuls les Bretonniens se lançaient dans ce genre d'aventure.

— Et de quelle quête s'agit-il ?

— Une noble jeune fille a été kidnappée par un sorcier maléfique. Nous sommes en route pour la secourir, ou la venger. Ces mots auraient pu être ceux d'une mauvaise farce, mais la manière dont Max les avait prononcés leur avait donné le poids de la crédibilité. Félix vit qu'ils avaient fait mouche.

Le rideau qui masquait la fenêtre à la porte du carrosse fut tiré et un visage au teint clair se dessina dans l'ouverture. Celui d'une femme vêtue de noir et à la tête recouverte d'un mince voile de tulle.

— Si cela ne vous retarde pas trop dans votre quête, peut-être pourrions-nous vous offrir l'hospitalité pour la nuit. Il y a un donjon tout proche et nous y sommes attendus. Le moins que nous puissions faire après vos efforts serait de vous offrir la chaleur d'un bon feu et un verre de vin chaud épicé.

Même les Tueurs ne semblaient pas vouloir refuser cela.

Rodrik et ses hommes allèrent récupérer leurs montures, puis la petite troupe se mit en branle, les chevaliers ouvrant la route, tout juste précédés par les éclaireurs kislevites, les mules fermant la marche.

— Je remarque quand même qu'ils ne se sont même pas présentés, fit remarquer Félix à Gotrek qui avait repris sa place derrière lui.

— On l'saura bien assez tôt, l'humain, répondit simplement le Tueur.

— On dirait le château hanté d'un mélodrame de Detlef Sierck. Je n'aime pas ça du tout, murmura Félix. Le Tueur le regarda bizarrement. Sans doute n'avait-il jamais entendu parler de cet auteur à succès.

Le donjon dominait la colline au sommet de laquelle il avait été bâti, tel un faucon sur son perchoir. On aurait vraiment dit un prédateur. Félix imagina qu'il pourrait appartenir à un baron en disgrâce ou un voleur de grand chemin, ou tout autre individu peu recommandable comme il en existait dans ses romans de jeunesse. Le lieu lui était en quelque sorte

familier. Il se reprocha de laisser son imagination galoper de la sorte. Il était malade, glacé jusqu'aux os et tout autre endroit lui aurait paru tout aussi lugubre dans cette contrée gelée. La place semblait très bien fortifiée, ses murs paraissaient épais et ses tourelles semi-circulaires capables de résister à un siège. Mais elle évoquait également en lui d'autres images, comme des salles de torture et des fantômes traînant des chaînes, ou un vieux noble menaçant l'héroïne de l'histoire d'un sort pire que la mort.

— Ben quoi ! C'est un château, l'humain, et pas un petit. Du bon travail, d'ailleurs, pour du travail d'humain.

Le Tueur voyait les choses d'une manière plus prosaïque que lui. Décidément, ce peuple manque vraiment d'imagination, se dit Félix tout en regrettant d'en avoir autant lui-même. Quelque chose dans ce château le mettait mal à l'aise.

— Il me donne la chair de poule, souffla Félix. Ça doit être le style dans lequel il est bâti.

Et tout en disant ces mots, il lui revint soudain où il avait vu ce genre de construction : dans un livre d'horreur qu'il avait lu étant gosse, une histoire qui se déroulait en Sylvanie. Le donjon était une réplique presque parfaite de l'original dessiné sur la couverture du roman. Pourvu que ce ne soit qu'un mauvais tour que lui jouait sa mémoire.

La petite ville qui s'étalait au pied du château était en grande partie en ruine. Les destructions n'avaient pas l'air récentes d'après ce que Félix pouvait en juger, plusieurs décennies au moins. Elle semblait avoir été bâtie pour abriter plusieurs milliers de personnes et n'en contenait désormais pas plus du dixième. Même au centre, le long de l'avenue principale qui menait au château, seule une maison sur trois semblait occupée et aucune n'était d'ailleurs dans le meilleur état. Quant aux habitants en questions, ils semblaient vagabonder, l'air hagard, comme s'ils ne savaient pas où ils allaient ni pourquoi ils se retrouvaient en pleine rue. Et ça empestait les ordures et les excréments.

Ainsi donc, ils étaient à Waldenhof, une cité imposante et prospère, selon les standards locaux. Félix n'aurait pas aimé y vivre.

La route serpentait le long de la colline et conduisait à une sinistre bretèche. Plus il approchait de l'entrée du château, plus elle rappelait à Félix la gueule béante d'un monstre, dont la herse aurait été les crocs. Il en frissonna d'effroi.

Non, c'est plutôt la fièvre, se dit-il en n'y croyant qu'à moitié.

— Soyez les bienvenus à Waldenschlosse, leur lança l'homme qui les attendait dans la cour. Il s'agissait d'un aristocrate élancé et vêtu selon une mode franchement dépassée. D'après Félix, cela faisait bien cinquante ans que ce genre de coupe ne se faisait plus dans l'Empire. Lui-même n'avait vu ce type d'accoutrement que sur de vieux portraits. Et étrangement, cela cadrait avec leur manière de parler, elle aussi fortement datée.

— Nous vous remercions grandement pour l'aide que vous avez eu la bienveillance d'apporter à ma belle-sœur, la comtesse Gabriella, et à mon fils Rodrik. Il semble que sans votre intervention impromptue, nous n'aurions eu le plaisir de l'accueillir entre ces murs. Nous ne savons que dire ni faire pour vous exprimer notre gratitude, mais nous ferons de notre mieux. Je suis Rudgar, comte de Waldenhof, et vous êtes mes illustres invités. J'espère que lorsque vous repartirez, vous n'aurez nulle raison de vous plaindre de l'hospitalité sylvanienne.

Félix ne revenait pas de ce qu'il venait d'apprendre. Ils avaient couvert bien plus de chemin que ce qu'il aurait pensé, ni même espéré, s'ils avaient effectivement atteint et même franchi la frontière de cette province de Sylvanie de sinistre réputation. Jamais il n'avait eu très envie de visiter l'endroit, pas même en plein été et sans cette menace constante des hommes-bêtes qui couraient les bois. La région avait vraiment une image peu recommandable.

Et il s'ensuivit d'interminables présentations, mais l'esprit de Félix était trop embrumé par la fièvre pour se souvenir de quiconque. La seule chose qu'il remarqua fut que la comtesse Gabriella le dévisageait et que, malgré le voile sombre qui lui dissimulait en partie le visage, elle était vraiment très belle.

— À votre santé ! lança le comte Rudgar en levant son verre. Son front dégarni était brillant de sueur, ses longues moustaches trempaient dans son vin, il vida son verre d'une traite et un serviteur qui n'avait dit un mot depuis le début de la soirée s'approcha pour le remplir aussitôt.

Félix se sentait un peu mieux après ces quelques heures passées à la table de l'immense salle, tout près d'un bon feu, l'estomac enfin plein de viande de bœuf et de patates grillées, sans compter les entremets. Une moitié de bouteille de ce superbe vin provenant de la cave du comte avait également fait son effet, et il se sentait dans de bien meilleures dispositions, notamment au sujet de ses sentiments pour ce château. Mais ce n'était pas forcément le cas de tous ses compagnons.

Gotrek ne cessait de jeter des regards dans toutes les directions, comme s'il s'attendait à voir surgir l'ennemi à chaque seconde. Mais cela n'avait rien d'inhabituel pour lui. C'était son comportement normal, mais également un signal d'alarme pour Félix qui se dit qu'il ferait tout de même bien de rester lui aussi sur ses gardes. Max ne buvait rien, et même s'il discutait d'un ton aimable avec les quelques nobles locaux eux aussi attablés, il n'était visiblement pas totalement à son aise. Il remarqua que Félix le regardait et il hocha la tête à son intention, comme pour lui signifier que lui aussi avait quelques soupçons sur l'endroit.

Les cavaliers kislevites et Snorri Nosebiter semblaient bien loin de tout cela et s'empiffraient tout ce qu'ils pouvaient de viande et de vin, comme si c'était leur dernier repas. Cela dit, ce pourrait bien être le cas. Ivan Petrovich était à la même table que lui, ses soldats en partageaient une autre un peu plus loin avec les hommes d'armes du château qui n'étaient pas de garde.

Félix fut surpris de constater que ses compagnons, la comtesse et sa suite n'étaient pas les seuls invités. On aurait dit que de nombreux nobles sylvaniens avaient leurs habitudes à Waldenschlosse, y compris au plus froid de l'hiver. Il avait lu trop de romans et vu tant de pièces traitant de ces choses terribles qui se déroulaient dans les châteaux de Sylvanie qu'il n'arrivait pas à se détendre tout à fait. Malgré la douce chaleur du vin qui lui réchauffait le ventre, il s'attendait presque à ce qu'à un ordre donné, des soldats dissimulés derrière les tentures ne se jettent sur les invités

pour les égorger. De telles choses étaient fréquentes dans ces histoires-là.

Il parcourut l'assemblée du regard en essayant de se rappeler qui était qui. Les présentations dans la cour du château lui revinrent à l'esprit. L'homme très âgé à sa droite, à qui il ne restait plus que la peau sur les os et dont les cheveux étaient d'un blanc pur, était Petr, comte de Swartzhafen. Une personnalité assez avenante, très poli et prévenant, mais il avait quelque chose dans le regard qui laissait penser à Félix qu'il avait vu des choses que les mortels ne devraient pas. Face à lui, de l'autre côté de la table, était assis un homme dans la force de l'âge. Kristof, baron de Leicheberg. Un port altier, presque arrogant, une chevelure noire et un regard tout aussi sombre. À sa droite se tenait Johan Richter, un jeune homme de belle allure dont les yeux brûlaient de cette même étrangeté que ceux du comte de Swartzhafen. D'après ce que Félix avait compris, tous étaient des gens d'importance dans cette partie du monde et, pour qui savait lire entre les lignes, tous avaient peur de quelque chose. L'assemblée tout entière, hormis Gotrek, levait son verre à chaque toast. Félix se sentit observé et, tournant son attention sur sa gauche, surprit la comtesse Gabriella le fixant de ses yeux bleus et perçants. Son visage était toujours voilé.

— Et à la santé de nos invités inopinés, lança Rudgar, je leur serai éternellement reconnaissant d'avoir sauvé mon fils et ma très chère belle-sœur.

Rodrik semblait un peu embarrassé, mais préféra ne rien ajouter. Il en avait visiblement assez des formules de remerciement de son père et de la comtesse. Les murmures tout autour de la table approuvaient les paroles du comte. On pouvait dire ce qu'on voulait au sujet de la noblesse de Sylvanie, admit Félix, elle s'y connaissait en bonnes manières. Un peu vieux jeu, certes, mais visiblement très attachée aux convenances.

— Maintenant que nous sommes rassasiés, je propose que nous en venions aux affaires, proposa le baron Leicheberg de sa voix lourde et résonnante, l'une de celles qui vous remplissait un théâtre ou qui recouvrait sans mal les clameurs sur un champ de bataille. Je n'ai pas fait tout ce chemin par le pire hiver de ces deux siècles derniers juste pour siroter votre vin, mon vieil ami, même si c'est le meilleur de votre cave.

Le comte inclina gracieusement la tête à ce compliment.

— Vous l'avez dit, c'est le pire hiver depuis bien longtemps, et pas seulement à cause de la neige. Les loups pullulent dans les forêts, les hommes-bêtes ne sont pas en reste, sans compter ces choses plus terribles encore qui font à nouveau parler d'elles.

Les intonations ne disaient rien de bon à Félix. Les mots du comte lui hérissaient les cheveux de la nuque. Swartzhafen porta la main à la bouche et toussa sèchement.

— Vous voulez dire que l'ancienne malédiction est de retour ?  
intervint-il.

Félix ne put s'empêcher de regarder Gotrek du coin de l'œil. On aurait dit un chien de chasse qui venait de flairer le gibier. Ce genre d'histoire ne pouvait qu'éveiller son intérêt. Et voilà, se dit Félix, comme si arracher Ulrika des griffes d'un sorcier maléfique n'était pas une quête assez périlleuse, ils allaient maintenant se trouver mêlés à une antique et obscure malédiction. Ça ne pouvait pas mieux tomber.

— Vous en doutiez ? interrogea Richter. Il s'était penché en avant et avait placé son verre sur la table, mais son regard brillait d'une intensité démente. Félix n'était pas certain ne vouloir savoir ce qui pouvait mettre cet homme dans cet état. Tous les signes sont là, reprit-il. Un marchand a vu des feux follets brûler dans la lande Ténébreuse il y a deux semaines, des carrosses noirs ont été aperçus sur la vieille route vers le Cloître Rouge et quelqu'un a profané quelques tombes au cimetière d'Essen. En venant ici, je me suis arrêté en passant à la crypte de Mikalsdorf et je l'ai trouvée vide. Peut-être des pilleurs de tombes.

— Plutôt préoccupant, approuva le comte Swartzhafen d'un air pensif. Quelques ricanements s'élevèrent de l'assemblée des nobles autour de la table, ce qui fit taire celle d'à côté, les hommes d'armes se demandant ce qui arrivait à leurs maîtres respectifs. Mais les conversations reprurent bien vite.

Le baron Leicheberg promena un regard circulaire sur les gens attablés, puis prit la parole.

— Des servantes disparaîtraient à nouveau du côté du bois Sinistre et les paysans ont recommencé à accrocher de l'herbe à sorcière et des



gousses d'ail au-dessus de leur porte. Normalement, je n'y aurais pas prêté attention. L'hiver est tellement rigoureux et les mutants du Chaos si nombreux que ça justifierait tant de précautions, mais on dit aussi qu'on aurait vu des hommes vêtus de noir et au visage très pâle.

— Je pense que cela ne fait aucun doute, reprit Rudgar. Les morts-vivants sont de retour.

Félix faillit en tomber de sa chaise.

— Comment cela, les morts-vivants ? demanda-t-il. Il se doutait de la réponse, mais il voulait l'entendre de vive voix.

— Les descendants des von Carstein. Les buveurs de sang, répondit Johan en parcourant la tablée du regard.

— Des vampires ? s'étonna Max Schreiber. Vous parlez de vampires ? Rudgar lui adressa un sourire acide, dévoilant à peine ses dents.

— Vous êtes en Sylvanie, mon cher. La terre des Comtes Vampires.

Le silence tomba à nouveau. Même les serviteurs n'osaient plus bouger. C'était comme si quelqu'un avait éclaté de rire en pleines funérailles, ou exposé une vérité dont personne n'osait parler à haute voix.

Génial, se dit Félix. Des sorciers maléfiques, le Chaos qui déboule et maintenant, le retour des Comtes Vampires. Comment est-ce que je me suis fourré là-dedans ?

— Heu... Quelqu'un veut de mon bordeleaux ? demanda le comte Rudgar pour briser le silence et peut-être détendre l'atmosphère. Ses moustaches semblaient s'être allongées. Il ressemblait à quelqu'un venant d'apprendre que sa famille était atteinte de la peste et qu'il y avait une bonne chance pour qu'il l'attrape lui-même. Félix comprenait ce genre de sensation.

Max plongea les yeux dans sa coupe toujours pleine, comme pour y lire les secrets du futur. Gotrek se frottait ses énormes mains d'un air presque trop satisfait pour être honnête aux yeux de Félix. Ivan Petrovich semblait toujours aussi déterminé à retrouver sa fille. Félix était au trente-sixième dessous.

— Nous pourrions discuter de tout ceci plus tard, intervint la comtesse Gabriella d'une voix musicale dans laquelle pointait même ce qui

ressemblait à de l'amusement. Peut-être nos invités voudront-ils bien nous conter ce qui les a conduits jusqu'ici en ces temps troublés.

Max regarda Félix, tous deux se demandant lequel devrait s'y coller. Félix invita Max à le faire d'un signe de la main. Le mage s'en sortirait sans nul doute mieux que lui. Et le mage se lança donc. Il raconta le kidnapping d'Ulrika et la poursuite engagée à travers la lande gelée. Il dut également aborder le siège de Praag et l'invasion du Chaos.

Les nobles sylvaniens restèrent silencieux même après la fin du récit, se regardant les uns les autres. La plupart semblaient plutôt calmes, mais Félix fut certain de lire de la peur dans leurs yeux, et il avait pu constater que ces gens-là n'étaient pas du genre à s'émouvoir facilement.

— C'est un récit de fin du monde, dit finalement le comte Swartzhafen.

— Une époque terrible, appuya le baron Leicheberg. Bien plus terrible que je ne l'imaginais.

— L'Empereur va mobiliser ses armées, tenta Max. Je suis sûr qu'au printemps prochain, il fera route pour affronter l'ennemi.

— Si cela peut l'amuser, dit Rudgar. Aucun de nous ne se joindra à lui.

Pour Félix, cela ressemblait bien à un outrage flagrant. Les nobles étaient toujours les premiers à vous bassiner les oreilles avec leurs droits et leurs privilèges, mais ils oubliaient trop souvent leurs devoirs, et l'un d'eux était de défendre l'Empire quand celui-ci les appelait. De tous ceux présents, seul Rodrik sembla remarquer que Félix les regardait, et il eut la bonne grâce de paraître embarrassé.

— Ce n'est pas que nous ne voulons pas, intervint-il rapidement. Je ne demanderais rien de mieux que de chevaucher au côté de l'Empereur au combat, mais notre devoir nous intime de rester auprès de notre peuple. Si les morts-vivants sortent à nouveau au grand jour, ce sera à nous de les renvoyer dans la tombe d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Bon, le ton de la fin de son discours avait été moins confiant que le début. Félix n'en fut pas surpris. Si ses souvenirs de l'histoire de l'Empire étaient exacts, la dernière fois que les Comtes Vampires avaient fait parler d'eux, il avait fallu engager la totalité des ressources militaires de la nation pour les repousser, et de longues années avaient ensuite été

nécessaires pour panser les plaies et reconstituer les effectifs.

— Je suis d'accord avec vous, jeune Rodrik, dit le vieillard aux cheveux blancs, le comte Swartzhafen. Il toussa avant de continuer. Ce ne sera pas très bon pour l'Empire si ses armées marchent à la rencontre des hordes venues du nord pour se retrouver avec une force de morts-vivants sur ses flancs. Ce serait un véritable désastre.

Félix n'était pas un expert en stratégie militaire, mais cela semblait sensé. Avec un tel ennemi face à soi, toute menace sur vos lignes de ravitaillement ou sur vos arrières serait catastrophique. Et d'autres choses lui revenaient au sujet des armées des Comtes Vampires : elles étaient constituées de cadavres ambulants, animés par la plus noire des magies. La neige hivernale ne les ralentirait pas le moins du monde, ce serait même une parfaite saison pour elles. Les forces de la Nuit s'étaient trouvé un redoutable allié.

— Le mieux que nous puissions faire pour aider l'Empire est d'écraser les morts-vivants avant qu'ils ne deviennent trop puissants, puis ensuite, nous pourrons aller aider les armées impériales.

— Prions que cela soit possible, souffla la comtesse Gabriella.

Toutes les personnes présentes firent le signe du marteau par-dessus leur épaule. Toutes, à part Gotrek qui ne faisait que marmonner en sirotant son vin. La comtesse se pencha en avant et une lueur étrange illumina ses yeux bleus.

— J'ai le sentiment que les dieux nous ont donné un coup de pouce. Ce n'est pas par hasard si nos amis sont là aujourd'hui.

Félix remarqua que Max et Gotrek s'étaient tournés vers elle. Ivan semblait étudier le contenu de sa coupe, mais quelque chose en lui trahissait sa réelle attention.

— Que voulez-vous dire ? interrogea Max.

— Ce nom d'Adolphus Krieger ne nous est pas inconnu ici, commença-t-elle.

— C'est un nécromancien ? siffla Max.

— Pire. C'est un mort-vivant. Un dangereux descendant de la lignée des von Carstein.

— Ce qui signifie exactement ? demanda Félix. Il lui fallait

absolument participer activement à la discussion afin de lutter contre cette terreur qui menaçait de l'emporter.

Krieger était un vampire ! Voilà qui expliquait beaucoup de choses : son incroyable vivacité ainsi que sa terrible force, et cela rejoignait également cette rumeur au sujet de ces crimes horribles qui s'étaient déroulés à Praag et dont les victimes avaient été retrouvées vidées de leur sang. Il se souvint de la manière dont cette fille, Nella, avait mentionné cette odeur de cannelle et ce poudrier qu'il avait vu dans les mains de Krieger dans la crypte.

Le rire de la comtesse eut des accents presque cristallins.

— Pardonnez-moi, Herr Jaeger. À cette table, il est facile d'oublier que d'autres ne partagent pas notre intérêt envers les morts-vivants, ainsi que nos connaissances en cette matière. C'est un sujet avec lequel grandit tout noble sylvanien.

— J'pensais que tous les nobles d'ici étaient des vampires, glissa Gotrek d'un regard de travers. Ce n'était pas de la meilleure des courtoisies, mais Félix lui-même avait toujours entendu dire la même chose. Mais l'essentiel de ses connaissances en ce domaine lui venaient d'une nourrice qui adorait terrifier les enfants dont elle s'occupait avec ce genre d'histoire.

La remarque du Tueur avait cependant jeté un froid. Rodrik porta la main à son épée et seul un regard de la part de son père le dissuada de défier Gotrek sur-le-champ.

— Vos connaissances datent un peu, répondit le baron Leicheberg. Il posait sur le Tueur un regard suffisant, comme s'il était un cafard s'aventurant sur la nappe d'une table à manger. Gotrek ne releva pas l'offense, peut-être parce qu'il ne s'en rendit pas compte. Il avala une autre goulée de vin et émit un rot sonore. Il fallut cette fois-ci la main ferme de son père sur l'épaule de Rodrik pour le retenir. Visiblement, le vieil homme n'avait aucun doute sur l'issue d'un combat singulier entre son fils et le Tueur. Félix ne pouvait l'en blâmer, il était du même avis.

— Et j'vois qu'vous êtes bien rapide à me corriger, lança Gotrek.

— Il y a deux siècles, vous auriez sans doute été dans le vrai, répondit le comte de Swartzhafen. À cette époque, cette terre était en effet sous le

joug des Comtes Vampires et de leurs alliés. Mais après Hel Fenn, ils ont été... exterminés, et l'Empereur a rendu ces fiefs à de plus honorables vassaux.

Félix se souvenait avoir lu quelque chose à ce sujet à la bibliothèque d'Altdorf, même si l'ouvrage en question ne s'engageait pas trop sur l'honorabilité annoncée desdits vassaux. Il se contentait de désigner quelques maisons nobles désargentées et de lointains héritiers qu'il avait fallu aller chercher pour reprendre la gouvernance de la province. Car il fallait être très courageux ou désespéré pour accepter un tel fardeau.

— J'ai entendu quelques histoires au sujet des vampires en Sylvanie qui remonteraient à un passé bien plus récent que Hel Fenn, intervint Max. D'après des sources plutôt fiables, ils auraient régné sur plusieurs gros domaines jusqu'à très récemment. Je crois même que les templiers du Loup Blanc ont assiégé Château Regrak lorsqu'il fut découvert que son occupant était un buveur de sang, et cela ne remonte pas à plus de dix ans.

— Regrak était en effet un buveur de sang, admit le comte Swartzhafen, mais il était tout aussi mortel que vous et moi. Il pensait que consommer du sang de vierge lui apporterait la jeunesse éternelle et des pouvoirs mystiques. Pour autant que je le sache, il n'en a rien été. Croyez-moi, s'il s'était agi d'un authentique vampire, les templiers auraient eu bien plus de mal à le vaincre.

— Cependant, nos invités n'ont pas tout à fait tort, intervint alors la comtesse. Il y a eu d'autres événements de ce genre et des signes de la présence de morts-vivants en Sylvanie depuis Hel Fenn. Si ces événements sont moins nombreux que ce que la croyance populaire veut bien laisser penser, ils n'en reposent pas moins sur des faits.

— Mais vous n'avez pas répondu à ma première question, comtesse, lui répondit Félix. Que vouliez-vous dire en parlant de la lignée des von Carstein ? Lui-même se rendit compte au ton de sa voix qu'il était dans un état d'ébriété avancé. Rien de surprenant, cela dit, cela faisait des jours qu'il était malade et il n'avait pas bu une goutte de vin de tout le voyage. Il n'était plus habitué.

Il fut surpris d'entendre Max répondre. Sans doute ne pouvait-il

s'empêcher d'étaler sa connaissance, comme à chaque fois qu'il en avait l'occasion.

— Les spécialistes sur ce sujet pensent que les morts-vivants peuvent être... classifiés, je ne vois pas de meilleur mot, en différentes lignées. Ils pensent qu'il s'agit de descendants des premiers vampires de la cité de Lahmia, dans le royaume de Nehekara, créée par Nagash il y a trois mille ans environ. Chaque lignée est supposée avoir hérité de certains traits de son ascendance, certains points forts comme certaines faiblesses.

Félix lut une pointe d'amusement dans la manière dont la comtesse regardait Max, mais aussi un certain respect et de l'intérêt. Il en fut un peu jaloux. Il s'agissait d'une très belle femme. Il ressentit alors un certain dégoût de lui-même. Comment pouvait-il avoir de telles pensées alors qu'Ulrika était entre les mains d'un individu qui s'avérait être bien pire qu'un simple magicien dément et maléfique ? Mais son côté cynique rétorqua que se sentir honteux n'allait en rien changer la réalité de la situation.

— Vous êtes une personne très instruite, Herr Schreiber. Je suis surprise. Voilà un domaine plutôt méconnu du grand public. Il faudra que vous me racontiez un jour d'où vous viennent toutes ces connaissances.

Max lui adressa un salut de la tête.

— Merci. J'ai étudié certains domaines sombres et plus ou moins interdits, et...

— Mais vous avez cependant tort sur un point.

— Tort ?

— Les vampires n'ont pas été créés par Nagash. Il s'agissait de puissants mages qui ont acquis une certaine part de ses connaissances au cours des guerres de l'Aube des Temps.

Max semblait peu convaincu mais il garda le silence.

— C'était une époque au moins aussi troublée que celle que nous vivons actuellement.

— Mais, pour en revenir à la lignée des von Carstein ? insista Félix qui attendait toujours la réponse à sa question.

— C'est l'une des lignées vampiriques principales, lui répondit enfin la comtesse. Au sein de l'Empire, c'est même sans doute la lignée

dominante.

— Le nom en tout cas est réputé, à cause de ces guerres des Comtes Vampires et tout le reste.

— C'est pour cela que cette lignée est ainsi nommée. Vlad von Carstein a été le plus célèbre d'entre eux, et la légende a fait en sorte que toute sa progéniture porte le même nom.

— Vous semblez ne pas approuver ceci, intervint Max.

Ça, c'est digne d'un de ces érudits, se dit Félix. Toujours à se chamailler pour une question de terminologie alors que l'individu en question avait été responsable de massacres à grande échelle et de plans de conquête qui provoquèrent la mort de dizaines de milliers de personnes.

La comtesse se contenta de hausser les épaules, un geste qu'il avait vu faire par de nombreux marchands bretonniens avec lesquels traitait son père.

— Cela n'a aucune importance, reprit-elle. Nous ne savons rien des antécédents des von Carstein. Il fut le premier portant ce nom à atteindre une certaine notoriété. Depuis, ses descendants sont plutôt actifs, particulièrement ici, en Sylvanie.

— Et particulièrement tout récemment, fit remarquer Félix. Je me demande bien pourquoi.

— C'est quelque chose qu'il nous faut découvrir, répondit le comte Rudgar. Il en va d'innombrables vies.

Et surtout les nôtres, pensa Félix. Il devait faire de gros efforts pour rester concentré malgré le vin et ce sentiment de bien-être résultant de toute cette succulente nourriture ingurgitée, surtout après le régime drastique suivi depuis qu'il avait quitté Praag.

— Mais vous semblez en savoir un peu plus que nous sur cet Adolphus Krieger, reprit-il en prenant garde de bien articuler. Peut-être pourriez-vous nous faire profiter de ce que vous savez ?

— Plus tard, dit la comtesse. La journée a été longue et je suis certaine que nous sommes tous fatigués. Tout cela pourra bien attendre demain. Il est des choses dont il vaut mieux discuter quand le soleil est haut.

Et compte tenu des circonstances, Félix n'y trouva rien à redire.

La chambre était de dimensions plutôt généreuses, fraîche et dominée par l'énorme portrait d'un noble sylvanien au regard froid, presque meurtrier. Félix envisagea pendant quelques instants de chercher s'il n'existait pas de passage secret. Dans ces vieux contes, les châteaux sylvaniens étaient truffés de couloirs dissimulés, mais il avait froid et tenait à peine debout, tant à cause de la fatigue qu'à cause du vin. Il prit tout de même la précaution de barricader sa porte et de poser son épée contre le mur, bien à portée de main.

Il ne lui fallut pas longtemps pour sombrer dans un sommeil profond, juste après avoir cru entendre hurler les loups au loin.



# SEPT

Il faisait sombre. Le carrosse glissait facilement et silencieusement dans la nuit. Derrière lui, suivaient les loups, volant littéralement dans la neige tels des spectres. Leurs yeux luisaient de maléfice, leur respiration libérait des petits nuages de vapeur. Une incarnation de férocité et de bestialité. Ils avaient quelque chose de surnaturel depuis qu'ils étaient tombés sous la domination du vampire.

Ulrika comprenait ce qu'ils ressentait. Elle était en pleine confusion. Ses émotions tourbillonnaient dans sa tête et elle avait parfois le sentiment que la noirceur de la nuit avait envahi son esprit et son âme. Qu'elle haïssait Krieger. Et elle l'admirait aussi. Il était arrogant, sûr de lui, dominateur, suffisant envers ce qui rampait à ses pieds, ce qui pour lui était le cas de toute la création. À n'en pas douter, ses ambitions n'avaient rien d'honorables, mais elle avait parfois la tentation d'y prendre sa part.

Lorsqu'elle cessait de trop réfléchir, revenait l'évidence de devoir s'échapper de ce carrosse, de s'enfuir, ou de trouver un moyen de le tuer.

Mais tout ceci lui était impossible. Il était trop fort, trop puissant. Elle avait plus d'une fois tenté de le poignarder, mais il l'avait systématiquement désarmée comme si elle n'avait été qu'une enfant jouant avec ce qu'elle ne devait pas. À deux reprises, elle avait essayé de s'enfuir dans la neige et de se perdre dans les bois enneigés. Elle avait couru aussi vite qu'elle avait pu, sans même envisager qu'elle risquait de mourir de froid ou de faim.

La première fois, il avait simplement suivi sa trace, l'avait retrouvée dans la nuit et simplement rapportée au carrosse. Elle n'avait pas plus pu résister qu'une souris pourchassée par un chat. La seconde fois, elle avait cru avoir réussi, mais le froid avait eu raison d'elle et elle avait perdu connaissance dans la neige. Elle s'était réveillée sur la banquette de cuir rembourrée, réchauffée grâce à un quelconque sortilège et presque certaine qu'il aurait pu la rattraper à n'importe quel moment. Il semblait

jouer avec elle, lui avait laissé croire qu'elle était parvenue à lui échapper, pour mieux balayer tous ses espoirs. Le plus étonnant était qu'aucun des serviteurs n'avait rien tenté contre elle, comme s'ils avaient reçu l'ordre de ne pas s'interposer.

Son dernier espoir avait été de profiter d'une halte dans un village, mais cela faisait bien longtemps qu'ils ne s'y attardaient plus, Roche et les autres se chargeaient de se procurer tout ce qu'il leur fallait pendant qu'elle était immobilisée par le regard hypnotique du vampire et sa poigne de fer. Elle ne pouvait même pas crier, et ce comportement l'inquiétait au plus haut point.

Sa captivité avait également des conséquences bien plus sombres. Dans les bras du vampire, elle éprouvait une extase comme elle n'en avait jamais connu auparavant, un plaisir bien plus intense que ce qu'elle avait jamais éprouvé. Elle avait entendu dire que certains dévots du dieu démon Slaanesh ne pouvaient plus échapper à certaines drogues et y devenaient totalement dépendants. Elle commençait à suspecter qu'il en était de même pour elle. Parfois, elle s'impatientait que tombe la nuit et lorsque Krieger ne venait pas prélever un peu de son sang, elle était déçue. Elle éprouvait d'autres fois de la jalousie en le voyant descendre d'un autre carrosse, affichant ce regard rassasié.

Et il y avait pire. Elle savait qu'il était conscient de tout ceci. Les regards amusés qu'il lui lançait parfois étaient plus criants qu'un discours. Il semblait persuadé de connaître son état d'esprit, comme si l'histoire ne faisait que se répéter une fois de plus, et qu'elle n'était que la centième femme à tomber sous son emprise.

Cela alluma une étincelle de résistance dans sa conscience. Elle n'était pas du genre à tomber sous l'influence de qui que ce soit. Elle n'allait pas devenir une victime consentante. Il allait avoir bien des surprises. D'une manière ou d'une autre, tôt ou tard, elle trouverait un moyen de lui échapper et alors là...

Et alors là, quoi ? D'autres paramètres méritaient d'être considérés. Elle était loin de chez elle, sans aucun sou, ni équipement, ni connaissance. Ils devaient avoir atteint cette terre corrompue de Sylvanie, une contrée sur laquelle couraient de bien sombres légendes. Pas le

meilleur endroit à traverser en plein hiver. Des loups les suivaient à la trace et sans la protection de Krieger, ils ne feraient qu'une bouchée d'elle. Elle risqua un coup d'œil par la fenêtre, Krieger était là, marchant au milieu des bêtes. Un prédateur au milieu des prédateurs.

Le fait de le voir fit ressurgir ses pensées les plus noires, et avec elles, les pires tentations. Dernièrement, il s'était adressé à elle en des termes bien plus positifs, il lui avait même fait une offre. Il ne s'agissait pas de bijoux ou d'or, mais la puissance de l'immortalité. Il l'avait fait en affichant son air moqueur habituel, alors elle ne savait pas s'il pensait ce qu'il disait ou s'il ne faisait que jouer avec elle, une fois de plus.

Une telle offre ne l'intéressait pas du tout, c'était du moins ce qu'elle se disait à elle-même. L'immortalité ne lui disait rien, pas au prix de son âme, en tout cas. Elle n'était pas prête à prolonger sa vie en prenant le sang d'autrui. Elle n'avait aucune envie d'apprendre les secrets de la sombre sorcellerie. Non. Elle ne voulait rien de tout cela.

Mais avec le temps, elle avait réfléchi. Si elle devenait immortelle, elle pourrait un jour devenir l'égal de Krieger et connaître tous ses secrets, et alors elle pourrait échapper à son emprise et se venger de lui. L'immortalité pourrait lui offrir la force de réaliser cela. C'était là la seule tentation, ou du moins essayait-elle de s'en convaincre. Malheureusement, elle n'en était pas persuadée.

Parfois, lorsqu'il lui parlait, il semblait lui dévoiler un monde bien plus sombre mais plus grandiose, un monde qui avait jadis possédé une terrible beauté, dirigé par une sinistre aristocratie qui tenait sa cour dans des palais lugubres, avec une multitude de serviteurs prêts à exhausser leur moindre désir. Il lui parlait des endroits lointains qu'il avait visités, des choses qu'il y avait vues, bien plus que ne pourrait en voir n'importe quel mortel durant sa si courte vie.

Il avait parcouru la Terre des Morts et avait vu la grande Pyramide Noire de Nagash. Il avait entendu murmurer les trépassés dans leurs cités-nécropoles. Il était allé jusqu'aux limites des royaumes du Chaos et n'y avait rien vu qui ait pu l'effrayer. Il avait visité la Bretonnie, l'Estalie, la Tilée et chacune des contrées connues des hommes. Il avait discuté avec des peintres et des poètes célèbres, ainsi qu'avec des rois et

des reines de diverses statures. Il avait abordé la philosophie avec Neumann et devisé de poésie avec von Diehl, Sierck et Tarradasch.

Il possédait une connaissance et une sophistication capables de rendre tout homme qu'elle avait connu vile et insipide. Même Max ne résisterait pas à la comparaison. Bien sûr, ce dernier n'avait pas pris la vie de centaines d'innocents pour acquérir tout son savoir.

Krieger s'approcha du carrosse et en ouvrit la porte. Le froid glacé de la nuit entra avec lui. Il tendit une main et lui toucha la joue, elle recula, mais pas aussi vite qu'elle l'aurait aimé.

— As-tu réfléchi à mes questions ?

— Tu n'es pas un enseignant et je ne suis pas ton élève, lui répondit-elle. Je ne suis pas là pour répondre à tes questions.

Il sourit, dévoilant ses dents comme l'aurait fait n'importe quel mortel. Ses crocs étaient rétractés.

— Mais je ne t'ai pas demandé de répondre, juste d'y penser, corrigea-t-il d'une voix basse. Mais je sais que l'as fait. Comment pourrait-il en être autrement ?

Une fois de plus, cette confiance en soi, cette certitude qu'elle était incapable d'agir autrement que selon ses désirs à lui. Le plus ennuyeux était qu'il avait raison. Il avait une manière de poser les choses qui, combinée à la situation présente, faisait qu'elle ne pouvait diriger ses pensées que là où il le voulait. Elle se sentit une nouvelle fois comme un insecte pris dans une énorme toile d'araignée. Elle préféra l'ignorer, sachant très bien que tout ce qu'elle répondrait ne ferait que lui apporter une nouvelle victoire. Il renifla et porta son regard vers la lune.

Malgré ses efforts pour les rejeter, ces fameuses questions lui vrillaient l'esprit, comme si quelque chose d'extérieur s'attachait à les raviver. Il lui avait demandé quelle différence pouvait exister entre elle et lui. Lui préservait son existence en se nourrissant de la vie de mortels, elle faisait de même avec le bétail, les volailles et d'autres créatures vivantes.

La réponse avait tout d'abord semblé tellement évidente. Lui tuait des gens, des êtres doués de raison, avec leurs haines et leurs amours, leurs pensées et leurs passions. Il lui avait alors demandé comment elle pouvait être certaine que les animaux ne ressentaient pas la même chose. Après

tout, n'avait-elle pas avancé une fois que son vieux chien la comprenait parfaitement ?

— Serais-tu prête à tuer pour te défendre et pour défendre ta famille ? Tu n'as pas besoin de répondre, je sais déjà ce que tu vas dire. Mais elle lui répondit quand même, juste par esprit de contradiction.

— Bien sûr, que j'y serais prête.

— Quelle différence entre tuer pour se défendre et le faire pour prolonger sa vie ?

— La différence est que je ne serais pas l'agresseur. Je ne ferais que me défendre.

— Et pour protéger ta terre ?

— Je combattrais pour la défendre.

— Tu es donc en train de me dire que ta terre a plus de valeur qu'un être vivant ?

— Si cet être vivant désire s'en prendre à ma terre, oui.

Il secoua la tête, toujours avec ce même sourire moqueur.

— Et si tes alliés te demandent de l'aide, tu tuerais pour défendre leur terre ?

— Ce serait une question d'honneur.

— Alors maintenant, c'est au tour de ton honneur d'avoir plus de valeur qu'un être vivant. Je pense que je suis plus franc que toi. J'admets sans peine que ma propre existence a plus de valeur que n'importe quelle autre.

— C'est ton privilège, lui répondit-elle. Que se passe-t-il si tu crois une autre personne qui a la même opinion que toi ?

— Tu connais déjà la réponse.

Ulrika garda le silence. Elle avait très bien compris que ces questions n'étaient qu'un jeu de plus pour lui, afin de la faire se sentir inférieure et briser sa résistance. Elle ne comprenait cependant pas pourquoi cela avait tant d'importance pour lui, à moins ce ne se soit par pur sadisme.

Elle n'avait jamais pensé suivre une philosophie particulière. Ce n'était pas le genre de préoccupation que pouvait se permettre la fille d'un noble frontalier de Kislev. Elle n'avait jamais eu besoin que de savoir comment gérer un domaine et manier une arme, pas de répondre à

des questions métaphysiques. Elle était perdue, confrontée à un puzzle à la complexité qui dépassait tout ce qu'elle avait vécu jusque-là.

Elle était prête à admettre que la vie et la jeunesse éternelles n'étaient pas une perspective pour lui déplaire. Mais le prix à payer était bien trop élevé pour elle.

Adolphus Krieger souriait toujours. Comme s'il savait ce qu'elle pensait.

Son seul souhait était de lui plonger un poignard dans le cœur, mais elle imaginait que même si elle y parvenait, cela ne ferait aucune différence. Il semblait tellement invulnérable.

Max regardait le soleil se lever par-dessus les murs de Waldenschlosse. Il ne se sentait pas au mieux. Tout ce qu'il avait avalé la nuit dernière lui restait sur l'estomac. Il n'avait pas récupéré de son examen de l'Œil de Khemri. Il invoqua une vrille de pouvoir et l'enroula autour de ses épaules, afin de se protéger un peu du froid, pour se réchauffer. Ses vieux maîtres en seraient tombés à la renverse de le voir user de magie juste pour cela, mais, à l'instant présent, il s'en moquait totalement.

La douce chaleur lui réchauffa la peau et redonna un peu de couleur à ses joues, mais elle n'atteignit pas son cœur. C'était peine perdue. L'endroit était suffisant pour glacer le sang de n'importe qui. Le donjon était perché au sommet d'un éperon rocheux. Au fur et à mesure que reculait l'ombre de la nuit, se dévoila en dessous la ville. Mais comment décrire ce qui n'était en fait qu'un amas de ruines à moitié désert ? Waldenhof ressemblait moins à une cité qu'à une prison ou un camp de réfugiés jetés hors de chez par un quelconque cataclysme, et n'attendant qu'un autre plus terrible encore ne s'abatte sur eux.

Au loin, au-delà des murs décrépits de la cité, une forêt s'étendait à perte de vue. Il ressentait comme une présence en elle, comme s'il s'y cachait un monstre très ancien et qui n'attendait qu'une opportunité pour frapper. On disait que les bois de Sylvanie avaient été le refuge de sinistres créatures depuis l'époque de Sigmar. Pour Max c'était très facile à croire. Pas même les panaches de fumée qui montaient des quelques maisons encore habitables ne parvenaient à le rassurer. La ville semblait

encore plus délabrée en plein jour que de nuit.

Max aurait pensé mieux dormir la nuit dernière. Il était après tout dans un vrai lit, dans une vraie chambre, réchauffée par un vrai feu. Mais les cauchemars avaient été incessants, et il avait tellement pris l'habitude de dormir sur un sol dur, qu'il avait passé sa nuit à se tourner et se retourner. Il se sentait oppressé et avait presque du mal à respirer. Peut-être couvait-il quelque chose, mais le rapide examen physique effectué sur lui-même n'avait rien révélé de ce genre. Ses sortilèges de protection semblaient toujours actifs et il doutait que les miasmes de la peste aient pu les franchir. Peut-être était-il juste inquiet et fatigué.

Il invoqua alors le sort de localisation de l'Œil de Khemri. Il avait cessé de se déplacer, comme il le faisait généralement à cette heure chaque jour. Cela répondait au moins à une question. Si Krieger était un buveur de sang, voilà pourquoi il ne voyageait que de nuit. Max pria pour que le vampire ait enfin atteint son but et qu'ils arrivent très bientôt à trouver sa piste. Il semblait maintenant logique que la Sylvanie soit sa destination finale. Mais il restait une autre question : quel plan terrible avait-il l'intention de mettre à exécution une fois qu'il serait arrivé à destination ? Sans doute voulait-il utiliser l'Œil de Khemri dans un but innommable.

Max vit Félix s'approcher sur les remparts. Il semblait encore plus mal en point que lui. Il était pâle, le front en sueur malgré le froid mordant. Ses cheveux étaient en désordre et il ne s'était pas rasé. Il tenait sa cape rouge serrée sur ses épaules et toussa plusieurs fois. Il s'approchait avec la démarche d'un vieillard, effectuant chaque pas l'un après l'autre, en faisant attention à ne pas glisser. Sage précaution, se dit le magicien. La pierre était gelée et un vol plané jusque dans la cour en bas eût été fatal.

— B'jour Max, vous êtes bien matinal, lui dit-il. Sa voix était enrouée et sa respiration sifflante.

— Je n'ai pas très bien dormi.

Félix parvint à esquisser un sourire.

— Vous avez l'air autant en forme que moi.

— J'allais vous dire la même chose.

— Quel endroit déprimant.

— Ça aussi, j'allais le dire.

— Cela dit, la saison doit y être pour quelque chose. On est en plein cœur de l'hiver, les hordes du Chaos sont en marche, celles des morts-vivants se rassemblent et nous sommes entre les deux. C'est drôle, quand j'étais enfant, je rêvais de vivre des aventures comme celles des romans que je lisais. Aujourd'hui, je suis justement dans l'une de ces aventures et je ne rêve que d'une chose : me retrouver chez mes parents.

— Ce sont des jours bien sombres, répondit Max. À sa grande surprise, Félix éclata de rire, des rires entrecoupés de quintes de toux.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? lui demanda-t-il.

— Rien. Parfois, vos remarques sont vraiment celles d'un magicien. Vous aviez vraiment l'intention de lancer une prophétie ?

— Je ne pense pas que vous soyez dans le bon état d'esprit pour l'entendre. Je vais plutôt attendre qu'il fasse à nouveau nuit et que les loups hurlent au loin. Peut-être alors en tremblerez-vous comme il se doit.

— Je tremble déjà bien assez comme ça.

Max porta son regard vers l'horizon. Au loin, un énorme nuage de fumée noir s'élevait.

— Vous voyez ça, là-bas ? Qu'est-ce que c'est ? Mais il connaissait déjà la réponse à sa question. C'est probablement un feu de cheminée, non ?

Félix secoua la tête.

— Non, le nuage est trop gros et trop noir. Ça n'a rien d'un foyer ordinaire, à moins que l'incendiaire n'ait mis le feu à tout son quartier pour se réchauffer. Cela dit, c'est ce que je ferais si j'étais à sa place.

Un cor sonna au sommet de l'une des tours de garde. La sonnerie fut renvoyée par les autres tours.

— On dirait bien que nous ne sommes pas les seuls à l'avoir remarqué, commenta Félix.

En quelques minutes, une compagnie d'hommes d'armes fut rassemblée dans la cour.

— Peut-être devrions-nous aller voir si nous pouvons aider, proposa Félix sans grand enthousiasme. Il toussa longuement, puis tous deux se



dirigèrent vers les escaliers.

Max vit alors une foule s'approcher du château ; elle avait émergé des rues de la ville délabrée. On aurait dit que ces gens couraient pour sauver leur vie. Elle était composée d'hommes, d'enfants et de femmes serrant des nourrissons sur leur poitrine. Certains hommes brandissaient des fourches et d'autres armes, et avaient jeté sur leurs épaules des sacs rapiécés qui devaient contenir leurs seules richesses. La peur se lisait sur chaque visage. Les habitants des maisons les plus proches du château sortirent eux aussi pour grossir la foule. Les premiers atteignirent les lourdes portes et implorèrent leurs maîtres de les laisser entrer.

— On dirait qu'il y a eu un nouveau raid, cette nuit, dit la comtesse. Elle venait elle aussi de sortir dans la cour et s'adressait à Félix et à Max. Ce dernier la regarda. Elle avait le teint pâle et était d'une beauté époustouflante sous le soleil matinal. Une aristocrate typique, mais il y avait quelque chose en elle qui le chiffonnait.

— Rudgar et ses hommes vont aller voir ce qui s'est passé, même si je doute qu'ils trouvent quoi que ce soit. Les créatures se sont déjà évanouies dans les bois. C'est ce qu'elles font toujours. Elles sont assez douées.

À peine avait-elle terminé que Rudgar, Rodrik et un groupe de chevaliers franchirent les portes et partirent au triple galop comme s'ils pourchassaient un gibier. Quelques-uns poussèrent même des cris de joie ou soufflaient dans des cornes. On aurait dit une chasse à courre. Max n'était pas convaincu par leur tactique. Pourquoi en effet avertir autant l'ennemi que vous arrivez ? Le comte et son fils ne lui avaient pas semblé être d'une grande intelligence, mais cela confirmait ses soupçons. Gotrek et Snorri dévalaient un autre escalier, l'un finissant même de s'habiller et ayant du mal à tenir à la fois ses armes et la ceinture de son pantalon. Ils avaient l'air aussi heureux que des jouvenceaux à leur premier rendez-vous.

— Dépêchez-vous, leur lança Max d'où il était. Vous pourriez bien arriver trop tard !

Les deux Tueurs lui adressèrent à peine un regard, vraiment trop

inquiets qu'il puisse avoir raison, et partirent en trottinant en direction de l'endroit d'où montait la fumée. Max entendit Félix tousser dans son dos, puis il commença à prendre la direction de la bretèche. Toujours ce serment à respecter, se dit Max.

— Attendez ! leur cria la comtesse. Prenons des chevaux à l'étable. Nous y serons plus rapidement.

Max imagina qu'elle s'adressait aussi à lui, et fit ce qu'on lui avait ordonné, sans même réfléchir. Elle avait eu dans la voix un ton qui imposait l'obéissance.

Il leur fallut vingt bonnes minutes à travers les rues recouvertes de neige pour atteindre le secteur de la ville où les faubourgs touchaient aux bois environnants. Tout autour, depuis leur pas de porte en plus ou moins bon état, des habitants apeurés les regardaient passer. La respiration de Max dessinait des petits panaches de vapeur. Sa monture le transportait sans problème. Chevaucher le rendait presque euphorique et il en arrivait à comprendre l'empressement des jeunes nobles un peu plus tôt.

— Vous avez l'air bien sombre, Herr Schreiber, lui dit la comtesse Gabriella. Il y a une raison à cela, ou est-ce votre air habituel ?

Max se força à esquisser un sourire, cela l'aida aussi à se décontracter. Cette comtesse était bizarre, mais nul n'était besoin de jouer au rustre. Cela n'aurait servi à rien. Et d'ailleurs, qui était-il pour la juger ? Il la connaissait à peine, après tout.

— Je suis inquiet. Au sujet d'Ulrika et à cause d'Adolphus Krieger.

— Vous avez raison de l'être. C'est un personnage sournois.

Max lui jeta un regard. Dans l'air frais matinal, elle ne semblait plus aussi jeune qu'il l'avait cru au premier abord. Derrière le voile, des petites rides prolongeaient ses yeux. Un maquillage appliqué avec expertise parvenait à les atténuer, mais elles étaient bel et bien là. Et ses cheveux étaient un peu trop brillants pour être de leur couleur naturelle. Elle devait avoir une bonne dizaine d'années de plus que lui, estima-t-il.

— Dites-vous cela en connaissance de cause ? Max avait demandé cela sans même savoir pourquoi. Les mots étaient sortis tout seuls. Félix lui envoya un regard de reproche. Peut-être le ton de sa question avait-il pu

paraître irrespectueux, mais de toute façon, le mal était fait. Cette femme l'intriguait vraiment.

— Si on veut, lui répondit-elle tout de même. C'est un vieil ennemi de la famille de mon époux. Ou du moins, ils sont un vieil ennemi de la sienne.

— Et pourquoi ?

— L'Empereur nous a accordé le château qu'il occupait avant les guerres des Comtes Vampires, avant que quiconque ne connaisse sa vraie nature. Il a mal pris la chose et a juré de se venger sur toute la descendance.

— Et il doit être du genre à tenir ses promesses, commenta Félix. Il y avait une pointe d'ironie dans sa remarque.

— Vous ne comprenez pas tout à fait, Herr Jaeger. Vous n'avez aucune idée de la manière dont fonctionnent les morts-vivants. Ils ont l'apparence des mortels, mais ils sont totalement différents. Ils ne sont pas sains d'esprit, selon votre point de vue sur la santé mentale. Leur nature affecte leur mental. Si vous pouviez lire leurs pensées, elles vous seraient aussi incompréhensibles que celles d'une... araignée, par exemple.

— En effet, ça doit être plutôt ardu, admit Félix. Toute trace d'ironie avait disparu.

— Les morts-vivants sont des créatures dont l'idée nous met mal à l'aise. Ce sont des prédateurs et les mortels sont leurs proies. Ils sont poussés par des motivations que les êtres vivants ne peuvent appréhender.

Max faillit en frissonner d'horreur. Quelque part, Ulrika était aux mains d'une telle créature et c'était la moins pire des hypothèses, l'autre étant que ce monstre l'avait déjà vidée de tout son sang pour prolonger son existence. Une rage froide naquit dans son cœur. Si c'était ce qui était arrivé, ce Krieger paierait pour cela, même si ça devait lui prendre toute sa vie à lui. Il le pourchasserait et mettrait un terme à son existence impie. Il avait beau être aussi puissant qu'il le voudrait, il découvrirait tôt ou tard qu'il existait d'autres puissances en ce bas monde.

Il tendit sa conscience vers le lien de localisation du talisman. Il était là. Il le ressentait toujours. Puis soudain, il sentit l'envie de quitter cet

endroit et de se remettre en chasse. Il perdait son temps. Chaque battement de cœur pouvait avoir une importance vitale. Mais il repoussa cette pensée. Cette femme pourrait bien lui apprendre deux ou trois choses qui pourraient l'aider. Mieux valait connaître son ennemi, surtout si celui-ci était aussi puissant et dangereux qu'il redoutait que ne le fût Adolphus Krieger. S'attarder ici quelques heures de plus ne ferait pas grande différence. Un peu de repos lui permettrait ensuite d'avancer plus rapidement les jours prochains et ce seul paramètre justifiait à lui seul ce contretemps.

Du moins essayait-il de s'en convaincre, parce qu'il ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable.

— Vous pouvez m'en dire davantage sur Krieger ?

— Pour le peu que l'on en sache, il était l'un des suivants de confiance de von Carstein. Il commandait ses armées sur le champ de bataille durant la grande guerre hivernale. On dit même que von Carstein le redoutait un peu. Il a disparu après Hel Fenn. Beaucoup pensèrent qu'il avait péri avec les autres, mais la famille de mon époux en avait fortement douté à l'époque.

— Et pourquoi cela ?

— Certains événements. Les gens de la famille mouraient dans des circonstances mystérieuses et chaque fois, des témoins racontaient avoir vu quelqu'un ressemblant à Krieger. On commença à raconter que son fantôme était revenu hanter la famille. D'autres savaient qu'il existait toujours et jouait avec eux. Les morts-vivants ont l'éternité pour exercer leur vengeance et ils adorent agir de la sorte. À côté d'eux, un chat jouant avec une souris est un modèle de mansuétude.

Et elle continua à leur parler, leur racontant les innombrables crimes de Krieger et les anecdotes familiales. Au fur et à mesure, Max commença à se faire une image de Krieger qui lui glaçait le sang. Et cet être avait mis la main sur l'amulette de Nagash ! Si on mettait de côté la nécessité de secourir Ulrika, celle de faire en sorte de lui arracher l'objet des mains aurait suffi à justifier la chasse.

Félix écoutait la comtesse et les interventions de Max. Il toussait de plus en plus. Il était perclus de courbatures, mais parvenait à rester en

selle et portait son attention sur les environs immédiats. S'il se promenait des hommes-bêtes, il voulait les voir avant qu'eux ne le fassent. Ces rues à moitié abandonnées étaient l'endroit parfait pour une embuscade. Et où étaient passés les Tueurs ? Ils ne les avaient pas dépassés en route, mais Gotrek et Snorri avaient pu prendre un raccourci.

Malgré son rhume, il sentit une odeur de brûlé. Ils étaient plus proches de l'endroit qu'il ne l'aurait cru. Dommage. Il avait quelques questions à poser à la comtesse. Elle semblait la mieux informée de tous les nobles sylvaniens, même s'il voulait bien croire que chacun d'eux détienne les réponses à ses interrogations. Il voulait en savoir plus sur ces morts-vivants et la lignée des von Carstein, surtout depuis qu'il avait la froide certitude qu'il lui faudrait un de ces jours prochains se retrouver à pourchasser Krieger et ses semblables. De tels épisodes avaient trop souvent ponctué sa carrière de camarade de Tueur.

Il lui fallait savoir quelles histoires au sujet des vampires étaient vraies et lesquelles n'étaient que des racontars de concierge, et les Sylvaniens étaient les mieux placés pour le lui dire ; sans compter que le moment était idéal pour cela.

— Dites-moi, comtesse, est-il vrai que les morts-vivants sont bien plus forts physiquement qu'un homme ordinaire ? Assez forts pour arracher un cœur battant à mains nues ?

Max ne montra aucune contrariété que sa conversation fût interrompue de la sorte et il semblait même attendre que la comtesse réponde. Elle réfléchit quelques secondes durant.

— Certains le sont sans doute. Krieger l'est... du moins à en croire les vieilles histoires.

Génial, se dit Félix. Je me suis tenu à trois pas d'un homme qui aurait pu m'écorcher vif de ses mains, et j'étais même prêt à l'affronter. Et peut-être cela se reproduira-t-il.

— Pourquoi dites-vous que seulement certains le sont ? s'intéressa Max. C'était une fichue bonne question et Félix s'en voulut de ne pas y avoir pensé lui-même.

— Les morts-vivants sont de natures assez diverses, bien plus que les humains. Il court de nombreuses histoires à leur sujet et à n'en pas

douter, certaines reposent sur une part de vérité. Simplement, chacune ne détient pas l'entière vérité sur chaque buveur de sang.

— Ah oui ? Par exemple ?

— Par exemple, on raconte qu'ils ne peuvent pas supporter que l'on fasse le signe du marteau, ou qu'ils ne peuvent franchir une fenêtre entourée d'herbe à sorcière. C'est vrai pour certains. Il existe des rapports très circonstanciés sur des morts-vivants fuyant devant des prêtres de Sigmar qui leur présentaient des symboles saints, mais il en existe tout autant décrivant que dans des circonstances analogues, les prêtres ont été mis en pièces malgré les symboles saints et tout le reste.

— Je serais surpris que toutes ces histoires parlent du même individu, objecta Max. La comtesse lui glissa un regard approbateur. Félix ne comprenait pour sa part pas le moins du monde où le sorcier voulait en venir. Il regretta d'avoir autant mal à la tête, et que la cavalcade de son cheval lui donne autant mal au cœur.

— Et vous auriez raison, Herr Schreiber. Et quand ces histoires se recourent, la confusion est d'autant plus facile.

— Il existe quelques explications possibles, dit Max. Ces différences de comportement pourraient résulter des variations de croyance des individus. Il arrive la même chose avec les sorciers, certains ne peuvent invoquer des sortilèges que s'ils ont leur bâton favori entre les mains. D'autres croient mordicus que leurs charmes n'auront aucun effet sur des prêtres ou des hommes portant le symbole du marteau et, le plus étrange, c'est que cela devient réellement le cas, alors qu'un autre sorcier n'aura aucun problème à réaliser l'un ou l'autre. La magie repose en grande partie sur la confiance que l'on a en soi et la force de la volonté, et les morts-vivants pourraient bien être plus affectés par la magie que certains sorciers.

— Oh ! Vous faites référence à la théorie de Karel Lazlo sur la force des croyances, commenta la comtesse.

Max sourit.

— Je croyais être la seule personne à cent lieues à la ronde à connaître l'existence de cet ouvrage, et surtout à l'avoir lu.

La comtesse remercia Max d'un léger salut de la tête pour ce

compliment.

— En Sylvanie, nous savons l'importance de l'occulte, et faisons en sorte de nous documenter à ce sujet.

Malgré ses pensées embrumées par la fièvre, Félix tenait à obtenir certaines précisions et il ne voulait pas que les deux autres fassent dériver la conversation sur ce qu'un philosophe mort depuis des lustres pouvait bien penser, même si dans des conditions normales, il se serait lui-même laissé entraîner dans cette direction.

— Excusez-moi, comtesse, la coupa-t-il. Est-il vrai que les vampires meurent s'ils sont exposés à la lumière du soleil ?

— Là aussi, c'est variable, lui répondit-elle après une petite hésitation sans doute due à son intervention un peu cavalière. Certains sont profondément brûlés par la lumière du jour, certains en meurent, et d'autres semblent capables de la supporter sans dommages. Mais de toute façon, à moins qu'ils n'aient consommé une grande quantité de sang frais ou qu'ils se soient renforcés grâce à la magie, ils sont sensiblement moins efficaces en plein jour qu'au milieu de la nuit. Personne ne sait pourquoi.

— J'ai aussi lu que certains pouvaient très bien se promener en plein jour en prenant quelques précautions pour se protéger la peau, ajouta Max. La comtesse réajusta son voile et le regarda droit dans les yeux.

— C'est probablement vrai, lui répondit-elle.

Félix avait du mal à faire la part des choses entre ce qu'il croyait avoir compris au sujet de ces créatures et ce qu'il fallait prendre avec des pincettes, ce qui s'appliquait à certaines et pas à d'autres, et tout ce qui relevait de vulgaires commérages. Il insista donc.

— Et peuvent-ils voler et se transformer en chauve-souris, en loup ou en d'autres animaux ? J'ai lu qu'ils en étaient capables.

Max et la comtesse le regardèrent durant plusieurs secondes mais aucun des deux ne répondit. Félix ne parvenait à savoir s'ils étaient en train de réfléchir à sa question ou s'ils le considéraient comme un simple idiot. Mais sa question n'était pas stupide si sa survie pouvait dépendre de la réponse, si bien qu'il haussa les sourcils pour les inciter à la lui apporter. Ce fut la comtesse qui le fit finalement.

— On raconte en effet que certains membres de la lignée des von Carstein peuvent se transformer en créatures de la nuit.

Max semblait lui aussi penser à cette possibilité.

— Il n’y a aucune raison que cela ne soit pas possible. Certains sorciers parviennent à la même chose en usant de certains sortilèges de transformation. Je ne les ai jamais vus fonctionner, mais je n’ai aucune raison de croire qu’ils ne puissent pas. Tant de choses étranges arrivent si on fait agir les forces qu’il faut.

Décidément, les choses devenaient de plus en plus compliquées. Il était donc possible que Krieger possède tous ces pouvoirs que la légende prêtait aux buveurs de sang, et il était tout autant possible qu’aucune des protections que décrivaient ces mêmes légendes ne fonctionne. Félix essaya de se dire qu’il voyait les choses sous leur jour le plus défavorable, mais ses pressentiments avaient tant de fois rejoint la réalité par le passé, qu’il n’en fut pas rassuré le moins du monde.

Mais où était donc Gotrek ? La proximité de sa hache, au moins, lui verserait du baume au cœur.

Le bâtiment était toujours en train de brûler lorsqu’ils arrivèrent. D’épais nuages d’une fumée grasse montaient des murs de tourbe des huttes environnantes. Félix avait entendu dire que les conditions de vie des paysans de Sylvanie étaient encore plus sordides que celles de leurs semblables partout ailleurs, et il en avait la confirmation devant lui. Les fermiers des alentours d’Altdorf disposaient d’étables pour leurs cochons qui étaient mieux tenues que certaines des huttes qu’il voyait autour de lui.

Il savait que la vie était dure en Sylvanie, et que celle des paysans l’était en particulier. Il ne pouvait plus en douter devant un tel spectacle. Jamais il n’avait vu d’êtres humains aussi malingres. Ceux qui avaient osé se montrer une fois les chevaliers arrivés sur place étaient plus petits, plus maigres et d’une santé bien plus fragile que tout ce qu’il avait vu jusque-là, montrant des signes de consanguinité évidente. Il se demanda s’il n’y avait pas quelque chose dans le sol de cette région qui provoquait tout cela.



Il réalisa qu'il avait posé cette question à voix haute en voyant que Max le regardait.

— L'emprise de la magie noire est importante en Sylvanie, lui expliqua le sorcier. Et on dit que le sol aurait été contaminé par la chute de météorites de malepierre qui a précédé la grande peste de 1111. Ça a peut-être affecté les gens, mais ce n'est ni le temps ni l'endroit pour discuter de tout ceci.

Félix approuva d'un signe de tête. Il avait traversé les désolations du Chaos et pensait qu'il n'existait pas de pire endroit au monde, mais il commençait à avoir quelques doutes. L'ombre de la Nuit était bien plus présente dans le nord, mais la Sylvanie était tellement proche de sa région natale que cela accentuait le contraste. Cette région faisait même partie intégrante de l'Empire. Ces gens étaient des citoyens de son propre pays et une magie destructrice avait transformé leur vie à jamais. Il se demanda quelle aurait été sa propre vie s'il était né ici.

Il repensa aux manières excentriques des nobles qu'il avait rencontrés et s'interrogea sur leurs différences avec le bas peuple. Peut-être pour leur part le changement s'était-il plus opéré à l'intérieur, et toutes ces histoires sur la santé mentale des habitants de cette province maudite avaient-elles un fond de vérité ? Il secoua la tête. Trop de suppositions basées sur des faits bien maigres. L'atmosphère lourde avait un effet déprimant.

Il poussa sa monture vers l'endroit où quelques gens s'étaient attroupés autour d'un corps, du moins ce qui lui semblait être un corps. Il mit pied à terre et se fraya un passage comme il le put au milieu de la petite foule. Peut-être cela avait-il été humain autrefois, même s'il n'avait pas dû être des plus agréables à regarder. Il toucha le crâne du bout de sa botte et celui-ci roula de côté. Le visage était étrange, tant par ses côtés humains que par d'autres qui lui déniaient cette appartenance. La peau était verte et boursouflée, et avait un aspect un peu reptilien, même si Félix ne savait pas trop pourquoi.

Les yeux jaunes étaient un peu trop grands et semblaient menacer de jaillir de leur orbite, comme si l'espace à l'intérieur du crâne avait été trop petit pour les contenir. Le visage était très allongé, les pommettes

très dessinées et le menton très effilé. La bouche était figée dans le rictus de la mort et dévoilait des dents d'une couleur inhabituelle et très pointues. Les ongles des mains étaient longs et courbés à la manière de griffes.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à voix basse.

— Une goule, l'humain, lui répondit Gotrek que la foule s'écartait pour laisser approcher. Ça bouffe les hommes.

Félix n'en croyait pas ses yeux, ses oreilles, rien. Comme tous les citoyens de l'Empire, il avait bien entendu quelques récits sur ces cannibales que l'on disait se nourrir de cadavres, mais jamais il n'aurait cru en voir un.

— Goetz y l'a tué en vot' honneur avec sa fourche, précisa l'un des paysans. Juste avant que deux aut' lui tombent eud'ssus et l'emportent. On va r'trouver ses os un d'ces quatre.

Félix en avait des nausées. Déjà, voir les ossements des malheureux massacrés par les hommes-bêtes lui avait laissé de mauvais souvenirs, mais si les légendes disaient vraies, ces créatures avaient jadis été parfaitement humaines avant de développer un goût prononcé pour un mets innommable.

— Y r'ssemb' un peu à Wilhelm, çui-là, dit un autre paysan. J'me suis toujours d'mandé où ce qu'il était passé.

— Vous voulez dire que vous connaissiez cette chose ? l'interrogea Félix.

— P'têt' ben. Ce s'rait pas l'premier gars du coin à avoir essayé aut' chose que l'cochon rôti, si vous voyez où ce que j'veux en v'nir. L'hiver est long par chez nous et des fois, on a pas grand-chose à s'met' sous la dent. Eul' boucher, il est trop cher.

Félix ne savait pas ce qui l'inquiétait le plus : ce que venait de lui raconter le bonhomme, ou le ton détaché avec lequel il avait dit tout cela. Voyant l'embarras de Félix, le paysan poursuivit.

— Mais j'ai jamais goûté moi-même, hein !

Le martèlement des sabots annonça l'arrivée de Rudgar.

— Les créatures étaient soit désespérées, soit très confiantes pour se risquer ici, expliqua-t-il.

— J'ai bien peur que ne soit la seconde solution, lui répondit la voix glaciale de la comtesse.

À cet instant, les yeux de la goule bougèrent et elle éclata d'un rire dément.

— L'heure du sang a sonné, jacassa-t-elle en tendant les mains vers Félix. Avant même qu'il ait eu le temps de se reculer, la hache de Gotrek s'était abattue, décapitant net la créature. Étrangement, très peu de sang jaillit des artères ouvertes.

Les paysans se reculèrent en murmurant d'horreur, faisant le signe du marteau et d'autres que Félix ne parvint à reconnaître.

— Elle était morte, j'l'aurais juré, protesta le paysan.

— Maint'nant, elle l'est pour de bon, répondit Gotrek, qui conclut en envoyant un glaviot sur le cadavre.

— C'est vrai, elle avait bien l'air morte quand je l'ai touchée du bout de ma botte, dit Félix alors qu'ils marchaient au milieu des ruines en limite de la ville. Les murs faisaient quatre fois la hauteur d'un homme et étaient surmontés de pics de fer. Bien sûr, il y avait de larges brèches ça et là et on comprenait parfaitement par où la créature avait réussi à passer.

— Tout l'monde peut s'tromper, l'humain, lui répondit Gotrek.

— Elle était peut-être bel et bien morte à cet instant-là, expliqua Max. Peut-être y avait-il des résidus de magie noire en elle, ce qui lui a permis de revenir à un semblant de vie une ultime fois.

— P'têt', dit le Tueur. Ou p'têt' qu'elle était juste blessée ou qu'elle faisait semblant.

— Vous avez sans doute raison, admit Max sans vraiment sembler convaincu. Félix se demanda si l'atmosphère des lieux avait un impact également sur Max. Généralement, celui-ci était plutôt d'une nature sceptique.

— Des vampires, des goules, des hommes-bêtes, c'est quoi la suite ? s'inquiéta Félix.

— Certains de ces paysans vont s'payer une bonne tranche de cochon rôti, commenta Gotrek d'un sourire narquois.

— Ils en auraient bien besoin, ajouta Félix.

— Ne vous souciez pas de cette racaille, leur conseilla Rodrik qui s'approchait dans la rue boueuse. Il avait de toute évidence entendu leur conversation. Ils s'en sortiront. Ils s'en sont toujours sortis. Ils doivent probablement avoir quelques sacs pleins de navets qu'ils ont réussi à dissimuler aux collecteurs d'impôts.

— Des sacs de navets ? ironisa Félix à mi-mots. Le jeune chevalier dut saisir le sens de la remarque.

— Ces gens-là sont des moins que rien. Ils n'hésitent pas à voler leur propre maître ou détrousser un voyageur de passage de ses bottes pour s'en faire une soupe. Si vous ne les maintenez pas dans le droit chemin à coups de fouet, ils reviennent aussitôt à leurs vilaines habitudes. Ils sont restés trop longtemps sous la domination des Comtes Vampires.

Et trop longtemps aussi sous celle de gens comme toi, se dit Félix. Toutes les raisons pour lesquelles il haïssait l'aristocratie de son pays revenaient à la charge. Il jeta un regard de dégoût non dissimulé au jeune chevalier, lequel ne sembla pas s'en émouvoir, ou du moins n'en montra-t-il aucun signe.

— Nous ne pouvons rien faire de plus ici, dit Rodrik. Mieux vaut regagner le château.

Félix hocha la tête. Ils avaient mieux à faire que de traîner dans le coin et donner à la classe dirigeante d'autres raisons d'opprimer ces paysans. Cela dit, quelques-uns de ces paysans leur jetaient des regards plutôt douteux.

Max était content d'être à nouveau sur la route, surtout parce que la comtesse avait décidé de faire le chemin avec eux, escortés par Rodrik et ses hommes. Ils semblaient devoir suivre la même route sur plusieurs lieues. Si ce que disait la comtesse sur les visées de Krieger sur les domaines de son époux était vrai, alors peut-être avaient-ils trouvé des alliés de circonstance.

L'assemblée des nobles n'avait pas donné grand-chose. Tous avaient accepté d'envoyer de l'aide aux autres en cas d'attaque, mais leurs intentions semblaient être de rester chacun chez soi, dans son château

jusqu'à la fin de l'hiver, puis de convoquer leurs vassaux respectifs et regrouper leurs forces pour partir en campagne. Mais en réalité, il n'y avait rien à faire de plus. Aucune armée ne pourrait se déplacer en plein hiver et en assurer le ravitaillement était tout simplement impossible. Il fallait être désespéré ou fou pour prendre la route dans ces conditions. Cette pensée fit sourire Max. Des gens comme eux, en quelque sorte. Et ceux au service des sombres puissances, ajouta-t-il, tout bien considéré.

Il se demandait quelles chances les Sylvaniens pouvaient bien avoir face à une armée comme celle que Krieger pouvait leur opposer. Sans doute pas la moindre. Cette terre était pauvre, infertile et elle n'avait pas les moyens d'entretenir des garnisons dignes de ce nom. La taille de celles-ci était bien plus réduite que partout ailleurs dans l'Empire. Tous les nobles qu'il avait vus à Waldenschlosse ne pourraient réunir autant de troupes que la seule cité de Praag. Voilà qui n'était pas très encourageant.

On avait bien parlé d'engager des mercenaires, mais Max doutait que beaucoup fassent le voyage. Aucun mercenaire sain d'esprit ne viendrait jusqu'en Sylvanie pour les sommes ridicules que la noblesse locale était prête à mettre sur la table et les rares qui accepteraient allaient très bientôt recevoir des offres bien plus lucratives, lorsque l'Empereur lancerait sa campagne contre les hordes du Chaos.

Max mit de côté ses pensées. La neige crissait sous les sabots des poneys. Les cavaliers kislevites avançaient en une mince colonne, scrutant les environs d'un œil inquiet. Qui pouvait leur reprocher leurs superstitions ? Pas lui, en tout cas, jamais il n'avait vu des bois à l'aspect aussi étrange. Les arbres étaient tordus et dépourvus de neige, ils étaient largement recouverts d'une sorte de mousse phosphorescente. L'endroit était oppressant et semblait mort, on n'entendait que le bruit de leur propre progression.

Il ne put s'empêcher de frissonner. Ils étaient sur la route menant à Drakenhof, un des endroits au monde ayant la plus sinistre réputation. C'est là qu'est née la menace des Comtes Vampires. C'est là que l'infâme von Carstein a pour la première fois brandi sa bannière et s'est proclamé souverain de Sylvanie. On dit du château lui-même qu'il est bâti sur un site maudit, un nœud de courants de magie noire, un lieu

tellement tissé de sort protecteurs qu'un mortel qui y passerait trop de temps deviendrait fou. Les officiers du génie qui avait reçu comme mission de l'Empereur Joachim de tout raser auraient fini par s'entre-dévorer. Ce n'était pas vraiment l'endroit rêvé pour faire du tourisme, malheureusement, il semblait qu'il s'agisse de la destination finale d'Adolphus Krieger. Une perspective plutôt troublante.

Au moins, quels qu'aient pu être leurs défauts, les occupants de Waldenschlosse avaient été généreux quant au ravitaillement. Ils avaient rempli à ras bord les sacs de grain et les caisses de victuailles, malgré l'état bien bas de leurs stocks. Ils devaient avoir une bonne raison de le faire, se disait Max. Si cette expédition pouvait avoir la moindre chance de les débarrasser de Krieger, alors mieux valait lui apporter toute l'aide possible. Cependant, à en juger les expressions sur les visages au moment de se mettre en route, bien peu avaient cet espoir.

Max avait d'autres raisons de leur être reconnaissant. Il avait pu profiter de la bibliothèque du château et en avait appris un peu plus sur la Sylvanie et les Comtes Vampires. Les chroniques familiales des maisons nobles du coin étaient tout autant succinctes que celles des familles d'ailleurs, mais il avait pu y dénicher quelques informations surprenantes.

Mannfred von Carstein avait pris soin de border la route menant à Drakenhof des restes crucifiés de ses ennemis, et un matin d'automne, il avait mis le feu à chaque croix pour illuminer la procession célébrant son triomphe. De nombreuses victimes étaient encore vivantes lorsque les feux furent allumés. Qui pouvait être assez fou pour agir ainsi ?

Mais la réponse était malheureusement claire, surtout en ce qui concernait les membres de cette lignée. Il semblait que quelque chose n'allait pas dans cette famille, comme si une ancienne malédiction pesait sur elle et faisait inévitablement tomber chaque descendant dans la démence. Cela dit, aucun mort-vivant n'était vraiment sain d'esprit. D'après ce qu'il avait lu, presque toutes les lignées souffraient d'un mal plus ou moins similaire. Mais eux-mêmes ne devaient pas se considérer comme fous.

Comment pouvait-il les juger ? Leur existence était tellement longue et

leur point de vue si déformé que leur comportement devait leur sembler tout à fait normal. Si des siècles durant vous considérez les gens comme rien de plus que du bétail, alors les utiliser comme torches peut sembler naturel. Max avait quand même du mal à en être convaincu. Ce devait plutôt être dû à une saturation de magie noire qui avait corrompu leur esprit et leur âme, s'ils en avaient encore une. C'était un processus souvent constaté chez les praticiens qui bricolaient un peu trop avec les Pouvoirs de la Ruine. Les vampires ne devaient pas y être immunisés, il n'y avait aucune raison pour cela. Bien au contraire, même.

Max ne savait pas où toutes ces spéculations pouvaient bien le mener, hormis peut-être le fait qu'il connaissait quelques sortilèges pour neutraliser la magie noire et qu'ils pourraient bien s'avérer très utiles contre une créature qui tirait sa puissance de cette énergie maléfique. En résumé, il s'agissait d'un problème stratégique. Si Krieger était l'un de ceux qui craignait la lumière du jour, Max avait en réserve quelques enchantements simulant la lueur solaire. Il fallait considérer tout ceci sous tous les angles. L'enjeu était trop élevé pour se permettre une erreur de jugement. Non seulement sa vie en dépendait, mais également celles d'Ulrika et de tous ceux qui l'accompagnaient.

— Et donc, vous avez rédigé quelques œuvres poétiques ? demanda la comtesse Gabriella. Félix acquiesça d'un signe de tête, se demandant d'où venait ce subit intérêt pour la littérature. À moins que ce ne soit qu'un prétexte. Il jeta un coup d'œil au dehors du carrosse. Rodrik chevauchait tout près de la portière, il remarqua que Félix le regardait et lui renvoya la politesse, avec dans les yeux une lueur qui ne pouvait être que de la jalousie. Félix regarda ailleurs. Inutile de provoquer le jeune noble.

Il se sentait fatigué. Le roulis du carrosse était presque hypnotique. L'intérieur était plutôt douillet, les banquettes, en cuir rembourré, nettement plus confortables que le siège en bois du chariot de ravitaillement. Et la comtesse elle-même était de bien meilleure compagnie que les Tueurs, mais cela ne voulait pas dire grand-chose, parce que n'importe qui aurait été de meilleure compagnie que les deux

nains, même un blaireau mort. Mais le problème n'était pas là puisque la comtesse était une personne très agréable : intelligente, cultivée et charmante.

— Et ils ont été publiés ? insista-t-elle.

Il la regarda à nouveau. Derrière son voile et dans la pénombre, ses yeux semblaient briller. La senteur subtilement épicée de son parfum lui titillait les narines.

— Oui, à Altdorf. Aux Presses Nouvelles. Ils avaient édité une anthologie sur la nouvelle poésie impériale.

— Ah ! Alors vous écrivez en impérial moderne, pas en classique.

— En moderne, admit Félix comme pour s'en excuser. Comme la plupart des gens éduqués, il lisait presque couramment la forme ancienne lorsqu'il le fallait, mais l'idée de composer dans cette langue ne lui disait vraiment rien. Trop de grands auteurs avaient utilisé le classique et sa propre production n'aurait pas supporté la comparaison.

— La plupart des éditeurs, aujourd'hui, préfèrent le moderne. Cela touche un public bien plus large, se justifia-t-il.

— La plupart, oui, dit la comtesse, comme avec dépit. Mais le classique est bien plus riche et plus élégant, ne trouvez-vous pas ?

On aurait dit qu'elle lui lançait une sorte de défi. Félix se retrouva au temps où il était interrogé par ses vieux professeurs d'université.

— Je ne suis pas sûr d'être d'accord, releva-t-il. Je pense que ce sont les mots choisis qui rendent un récit élégant, si c'est le but que cherche l'auteur, plutôt que simplement le langage utilisé. Je dois pouvoir vous citer de mauvais poèmes écrits en classique. Bien plus que ceux écrits en moderne, d'ailleurs, puisque cela fait plus longtemps qu'il est en usage.

— Intéressant point de vue, admit-elle. Vous êtes un jeune homme bien particulier, Herr Jaeger, avec une tournure d'esprit très originale.

Félix chercha dans les yeux de la comtesse s'il y trouvait de l'ironie. Il n'avait fait que lui resservir le discours habituel de nombreux érudits et professeurs. C'était l'évolution amorcée depuis plus de vingt ans maintenant. Mais il n'y avait nulle trace de moquerie dans sa voix. Pourquoi pas, après tout. La Sylvanie était une région isolée, bien loin de l'agitation intellectuelle. La plupart des ouvrages qu'il avait vus dans la



bibliothèque de Waldenschlosse étaient même écrits à la main, recopiés par des scribes, et non imprimés avec des techniques modernes. Sachant que ces techniques avaient été mises au point par Johannes de Marienburg plus d'un siècle plus tôt et que cela avait révolutionné l'édition, c'était tout de même assez particulier. Félix avait entendu dire que le nombre de livres édités en une seule année était supérieur à toute la production des scribes jusqu'à l'invention de l'imprimerie. Que ce soit la réalité ou pas, cela lui semblait tout à fait possible.

Il en parla à la comtesse, surtout pour avoir quelque chose à dire.

— Oui, répondit-elle. Les choses étaient différentes jadis. À une époque, vous pouviez espérer avoir lu tout ce qui existait en matière de philosophie ou de sciences naturelles. De nos jours, c'est malheureusement impensable. Le monde avance bien plus vite, et je crains que cette course en avant ne le mène droit dans le mur.

Elle semblait avoir une opinion bien arrêtée sur ce sujet.

— L'accroissement des connaissances est pourtant une bonne chose, objecta Félix. Plus les gens en savent, mieux c'est.

— L'arrogance de la jeunesse, se moqua-t-elle.

Félix ne savait pas comment il devait prendre cela. Il ne se considérait pourtant plus comme tout à fait jeune. Ses expériences, l'avaient-elles vieilli trop vite ? La comtesse continua de parler comme si elle n'avait pas remarqué sa contrariété. Pourtant, il ne pouvait en être autrement, elle était si observatrice.

— Pensez-vous que l'extension de la connaissance des sombres cultes soit bénéfique ? Si cela continue, n'importe quel brigand de grand chemin sachant à peu près lire usera de magie noire pour détrousser les voyageurs. Au moins, par le passé, seuls ceux qui en connaissaient réellement le danger s'y risquaient.

— Les guildes de sorcellerie et les temples continuent de garder jalousement leurs secrets. De même que les ingénieurs et les alchimistes.

— Et combien de temps pensez-vous que cela va continuer ? Combien de temps croyez-vous qu'il reste au monde ?

Excellente question. Félix avait vu les armées du Chaos en marche, et il était fort probable que la fin de tout soit proche. Toutes les belles

promesses de la philosophie et des recherches arcaniques pourraient bien ne jamais être tenues, et la totalité du Vieux Monde risquait plutôt de crouler très bientôt sous les sabots des hordes du Chaos. Mais on ne pouvait tout de même rendre l'invention de l'imprimerie responsable de tout ceci. La comtesse ne le quittait pas des yeux, comme si elle attendait une réponse.

Félix cherchait quelque chose de rassurant, que l'Empereur triompherait finalement, que tout finirait par s'arranger, mais il n'en croyait rien. Les forces du Chaos avaient peut-être été stoppées à Praag, mais ce n'était qu'un léger contretemps. Les hordes se rallieraient bien vite et poursuivraient leur avancée vers le sud, toujours plus profondément dans les terres des hommes.

— Je ne sais pas, répondit-il enfin. Les temps sont bien sombres.

— Bien plus que vous ne l'imaginez.

Félix descendit du carrosse, très perturbé par sa conversation avec la comtesse Gabriella. Elle avait une manière bien à elle de le faire réfléchir à des choses qu'il aurait préféré oublier, et elle était plutôt érudite, malgré son attitude un peu vieil Empire. Elle semblait aussi curieuse à son encontre et il n'arrivait pas à saisir pourquoi. Il aurait aimé penser que cet intérêt était tout à fait normal entre deux personnes de sexe opposé, mais cela ne lui semblait pas cadrer. Elle gardait en permanence une position réservée, comme si elle préférait attendre et observer. D'ailleurs, son sens de l'observation était exceptionnel. Une femme vraiment particulière, se dit-il en attendant que le chariot de ravitaillement arrive enfin à sa hauteur.

Il resserra sa cape autour de lui pour lutter contre le vent. Au moins se sentait-il en meilleure forme. Son nez ne coulait plus, sa toux s'était calmée et sa fièvre était un peu tombée. Ce court séjour au château lui avait sans nul doute été bénéfique.

Il grimpa sur le siège du chariot lorsque celui-ci arriva, s'assit à côté de Gotrek et lui prit les rênes des mains.

— Fais gaffe, l'humain. Y'a un bonhomme qui voudrait bien te planter une dague entre les omoplates, lui lança le Tueur sur le ton de la

plaisanterie. Félix chercha des yeux de qui il pouvait bien s'agir et vit que Rodrik ne le quittait pas du regard, et il n'avait effectivement pas l'air d'avoir à son attention des sentiments pacifiques. Comme s'il avait été jaloux du fait qu'il ait passé un peu de temps avec la comtesse.

— Penses-tu ! Rodrik est un homme d'honneur et n'est pas du genre à poignarder dans le dos.

— Ben alors, il aimerait bien te passer son épée à travers le bidon. Cela fit rire Félix.

— Je ne crois pas que le moment soit venu de se livrer à un duel pour les beaux yeux de la comtesse.

— Pas sûr qu'il soit de ton avis.

— Bon, je verrai si cela arrive.

— Ça s'ra p'têt' trop tard, l'humain, lui fit remarquer Gotrek, avec toujours autant de malice dans l'œil.

— Ça sent un peu le renfermé, commenta Roche.

Adolphus Krieger se tenait dans le grand hall d'entrée de Drakenhof. Il semblait en bon état. Ses serviteurs avaient réparé les dégâts faits par ces vandales deux siècles plus tôt. Les murs avaient été remis en état, la végétation qui avait poussé un peu partout avait été arrachée et même un arbre qui avait pris racine à l'intérieur avait été coupé. Un feu brûlait dans l'immense cheminée. Il n'avait pas besoin de sa chaleur, mais il en aimait le spectacle. Contrairement à nombre de ses semblables, il n'éprouvait pas cette peur extrême du feu. Un bon début, se dit-il.

— Ça sent merveilleusement bon, rectifia-t-il. Ça sent chez soi.

Il fut lui-même surpris de ce que cela signifiait pour lui. Cela mettait un terme à des décennies d'errance. Il sentit les antiques flots d'énergie magique qui se répandaient à travers les pierres. Il s'agissait d'un lieu de puissance, parfait pour accomplir ce qu'il avait à faire. Il y écrirait le chapitre final de sa destinée.

Ulrika entra elle aussi. Elle était pâle et titubait un peu, et avait dans les yeux cette extase qu'éprouvait chaque mortel après l'étreinte. Elle le regardait avec ce mélange de haine et d'attachement auquel il s'était lui-même habitué depuis des siècles.

— Montre sa chambre à cette personne, ordonna Krieger à une servante. La petite flamme de jalousie qui s'était allumée dans les yeux de la jeune femme l'amusa plutôt. Elle était à son service depuis quelques années et occupait cette modeste place, alors qu'elle avait été jadis fille d'une quelconque noblesse. Elle était assez jolie, mais d'une volonté trop faible pour l'avoir intéressé plus que quelques mois.

Qu'allait-il faire d'Ulrika ? Elle était belle, intelligente, ambitieuse et, à sa manière, elle ne lui était pas indifférente. Son sang avait une saveur exquise et il ressentait en elle un esprit calculateur digne d'une Éveillée. Peut-être était-il temps pour lui de fonder une descendance. Peut-être allait-il lui faire cadeau de l'immortalité. Mais pas tout de suite. Non, elle n'était pas encore prête. Il lui fallait du temps pour l'accepter. S'il lui accordait le baiser final, elle pourrait bien en devenir folle et même provoquer sa propre destruction, ou pire encore, se libérer de son emprise et partir de son côté. Cette dernière possibilité était impensable pour lui, car cela réduisait à néant le seul intérêt pour lui : avoir quelqu'un à ses côtés pour l'éternité. Repensant à son propre cas vis-à-vis de la comtesse, il ne voudrait pas que cela lui arrive à lui.

Bien sûr, son départ était inévitable, tôt ou tard. Tous les conjoints s'en allaient un jour ou l'autre. Lui-même s'était séparé de son géniteur et avait pris un autre chemin. Mais il était préférable que cela n'arrive pas trop rapidement. Cependant, si ses plans concernant l'Œil de Khemri fonctionnaient, il n'aurait plus à se soucier de cela non plus. Grâce à sa puissance, il pourrait la lier à lui à jamais, de même que tous les Éveillés.

Oh ! que la comtesse regretterait de ne pas partager cette expérience avec lui ! Il lui ferait payer la manière dont elle l'avait traité plusieurs siècles auparavant. Durant tout ce temps, il avait dû masquer ses intentions vis-à-vis du talisman, il avait dû patienter le temps d'obtenir assez de pouvoir pour rompre avec son aînée, et cela s'était prolongé durant des décennies de quasi-servitude. Non pas qu'il haïssait la comtesse pour cela, c'était juste que son incessante attention à son égard lui avait trop rappelé la mainmise de sa mère. Son attitude l'avait fait se sentir comme en prison et le simple fait de repenser à cette époque faisait remonter en lui cette froide colère.

Mais très bientôt, il n'aurait plus à se soucier de la comtesse ni d'aucun autre Éveillé. L'antique enchantement que Nagash avait tissé au cœur de l'Œil de Khemri mettrait un terme à tout cela.

# HUIT

Adolphus finissait de tracer le pentagramme sur le sol. Il avait placé tout autour les symboles des quatre Puissances du Chaos et se tenait dans un triangle, au centre de la figure géométrique. La jeune femme était immobile devant lui, nue et effrayée, l'Œil de Khemri posé sur sa poitrine. Il lisait la terreur dans ses yeux. Pas plus tard que la nuit précédente, elle dormait paisiblement dans la chaumière de ses parents et elle s'était réveillée dans ce donjon.

La lame magique brillait entre ses mains. Elle semblait sur le point de hurler.

Adolphus chanta les noms des Sombres Divinités, invoquant leur présence, comme le rituel le demandait. La fille commença à se débattre malgré le sort d'immobilisation. Peut-être aurait-il dû la ligoter également et non se contenter de liens psychiques. Le sort d'immobilisation était pourtant solide. Avait-il été un peu trop confiant ? Il repoussa cette question. Toute perte de concentration pouvait être fatale.

L'énergie noire s'accumula autour de lui. Pour ses sens immatériels, cela ressemblait à des flots rouge sang qui gouttaient des murs de la crypte et tourbillonnaient autour du pentagramme. Pour les yeux mortels de la fille, il ne se passait rien, mais elle semblait sentir que cela n'allait pas durer.

Adolphus inspira à fond. La magie noire avait une odeur unique, un peu comme le sang, mais différente tout de même. Il sentit la bête se réveiller en lui. Qu'est-ce que cela signifiait ? C'était la première fois qu'elle se manifestait autant depuis qu'il avait quitté Praag. Pourquoi maintenant ?

Il dut faire appel à toute sa volonté pour repousser l'envie de meurtre. Il ne pouvait se permettre de perdre le contrôle de lui-même. La fille parvint soudain à se redresser. Si elle brisait le pentagramme, l'énergie noire deviendrait incontrôlable. Pire, certaines entités démoniaques pourraient en profiter pour s'introduire dans cette dimension. Il n'était

pas certain, même s'il avait confiance en ses forces, de pouvoir les repousser, du moins pas avant qu'il n'ait accordé l'Œil de Khemri à sa volonté.

Il combla les deux pas qui le séparaient de la fille, sans cesser de chanter, et l'attrapa par la gorge. Il la leva sans peine d'une seule main, pas du tout gêné par les petits coups de poing et de pied qu'elle lui assénait. Il la leva jusqu'à ce que ses yeux arrivent à hauteur des siens et l'assomma de la force de son regard. Elle ouvrit les yeux et la bouche en grand, gémit quelque chose et sembla se désarticuler comme une poupée de chiffon. Il la reposa ensuite calmement sur l'autel.

Les courants de magie noire ondulèrent, prenant parfois la forme d'entités maléfiques. Le rituel commençait à attirer des présences démoniaques : des sortes de fauves avec une collerette de chair derrière la tête affrontaient des silhouettes androgynes, des corps obèses recouverts de pustules luttant contre d'étranges disques aux bords recouverts d'yeux. Ils se disputaient une petite portion de cette puissance colossale qu'il puisait depuis les profondeurs du donjon. Mais cela suffisait pour leur donner forme. Les yeux mortels de la fille ne pouvaient les discerner dans l'obscurité ambiante. La bête hurlait dans sa conscience, attirée par les combats qui se livraient tout autour, même si le fait d'y participer se solderait probablement par sa destruction.

Il lui fallait avancer plus vite. S'il n'utilisait pas cette puissance accumulée avant que les créatures n'aient pris totalement pied sur le plan réel, les conséquences pourraient être terribles. L'énergie noire se ruait par l'ouverture laissée ouverte au nord du pentagramme, le bras qui pointait vers les Désolations du Chaos. Ses lèvres libéraient des paroles en ancien nehekharéen. Ses pensées étaient inexorablement attirées dans la configuration requise pour compléter le sortilège. Le torrent de mots continuait à se déverser et les présences démoniaques galopèrent autour des limites du pentagramme, maintenant attirées par les âmes qu'elles sentaient à l'intérieur.

Adolphus luttait contre la panique. Il n'était pas le meilleur sorcier qui soit. De nombreux mages auraient accompli ce qu'il tentait sans avoir recours au moindre rituel ni à la puissance supplémentaire qu'il avait

besoin de puiser dans cette antique créature maléfique emprisonnée profondément sous le donjon. Peut-être aurait-il dû être plus prudent. Peut-être s'était-il lancé dans une tâche qui le dépassait. Peut-être était-ce la fin ?

Non ! Il n'allait pas capituler ! Il fit appel à toute sa volonté et poursuivit l'incantation qu'il avait mémorisée il y avait bien longtemps maintenant. Il fit danser la lame selon des gestes bien précis, la pointant vers chaque branche du pentagramme, avant de la lever bien haut au-dessus de la fille et de la lui plonger dans le cœur.

Elle hurla alors que son âme était aspirée hors de son corps et que son sang éclaboussait l'autel. Cela éveilla la soif au plus profond d'Adolphus. Il aurait voulu lécher tout ce sang de sa langue, mais il résista et laissa le fluide vital se répandre sur la pierre, jusqu'à ce qu'il en atteigne le bord et goutte versle sol. Le fluide écarlate traversa les courants de magie noire et se mit à danser à leur contact, une petite brume rougeâtre commença à remplir l'espace à l'intérieur du pentagramme. Adolphus crut entendre gémir et hurler les démons tapis à l'extérieur des limites du sortilège. Il poursuivit son chant et sa gestuelle, guidant les volutes de brume pour les faire entrer en contact avec sa propre peau et l'Œil de Khemri.

À ce moment, un lien imperceptible s'ouvrit entre l'amulette et lui. Il sentit son pouvoir se déverser en lui, celui d'un charme très ancien. Il se sentit comme aspiré et dut lutter comme s'il nageait à contre-courant pour ne pas se retrouver emporté dans les rapides.

Puis tout se calma soudain et l'amulette fut à lui. Il entama le rituel de renvoi et les énergies qu'il avait invoquées commencèrent à refluer. Ce fut au tour des entités démoniaques de lutter contre le courant magique mais elles ne pouvaient que retarder un peu l'inévitable. Elles se retrouvèrent bien vite comme des poissons laissés sur la plage par la marée, se débattant vainement pour disparaître l'une après l'autre et se retrouver rejetées dans cette autre dimension d'où elles venaient. Adolphus se retrouva bientôt seul avec son bien. Il pulsait dans sa main et s'accorda en quelques instants avec sa propre volonté mystique.

Il remarqua alors une petite ligne de force brillant dans la nuit, si fine



qu'il aurait pu ne pas la percevoir. Elle franchissait les limites du pentagramme et s'éloignait au loin. Elle n'avait pas la même signature que la puissance contenue dans l'amulette et résultait d'un charme beaucoup plus récent, qui était l'œuvre d'un sorcier différent. Bon, aucune importance. Adolphus tendit une lame psychique et la trancha d'un seul coup. Elle disparut en un battement de cœur.

L'amulette était maintenant à lui et à lui seul, et il allait l'utiliser pour faire triompher sa cause. Le cadavre de la fille le fixait de ses yeux vides. Il tendit un doigt, le trempa dans le sang encore chaud et le porta à ses lèvres. Il avait un goût exquis.

Félix vit Max manquer tomber du siège de l'autre charrette. Il passa les rênes à Gotrek, sauta au bas du sien et courut rejoindre le sorcier.

— Quelque chose ne va pas ? lui demanda-t-il en montant à côté de lui. Max était livide. Il avait le front en sueur et donnait l'impression d'avoir appris la mort d'un proche.

— Le sort que j'avais placé sur l'Œil de Khemri. Il a été rompu, grogna-t-il.

— Pouvez-vous toujours le localiser ?

Max secoua la tête. Il semblait désespéré.

— Non.

— Vous avez au moins une petite idée de l'endroit où pourrait se trouver le talisman ?

— Je connais à peu près la direction, répondit le sorcier d'une voix abattue. Je peux me baser sur la position du soleil.

— Ça ne va pas vraiment nous aider, lui fit remarquer Félix. Ce chemin fait des courbes à travers la forêt. Nous pourrions facilement nous perdre.

Max ne dit tout d'abord rien, mais hocha la tête.

— Ce n'est pas le plus grave, répondit-il enfin.

— Oh ! Allez-y, au point où nous en sommes.

— Juste avant que mon sort ne soit rompu, j'ai eu la sensation d'un changement au sein de l'amulette. Comme une vague d'énergie et le hurlement d'une âme terrifiée. J'ai bien peur que Krieger n'ait utilisé la

plus noire des magies pour accorder l'objet sur sa volonté, et je crains que cela n'ait nécessité un sacrifice humain.

Félix comprit où Max voulait en venir.

— Ulrika ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Maudit ! cria Félix en assénant un énorme coup de poing contre le banc de la charrette. La douleur l'aida à retrouver son calme et à refréner cette haine qui menaçait de l'emporter. Il releva les yeux vers Max. Celui-ci semblait plutôt mal en point.

— Comment vous sentez-vous ? lui demanda-t-il.

— Ça va aller. Quoi qu'il ait fait, Krieger le paiera.

— Et je serai là pour allonger la note, dit Félix, qui aurait aimé éprouver autant de confiance que sa réponse semblait en contenir.

— Il nous faut tout d'abord le retrouver, annonça Max.

— Quelque chose me dit que cela ne va pas être très compliqué. Il est revenu en Sylvanie pour une raison très précise, et vous et moi pouvons sans problème comprendre laquelle.

— Pour mettre la main sur cette maudite province, ce qui ne sera qu'un point de départ.

Félix était du même avis que Max. Les guerres des Comtes Vampires allaient recommencer.

Max se pencha en avant sur le siège de bois, tout juste capable de tenir les rênes. Heureusement, les poneys n'avaient qu'à suivre le mouvement. Le vent glacé lui fouettait les joues et le faisait pleurer. Mais ces larmes étaient-elles bien provoquées par le froid ? Il ne sentait même plus le courage d'invoquer le moindre charme pour se réchauffer. À peine parvenait-il à continuer de respirer.

Il se sentait perdu. Ce lien ténu le reliant à l'Œil de Khemri, celui qu'il avait suivi depuis tant de jours, avait disparu. Même sans se concentrer dessus, il percevait toujours jusque-là sa présence. Il ne sentait plus rien. Mais en un sens, cela lui enlevait un poids des épaules, comme si on lui avait arraché une dent qui l'avait fait souffrir des semaines durant.

Il se sentit peu à peu presque soulagé. Rester aussi longtemps en

contact avec l'antique maléfice contenu dans le talisman, même à une telle distance, avait quelque chose d'oppressant et avait imperceptiblement pesé sur sa conscience. Malgré les circonstances, il sentait monter une sorte d'euphorie. Il dut faire de gros efforts pour ne pas sourire, même s'il savait ce que le vampire avait pu faire à Ulrika. Il avait l'impression de sortir d'une longue maladie. Le monde tout entier lui semblait moins sombre.

Le talisman brillait légèrement sur la poitrine de Krieger. Ulrika avait l'impression que son ravisseur était encore plus grand, plus impressionnant et, d'une manière, plus confiant en lui-même qu'il ne l'avait été jusque-là. Il lui souriait et semblait même presque amical. Elle détourna le regard, se demandant pourquoi la pièce paraissait si claire malgré l'obscurité ambiante. Que lui arrivait-il ? Elle n'était pas certaine de vouloir le savoir.

Elle parcourut du regard l'étrange salle du trône dans laquelle il l'avait conduite. Elle était enfouie profondément sous le château et il lui avait fait traverser de nombreux couloirs étranges pour y parvenir, dans lesquels le temps et la distance semblaient se distordre. Il y flottait le calme de ces temples antiques, ainsi qu'une sensation de puissance maléfique qui la laissait imaginer qu'elle se trouvait au cœur du pouvoir qui habitait les lieux. D'anciennes armures étaient accrochées dans des niches de pierre, entourées d'armes elles aussi très vieilles mais sans doute toujours utilisables.

Elle crut voir quelque chose bouger au-dessus d'elle, cachée dans l'ombre de l'immense voûte. Des formes semblaient flotter au-dessus du large lustre, dont la lumière échouait à éclairer jusqu'au plafond. Elle ressentait une présence, de celles dont elle aurait préféré ignorer l'existence.

— Les choses commencent, annonça Krieger en montant les marches du large dais, jusqu'au trône de bois poli. Le dossier avait été sculpté pour représenter les ailes d'une énorme chauve-souris ou d'un dragon. Un crâne qui aurait pu être celui d'un énorme rongeur était posé au-dessus du dossier ; les orbites vides brillaient pourtant comme des rubis.

La voix de Krieger était bien plus sourde et résonnante. Jamais elle n'aurait cru entendre un tel son sortir d'une bouche humaine. Mais il n'était pas vraiment humain, plutôt un ignoble buveur de sang, sans âme et sans cœur. Elle-même avait cependant un peu perdu de sa véhémence et elle n'arrivait pas à oublier l'extase qu'elle avait éprouvée durant leur dernière étreinte. Elle ne comprenait pas comment cela pouvait arriver, et elle préféra même ne pas chercher à comprendre.

Elle se devait de lutter contre, et cela lui suffisait.

— Le talisman est maintenant à moi, Ulrika. Je serai très bientôt le Prince de la Nuit.

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler.

— Il a été créé par le Grand Nécromancien en personne dans un passé très lointain. L'un de ses effets est de renforcer... l'influence de son possesseur sur les Éveillés.

— Et alors ?

— Nagash craignait leur puissance et les considérait comme de potentiels rivaux. Il a donc forgé ce talisman afin de les plier à sa volonté. Ils sont devenus ses vassaux, ces créatures redoutées depuis. Mais l'amulette a été perdue lorsqu'il fut vaincu par Alcadizaar. Elle est passée de main en main au cours des siècles, mais aucun de ces fous n'a pu comprendre ce qu'elle était vraiment. Mais c'est terminé. Cette nuit, je vais invoquer son pouvoir et revendiquer le trône des von Carstein.

— Comment peux-tu être sûr qu'elle fonctionne encore ?

— On ne l'appelle pas le Grand Nécromancien pour rien ! Les objets qu'il a créés ne perdent pas leurs pouvoirs. Il était le plus grand sorcier de son époque, le plus grand nécromancien de tous les temps. Nul n'a compris la magie de la non-vie comme lui. Je sais que l'Œil de Khemri est toujours actif. Je sens sa puissance. Et d'ailleurs, tu es toi-même déjà sous son influence.

Jamais elle n'avait perçu autant de confiance en soi et de sentiment de triomphe dans un discours.

— Que veux-tu dire ? Pourquoi serais-je sous son influence ?

Mais elle s'attendait à sa réponse.

— Parce qu'au cours des trois dernières nuits, tu as franchi davantage

de pas vers moi. Il m'a semblé très naturel d'avoir à mes côtés quelqu'un pour partager mon triomphe. Tu auras bientôt l'immortalité.

Elle se sentit soudain la bouche sèche. Elle aurait voulu hurler, se sauver de cette salle maudite, planter son poignard dans la gorge de ce monstre, mais une partie d'elle-même était reconnaissante de cette offre.

— Non, dut-elle se forcer à répondre.

— Mais si, corrigea-t-il en lui souriant, dévoilant des crocs, ses yeux brillant d'une lueur verdâtre. Il descendit les marches vers elle. Elle voulut lui échapper, mais il la rattrapa facilement. La chaleur de ses doigts lui brûlait presque le cou. Elle tenta de se dégager, mais il était bien trop fort. Il se pencha doucement vers elle, comme pour poser ses lèvres sur les siennes. Ses canines renvoyaient la lueur dansante des chandeliers. Elles étaient aiguisées comme des aiguilles.

Les dents plongèrent dans son cou et elle sombra dans l'extase, toute force l'abandonnant, ainsi que toute résistance. Sa vision s'obscurcit et les sons autour d'elle devinrent de plus en plus sourds, jusqu'à ce qu'elle n'entende plus que le battement de son propre cœur. Elle sentit pourtant qu'un doigt ensanglanté se frayait un passage entre ses lèvres et elle but, comme un nouveau-né l'aurait fait au sein de sa mère.

Et l'obscurité se renforçait autour d'elle. Son cœur résonnait à ses oreilles comme le battement d'un tambour, puis il s'arrêta...

— Au moins, il y a une auberge dans ce village, annonça Ivan Petrovich d'une voix satisfaite en apercevant l'enseigne. Voilà qui nous évitera de camper dans la neige cette nuit.

Félix n'était pas convaincu. L'*Homme Vert* était une énorme bâtisse fortifiée qui dominait un hameau sylvanien à moitié en ruine, dont il n'avait même pas aperçu le nom. Il éprouvait bien peu d'intérêt pour les bourgades de cette région et n'avait pas envie d'en apprendre le moindre détail, même si les hurlements lointains des loups pouvaient transformer n'importe quel assemblage de pierres en un havre de paix bien tentant.

Il renifla d'un air dégoûté et interrogea Gotrek du regard.

— Y'aura d'la bière, lui répondit le Tueur, comme si cette raison était suffisante.

- Snorri aime la bière, ajouta son confrère comme pour l'appuyer.
- Heureux de te l'entendre dire, jamais je ne m'en serais douté.
- Pas la peine d'être sarcastique, jeune Félix.

Visiblement, ces quelques mois passés en compagnie de Snorri avaient appris à celui-ci à détecter la moindre trace de moquerie dans les remarques de Félix. Il faut dire que les occasions de s'entraîner à ce petit jeu n'avaient pas manqué.

— Une pinte ou deux, ça nous réchauffera, poursuivit Snorri.

Ouais tu parles ! Une pinte ou dix, tu veux dire, se dit Félix. Inutile de faire ce genre de remarque à haute voix. Mais il ne faisait que les contrarier pour faire passer sa colère et son anxiété au sujet d'Ulrika, ainsi que pour oublier son état physique déplorable. Dans cette situation, il n'était pas très constructif ni bien intentionné, et de toute façon, ce qu'il pourrait dire n'y changerait rien puisque tous les autres membres de la caravane avaient d'ores et déjà fait leur choix.

Toutes ces histoires sur les sombres auberges de Sylvanie qu'il avait pu lire durant sa jeunesse lui revinrent à l'esprit. Elles étaient souvent le refuge de meurtriers ou de monstrueux vampires qui s'en prenaient aux innocents voyageurs. Il faillit leur faire remarquer qu'ils pourraient regretter leur décision, mais il s'en garda bien. L'ambiance était assez lourde comme cela.

L'intérieur n'était pas aussi terrible que ce qu'il avait imaginé. La bâtisse était faite de pierre, peut-être un vestige de ces temps passés où la province avait été nettement plus prospère, même s'il avait du mal à se souvenir jusqu'à quand cela pouvait remonter. En fait, il ne se rappelait pas avoir lu que la Sylvanie eût jamais été prospère.

Les quelques clients firent silence lorsque entra la petite bande composée de chevaliers, de Tueurs et de Kislevites. Le maître de lieux, un homme aussi rond que ses barriques, fit le tour du comptoir pour les accueillir d'un sourire jovial. Il s'essuyait les mains sur un torchon à la propreté douteuse, semblant se demander s'il s'agissait de bandits venus le rançonner ou d'authentiques clients.

Rodrik lui annonça leurs intentions et demanda des chambres pour ses compagnons et lui, et une autre isolée pour la comtesse. Félix et Max

priront eux aussi deux chambres. Les Tueurs et les Kislevites déclarèrent qu'ils se contenteraient d'une table dans la salle commune, ou même d'un coin dans l'étable, avec les chevaux. Félix se souvint d'une blague salace concernant l'amour des Kislevites pour leurs montures, mais il se dit que cela manquerait de courtoisie que de la raconter à tout le monde.

Il préféra jeter un coup d'œil sur la clientèle. L'endroit semblait assez bien fréquenté pour cette région du monde, très peu des personnes présentes semblaient d'ailleurs être originaires du coin. La plupart ressemblaient plutôt à des marchands et à leurs gardes du corps, même si la saison n'était pas la plus indiquée pour entreprendre un voyage d'affaires.

D'autres semblaient être membres de quelque noblesse sur le déclin, de celle que l'on rencontrait dans les régions reculées de l'Empire, tirant leurs ressources des jeux de cartes ou de prétendus privilèges dus à leur rang. Plusieurs avaient vraiment l'air de mercenaires, avec leur visage dur et leur armure. Ils n'avaient pas l'air de gens trop fréquentables. Ils rappelaient à Félix une meute de loups ayant reniflé une proie.

Un prêtre de Morr était assis dans un coin, dans ses robes noires, le visage assombri sous sa capuche. Ce genre de présence en un tel lieu était presque un cliché de mélodrame, et Félix faillit en éclater de rire. Il alla s'accouder au bar et commanda de la bière pour les nains et lui-même. Ivan Petrovich s'attachait déjà à s'assurer du confort de ses hommes, alors que Max et les nobles avaient déjà disparu à l'étage pour aller inspecter les chambres.

Félix remarqua qu'un homme accoudé au coin du comptoir le dévisageait. Il portait une cape fourrée sur les épaules et un chapeau, ainsi qu'une chemise de soie très à la mode parmi la noblesse. Il avait le visage fin, comme taillé à coups de serpe. Une sorte de peur brûlait dans son regard.

— Vous arrivez dans la région ? lui demanda l'inconnu en s'approchant. On aurait dit qu'il jugeait Félix, sans trop savoir s'il était du genre à lui offrir une bière ou pas. Son accent était indiscutablement celui de la noblesse, ou du moins de quelqu'un qui savait se faire passer pour tel. Et d'où venez-vous ? insista-t-il.

Félix remarqua que l'homme jouait nerveusement avec le pommeau de sa longue épée. Le fourreau était décoré d'une manière presque excessive, mais allait finalement bien avec cette tunique très tape-à-l'œil et cette cape.

— Waldenhof, répondit Félix, plus par politesse que par envie d'engager la conversation. L'homme leva un sourcil, comme pour signifier qu'il voyait bien que Félix plaisantait. Ce dernier préféra le laisser croire ce qu'il voulait.

— Et vous-mêmes, d'où venez-vous ?

— D'ici et de là, lui répondit le noble. Ce fut au tour de Félix d'afficher un sourire entendu. Il se tourna vers le tenancier, espérant par là même indiquer que la conversation n'irait pas plus loin.

— J'ai fait la route depuis Leicheberg, annonça pourtant l'autre.

— C'est effectivement la meilleure saison pour voyager.

— Je pourrais vous retourner la remarque.

— Ce que nous avons à faire ne pouvait pas attendre.

— J'imagine. Permettez tout de même de me demander quelles affaires urgentes pourraient bien amener deux dizaines de cavaliers kislevites, une paire de Tueurs, un sorcier, une poignée de chevaliers sylvaniens, sans oublier la comtesse de Nachthafen, à l'auberge de l'*Homme Vert* et en pleine nuit d'hiver. Et tout ce joli monde en compagnie d'une personne éduquée comme vous.

Félix considéra l'homme avec un peu plus d'intérêt. Il lui semblait soudain bien moins alcoolisé qu'il ne lui avait paru au premier abord. Il avait dénombré les Kislevites avec précision. Il prit cependant bien garde à ne pas laisser paraître ses interrogations.

— Des affaires urgentes, répondit-il simplement.

— Hum... Elles doivent l'être, en effet.

— Et vous ? Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Rien de spécial. La bougeotte, le besoin de toujours voir ce qui se cache derrière la prochaine colline. Des tracas familiaux, aussi.

— Des tracas familiaux ?

— Petit différend avec mes frères. Une affaire d'héritage. J'avais besoin de mettre un peu de distance entre le manoir ancestral et moi.



L'homme semblait parler sans crainte, tout en posant sur Félix un regard calculateur.

Peut-être se disait-il qu'en lâchant quelques confidences, Félix ferait de même à son encontre. Félix avait déjà rencontré ce genre d'homme dans les mêmes établissements d'Altdorf ou de Nuln. La plupart étaient des informateurs professionnels.

— Vous savez ce que c'est, n'est-ce pas ? continua l'homme.

— Pas vraiment, répondit Félix. Je me suis toujours bien entendu avec mes frères.

— Ça pourrait bien changer lorsque viendra l'heure de partager l'héritage familial. L'homme avait dit cela avec l'air de savoir de quoi il parlait, même s'il ne semblait pas s'en émouvoir plus que cela.

— J'imagine, répondit à son tour Félix. Cela a dû effectivement mal se passer pour jeter une personne comme vous sur les routes par cette saison.

L'homme jeta un regard nerveux sur la salle, puis baissa les yeux sur le comptoir et commença à dessiner des cercles du bout de son ongle.

— Je peux m'estimer heureux d'être arrivé jusqu'ici, reprit-il enfin d'un ton un peu moins libéré.

— Ah oui ?

— Offrez-moi une bière et je vous raconte, lâcha-t-il finalement. Si vous allez vers le sud, cela pourrait bien vous intéresser.

— Tiens ? Par exemple ?

— Les morts-vivants sont de retour, lui murmura l'étranger, comme s'il venait de lui dévoiler un secret.

— Vraiment ? Mais ça, tout le monde le sait déjà, lui répondit Félix avec un sourire moqueur.

L'homme marqua un temps d'arrêt avant de poursuivre, toujours avec le même ton de conspirateur.

— Les goules se rassemblent dans les bois et le vieux château de Drakenhof a un nouvel occupant. J'ai vu moi-même des lumières par les fenêtres lorsque je suis passé devant. Nous avons aussi vu des lumières dans les bois et nous avons pensé qu'il valait mieux ne pas dormir à la belle étoile. Par ce froid, n'importe quelle mesure est préférable à la

tente, surtout après avoir vu ce que nous avons vu.

— Nous ?

— Les gens qui sont assis à la table, là, sont avec moi. Nous voyageons ensemble. Le nombre est toujours une bonne assurance sur les routes, surtout celles de Sylvanie et par les temps qui courent.

Félix baissa les yeux vers le groupe d'étrangers en question. On aurait dit une poignée de mercenaires en rupture de ban. Jamais il n'avait vu une telle collection d'oreilles tranchées, de nez cassés et de dents brisées depuis qu'il avait quitté Karak Kadrin, la cité des Tueurs.

— Ils n'ont pas l'air du genre à se laisser impressionner par des feux follets, fit remarquer Félix. Bien au contraire, continua-t-il pour lui-même, ils seraient même plutôt de ceux à aller y voir au cas où ils pourraient en tirer quelque profit.

— Vous ne penseriez pas ainsi si vous aviez vu ce que nous avons vu, et peut-être même vos amis Tueurs feraient moins les fiers. Ces lumières étaient l'œuvre d'une magie maléfique, cela ne fait aucun doute.

— Vous êtes donc un expert en magie maléfique ?

— Ne vous moquez pas, mon ami. N'importe qui en aurait dit de même en les voyant, elles avaient quelque chose de pas naturel. Elles étaient verdâtres et fluctuantes. Elles s'éteignaient et réapparaissaient ensuite. On aurait dit qu'elles flottaient entre les arbres.

Félix trouva la description plutôt convaincante, surtout compte tenu de ce qu'il avait lui-même observé, mais il préféra garder la même expression circonspecte.

— Et quand les avez-vous vues ?

— Trois nuits auparavant.

Félix hocha la tête. Cela correspondait avec cette nuit où le sort de localisation de Max avait été rompu. Tout concordait, même si l'étranger était loin de se douter de quoi que ce soit. Peut-être devrait-il suggérer à l'homme de tout répéter à Max, mais décida finalement de le faire lui-même et de voir ce qu'il en dirait.

— Ainsi donc, vous nous conseilleriez d'éviter Drakenhof, reprit Félix.

— Comme la peste ! Et alors, cette bière ?

Félix leva les yeux vers l'aubergiste qui l'attendait, prêt à remplir une

pinte. D'un signe de tête, il lui fit comprendre qu'il pouvait y aller.

— Ça va me faire du bien, conclut l'étranger.

— Et y voulait quoi le blanc-bec ? lui demanda Gotrek lorsque Félix apporta enfin les pintes à la table des Tueurs, d'une voix un peu forte au goût du jeune homme. Il leur répéta ce que lui avait raconté le blanc-bec en question, mais d'une manière plus discrète.

— Oh, oh ! J crois bien qu'on va faire une p'tite visite à ce château, annonça Gotrek. Snorri approuva avec tout autant d'enthousiasme.

— Je savais que vous alliez me répondre ça, dit Félix avec fatalisme.

— Ça colle, commenta Max une fois que Félix eut terminé de lui rapporter les dires de l'étranger. Félix se leva et alla vers la fenêtre. Il sentit le froid glacé en s'approchant et en frissonna. Il resta quelques secondes à écouter les bruits de l'extérieur puis se retourna. Étrangement, la pièce était plutôt bien meublée pour un tel endroit, même si le mobilier n'était plus très jeune. Le lit était à baldaquin et chacun des quatre pieds était surmonté par une sculpture de dragon à la posture peu engageante. Le tissu était d'un lourd velours, qui lui faisait presque penser à la décoration d'un cercueil.

Max était assis dans un fauteuil et le dévisageait tout en réfléchissant.

— J'imagine que notre ami Krieger voudrait invoquer ses sortilèges dans un lieu qui fut jadis imprégné de magie noire et Drakenhof est un endroit tout désigné. Et mon charme de localisation fut brisé au beau milieu de la nuit. Une invocation de cette ampleur peut avoir eu comme effet ces lumières qu'il vous a décrites.

— Oui, tout cela colle même un peu trop, vous ne trouvez pas ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire, c'est combien existe-t-il de chances pour que ce gars en bas et ses camarades se soient trouvés au pied du donjon justement la nuit où cela s'est passé, et qu'il se retrouve là, cette nuit, pour tout nous raconter ?

— Bien... ce doit être une coïncidence, proposa Max. Mais je vois où vous voulez en venir.

— Une coïncidence, Max ? Allons ! Nous sommes en plein cœur de l'hiver. Qui pourrait vouloir arpenter ces routes en cette saison ? S'il était vraiment ce qu'il prétend, il se serait trouvé une petite taverne quelque part à Middenheim pour y attendre le printemps bien au chaud et il faudrait envoyer une compagnie de hallebardiers pour l'en faire sortir. Non, ce type ne me dit vraiment rien qui vaille. Il est aux ordres de quelqu'un, j'en ai déjà rencontré pas mal dans son genre.

Max eut la courtoisie de ne pas lui demander où. Il se passa la main dans la barbe, puis tapota du bout des doigts sur les accoudoirs du fauteuil.

— Vous croyez que c'est Krieger qui l'a envoyé ? Qu'il joue ce rôle pour nous faire tomber dans un piège ?

— Je ne sais pas. Peut-être est-il parvenu à contrôler le talisman et qu'il n'attend plus que nous foncions tête baissée.

— Ce ne sont que spéculations, Félix.

Félix afficha un sourire sournois.

— Mais nous sommes dans une région où tout n'est que spéculation, Max.

Le sorcier hocha la tête.

La flamme de la lanterne vacilla puis mourut. Félix maudit la bourrasque glacée et la mauvaise conception de l'objet. On aurait dit qu'elle datait de l'époque de la Grande Peste. Il poursuivit son chemin dans le couloir sombre à tâtons, le bout des doigts frôlant la pierre froide. Cela le ramena dans son enfance, lorsqu'il s'amusait à ce genre de jeu avec ses frères. Il en sourit.

Il savait que sa chambre était la troisième porte sur la droite à partir des escaliers. Il lui fallait se baisser à cause des poutres basses placées un peu partout dans l'auberge, un peu comme dans l'*Esprit de Grungni*, ce qui lui fit immédiatement penser à Ulrika. Il ressentit comme un coup de poignard en plein cœur. Il perçut alors comme une présence devant lui dans le noir et sa main chercha d'instinct le pommeau de son épée.

— N'ayez pas peur, Herr Jaeger, ce n'est que moi, souffla la voix de la comtesse Gabriella.

Par tous les dieux, se dit Félix, cette femme doit avoir des yeux de chat pour m'avoir reconnu dans l'obscurité.

— J'aimerais avoir une conversation en privé avec vous, si cela ne vous dérange pas, reprit la comtesse.

— Certainement, répondit Félix tout en se demandant ce que cela pouvait sous-entendre. Il avait eu quelques expériences avec des femmes ayant prétexté une conversation dite privée à une heure aussi avancée. On pouvait s'attendre à tout. Une main froide se referma sur la sienne et l'éloigna de son épée, puis le guida avec une surprenante sûreté dans les couloirs sombres. Il entendit une clef jouer dans une serrure et vit la porte s'ouvrir, laissant entrer dans le couloir la lueur des chandeliers allumés dans la chambre. La silhouette de la comtesse se dessina dans l'embrasement. Elle était vraiment bien fichue. Cette pensée traversa son esprit embrumé par l'alcool. Elle franchit le pas de la porte et il la suivit.

La chambre devait être la meilleure de l'auberge, soigneusement meublée même si, comme pour toutes les autres, rien n'était neuf. Une légère senteur de cannelle flottait et luttait pour repousser l'odeur de renfermé. Cette chambre ne devait pas être souvent utilisée. La comtesse ferma la porte derrière lui et tourna la clé dans la serrure. Félix se sentit un peu comme pris au piège. Elle l'invita d'un geste à s'installer dans l'un des confortables fauteuils et prit place dans un autre.

Il resta pourtant debout, de plus en plus mal à l'aise, écoutant le vent siffler au dehors. Il semblait souffler en fortes rafales contre les volets de bois.

— Vous ne voulez pas vous asseoir, Herr Jaeger ? Je ne vous ferai aucun mal, je vous le promets, le taquina la comtesse. Félix suspectait pourtant cette femme à la frêle carrure d'être capable de bien plus qu'elle ne semblait, si elle le voulait. Il se glissa finalement dans le fauteuil, posa sa lanterne près de lui et étendit ses jambes devant le petit feu de cheminée.

— Et de quoi vouliez-vous donc m'entretenir ?

— Vous paraissez être un homme sensé, Herr Jaeger, et d'après ce qu'il me semble, vous vous êtes très souvent retrouvé dans des

situations... disons, inhabituelles.

Félix ne put retenir un sourire. Il n'aurait sans doute pas suivi Gotrek s'il avait été conforme à la première description, mais la seconde supposition était fondée. Il s'était lui-même surpris à plusieurs reprises de ne pas perdre tous ses cheveux à cause des horreurs qu'il avait vues.

— Peut-être, répondit-il simplement.

— Et vous êtes également quelqu'un qui sait tenir sa langue...

— Ce que vous avez derrière la tête demande que l'on tienne sa langue ?

— S'il vous plaît, Herr Jaeger, ce n'est pas du tout ce que vous croyez. Je suis sur le point de vous dévoiler un secret qui pourrait bien nous coûter la vie à tous les deux.

Le sourire de Félix s'élargit davantage. Ces Sylvaniens, ils avaient toujours tendance à tout tourner en mélodrame, même les situations les plus terribles.

— Je vous assure qu'il n'y a rien d'amusant.

Mais Félix ne put s'empêcher d'éclater de rire. La comtesse sembla durant une seconde sur le point de se lever et d'aller le gifler, mais il lui fit signe qu'il était désolé.

— Je vous prie de m'excuser. C'est juste que je suis dans une auberge sylvanienne, avec le vent qui souffle dehors, ces chandeliers tout autour, et en présence d'une femme superbe qui est sur le point de me dévoiler un terrible secret. J'ai l'impression d'être dans un roman de Detlef Sierck. Il ne manque plus que le hurlement des loups au loin et tout le décor sera planté.

— Vous avez un sens de l'humour bien étrange.

— J'ai dû lire trop de ces histoires quand j'étais jeune. Je suis vraiment désolé. Dites-moi ce que vous aviez à me dire.

— Pour commencer, puis-je avoir votre parole que vous ne répéterez tout ceci à personne, à moins que je ne vous le demande ?

Félix réfléchit durant quelques secondes.

— Tant que cela ne met pas en cause notre salut, à mes camarades et moi.

— Sage précaution. Vous avez raison.

— Je me tairai donc tant que mes conditions sont respectées.

Autrement...

— C'est entendu, le coupa-t-elle sèchement. Mais c'est également ce que dirait quiconque n'ayant aucune intention de tenir parole.

— Certes, mais c'est vous qui avez demandé à me parler. C'est vous qui avez un secret à me dévoiler. Vous devez déjà avoir une certaine idée de la confiance que vous pouvez m'accorder.

— Vous avez tout à fait raison sur ce point. Et j'ai assez confiance dans mon jugement vis-à-vis des hommes. Tout au long de ma vie, il ne m'a que très rarement trahie.

— Et vous semblez être une femme possédant en effet un grand sens du jugement.

Félix avait retrouvé tout son sérieux. Quelque chose en elle inspirait le respect. Il joignit les mains et s'avança dans le fauteuil, posant ses coudes sur ses genoux. Il la dévisagea, essayant de percer sa personnalité à travers son voile.

— Je vous écoute.

Ce fut au tour de la comtesse de marquer une pause.

— Dites-moi, Herr Jaeger... Croyez-vous tout ce que vous avez pu entendre au sujet des morts-vivants ?

— Jusqu'à maintenant, je ne dispose pas de vrais éléments pour me faire une réelle idée, lui répondit-il avec la plus grande sincérité.

— Bien... Pensez-vous qu'ils sont tous... maléfiques ?

— Tout dépend de ce que vous entendez par maléfique.

— Herr Jaeger, nous ne sommes pas dans un de ces débats d'universitaires à Altdorf. Nous ne sommes pas en train de couper les cheveux en quatre pour savoir si les démons peuvent danser le quadrille. Allons droit au but, je vous assure que de nombreuses vies sont en jeu.

Félix comprit soudain où tout cela allait le mener et il dut repousser son instinct qui lui criait de tirer son épée. Cela ne serait de toute façon pas une bonne idée si ses soupçons s'avéraient fondés.

— Vous arrivez très bien à vous contrôler, Herr Jaeger, pour un mortel, bien sûr. Mais soyez assuré que je ne vous veux aucun mal, ou cela serait déjà fait.

Il la regarda avec horreur, comme si une gigantesque araignée était assise dans le fauteuil en face de lui. Il se sentit aux portes de la mort.

— Tous les mêmes, souffla-t-elle. Mais revenons à nos affaires. Tous les immortels ne sont pas les monstres que vous imaginez.

— J'ai un peu de mal à vous croire, parvint-il à répondre.

— Pourquoi ? Parce que nous buvons du sang humain pour prolonger notre existence ? Cela ne fait pas de nous tous des meurtriers. Croyez-le ou pas, nombreux sont les humains à nous offrir leur sang de leur plein gré. Vous seriez surpris d'apprendre combien ils sont au sein même de votre Empire.

— Oh ! Ce serait une preuve de plus de la faiblesse de l'Empire.

— Ne soyez pas si négatif, Herr Jaeger. Ce que font deux personnes en privé ne regarde qu'elles, pourvu qu'aucune des deux ne fasse de mal à l'autre.

— Mais tout dépend aussi du consentement respectif de ces deux personnes.

— Je n'ai pas le temps de deviser en matière d'éthique avec vous. J'ai besoin de votre aide. Un monstre se promène dans la nature et il doit être neutralisé. Vos amis et vous pouvez nous y aider.

— Et pourquoi devrais-je avoir confiance en vous ?

— Tout simplement parce que vous n'avez pas le choix. Vous avez besoin de mon aide pour trouver Adolphus Krieger et l'arrêter avant qu'il ne devienne trop puissant pour que même les seigneurs du Chaos n'y parviennent. Vous avez besoin de mon aide pour arracher votre amie de ses griffes. En l'état actuel des choses, vous en seriez bien incapable, je vous le dis franchement.

Le cœur de Félix battit de plus belle. Sa bouche était soudain sèche.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Parce qu'à l'heure actuelle, soit elle est réduite à l'état d'un cadavre vidé de son sang, soit il a fait d'elle sa consort, et je pencherais plutôt pour cette seconde possibilité. À moins qu'elle ne soit une femme aux ressources insoupçonnables.

— Elle l'est.

La comtesse se contenta de hocher la tête. Un geste bien humain, mais



Félix avait toujours l'impression d'être face à un monstre. Il posait sur elle un regard où se mêlaient le dégoût et la fascination. Il supposa que c'était de cette manière qu'un ver voyait l'oiseau, ou le lapin le renard.

— Vous êtes un vampire, siffla-t-il entre les dents. Il se sentait plutôt fier de lui. Il avait voulu lui envoyer cette réalité en pleine figure depuis plusieurs minutes, mais le faire n'était pas sans risque. La comtesse applaudit des deux mains.

— Bravo, Herr Jaeger ! Personne ne pourra dire que vous êtes long à la détente.

Les doigts de Félix se crispèrent sur la garde de son épée.

— Je me dois de vous avertir que cette épée est enchantée. Je ne sais pas si elle peut vous faire de mal, à vous et à vos semblables, mais je suis prêt à essayer si vous m'y poussez.

— Je sais que c'est une arme magique, et très puissante, même si elle l'est bien moins que cette terrible hache que porte votre ami. Cela fait partie des raisons qui me poussent à croire que vous pourriez arrêter Krieger si vous vous y preniez sans attendre.

— Mais pourquoi désirez-vous tant nous lancer contre l'un des vôtres ?

— Voyez-vous, Herr Jaeger, les nôtres, comme vous dites, sont aussi divisés et différents que le sont les humains. Nous sommes juste bien moins que vous. La plupart d'entre nous voudraient vivre en bonne intelligence avec les vôtres. Vous êtes bien plus nombreux et votre puissance s'est nettement renforcée durant ces derniers siècles, nous n'avons pas d'autre option. Notre seul désir est de vivre en paix avec nos couvents.

— Vos couvents ?

— Le cercle de nos admirateurs, nos victimes consentantes, appelez-les comme vous voulez, Herr Jaeger. Vous voyez, je suis franche avec vous.

— Parfait. La plupart d'entre vous, disiez-vous ?

— Oui. Il en est quelques-uns qui rêvent du retour des jours anciens et qui voudraient que nous régnions à nouveau sur la nuit, comme ils disent. La plupart sont très jeunes et ne réalisent pas que nous n'avons jamais régné sur la nuit comme ils le pensent. Les choses ne sont jamais aussi

simples.

Le cerveau de Félix bouillonnait de toutes ces informations nouvelles. Jamais il n'aurait pensé que les vampires puissent éprouver vis-à-vis des humains cette même crainte que ces derniers éprouvaient vis-à-vis d'eux. Mais ses propos avaient un sens. Les humains avaient le nombre pour eux, et la possibilité d'agir en plein jour, en ces heures qui étaient les moins favorables pour les morts-vivants. Et eux aussi disposaient de puissants sorciers.

La comtesse l'étudia durant plusieurs secondes, comme si elle cherchait à estimer l'impact de ses révélations. Puis elle reprit la parole.

— Comme je vous l'ai expliqué, il y a ceux qui désirent que nous retrouvions notre place et notre gloire passée, même si nous nous échinons à leur expliquer que cette époque n'a jamais existé. Adolphus Krieger est l'un de ceux-là.

— Je vous crois.

— Parfait. Nous avançons, donc.

— Mais, dites-moi... Le comte et ces autres nobles à Waldenschlosse, savent-ils qui vous êtes ?

— Oui. Il existe un pacte entre ceux des Éveillés qui sont prêts à lutter pour que ne se réveillent pas les anciennes guerres, et les gouvernants actuels de la Sylvanie. Nous n'avons aucune envie que se déclenche un pogrom contre nous.

— Et Rodrik ?

— Ses hommes et lui appartiennent à mon propre couvent.

Il fallut quelques secondes à Félix pour encaisser cette annonce. C'était peut-être d'ailleurs la nouvelle de trop. Il avait du mal à croire qu'il se trouvait là, à discuter calmement avec une créature comme la comtesse, sans que l'une ne tente de se jeter sur l'un, ou que l'autre n'ait envie de s'enfuir. Une idée lui vint à l'esprit.

— Ainsi donc, le comte et ses amis ne nous ont pas dit toute la vérité.

— Pourquoi vous dévoileraient-ils tous leurs petits secrets ? Vous leur êtes étrangers, après tout, non ? Ils n'avaient aucune raison de vous faire confiance.

— Et vous ? Vous avez des raisons de me faire confiance ?

— Je n'ai pas le choix. Je sais ce que prépare Krieger.

— Et que prépare-t-il ?

— Son plan est d'unir tous les Éveillés derrière lui et d'accomplir une antique prophétie. Cette prophétie a été énoncée par un esprit malade et n'était pas destinée à être réalisée un jour, mais cela ne va pas empêcher Krieger d'essayer de le faire.

— Mais compte tenu de ce que vous m'avez déjà appris, il semble peu probable qu'il y parvienne.

— Herr Jaeger... Il possède le pouvoir de l'accomplir. Vous avez vous-même vu ce qui le lui donne et vous l'avez eu en main.

— L'Œil de Khemri ?

— Si c'est ainsi que vous l'appellez. Mais il conviendrait mieux de le nommer l'Œil de Nagash.

— Et il est vraiment si puissant ?

— J'en ai bien peur.

— Pourquoi ?

— Il fut créé par Nagash pour lier notre peuple à sa personne. Il peut nous appeler où que nous nous trouvions et nous soumettre à la volonté de celui qui le porte, si celui-ci en a la force.

— Si ?

— Vous avez sans doute entendu ces histoires sur la manière dont les Éveillés imposent leur volonté aux mortels.

Félix hocha la tête.

— Cela demande plus ou moins d'effort pour accomplir cela, et encore, c'est de toute façon temporaire. Voilà pourquoi je n'ai même pas essayé sur vos compagnons et vous. Je ne pense pas que j'y serais arrivée sans votre consentement, du moins sans le lien du sang. On sait moins que ceci est également possible entre les Éveillés. Parmi ses nombreux pouvoirs, l'Œil confère cette capacité s'il est accordé à celui qui le porte, et il fonctionnerait sur l'un d'entre nous mieux qu'il ne le faisait à l'époque sur le Grand Nécromancien, sans doute parce nous sommes apparentés. Nous sommes tous issus du même sang. Quelle qu'en soit la raison, grâce à lui, Krieger pourrait nous appeler et nous soumettre à sa

volonté. Je sens comme... quelque chose à l'orée de ma conscience en ce moment même. Je ne doute pas que cela va grossir au fil des nuits prochaines.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Cela a-t-il une quelconque importance ?

— Oui. Je veux savoir à quoi nous devons faire face.

— Herr Jaeger, je vis maintenant depuis bien longtemps. J'ai étudié bien des choses étranges et d'obscurs domaines, et j'ai disposé de longs siècles pour assimiler le tout. Croyez-moi, mes semblables et moi éprouvons une sorte d'obsession quant aux travaux du Grand Nécromancien. J'ai lu tous ces ouvrages supposés interdits, les traductions de van Hal des *Neuf Livres de Nagash*, le *Livre des Morts*, les *Grimoires de Tal Akhad*. Je me suis rendue dans des lieux très anciens pour collecter toutes les informations possibles. J'ai foulé le sable de la Terre des Morts et visité les pyramides de Khemri. Il me faudrait bien plus de temps que nous n'en disposons pour vous expliquer comment il m'a fallu faire le tri entre les mythes et la réalité sur laquelle ils reposent, et remettre en place une à une chaque pièce du puzzle. Il vous faudra me faire confiance.

— Il semblerait que je n'ai en effet pas d'autre choix. Peut-être devrais-je demander à Max de se joindre à nous.

— Plus tard, peut-être. Pour le moment, je préférerais que tout ceci reste entre nous, cela laissera le temps de préparer vos amis. Il serait préférable qu'ils ne tentent rien de prématuré.

En effet, imaginant la réaction de Gotrek s'il découvrait qu'il se cachait un vampire parmi ses compagnons de voyage, il semblait plus sage à Félix de ne rien lui dire. Si la comtesse pouvait s'avérer être un allié potentiel, mieux valait qu'elle garde la tête sur les épaules. Ou, rectifia-t-il, si elle était aussi puissante qu'il le pensait, mieux valait que le Tueur ne trouve pas cette mort glorieuse après laquelle il courait avant qu'Ulrika ne soit libre, ou vengeance. À la manière dont elle hochait la tête, la comtesse semblait considérer qu'il avait déjà répondu favorablement à sa dernière requête. Arrivait-elle donc à lire si facilement en lui ? Il supposa qu'après une existence de plusieurs siècles, elle avait en effet dû

acquérir une certaine aisance en la matière. Il lui fit signe de poursuivre.

— L'Œil a été créé par Nagash en ces temps très reculés en tant qu'arme utilisable contre mes semblables, lorsqu'il craignait que nous contestions sa suprématie. Il s'en est même servi pour lier certains Éveillés à sa personne, c'est alors que nous avons compris réellement le pouvoir de l'objet. Craignant ce qui risquait d'arriver, les autres Éveillés se sont enfuis le plus loin possible et se sont dissimulés derrière tous les sortilèges qu'ils ont pu trouver.

Et Félix écoutait. Il l'écouta lui raconter d'anciennes intrigues, cette guerre qui avait opposé Nagash aux skavens et l'éparpillement final des trésors du Grand Nécromancien. Elle lui parla de la manière dont l'Œil avait disparu jusqu'à ce qu'il tombe entre les mains de Manfred von Carstein, et comment il s'en servit pour constituer cette horde de mortsvivants qui combattit durant les guerres des Comtes Vampires. Elle lui expliqua que ce fut tout autant la perte de l'Œil qui mit un terme à ces guerres que la destruction des comtes.

— Bien sûr, après ces événements, poursuivit-elle, il est facile de comprendre ce qui s'est passé. La plupart des Éveillés pensaient l'Œil détruit ou perdu à jamais après Hel Fenn, et tous en étaient satisfaits. Il a dû être trouvé par un soldat mortel après la bataille, et il l'a emporté comme trésor de guerre, en souvenir de ces terribles conflits. N'étant pas mage lui-même et n'ayant aucune idée de ce qu'il tenait entre ses mains, il est devenu une sorte d'objet de famille. L'un des héritiers a dû ensuite le revendre parce qu'il avait besoin d'argent et il s'est retrouvé sur le marché de l'art. Il est ensuite passé de main en main, jusqu'à se retrouver dans la collection d'Andriev.

— Comment Krieger et vous avez-vous eu connaissance de cela ?

— Malheureusement, certains Éveillés ne croyaient pas à la perte définitive de l'Œil et convoitaient son pouvoir, dont Adolphus Krieger.

Et pas toi, se demanda Félix. Peut-être veux-tu cet objet pour toi. Une fois de plus, elle sembla lire dans ses pensées.

— Certains parmi nous craignaient le retour de l'Œil, Herr Jaeger. Nous avons peur de l'avènement d'un nouveau von Carstein. Cela signifierait la fin pour nombre d'entre nous et nous sommes déjà si peu

nombreux. Nous ne pouvons pas nous permettre une nouvelle guerre de cette envergure.

— Vous prétendez donc n'éprouver aucun intérêt personnel pour l'Œil de Khemri ? Félix avait du mal à comprendre pourquoi il essayait de la provoquer de la sorte. Elle devait sans doute disposer du pouvoir de le foudroyer sur place, mais il ne pouvait pas s'en empêcher.

— Si vous l'aviez en votre possession, qu'en feriez-vous ?

— Je ferais en sorte de le détruire, et si cela s'avérait impossible, j'irais le cacher dans un endroit d'où il ne ressortirait pas avant très longtemps.

— Vraiment ?

— Je n'attends pas de vous que vous me croyez sur ce point, mais j'ai de bonnes raisons de ne pas utiliser son pouvoir.

— Et lesquelles ?

— Il a été créé par Nagash. Il renferme une part de sa puissance, de son esprit, de sa volonté. Avec le temps, il corrompt ceux qui s'en servent et les conduit inévitablement à leur perte. Nagash était jaloux de ses créations. Il n'aurait jamais permis qu'un autre que lui en profite.

— Et Krieger doit savoir cela lui aussi.

— Peut-être pas, et dans le cas contraire, il ne doit pas y croire. Ou bien s'imagine-t-il pouvoir le contrôler, à moins qu'il ne soit d'ores et déjà sous la domination de l'objet. Il était proche des von Carstein et s'est retrouvé soumis à son influence il y a plusieurs siècles déjà.

— Alors pourquoi ne pas attendre que cette terrible destinée s'abatte sur lui ?

Félix se demanda ce qu'il allait faire ensuite. Il semblait ne pas avoir d'autre alternative que d'accepter le marché. Jusqu'à preuve du contraire, elle semblait être un puissant allié, et l'un de ceux qui connaissait son propre ennemi bien mieux que lui-même ne pourrait jamais espérer. Il avait pourtant du mal à faire totalement confiance à ce qu'il considérait être un prédateur imprévisible. C'était un peu comme si le mouton négociait avec le loup. Peut-être d'ailleurs était-ce la raison pour laquelle son instinct lui dictait de se méfier d'elle.

— Je croyais vos semblables plus intéressés par l'aide qu'ils peuvent

apporter aux sombres dieux du Chaos. Ne poursuivez-vous pas les mêmes buts ?

— Nous ne sommes pas des créations des divinités du Chaos, pas plus que vous ne l'êtes, et ils nous haïssent au moins autant que vous. Ils ne cherchent que des âmes et des esclaves. Quelques Éveillés les ont servis par le passé, de même que nombre des vôtres. Nous apprenons tous de nos erreurs, et ceux d'entre nous qui crurent un jour pouvoir utiliser les Dieux des Ténèbres pour servir leurs propres desseins l'ont chèrement payé, ainsi que ceux d'entre vous.

Et il devait y avoir une part de vérité là-dedans, se dit Félix, au moins quand elle prétendait qu'une partie de l'humanité allait jusqu'à vendre son âme aux démons. La comtesse se pencha vers lui et plongea son regard dans le sien. Elle avait fait cela d'une manière si rapide que Félix se jeta en arrière.

— Vous voyez, Herr Jaeger, cela m'aurait été très facile. Soit vous me croyez, soit vous ne me croyez pas. Soit vous me faites confiance, soit vous continuez à vous méfier. De nous deux, c'est moi qui prends le plus de risques. Il se trouverait de mes semblables à vouloir ma mort s'ils apprenaient que je vous ai raconté tout cela. Vous pourriez aussi aller tout raconter à vos camarades, et ils participeraient avec joie à ma destruction. J'ai bien peur qu'ils soient assez puissants pour cela. Herr Schreiber est un redoutable sorcier et de toute ma très longue existence, je ne pense pas m'être trouvée en présence d'une arme aussi terrible que la hache de Gotrek Gurnisson.

— Je pourrais, en effet, à condition que vous me laissiez sortir d'ici vivant.

— Vous pouvez le faire si vous le souhaitez. Je ne vous empêcherai pas.

Félix faillit la prendre au mot, mais il ne se sentait pas encore le courage. Après tout, il s'y prendrait lui-même exactement de cette manière s'il voulait qu'elle se sente en sécurité. Il serait totalement vulnérable au moment d'ouvrir la porte, alors qu'il lui tournerait le dos. Peut-être pourrait-il maintenant appeler à l'aide, mais cette chambre était, à la demande de Rodrik, éloignée des autres et ses murs étaient

plutôt épais. De plus avec le vent qui soufflait dehors, personne ne l'entendrait.

Il décida donc de poursuivre la conversation, autant pour gagner du temps que parce qu'il voulait en apprendre un peu plus.

— Lorsque je vous écoute, je ressens une sorte d'animosité personnelle à l'encontre de Krieger. N'y a-t-il pas une autre raison qui vous incite à nous pousser contre lui ?

Son rire le prit au dépourvu.

— Je ne pensais pas être aussi transparente, cher Herr Jaeger. J'ai sans doute trop pris l'habitude de lire dans les mortels pour continuer de penser qu'ils puissent en faire autant de moi.

Félix avait du mal à avaler ça. Il commençait bien au contraire à croire que cette immortelle ne faisait jamais rien sans raison et que le moindre de ses actes était le résultat d'une mûre réflexion. Si elle avait laissé transparaître le moindre indice, c'est qu'elle l'avait voulu. Mais il décida de garder ses soupçons pour lui.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, insista-t-il.

Le silence qui s'ensuivit fut le plus long de toute la soirée, Félix crut tout d'abord qu'il s'était totalement fourvoyé sur la comtesse et qu'elle n'allait pas lui répondre.

— Krieger est de moi. Mon enfant, si vous préférez. C'est moi qui ai fait de lui ce qu'il est aujourd'hui, pour mon plus grand désespoir. En un sens, je suis responsable de tout. Il serait mort depuis bien des siècles s'il n'avait pas croisé ma route, et nous n'aurions pas à nous soucier maintenant de tout ce qu'il est en train de préparer.

— Je vois. Qu'attendez-vous de moi ?

— J'ai besoin que vous m'aidiez en ce qui concerne vos compagnons. Je ne veux pas avoir à les affronter alors que j'aurai à lutter contre Krieger.

Félix ramassa sa lanterne, prit une brindille dans la cheminée pour la rallumer, puis se leva de son fauteuil et se dirigea vers la porte. Elle ne fit pas le moindre geste pour l'arrêter. Il vit que la clef était restée dans la serrure.

— Je vais réfléchir à votre proposition, lui dit-il en ouvrant la porte.



— Ne réfléchissez pas trop longtemps, Herr Jaeger. Le temps file.

Il entreprit de regagner sa chambre. Il était tout autant troublé qu’effrayé, et avait comme l’impression d’être passé tout près de la mort. Et qu’allait-il faire de tout ce qu’elle venait de lui dire ? Qu’allait-il faire de cette proposition qu’elle lui avait faite ?

Elle devait sans doute comprendre qu’elle l’avait placé dans une situation impossible. Max Schreiber pourrait comprendre, mais Gotrek et Snorri Nosebiter n’y entendraient rien. Ils ne verraient en elle qu’un buveur de sang à portée de leur hache, ils frapperaient d’abord et poseraient des questions ensuite. Ivan Straghov et ses hommes n’étaient pas plus du genre à accepter les vampires que ne l’étaient les nains. Ils étaient originaires des Marches du Kislev et ne négociaient pas avec les suppôts de la Nuit.

Qui qu’elle puisse être, la comtesse était une femme intelligente et devait savoir tout ceci. Qu’espérait-elle en tirer ? Il retourna le problème dans tous les sens sans parvenir à mettre le doigt sur le début d’un soupçon d’indice. Mais le fait qu’il ne vît pas où tout cela pouvait la mener ne signifiait pas qu’elle ne pourrait en tirer un quelconque avantage.

Ce n’est qu’après avoir repensé à tout cela à de nombreuses reprises que Félix se rendit compte qu’il avait accepté ce qu’elle était. Il n’allait pas courir avertir les Tueurs, du moins pas avant d’en avoir considéré toutes les implications. Mais il lui fallait tout de même en parler à quelqu’un.

— La comtesse est *quoi* ? faillit s’étouffer Max.

— Chut ! lui dit Félix. Vous voulez que toute la taverne soit au courant ?

Une aura lumineuse se mit à danser autour de la main droite du sorcier, celui-ci semblait sur le point de vaporiser la chambre de la comtesse, et la comtesse avec. Compte tenu des circonstances, Félix se dit que ce n’était pas forcément une bonne idée. Une confrontation entre un sorcier de la trempe de Max et un authentique vampire pourrait bien réduire

l'auberge à l'état de ruine. Il commençait à regretter d'avoir tout raconté au sorcier.

— J'ai du mal à croire que vous restez là comme cela, Félix. Il se trouve un de ces monstres dans ces murs, et vous ne faites rien ?

— Comment cela, je ne fais rien ! Je suis tout de même venu vous en parler, non ?

— J'aurais plutôt pensé à rassembler tous nos amis et aller lui rendre une petite visite nocturne. Ce serait plus approprié.

— Vous êtes la dernière personne que j'imaginai pourvoir tenir de tels propos, Max. Un sorcier devrait avoir un peu de compassion, non ? Après tout, il n'y a pas si longtemps de cela, les gens auraient agi exactement de cette manière contre vos semblables.

— Mais je suis tout à fait capable d'éprouver de la compassion, mon ami ! Je ne vois juste pas le rapport entre un magicien et ces tueurs en série que sont les morts-vivants.

Félix renifla. Soit, sa remarque n'était pas très diplomatique, mais la réponse de Max était effrayante. En temps normal, le sorcier faisait montre de plus de sang-froid. Peut-être les épreuves de ces dernières semaines l'avaient-elles plus éprouvé qu'il ne l'avait laissé paraître. Il faillit lui répondre sur le même ton, mais il fallait absolument que quelqu'un calme le jeu et c'était à lui que cela revenait.

— Excusez-moi pour ce que je viens de dire, Max. Mais, imaginez que tout ce qu'elle m'a dit est vrai. Elle ferait une formidable alliée contre Krieger.

À peine eut-il dit cela, qu'un frisson lui traversa l'échine. Max le regardait d'un air qui ne disait rien de bon. Félix faillit en dégainer son épée.

— Vous aurait-elle enchanté ? murmura le sorcier. Vous êtes en son pouvoir.

Félix resta immobile lorsque Max fit un geste de la main. Une traînée d'étincelles suivit le doigt qui dessinait dans l'air un signe cabalistique. Le symbole resta suspendu deux ou trois secondes. Félix ferma les yeux, mais la rune resta imprimée sur sa rétine. Il fut tenté de s'écarter, mais lui-même voulait une réponse à cette dernière hypothèse soulevée par le

magicien. Il n'avait pas l'impression d'être sous les effets d'un sortilège, mais comment pourrait-il en être conscient ? Peut-être le fait d'être sous l'influence d'autrui n'était-il pas perceptible.

Il entendit Max soupirer après quelques secondes. Il ouvrit les yeux. Le sorcier semblait avoir retrouvé un semblant de calme, mais il était en pleine interrogation.

— Je n'ai pu détecter aucun enchantement.

— C'est vous le spécialiste, lui dit Félix. Max alla vers son lit et s'y assit, Félix fit de même dans l'un des fauteuils. La chambre n'était pas aussi grande que celle de la comtesse.

— Qu'allons-nous faire ?

— Si vous envisagez sérieusement d'accepter son aide, je ne pense pas qu'il soit sage d'en parler à Gotrek, lui répondit Max.

— C'est également ce que je me suis dit. Ce n'est pas que l'idée m'enchanterait vraiment, mais pour le moment notre principal souci est de secourir Ulrika. Et d'arrêter Krieger.

Max baissa davantage la tête.

— Je suis d'accord. Mais la question est : pouvons-nous faire confiance à la comtesse ? Et si elle voulait récupérer l'Œil pour elle ? Vaudrait-elle mieux que Krieger si elle avait cet objet en sa possession ?

— Je sais. Mieux vaut nous assurer aussi qu'elle ne s'en empare pas. Je pense qu'il faut rester méfiants et qu'au moins l'un de nous deux garde en permanence un œil sur elle.

— Vous sembliez prêt à bien plus que cela...

— C'est une femme... fascinante.

— Il est préférable que vous pensiez à elle en d'autres termes.

— Rassurez-vous, c'est déjà le cas. Rien que le fait de me tenir dans la même pièce qu'elle, j'en avais la chair de poule.

— J'ai entendu dire que certains hommes appréciaient la compagnie des immortels. Il courait des rumeurs au sujet de Detlef Sierck, par exemple.

— Certains pourraient, mais je ne suis pas de ceux-là. Penser qu'elle puisse me considérer comme son propre dîner...

— Heureux de vous l'entendre dire ! Et les chevaliers ? Notre

impétueux ami Rodrik et ses camarades ?

— Partons du principe qu'ils sont sous sa totale influence.

— Elle semble avoir été plutôt franche avec vous, non ?

— C'est ce qu'il m'a paru, mais elle voyage avec nous depuis plusieurs jours déjà. Pensez-vous que quelques-uns des Kislevites aient pu tomber sous son charme ?

— C'est possible. Je vérifierai demain.

— Discrètement, hein ?

— Tout à fait.

Et ils continuèrent leur discussion à voix basse plusieurs heures durant et établirent leur plan. Pour l'un comme pour l'autre, la possibilité d'un piège n'était pas à négliger.

# **LIVRE TROIS**

## **L'ANTRE DU VAMPIRE**

*« Ainsi donc, puisque cela semblait inévitable, notre route nous conduisit jusqu'à Drakenhof, ce château transformé par les légendes en un lieu d'horreur. Et malheureusement, je suis bien placé pour confirmer que les légendes n'étaient en rien exagérées. Elles auraient d'ailleurs pu en rajouter. Il n'est pas dans mes intentions de troubler les songes de mes lecteurs, ni de leur provoquer des cauchemars, mais un souci d'honnêteté et l'obligation de retranscrire avec véracité les exploits du Tueur me forcent à coucher tout ceci sur le papier. Les esprits sensibles voudront peut-être passer tout ce chapitre, ceux qui auront choisi de continuer ne pourront pas dire que je ne les avais pas prévenus...»*

— *Mes Voyages avec Gotrek*, vol. IV, par Maître Félix Jaeger  
(Imprimé aux Presses Nouvelles d'Altdorf en 2505)

# NEUF

— T'as l'air plutôt pensif ce matin, l'humain, marmonna Gotrek.

Félix fit claquer les rênes, les poneys se mirent à avancer, puis il se tourna vers le Tueurs. Comme à leur habitude, les Kislevites allaient en tête, le carrosse de la comtesse Gabriella et son escorte suivaient juste derrière. Il entendit Rodrik remarquer que cet endroit de la forêt serait parfait pour la chasse à l'homme-bête une fois le printemps revenu. Pour sa part, elle lui semblait l'endroit rêvé pour que ces mêmes hommes-bêtes leur tendent une embuscade.

— J'ai pas mal de choses en tête, répondit-il finalement. Il en était toujours à se demander ce qu'il pouvait révéler au Tueur de sa conversation avec la comtesse. Après tout, s'il s'avérait que tout ne fut qu'un piège, mieux valait que Gotrek soit au courant. Il lui semblait qu'il le méritait, au moins. Le nain et lui avaient partagé tant d'aventures et tant d'épreuves, il lui avait même sauvé la vie à de nombreuses occasions. Ne rien lui dire pesait sur sa conscience. La comtesse pouvait très bien n'être qu'une habile manipulatrice qui les attirait droit dans un traquenard.

— Je n'ai vraiment pas confiance en ces Sylvaniens, lui lâcha-t-il.

— Pourtant, tu semblais t'entendre plutôt bien avec dame Gabriella, lui répondit le Tueur d'un air amusé.

— Justement, c'est en partie elle le problème.

Gotrek le regardait d'un air toujours moqueur. Il semblait être dans de bonnes dispositions en cette matinée, malgré la quantité de bière qu'il avait avalée jusque tard dans la nuit. Peut-être la perspective de rencontrer enfin sa destinée des mains de ce Krieger le rendait-elle si jovial. Avec les nains, il était difficile de savoir.

— Vas-y, j't'écoute.

— Je ne suis pas sûr si je peux.

Le Tueur semblait plus intrigué.

— Et pourquoi pas ?

— C'est une question d'honneur. J'ai donné ma parole.

Le nain avait retrouvé son sérieux. Comme tous ses semblables, il l'était toujours quand l'honneur était en jeu.

— Alors, j'insiste pas, répondit-il.

Félix était un peu déçu. Il avait presque espéré que, bien au contraire, le nain le bombarde de questions. Il porta le regard sur le sentier qui serpentait à travers la neige. La forêt qu'ils traversaient s'épaississait de plus en plus. L'endroit ne lui disait vraiment rien.

— Si ça peut t'rassurer, l'humain, moi aussi j'ai kek' p'tits soupçons sur nos amis.

Cela ne rassura pas du tout Félix. Le Tueur avait-il découvert le secret de la comtesse ? Malgré son apparence de brute épaisse, il savait très bien que Gotrek était loin d'être stupide.

— Heu... Que veux-tu dire ?

— Y sont pas c'qu'y racontent qu'y sont.

Félix se demanda où il voulait en venir. Il était peu probable qu'il sache d'ores et déjà toute la vérité, où alors il aurait foncé droit sur le carrosse de la comtesse, hache en avant. Félix se dit qu'il fallait qu'il tente quelque chose.

— As-tu confiance en mon jugement ? lui demanda-t-il soudain.

Le Tueur l'observa de son œil unique durant de longues secondes, durant lesquelles Félix se dit que les nains étaient vraiment une race énigmatique. Ils semblaient très proches des humains, mais en étaient si différents. Leur culture était totalement étrangère, leurs origines et leurs croyances aussi.

— Ouais, répondit finalement le Tueur.

— Je sais quelque chose au sujet de la comtesse. Un dangereux secret, qui pourrait bien faire que tu aies encore moins confiance en elle. Il faudrait que tu me promettes de ne pas t'en prendre à elle avant que nous n'ayons libéré Ulrika et tué Krieger.

Félix comprit que la curiosité du nain était piquée à vif. Celui-ci resta à nouveau sans rien dire durant plusieurs secondes. Félix eut peur d'avoir mal évalué la situation et que Gotrek descende sur-le-champ du chariot pour aller demander lui-même à Gabriella quel pouvait bien être son si



terrible secret. Il semblait vraiment envisager toutes les possibilités, dont celle-ci. Mais Félix connaissait assez les nains pour savoir qu'ils plaçaient l'honneur par-dessus tout.

— Tu présentes les choses sous un angle intéressant, l'humain, lança finalement Gotrek.

Félix se dit qu'effectivement, l'angle était intéressant. Il semblait donc, quels qu'aient pu être les arguments de la comtesse, qu'il n'était pas si prêt que cela à lui faire confiance.

— J'ai ta promesse ?

— Tant qu'elle ne tente rien contre l'un d'entre nous, ouais.

Gotrek avait lâché cela visiblement à regret, comme si cela allait à l'encontre de son propre instinct. Félix se sentit un peu fier de lui, surtout parce qu'il n'aurait jamais cru que le Tueur puisse avoir une telle confiance en lui. Voilà qui allait lui faciliter les choses.

Et il lui raconta tout. Il crut à plusieurs reprises que Gotrek allait exploser. Il était tout à fait évident qu'il voyait d'un très mauvais œil, le seul qu'il lui restait, le fait qu'il se trouve parmi eux un mort-vivant, à portée de sa hache, et d'avoir précédemment promis de ne pas y toucher. Félix s'empressa de lui exposer les raisons justifiant qu'il leur faille accepter son aide tant qu'Ulrika n'était pas libérée. Gotrek le regardait comme s'il se sentait pris au piège. Il semblait sur le point de sauter du siège pour courir en direction du carrosse, mais il n'en fit rien. Il se contenta de poser sur le véhicule un regard furieux. Félix voyait ses mains se crispier sur le manche de la hache.

— J'aime pas ça du tout, l'humain.

— Mais tu ne feras rien contre elle, hein ? Du moins pour le moment.

— Une promesse, c'est une promesse.

Ces paroles du Tueurs plongèrent Félix dans un sérieux dilemme. Avoir révélé à Gotrek le secret de la comtesse le mettait mal à l'aise, mais il se dit qu'il était ridicule. Il n'avait aucune confiance dans ces vampires. Elle était un monstre qui se nourrissait du sang des innocents. Malgré ce sentiment de culpabilité, il avait l'impression qu'on lui avait retiré un poids des épaules. Au moins le Tueur était au courant de ce qui se passait et il serait sur ses gardes.

Si la comtesse projetait un sale coup, elle se retrouverait face à cette hache qu'elle semblait tant redouter. Ce n'était pas plus rassurant que cela, mais pour le moment, il n'avait pas grand-chose d'autre à quoi se raccrocher.

— Qui d'autre est au courant ? grommela Gotrek.

— Seulement Max.

— Faut rien dire à Snorri Nosebiter.

Le Tueur en semblait presque embarrassé, mais sur ce dernier point, Félix ne pouvait qu'être d'accord.

La forêt devenait de plus en plus silencieuse au fur et à mesure de leur progression, et les arbres prenaient des formes de plus en plus torturées. Max ne cessait de jeter des coups d'œil derrière lui afin de ne jamais perdre des yeux le carrosse de la comtesse. Non, il n'avait aucune confiance en elle, il était d'accord avec Félix. Il avait tenu entre ses mains l'Œil de Khemri et avait ressenti sa puissance. S'il pouvait intéresser un vampire, pourquoi n'en ferait-il pas autant d'un autre, et même si elle prétendait le contraire ? Il avait vraiment du mal à croire que ses motivations ne soient qu'altruistes.

Il sentit un changement dans la nature de la forêt. L'endroit était corrompu d'une manière très subtile. Il se sentait un peu nauséux, comme cela lui arrivait parfois à proximité du Chaos. Sans doute ce que l'on racontait sur cette région et le fait qu'elle avait été contaminée par une météorite de malepierre en 1111 n'était-il que la vérité.

Plus encore, les Vents de Magie étaient altérés d'une manière étrange, presque comme lorsqu'ils avaient été canalisés durant l'attaque de la horde sur Praag, même si cela n'en avait pas l'ampleur. Du moins, pas encore, en tout cas. Tous ces événements étaient-ils liés d'une manière ou d'une autre ? Les flots de magie noire semblaient répondre bien trop facilement aux appels des mages maléfiques ces derniers temps. Peut-être les dieux du Chaos faisaient-ils en sorte d'aider leurs suppôts. Max frissonna, et une nouvelle fois, ce n'était pas à cause du froid.

Il déploya ses sens magiques et ne perçut rien en provenance du carrosse. Au moins la comtesse n'était-elle pas en train d'invoquer quoi

que ce soit, en tout cas rien qu'il soit en mesure de détecter. Mais c'était un sorcier compétent et cela ne lui aurait pas échappé. Pas même un maître en ce domaine ne pouvait lui dissimuler cela.

Il se remémora le plan dont il avait discuté avec Félix la nuit précédente. Même si la comtesse vampire était bien ce qu'elle prétendait être, il valait mieux faire en sorte que l'Œil de Khemri ne tombe pas entre ses mains. S'il en avait l'occasion, Félix devrait s'en emparer. Max n'avait plus trop envie d'y toucher. Félix, au moins, n'était pas magicien et la chose aurait bien moins de chances de l'affecter. Et dans le cas contraire, son absence de capacité magique assurerait qu'il ne puisse l'utiliser en aucune manière.

Max tenta de se rappeler le plus de choses possibles concernant son bref contact avec le cœur de l'artefact. Il était possible qu'il s'y cache un charme complexe capable d'accomplir ce que prétendait la comtesse. Il s'y trouvait indiscutablement des sorts d'amplification et de domination, et d'une nature plutôt inhabituelle. Ils semblaient bien ne pas être destinés aux humains.

Mais Félix et lui avançaient en plein brouillard et n'avaient pas le moindre indice pour se guider. Ils avaient avancé pas mal de suppositions et d'hypothèses afin de mettre sur pied une théorie sur leur ennemi et le but qu'il poursuivait, mais rien ne leur permettait de croire qu'ils étaient dans le vrai. Ils ne pouvaient que continuer d'avancer en espérant que lorsque viendrait le moment de la confrontation, ils seraient prêts.

La lune du Chaos brillait haut dans le ciel, elle était tellement vive qu'elle éclipsait presque Mannslieb. Adolphus Krieger marchait dans la forêt qui entourait son donjon. Ses serviteurs n'avaient pas encore eu le temps de tout déboiser afin de libérer un espace libre au pied des murailles, mais cela viendrait bientôt. Il sourit, dévoilant ses canines.

Il se sentait fort. L'Œil de Khemri était en sa possession. Son sortilège d'invocation avait été libéré et déjà, les goules et d'autres créatures de la nuit commençaient à répondre à son appel. Tous les enfants à des centaines de lieues à la ronde devaient ressentir chaque nuit dans leurs songes le poids de sa volonté. Bientôt, l'aristocratie de la Nuit se

presserait à ses portes et dresserait des plans de reconquête.

Mais cette nuit, il avait autre chose en tête. Ses pas l'avaient porté jusqu'à un immense cimetière, dissimulé au plus profond des bois, non loin des ruines de l'ancienne cité de Drakenhof. L'endroit avait jadis été consacré à Morr, le Seigneur de l'Au-delà. Jadis, les hommes y avaient été ensevelis pour reposer en paix pour l'éternité. C'était un sanctuaire.

Adolphus avait bien l'intention de mettre un terme à toute cette quiétude. Cette nuit, ce cimetière se transformerait en bureau de recrutement de la plus grande armée de toute l'histoire. Cette nuit, il lèverait le premier de ses innombrables régiments.

Il toucha le talisman du bout des doigts et en sentit la puissance. Il crut alors entendre une voix murmurer dans ses oreilles, lui chuchotant tous les secrets de la nécromancie. D'une manière ou d'une autre, depuis qu'il avait accordé l'objet à sa volonté, ses compétences en matière de magie s'étaient trouvées renforcées.

D'antiques incantations qui à une époque récente lui auraient été incompréhensibles éclataient d'évidence. Il pouvait visualiser et contrôler les flots de magie avec une facilité qui le surprenait même. Il n'avait jamais été un étudiant très appliqué en ces matières, mais il avait le sentiment qu'avec un peu de temps, il pourrait en devenir l'un des plus grands maîtres. Les ressources de l'antique création de Nagash semblaient infinies. Qui sait, peut-être pourrait-il avec le temps assimiler toute la connaissance du Grand Nécromancien et façonner lui-même un semblable artefact ?

Il repoussa de côté ces pensées, préférant les garder pour plus tard. Dans l'immédiat, il avait plus important à faire et franchir un pas de plus dans l'avènement de son empire. Il avait une prophétie à accomplir. Il était de son ressort d'entamer l'Âge du Sang.

Il grimpa au sommet de ce qui était autrefois un mausolée. De là, il avait une bonne vue sur la totalité du cimetière. Il apercevait la multitude des tombes, les restes des statues brisées, les effigies d'êtres vivants depuis longtemps oubliés. Chacun serait très bientôt l'un de ses soldats.

Il releva bien haut la tête, ouvrit la bouche et commença à réciter les

paroles d'un ancien rituel.

— Au nom de Nagash, Seigneur des Morts, je vous appelle...

Le talisman sur sa poitrine se mit à briller, comme une balise irradiant dans la nuit. Les Vents de Magie se mirent à tourbillonner autour de lui, le frôlant presque avec délicatesse alors qu'ils s'engouffraient dans l'objet.

— Au nom de Nagash, Maître de la Non-vie, rassemblez-vous...

Des serpents de feu lui tiraillaient les entrailles. Pour une fois, il n'eut pas à lutter pour les contrôler. Toute cette énergie était à sa disposition. La magie noire s'écoulait en lui jusque dans la terre de Sylvanie.

Les tentacules de pouvoir s'éparpillèrent comme les racines d'un arbre ; chacun était une de ses terminaisons nerveuses, il percevait à travers eux. Il frôla un à un les centaines de corps ensevelis, préservés depuis des siècles par la malepierre dont le sol était imprégné. Il ressentit la présence de spectres et d'autres créatures corrompues que lui-même avait du mal à contempler.

Au fur et à mesure que la toile de pouvoir les touchait, les corps rallumèrent un écho de cette vie qui avait jadis brûlé si fort en eux. L'un avait été noble, d'autres n'étaient que des miséreux. Là gisait un chevalier qui avait toujours lutté pour ses idéaux, une femme qui avait succombé en couches ou un homme mort de faim durant l'une des nombreuses famines qui avaient ravagé la Sylvanie.

Krieger se fichait totalement des causes du trépas de chacun. Il se moquait de ce qu'ils avaient été de leur vivant. La seule chose qui lui importait était qu'ils le servent dans la mort. Son sortilège ouvrit un passage dans une autre dimension, un monde parallèle au sien, un océan d'énergie chaotique dans lequel nageaient des présences maléfiques. Les plus faibles dérivèrent vers les corps et y pénétrèrent, fusionnant avec eux et les animant finalement.

Il percevait la lueur verte qui s'alluma dans chacun de leurs yeux. Il vit les corps bouger, des doigts décharnés commencer à s'animer. Les cadavres dévorés par les vers s'éveillèrent. Ils avaient pourtant été ensevelis le visage tourné vers la terre, afin qu'ils se trompent de direction s'ils venaient à reprendre vie, mais ils ressentaient la force qui

les appelait et y répondirent.

Ils se contorsionnèrent, se retournèrent et entreprirent de se frayer un chemin vers la surface. Sa voix avait atteint des intonations aiguës et il continuait de réciter ces mots interdits. La terre lui répondit et vibra alors que par centaines, les corps sortaient de leur long sommeil. Un loup hurla au loin. Les cris des goules déchirèrent la nuit, elles aussi répondaient à cette force qu'elles ressentaient, même si elles n'y comprenaient rien.

Un sourire triomphant éclaira son visage. Il ouvrit les yeux. Des traits de pouvoir traversaient la nuit et, comme en réponse à son invocation, une pluie d'étoiles filantes zébra le ciel sous la lune du Chaos. Des traînées verdâtres, comme si une sorte de gigantesque monstre griffu avait donné un coup de pattes sous le firmament.

Une petite forme blanche apparut à la surface du sol. Il aurait pu s'agir de la tête de l'un de ces vers albinos qu'il avait vu ramper dans la terre, mais ce n'était pas le cas. C'était l'extrémité d'un doigt. Quatre autres émergèrent bientôt, puis un bras squelettique sortit à l'air libre, comme celui d'un marin perdu dans les flots en furie.

Le bras prit appui sur le sol dur et le reste du squelette s'extirpa peu à peu de la gangue. Tout d'abord le crâne, avec au fond des orbites vides cette lueur maléfique, puis la cage thoracique et l'autre bras, la colonne vertébrale et enfin les jambes, longues, presque interminables tant elles étaient minces. La première recrue de l'armée d'Adolphus se tint finalement debout sous le ciel nocturne, étirant ses bras de triomphe. Puis elle fit quelques pas, ses articulations émettant des petits bruits dérangeants, elle ouvrit la bouche et sa gorge vide fit entendre une immonde parodie de respiration.

La puanteur de la chair en décomposition emplit l'air, d'autres cadavres animés sortirent à leur tour de la terre dans la pâle lueur de la lune. Des pierres tombales furent poussées de côté, des symboles religieux basculèrent alors que davantage de squelettes retrouvaient l'air libre. Certains regardaient autour d'eux, faisant craquer leurs vertèbres cervicales. D'autres semblaient danser alors qu'ils testaient une mobilité retrouvée après des siècles d'ensevelissement. Quelques-uns hochèrent la tête, comme s'ils comprenaient ce qui se passait et l'approuvaient.

Puis, un par un, d'une démarche cliquetante, ils s'approchèrent de Krieger et s'inclinèrent devant lui, tels les adorateurs d'un dieu d'antan devant un autel sacrificiel.

Une nouvelle ère débutait en cette nuit, se dit le vampire. Ce n'est que le premier acte fondateur d'un empire qui sera éternel. Cette nuit sera célébrée pour les millénaires à venir. Elle restera gravée à jamais.

Il poursuivit son incantation, accumulant toujours plus de pouvoir et étendant davantage le rayon d'action de son sortilège, sur des lieues et des lieues à la ronde. Chaque fois que le flot de pouvoir touchait un cadavre, celui-ci revenait à la vie.

Au bout de la chaînette passée autour de son cou, le talisman brillait tel l'œil d'un dieu démoniaque. L'Âge du Sang avait débuté.

Max regarda l'un après l'autre tous ceux qui étaient assis autour du feu de camp. Chacun d'eux pouvait ressentir l'onde résultant de ce pouvoir qui se terrait quelque part dans cette forêt. Nul besoin d'être un sorcier pour cela. La pulsation était si forte que même celui qui n'y entendait rien pouvait la percevoir et en ressentir la menace. Même les plus endurcis des Kislevites frissonnèrent et regardèrent autour d'eux. Oui, chacun d'eux l'avait ressentie.

Et si elle était évidente pour les hommes dépourvus de capacités magiques, ce fut une véritable claque pour Max. Son corps tout entier fut secoué par la force de ce qui avait été déclenché. Quelque part dans la nuit, il le savait, avait été invoqué un sortilège d'une extrême puissance. Il pouvait en percevoir la direction, aussi clairement qu'un feu dans la nuit. Il sentait la pression des Vents de Magie aussi sûrement qu'un marin comprenait le vent. Que pouvait bien fabriquer ce fou ?

Comme si les dieux avaient voulu lui donner un signe, une pluie d'étoiles filantes traversa le ciel. À la couleur de leur traînée, Max comprit qu'il s'agissait de météorites de malepierre, de pures concentrations d'essence maléfique. Y avait-il quelque chose dans cette région qui les attirait ? Une telle quantité d'objets célestes n'avait rien de normal. Était-ce dû à la configuration géographique ? Une malédiction divine ? Ou bien cela avait-il un rapport direct avec ce sortilège qui

venait d'être lancé ? Le saurait-il jamais ?

À peine s'était-il posé ces questions, qu'il ressentit une autre anomalie dans la texture de la réalité. Elle était assez importante, il put donc en définir la direction et la distance exactes. Et malgré la distance, cela lui souleva le cœur. S'il s'était trouvé plus près de la source, il en aurait sans doute été malade.

Il se leva, quittant à regret la chaleur du feu de camp, et se dirigea vers le petit pavillon de toile installé à l'intention de la comtesse. D'un geste, il invoqua une petite sphère de lumière qui vint se placer au-dessus de son épaule pour éclairer le chemin. Un autre geste déploya autour de lui une aura d'énergie, invisible aux yeux des profanes, mais parfaitement évidente pour un mage. Quiconque, être ou chose, sort ou influence maligne, aurait à franchir ce bouclier défensif. Max ne voulait prendre aucun risque.

Devant le pavillon, les camarades de Rodrik sortirent leurs épées en le voyant s'approcher.

— Que veux-tu, sorcier ? lui demanda le plus jeune d'entre eux, d'une voix haut perchée et presque efféminée. À la lueur de sa sphère de lumière, Max devinait sa barbe naissante et un début de moustache au-dessus de sa lèvre supérieure. Il le sentait à la fois apeuré et soucieux de démontrer aux autres son courage.

— Je dois parler à la comtesse Gabriella.

— C'est parfait, Quentin ! Laissez-le entrer, ordonna la voix de la comtesse depuis l'intérieur de la tente. Les jeunes chevaliers s'exécutèrent et firent un pas de côté. Max leur adressa un sourire de remerciement, un peu moqueur il est vrai. Il avait la chair de poule en pensant à leur vraie nature. Lorsqu'il les dépassa, malgré le bouclier magique qu'il avait pris soin de déployer autour de lui, il ne put s'empêcher de resserrer les omoplates, comme s'il s'attendait à ce qu'une lame vienne se planter dans son dos. Il écarta d'une main le pan de tissu et pénétra sous la tente.

À l'intérieur, flottait une forte odeur de cannelle qui dissimulait à peine quelque chose d'autre. Celle de la chair en décomposition ? Peut-être. Un tapis d'Arabie recouvrait le sol. Deux énormes coffres avaient



été posés dans un coin. À part le globe qui l'avait suivi à l'intérieur, il n'y avait aucune source lumineuse. Les occupants habituels ne devaient en avoir nul besoin.

Rodrik était allongé par terre les yeux ouverts d'extase, le visage comme rougi par l'effort. Il regardait vers le haut mais ne semblait rien voir, les yeux dans le vague. Sa respiration était saccadée, comme s'il avait couru sur une longue distance. La comtesse était allongée à ses côtés, un bras passé autour des épaules. Son voile était toujours en place. Pour ce que Max pouvait en juger, il ne s'était fallu d'un rien qu'il ne la surprenne en plein repas du soir.

Il passa mentalement en revue tous les sorts les plus destructeurs qu'il connaissait. Un seul geste suffirait à transformer la sphère de lumière en un projectile mortel. Un mot de plus et des centaines de rayons tranchants comme des rasoirs seraient libérés dans la nuit, et un autre l'enfermerait dans un cocon d'énergie protectrice. Il inspira à fond et sourit pour se relaxer, tout en restant prêt à répandre la mort s'il le fallait.

— Oh ! toute violence entre nous serait inutile, Herr Schreiber, dit la comtesse. C'était comme si elle avait lu en lui. Elle en semblait d'ailleurs presque amusée.

— Espérons-le, répondit Max. Il n'avait pas la moindre intention de relâcher sa garde.

— Comment osez-vous menacer la comtesse, souffla Rodrik d'une voix faible, alors qu'il tentait de s'appuyer sur ses coudes pour se relever. Il avait les intonations d'un ivrogne, ou d'un drogué.

— Ne me cherchez pas, prévint Max, regardant tout à tour la comtesse et le chevalier, afin qu'ils comprennent qu'il s'adressait à eux deux. Laissez-nous Rodrik, j'ai deux mots à dire à ta maîtresse. Il avait volontairement appuyé sur ce dernier mot.

Rodrik interrogea la comtesse du regard, elle lui passa une main affectueuse sur la joue et lui fit signe de sortir. Le chevalier rassembla ses affaires, se leva et se dirigea vers la sortie.

— Si vous avez besoin, madame, je serai juste dehors. Puis il effectua une révérence digne des plus hautes cours.

— Quelle dévotion touchante, ironisa Max après que Rodrik fut sorti.

— Elle est sincère et non forcée, je puis vous l'assurer, Herr Schreiber. Mais je suis certaine que vous n'êtes pas venu juste pour vous moquer de mes suivants.

— Quelle perspicacité.

— Je suppose donc que Herr Jaeger vous a tout dit à mon sujet. Je m'en doutais, je vous ai observé tout au long de la journée.

— Mettons les choses au clair, la coupa Max. Je ne vous aime pas, et je déteste ce que vous êtes. Il s'avère que dans l'immédiat nous sommes alliés, uniquement parce que chacun de nous a besoin de l'autre. Dans d'autres circonstances, nous serions ennemis.

— Au moins, vous êtes direct, Herr Schreiber. Parfait. Nous avons en effet besoin l'un de l'autre, je ne vous tiendrai donc pas rigueur d'autant de brusquerie, ni de cette manière d'entrer chez moi entouré d'autant de magie, et je vous parlerai en personne raisonnable. Je vous suggère d'en faire de même.

Max lui décocha un sourire glacé. La remontrance avait été faite avec le ton d'une mère grondant son enfant turbulent. Nombre d'hommes en auraient été impressionnés, mais pas lui.

— Votre protégé, Krieger, a commencé son œuvre. Vous avez dû le ressentir clairement, n'est-ce pas ?

— Pourquoi croyez-vous que j'ai pris le risque de faire venir Rodrik sous ma tente ? Je vais très bientôt avoir besoin de toutes mes forces, et vous de même. J'ai bien peur que mon... protégé, comme vous dites, ne soit devenu très fort avec le temps.

— J'avais cru comprendre qu'il n'était pas très versé dans l'art de la sorcellerie. Pourtant ce qui a été invoqué cette nuit n'était en aucun cas l'œuvre d'un charlatan de foire.

— Alors soit il a beaucoup progressé durant ces dernières années, soit l'Œil de Khemri a grandement renforcé ses capacités.

— Dans ce cas, nous sommes en présence d'un adversaire terrifiant.

— Et l'un de ceux qui serait capable de rassembler une armée entière, ou je ne m'y connais pas, Herr Schreiber. Ce que vous et moi avons ressenti était de la nécromancie, la plus sombre et la plus puissante qui soit. J'ai assez d'expérience en la matière.

— Et qu'est-ce que votre expérience nous suggère de faire ?

— Nous hâter vers la forteresse de Krieger et le détruire, si nous le pouvons. Je sens déjà le pouvoir de l'Œil enfler dans ma conscience. Il est en train d'appeler les Éveillés, et très peu à des centaines de lieues à la ronde vont pouvoir y résister.

— Autrement dit, il pourrait vous retourner contre nous ?

— Absolument, Herr Schreiber, c'est exactement ce que je suis en train de vous dire. Vous voyez, je vous expose la situation en toute franchise.

Max l'observa, pesant le poids de ses paroles. En un sens, il détruirait cette créature à la première occasion, et sans aucun remords, mais il espérait tout autant ne pas avoir à en arriver là, car cela signifierait que tout espoir serait perdu. Elle hocha la tête, comme si une nouvelle fois, elle avait lu dans ses pensées.

— Je pense pouvoir lutter contre l'influence de Krieger pendant assez longtemps. Je suis bien plus... ancienne que lui, et bien plus habile en ces matières.

— L'Œil de Khemri pourrait changer cela.

— Et vous savez de quoi vous parlez, n'est-ce pas ? Vous avez été en contact avec lui bien plus que moi.

— Et si vous me disiez exactement ce que vous savez à son sujet ?

Max prit place dans un fauteuil pour écouter la vampire, s'apprêtant à relever dans ses propos la moindre contradiction avec ce que lui avait raconté Félix. Mais il s'attendait déjà à n'en trouver aucune. Ses pensées dérivèrent jusqu'à Ulrika alors qu'il écoutait la voix mélodieuse de la comtesse. Qu'était-elle devenue ?

Ulrika s'éveilla dans le noir. Elle se sentait faible et étrange. Bizarrement, elle voyait ce qui l'entourait, mais il n'y avait plus aucune couleur. Tout n'était plus qu'ombre ou lumière, noir ou blanc.

Elle s'assit et l'effort lui fit tourner la tête. Elle avait mal partout. Ses pensées étaient embrumées, elle avait l'estomac retourné. Elle regarda autour d'elle. Elle se trouvait sur une dalle glacée, dans une crypte. Comme si elle avait été enfermée dans un mausolée funéraire. Elle faillit sombrer dans une panique folle. Était-elle emprisonnée dans une sorte de

tombeau, peut-être l'avait-on prise pour morte ?

Elle se dit que cela aurait pu être pire : on aurait pu la mettre dans un cercueil. Au moins, ils la trouveraient réveillée lorsqu'ils viendraient l'ensevelir. Mais que s'était-il passé ? Krieger avait probablement trop puisé dans son sang et cela l'avait plongé dans une sorte de léthargie proche de la mort. Ce genre d'erreur était facile à faire.

Penser au vampire et à leur dernière étreinte provoqua en elle des émotions contradictoires. La haine et l'admiration. Un sentiment de plaisir défendu. Elle se leva pour faire le tour de l'endroit. Il n'était pas très grand et décoré de crânes sculptés et d'autres symboles de mort. Elle renifla ; son odorat lui sembla un peu plus affiné que d'habitude. Il flottait une odeur mêlée de poussière et de cannelle, ce parfum qu'utilisait Krieger. Mais il y avait cette odeur de décrépitude. Elle perçut au loin la saveur de choses vivantes. Elle tendit l'oreille et perçut un bruit de pas qui s'approchait.

La faim en elle brûla encore plus fort. Répondant à une sorte d'instinct primitif, elle s'approcha de la sortie, monta les marches et trouva une grille de métal forgé fermée au milieu de l'escalier de pierre. Typique des Sylvaniens, ils transformaient même leurs mausolées en cellules, comme si les morts pouvaient s'échapper. Elle secoua la tête. Ce qui lui était arrivé était une preuve que leurs précautions étaient justifiées. Voilà qui envoya ses pensées dans une direction qu'elle ne voulait pas suivre. Elle essaya de soulever les barres glacées.

Elles semblaient vieilles et rouillées, et elle tenta de peser de tout son poids. Malgré son état de faiblesse, elle parvint à les tordre juste assez pour dégager un espace dans lequel elle put se glisser, puis elle recommença à gravir les marches. Qu'allait-elle faire une fois arrivée en haut ? Où était Adolphus Krieger ? Mais cela importait peu.

Elle était enfin seule et disposait d'une chance de s'échapper. Elle devait profiter de l'occasion avant que lui ou ses misérables serviteurs ne viennent. Sa rage ne faisait qu'enfler. Elle ne portait pas de vêtements chauds et n'avait pas d'arme. Dans la neige, dans cette région, elle n'irait pas loin. Quels que soient les risques, il lui fallait trouver de la nourriture et des vêtements. Cela signifiait fouiller cette demeure et prier tous les

dieux de ne pas tomber sur le vampire et ses serviteurs. Elle rechignait pourtant à s'échapper, une part d'elle-même voulait goûter à nouveau aux baisers du vampire, quel qu'en soit le coût. Elle repoussa ces pensées, cela ne l'avancerait à rien.

Elle arriva en haut des marches et se retrouva dans une partie du château dans laquelle elle n'était jamais allée, ce qui n'était pas très étonnant parce qu'elle avait été la plupart du temps enfermée dans sa chambre, hormis les quelques fois où Krieger l'avait faite amener dans sa salle du trône. Une odeur de cuisine arriva jusqu'à ses narines, de la viande bien grasse et bien saignante. Malgré la faim, cela lui souleva presque le cœur, mais elle en prit tout de même la direction.

Elle passa devant plusieurs portes. Elle aurait voulu les ouvrir afin de voir si elle pouvait trouver ce qu'elle cherchait, mais elle en fut incapable. Une force inconnue, incompréhensible pour son esprit rebelle, l'obligeait à continuer dans la direction où elle savait qu'elle trouverait des gens.

Elle perçut du mouvement devant elle. Son premier réflexe fut de se jeter dans le renfoncement le plus proche pour s'y cacher, mais elle n'en fit rien et se retrouva malgré elle à poursuivre en avant, droit sur Osrik, le gros marchand. Il se tenait là, le visage figé par l'étonnement et la terreur, un os de poulet dans la main et la bouche dégoulinante de jus. Il leva le bras comme pour la repousser, mais chacun de ses mouvements sembla incroyablement lent pour Ulrika, comme si elle se trouvait en fait en plein cauchemar. Elle percevait la chaleur en lui, la douceur du sang qui coulait dans ses veines. Elle voyait battre la veine jugulaire, elle était presque hypnotisée et ne pouvait en détourner son regard. La faim était irrésistible. Elle avait l'impression d'être un cavalier monté sur un étalon sauvage. Elle n'avait plus aucun contrôle d'elle-même et n'essaya même pas d'en avoir.

La douleur dans sa bouche se fit plus intense. Elle sentit quelque chose couler le long de ses lèvres. Le goût du sang. L'homme hurlait, elle avait passé son bras autour de son cou. Malgré son état de faiblesse, sa proie ne put se dégager. Il avait à peine la force d'un enfant.

Elle n'eut même pas conscience que ses crocs se plantaient dans la

gorge d'Osrik. Telle une bête sauvage, elle déchira l'artère et le sang gicla dans toutes les directions. Il s'éleva en une brume rougeâtre, l'aveuglant à moitié et la trempant des pieds à la tête. Mais elle s'en moquait. Elle but le liquide chaud.

Le sang coula dans sa gorge et une douce chaleur l'envahit, un sentiment de bien-être plus intense que tous les plaisirs qu'elle avait connus jusque-là. Même ses étreintes avec le vampire n'avaient rien provoqué d'aussi fort. Le plaisir balayait toute autre sensation, horreur et culpabilité s'étaient envolées. Elle continua de boire le sang, priant que cet instant se prolonge à jamais, incapable de s'arrêter. Elle entendit les cris des autres serviteurs, mais elle les ignora. Osrik continuait à se débattre, en vain. Elle le maintenait sans peine bien qu'il fût beaucoup plus lourd qu'elle.

Tout son univers se contracta jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien d'autre que sa bouche et ce succulent fluide vital. Elle avait à peine conscience des battements du cœur d'Osrik qui se faisaient de plus en plus lents, puis qui s'arrêtèrent avant que le flot écarlate se tarisse pour se limiter aux dernières gouttes. Mais la chaleur du sang se répandait à travers tout son corps, de son estomac à ses propres veines, avec une saveur si exquise qu'elle en était presque insoutenable, puis le plaisir se changea en douleur, et l'horreur et la peur reprirent le dessus dans sa conscience, alors qu'elle recouvrait peu à peu ses esprits.

Elle se sentit nauséuse, malade, comme si elle avait trop mangé. Elle avait l'impression qu'elle allait exploser, comme une outre de vin trop remplie. Pire, elle se rendait compte de ce qu'elle avait fait et de ce qu'elle était devenue.

Le malaise n'en fut que plus intense, au point qu'elle ne put se relever. Elle sentait les serviteurs s'approcher mais ne pouvait réagir. Elle aurait pu s'enfuir, mais n'en avait pas la force. Ils allaient la mettre à mort et elle accueillerait le trépas avec soulagement. Mais l'instinct reprit le dessus, à son corps défendant, et elle se releva puis recula dans le couloir, toujours courbée en deux par la nausée. Sa tête heurta un mur, elle tomba à genoux, se releva et s'éloigna dans le couloir, vomissant du sang, de la bile et les restes de son dernier repas.

Puis la faiblesse la submergea et elle se retrouva allongée dans une flaque nauséabonde, se haïssant elle-même, cette chose qu'elle était et celui qui avait fait d'elle ce monstre. L'obscurité l'engloutit à nouveau et elle y sombra avec reconnaissance.

— La discussion fut intéressante ? demanda Félix alors que Max venait de s'asseoir à côté de lui.

Le sorcier avait l'air inquiet, il avait le regard très sombre. Pas très surprenant compte tenu des circonstances, se dit Félix, une entrevue avec un mort-vivant avait de quoi refroidir le plus jovial des hommes. D'une manière surprenante, il se sentait soulagé d'avoir partagé son secret avec Gotrek et Max. Il se sentait moins seul.

De l'autre côté du feu, Gotrek leva la tête dans leur direction. Son œil unique renvoyait la lumière dansante des flammes, y faisant briller une lueur presque surnaturelle.

— Très, répondit simplement Max. La comtesse est une... femme très instruite.

Il avait hésité avant de prononcer ce mot. Félix comprenait ce que ressentait Max. Le simple fait de penser qu'elle était là, non loin dans la nuit, le faisait frissonner d'une manière presque incontrôlable. Ce malaise n'avait fait qu'augmenter depuis qu'il avait eu cette sensation bizarre un peu plus tôt dans la soirée, lorsque ses cheveux s'étaient dressés tout seuls sur sa nuque, ce qui lui arrivait chaque fois que quelqu'un usait de magie à proximité.

— Vous en avez appris un peu plus sur elle ? reprit Félix en toussant légèrement. Il se sentait toujours un peu malade, mais avait le sentiment d'aller bien mieux. Il ne se sentait plus aussi faible.

— Assez pour savoir qu'il faut nous méfier, répondit Max en regardant autour de lui. À part Gotrek et Snorri, il n'y avait personne. Les Kislevites s'étaient regroupés autour d'autres foyers, Ivan Petrovich s'était isolé et regardait le ciel étoilé. Snorri ronflait et Gotrek ne les quittait pas du regard. Félix savait d'expérience que l'ouïe fine du nain lui permettait d'entendre parfaitement ce que Max et lui pouvaient se dire.

— Elle pense que l'Œil de Khemri pourrait être utilisé pour la contrôler et la retourner contre nous.

— Merveilleux, marmonna Félix. Voilà qui n'allait pas le rassurer.

— Elle pense aussi qu'il nous faut frapper rapidement avant que d'autres de ses semblables ne soient attirés dans la région. Ils sont peut-être déjà en route.

— De mieux en mieux. Redites-moi pourquoi je suis venu jusqu'ici ?

— Pour la même raison que moi : libérer Ulrika.

— Et si nous n'y arrivons pas ? Si elle est déjà morte ?

— Alors nous la vengerons.

— Et si elle est... passée de l'autre côté ?

— Alors nous la tuerons.

Félix regarda Max en se demandant si l'un ou l'autre serait capable de cela. Il surprit alors le regard du Tueur. Si eux deux ne pouvaient se résoudre à mettre fin aux jours de la jeune femme, le nain s'en chargerait. Félix adressa une prière à Sigmar pour qu'il n'ait jamais à en arriver là. Jamais.

Sous la lumière blafarde de la lune, les corps continuaient à s'extirper de leur tombe. Des lambeaux de linceul étaient parfois accrochés à leurs membres. Ils avaient faim de chair vivante, mais une autre force était plus importante. Quelque part dans la nuit, quelque chose les appelait, avec une force à laquelle ils ne pouvaient résister. Titubants et chancelants tels des aveugles malades, ils entreprirent leur longue marche. D'un bout à l'autre de la province maudite de Sylvanie, les paysans se barricadèrent dans leur chaumière, priant Sigmar qu'il leur vienne en aide. Les morts étaient en marche.

— Ainsi, tu connais la vérité, dit Adolphus. Ulrika était surprise. Il n'y avait nul triomphe dans cette remarque, juste une certaine compréhension. Il la regardait comme un amant contemple sa maîtresse, un père sa fille chérie, ou un roi son vassal préféré. Peut-être un mélange des trois. Elle était allongée dans le grand lit à baldaquin, dans sa chambre. Quelqu'un avait pris soin de la nettoyer et avait changé ses



vêtements.

— Laisse-moi mourir, gémit-elle. Elle se sentait misérable, physiquement et mentalement. Son corps était ravagé de maux et son esprit de honte et de culpabilité.

— Tu ne mourras pas à moins que tu ne te tues toi-même ou que quelqu'un le fasse. Tu te sens mal maintenant parce que tu as bu trop de sang. C'est une erreur courante chez les nouveau-nés. C'est un peu comme si un homme mourant de faim prenait place à un banquet. Son estomac ne pourrait supporter toute cette nourriture qu'il avale. C'est aussi ce qui arrive quand un humain a bu trop de vin, c'est un peu une gueule de bois, en quelque sorte.

— Je ne mérite pas de vivre. J'ai tué un homme sans raison.

— Tu as tué un homme pour prolonger ta propre existence. Des gens font cela chaque jour, mais nous avons déjà discuté de ceci. Oh ! tu te sens coupable aujourd'hui parce que cela va à l'encontre de cette hypocrisie dans laquelle on t'a baignée depuis ton enfance, mais crois-moi, ce n'est que passager.

— Je n'ai aucune envie de changer.

— Mais si, tu changeras.

— Je ne pense pas.

— Nous avons tous dit cela, au début.

— Tu es trop sûr de toi.

Adolphus se redressa.

— J'ai toutes les raisons de l'être. Je suis passé par là avant toi, et je sais qu'un jour, tu me remercieras pour cette immense faveur que personne avant moi ne t'avait faite.

— Faire de moi un monstre ?

— Faire de toi une immortelle !

Ulrika s'appuya sur les coudes et le regarda. Elle était hors d'elle. Elle aurait voulu lui arracher la chair de ses ongles, lui planter ses dents dans la gorge. Ses intentions devaient être claires, car Adolphus fit un pas en arrière.

— Il serait peu prudent de ta part de t'en prendre à moi, l'avertit-il. Il y a encore des choses que tu dois apprendre, et sans ces connaissances tu

deviendrais la proie du premier vampire de passage.

— J'ai le sentiment que c'est exactement ce que tu fais déjà.

— Exact, mais je suis ton géniteur. Tu es ma descendante et j'ai certaines responsabilités à ton égard, tout comme tu as certains devoirs vis-à-vis de moi. En un sens, tu es mon enfant.

— J'ai déjà un père.

— Tu avais un père. Que crois-tu qu'il ferait s'il découvrait ce que tu es aujourd'hui ?

Ulrika hésita durant quelques secondes. Elle savait ce que ferait son père. Le peuple du Kislev n'acceptait pas l'existence de tels monstres dans leur entourage. Cette pensée lui serra le cœur. Elle avait toujours été tout pour lui, mais il ferait son devoir. Cela le tuerait de chagrin ensuite, mais il ferait ce qu'il avait à faire.

— Considérons les choses sous un autre angle, reprit Krieger avec froideur. Quelle serait ta propre réaction si tu te trouvais en sa présence alors que tu étais submergée par la soif ?

Elle se remémora le sort du gros marchand et s'imagina faire de même à son propre père. C'était à la fois horrible et fascinant. Elle tenta de faire disparaître cette vision de son esprit, mais cela lui fut difficile.

— Je vois que tu comprends. Mieux vaut rompre tout lien avec les mortels. Tu es encore une néophyte, tu ne pourras pas te contrôler lorsque la fureur sanguinaire s'emparera de toi.

— Le serais-je un jour ?

— Bien ! Tu es en train de te faire à ton nouveau statut. Tu commences à l'accepter.

Ulrika réalisa alors pleinement ce qu'elle était devenue et se reprocha même de l'avoir accepté aussi facilement. Peut-être était-ce à cause de son éducation kislevite toujours tournée vers le pragmatisme. Elle était ce qu'elle était et nul n'y pouvait rien changer, mais une part d'elle-même avait tout de même du mal à capituler.

— Tu agis sur ma volonté, lui lança-t-elle. Il se contenta de hocher la tête à la manière d'un professeur face à un élève prometteur.

— C'est parce que je suis ton géniteur et qu'il existe entre nous un lien très fort. Et il y a ça, aussi.

Il lui avait montré le talisman pendu sur sa poitrine. Son regard fut attiré par l'objet et elle ressentait son pouvoir. Comme si une énorme araignée escaladait son torse. Ne sentait-il pas la corruption émanant du talisman ?

— Il est parfait que tu prennes conscience de ta position dès maintenant. J'ai encore beaucoup à t'apprendre et nous n'avons pas tout le temps. Nous allons très bientôt nous retrouver très occupés.

— Occupés à quoi ?

— Occupés à nous tailler un royaume en Pennsylvanie, à régner la nuit durant et à mettre en place nos serviteurs pour qu'ils règnent en notre nom le jour.

— Tu penses vraiment pouvoir faire tout cela ?

— J'ai déjà commencé. Maintenant, écoute ! Tu as beaucoup de choses à apprendre.

Le ton de sa voix la réduisit au silence et elle se contenta de le regarder, attendant qu'il daigne enfin partager avec elle ses infernales connaissances.

— Tu vas découvrir que beaucoup de choses ont changé. Tu n'as plus besoin de manger ou de boire comme le font les mortels, le sang te fournira tout ce dont tu as besoin. Le sang est désormais tout pour toi. Il te nourrira, te soignera et te donnera une force dont tu ne pouvais même pas rêver quand tu étais mortelle. Grâce à lui, tu pourras prolonger ton existence à jamais. Mais sans lui...

Il marqua une pause et regarda par la fenêtre, comme s'il réfléchissait à quelque chose.

— Tu ne mourras pas, du moins pas dans le sens commun. Il t'arrivera bien pire.

— Pire ?

— Tu te dessécheras, perdras tes forces, ta jeunesse et ta beauté. Tes muscles s'atrophieront, ton esprit s'éteindra. Tu ne seras plus capable de bouger, de parler, ni même de penser. Ton corps deviendra une enveloppe ratatinée, mais une partie de toi sera toujours vivante et en sera prisonnière, tout juste consciente de ce qu'il t'est arrivé et de ce que tu étais. Ce sera une éternité de tourments et de souffrance, torturée par la

soif sans pouvoir l'étancher. Ce sera un peu comme l'enfer.

— Tu en parles comme si tu l'avais expérimenté personnellement, lui dit-elle dans un souffle.

— Juste le début, une fois, il y a très longtemps. J'ai été sauvé parce que quelqu'un d'autre m'a apporté du sang. Cela m'a donné juste assez de forces pour me remettre en chasse. Mais assez du passé, je ne faisais que te raconter ce que tu dois savoir.

— Eh bien, continue, alors.

Il tendit une main et lui caressa la joue. Un frisson lui traversa le corps. Le contact de sa peau froide sur la sienne provoquait une étrange sensation. Il sourit, comme s'il comprenait ce qu'elle ressentait.

— Je t'ai dit qu'il existait un lien entre nous. Mon sang coule en toi, tout comme le tien coulera un jour dans les veines de ta descendance. Nous sommes maintenant liés par le sang et par l'obscurité.

Ulrika considéra ce qu'il venait de dire. Son instinct lui criait qu'il avait raison. Il existait quelque chose entre Krieger et elle, comme jamais elle n'aurait cru possible entre deux êtres humains. Elle se corrigea aussitôt, elle n'était plus humaine désormais.

— Cette nuit, je vais te dire l'essentiel de ce qu'il te faut savoir. Les règles sont simples. Ne sors pas le jour à moins que cela ne soit absolument nécessaire. Trouve-toi un refuge et ne t'expose pas à la lumière du jour.

— Pourquoi ? Cela t'est arrivé de le faire, non ?

— Je bénéficie d'une certaine tolérance. Ce n'est pas le cas de tous. La lumière du soleil brûle certains de nos semblables comme le ferait une flamme vive. Il leur faut alors une énorme quantité de sang pour se remettre, et encore, leur esprit en reste affecté. La seule manière de connaître ta propre résistance est de prendre le risque de t'y exposer, et ce n'est pas le genre de chose à faire à moins d'y être vraiment forcée, et prends alors soin de te couvrir d'une cape bien épaisse, afin de laisser paraître le moins de peau possible.

— Je pourrais essayer sur une petite partie, comme le dos de ma main, durant quelques secondes.

— Tu pourrais, mais tu prendrais le risque de la voir partir en

lambeaux si tu fais partie de ceux des nôtres qui y sont les plus sensibles. Pour certains Éveillés, même ainsi, cela reste un grand risque. La lumière du soleil peut ne pas les brûler immédiatement, mais les effets peuvent apparaître plus tard et provoquer d'intenses douleurs. C'est comme les coups de soleil pour les mortels, mais en mille fois plus douloureux.

— Et d'où cela vient-il ?

— Je ne suis pas naturaliste. Je n'en sais absolument rien. Je ne peux que te répéter les histoires que j'ai entendues. D'après certaines, ce serait une malédiction lancée par le dieu du Soleil de l'antique Nehekharu. Pour d'autres, nous serions saturés de magie noire et la lumière du soleil est un rayonnement qui la perturbe. La seule certitude est que nos semblables sont presque aveuglés en plein jour, alors que nous y voyons parfaitement de nuit. Il s'est produit un changement dans nos yeux, ils se sont adaptés à l'obscurité et sont devenus trop sensibles pour supporter la lumière du jour. Il vaut mieux profiter du jour pour dormir. De toute façon, c'est durant cette période que nous sommes le moins actifs.

— Est-ce que je peux voler ? Me transformer en chauve-souris ? Elle réalisa qu'elle avait posé cette question comme l'aurait fait un enfant, mais être capable de voler comme un oiseau était une chose dont elle rêvait depuis toute petite. Au moins trouverait-elle un côté positif dans ce qui lui arrivait.

— Cela peut s'apprendre, mais maîtriser la transformation est un processus long et difficile. Je t'enseignerai ce que je sais à ce sujet quand nous en aurons le temps. En attendant, tu devras te contenter de ce que tu as. Les maladies des mortelles ne t'affecteront plus. Tu es maintenant bien plus forte, plus résistante et plus rapide que n'importe quel homme, et tu es invulnérable à la plupart de leurs armes.

— Pourquoi ?

— La majorité de tes organes internes sont désormais inutiles et avec le temps, ils vont s'atrophier. Une lame dans l'abdomen ne causera pas de vrais dégâts et la plupart des blessures guériront toutes seules lorsque tu t'abreuveras d'assez de sang.

— Et le pieu dans le cœur ?

— Ah ! ce vieux truc. Oui. Ça, ça peut faire mal, de même que toute

blesse à cet endroit. Ton cœur continue de battre, même s'il le fait à un rythme si faible qu'il est indétectable, hormis juste après que tu as bu. Il continue de faire circuler ton sang à travers ton corps. S'il est endommagé, il te faudra du temps pour le reconstituer. Tu continueras d'exister, mais tout ce que je t'ai dit sur le manque de sang se produira. Ce sera une épreuve très dure et elle pourrait te laisser dans un tel état de faiblesse que tu ne seras même plus en mesure de te nourrir. Tu devras aussi faire attention à ta tête, car c'est le siège de ton âme, ou du moins, de ta conscience. Si ton cerveau est endommagé, tu pourrais sombrer dans la folie, ou perdre la mémoire et devenir une brute incapable de penser. La décapitation, l'extraction du cerveau et sa crémation, est le moyen le plus sûr pour nous de trouver une vraie mort. Fais en sorte de l'éviter.

— Et les pouvoirs magiques ? J'ai toujours entendu dire que les vampires acquéraient de nombreux pouvoirs en passant des pactes avec les Puissances de la Nuit.

— Nos pouvoirs ne nous viennent pas des Seigneurs du Chaos, mais ils sont bien réels. Il existe de nombreuses manières de soumettre les mortels à ta volonté, pour les fasciner, les subjuguier et, finalement, les forcer à t'obéir. Mais ces choses nécessitent un certain temps pour arriver à les maîtriser et je t'apprendrai à le faire.

— Il semble que tes intentions soient de faire en sorte que je dépende de toi.

— Et pourquoi pas ? C'est la tradition dans notre société. Je suis le maître, tu es l'apprentie. Je t'enseignerai et en retour, tu obéiras.

— Et si je refuse ?

Il sourit, dévoilant ses canines pointues, et lui montra une nouvelle fois le talisman sur sa poitrine.

— Mais tu n'as pas le choix. Je commanderai et tu m'obéiras. Tu me serviras et me protégeras, jusqu'à ce que je te libère.

Ulrika eut alors le sentiment que sa volonté était enchaînée par des fers chauffés à blanc. Elle voulut hurler et résister, mais il n'y avait rien à faire. La puissance de l'Œil de Khemri et la volonté qui se trouvait derrière étaient trop fortes. Elle savait qu'elle ne pourrait que succomber,

tout comme elle avait succombé à la soif rouge quelques heures plus tôt. Une partie d'elle-même avait déjà baissé les bras, l'enchantement était très puissant.

— C'est un grand honneur que je te fais, Ulrika. Tu seras la première de mes nombreux serviteurs. Ensemble, nous bâtirons un nouvel empire et débutera une nouvelle ère.

# DIX

— Nous sommes très proches, maintenant, annonça Max d'une voix sombre, à la fois empreinte de peur et de frustration, mais Félix ne doutait pas qu'il dise vrai. On pouvait presque sentir le maléfice dans l'air. Il avait l'impression que des yeux l'observaient dans chaque point sombre. Il avait envie de faire demi-tour et de s'enfuir devant cette menace tapie dans l'ombre, et dut faire un grand effort de volonté pour ne pas se retourner toutes les trois secondes pour regarder derrière lui.

C'était à cause de ces ruines. Elles le déprimaient bien plus encore que tout ce qu'il avait pu voir de la Sylvanie. Il se dit qu'il devrait se sentir rassuré qu'ils aient pu trouver un petit refuge. Même ce vieux manoir abandonné, avec ses murs éventrés et son toit à moitié effondré était mieux que de rester exposé à cette tempête qui s'annonçait. Au moins, les murs les protégeraient du vent. Pourvu qu'ils ne lui rappellent pas trop ces histoires de sa jeunesse.

La forêt était dense et profonde et la sensation de corruption y était plus intense que jamais. La neige n'était qu'une fine pellicule recouvrant une terre contaminée. Il flottait des miasmes maléfiques et Félix avait parfois du mal à respirer. L'après-midi était bien avancée et les ombres s'allongeaient au fur et à mesure que le soleil s'approchait de l'horizon. Les poneys s'agitaient nerveusement, il resserra un peu plus sa cape autour de lui et s'assura que son épée était dénouée dans son fourreau.

Au-dehors, il entendait le bruit de chevaux. La neige avait recommencé à tomber à gros flocons et si serrés qu'on n'y voyait pas à plus de quelques pas. Elle lui gelait les joues comme si les doigts de cadavres se posaient dessus. Maudit soit ce blizzard, il allait tous les tuer. Quelle ironie, après avoir fait tout ce chemin.

Félix s'essuya le nez dans un pan de sa cape et leva les yeux vers Gotrek. Il entendit alors que quelqu'un s'approchait et sa main se porta



sur le pommeau de son épée.

Le Tueur gardait une main négligée sur le manche de sa hache. Il semblait totalement décontracté.

— C'est juste les éclaireurs qui reviennent, l'humain.

Au bout de quelques secondes, Félix constata qu'il avait raison. Deux des Kislevites étaient de retour, Marek et un autre. La frayeur et l'excitation se lisaient sur leur visage. Ils dirigèrent leurs montures vers Ivan Petrovich et Marek exposa ce qu'ils avaient observé à haute voix, afin que tous l'entendent.

— Le château de Drakenhof est à deux heures d'ici si on avance vite. C'est vraiment un endroit sinistre, il est à moitié en ruine, mais partiellement occupé. Nous avons vu de nombreux hommes qui se dirigeaient vers lui dans la neige. Du moins, on aurait dit des hommes, mais ils avançaient vraiment lentement, comme s'ils étaient sous l'influence d'une espèce de sortilège.

Ivan Petrovich pencha la tête.

— Combien ?

— Beaucoup. Ils venaient de partout et tous allaient vers le château. Mais nous avons vu d'autres choses : des traces, avant que la neige ne les recouvre.

Un frisson secoua Félix des pieds à la tête.

— Vous pouvez être plus précis ? demanda Ivan Petrovich.

— Il y avait des traces de pas autour du château. Beaucoup. On aurait dit qu'elles étaient d'origine humaine.

— On aurait dit ?

— C'était des traces de pieds, sans souliers.

— Et il s'agissait de pieds griffus.

Félix repensa à celles qu'ils avaient vues dans les faubourgs de Waldenhof. Les traces décrites ressemblaient à celles de goules. D'après la suite du rapport des éclaireurs, c'était également leur avis.

— Nous devrions camper ici cette nuit, proposa Marek. Il serait suicidaire de poursuivre dans cette tempête.

Ivan Petrovich écouta le reste de ce qu'ils avaient à lui dire, puis dirigea sa monture vers le reste du groupe. Max s'approcha lui aussi,

accompagné par Rodrik.

— Il semblerait que nous ayons trouvé ce que nous cherchions, dit Max. Je crois que nous avons pisté le monstre jusque dans son repaire.

— Et qu'allons-nous faire ?

— Nous allons camper ici, annonça Ivan Petrovich. Les hommes sont fatigués et ils ont faim. Nous allons attendre le matin et nous remettre en route.

Max approuva d'un signe de tête, de même que Rodrik. Gotrek jeta un coup d'œil autour de lui, comme s'il allait s'opposer à cette perte de temps, mais à la grande surprise de Félix, après avoir observé le carrosse de la comtesse, il préféra se taire. Félix arrivait presque à lire dans ses pensées. Le Tueur n'avait aucune confiance en la comtesse et ne voulait pas laisser ces hommes à sa merci. D'autre part, si elle décidait de s'en prendre à eux, sa promesse ne tiendrait plus et il pourrait la combattre. Un vampire n'était pas un ennemi pire qu'un autre pour accomplir la destinée d'un Tueur.

— Nous devons monter une garde vigilante, cette nuit, fit remarquer Max.

— Je vais doubler les sentinelles et leur demander de rester par paire, proposa Ivan Petrovich.

— J vais garder l'œil ouvert, annonça Gotrek en passant son pouce sur le bandeau qui couvrait son orbite vide. Félix se demanda s'il plaisantait.

— Ils sont là, dit Adolphus Krieger en se penchant en avant. Il était assis sur le Trône du Sang.

La goule qui lui avait rapporté cette nouvelle restait prosternée sur la grande mosaïque décorant le sol, les bras écartés vers l'avant en signe d'adoration. Adolphus ne lui prêtait pas plus d'attention qu'il ne l'aurait fait pour un meuble. Il promena son regard sur Ulrika, Roche et le reste de ses serviteurs. Ces derniers échangeaient des regards gênés. Au-dessus d'eux, dans l'ombre, une créature battait l'air de ses ailes de cuir.

— De qui s'agit-il ? interrogea Ulrika qui n'avait pas compris un traître mot des paroles de la goule. Krieger lui adressa un sourire satisfait. Elle semblait parfaitement se faire à sa nouvelle condition. Elle

s'avérait docile et obéissante. Il y avait bien cette petite lueur au fond de ses jolis yeux, mais il préféra l'ignorer.

— Ce sont nos ennemis. Des guerriers de quelque faction, des étrangers pour la plupart. Ils se sont abrités dans les ruines du vieux manoir Rattenberg. Les goules ne peuvent en dire plus.

— Et que comptes-tu faire ? poursuivit-elle en venant se placer devant lui, au pied du dais. Il s'interrogea sur ce qu'elle pouvait bien avoir en tête. Tout ceci était nouveau pour elle. Lui-même se souvenait de l'horreur qu'il avait éprouvée et ces questions qu'il s'était posées lorsqu'il avait compris sa nouvelle condition. Il ressentait à son égard une affection comme il n'en avait plus connu depuis bien longtemps. C'était le même sentiment que les humains vis-à-vis de leur progéniture. La comtesse avait-elle eu les mêmes à son égard ? N'avait-il simplement été qu'incapable de lui en rendre ne fût-ce qu'une fraction ? Ulrika ressentait-elle pour lui les mêmes choses que lui vis-à-vis de la comtesse à une certaine époque ? Il se dit soudain que cela n'avait aucune importance et prit une décision.

— Je vais aller voir moi-même. Peut-être leur ferai-je même comprendre qu'ils ont été bien imprudents de franchir les limites de mon domaine.

— Peut-être devrais-je vous accompagner, maître, proposa Roche.

— Il ne fera pas bon traîner dehors pour un mortel cette nuit, mon vieil ami, répondit Krieger. La peur se dessina sur le visage des autres membres du couvent. Ils n'avaient aucune envie de se trouver livrés à eux-mêmes dans ce château hanté, surtout avec une nouvelle Éveillée dans les murs et les cohortes de morts-vivants qui se rassemblaient alentour. Tous savaient quel sort avait connu Osrik. Krieger sembla amusé par la situation.

— Ne craignez rien, je reviendrai.

Le blizzard s'était calmé, laissant la forêt recouverte d'un épais manteau de neige fraîche. Adolphus Krieger avançait avec l'agilité d'un léopard et la confiance d'un roi. Il se savait indécélable par les mortels. La nuit était son domaine, elle le dissimulerait et le protégerait jusqu'à ce qu'il décide

qu'il en soit autrement.

Qui pouvaient bien être ces fous, se demanda-t-il en apercevant les feux de camp au loin entre les arbres. Traverser la Sylvanie en plein hiver et aussi loin des routes habituelles... Ils devaient sans doute se savoir près des ruines hantées de Drakenhof. S'agissait-il de chasseurs de trésors ou de quelconques mercenaires pressés de se prouver leur courage en s'aventurant dans ce lieu de légende ? Dans ce cas, il allait leur réserver une bien désagréable surprise.

Peut-être ferait-il preuve de clémence. Peut-être se contenterait-il d'égorger en silence quelques sentinelles en guise d'avertissement, ce qui ne manquerait pas d'effrayer les autres. Il pouvait aussi rameuter les goules et les squelettes et les charger de les massacrer jusqu'au dernier, en leur ordonnant de ne laisser qu'un seul survivant qui irait porter la nouvelle jusqu'aux terres des hommes. Cette solution serait peut-être la meilleure car elle propagerait la peur en avant de ses armées. Celle-ci avait de tout temps été une grande alliée pour les Éveillés.

Il progressait en silence, d'ombre en ombre. Il avait tellement besoin d'action qu'il n'agissait peut-être pas avec la plus grande prudence. Il n'était pas encore prêt à se lancer en campagne. Quelques centaines de squelettes avaient rejoint le château, mais il lui restait encore bien des lieux de sépulture à visiter. Les goules à répondre à son appel étaient plus nombreuses chaque nuit, et les premiers Éveillés ne tarderaient plus à faire de même. Alors seulement il aurait la preuve de son réel pouvoir. Frapper trop tôt serait une grave erreur et ne ferait qu'alerter l'ennemi. Sa première idée était donc finalement la plus indiquée. À moins qu'il ne fasse appel aux loups et qu'il les laisse se charger de ces indésirables.

L'Œil palpait sur sa poitrine. Il se passait quelque chose d'étrange dans la nuit, une aura de pouvoir entourait les ruines et elle n'aurait pas dû être là. Il ouvrit en grand ses sens magiques et étudia les environs. Près de l'un des feux, il y avait la source d'un pouvoir subtil, probablement un sort d'alerte. C'était le travail d'un connaisseur, presque invisible, et s'il n'avait pas été alerté par l'Œil, il ne l'aurait même pas remarqué. Il y avait donc un sorcier dans la bande. Voilà qui imposait qu'il redouble de prudence.

Se déplaçant avec bien plus de précautions, il poursuivit son approche, transférant son poids d'un pied sur l'autre afin de faire le moins de bruit possible dans la neige. Au milieu des ruines, un campement avait été établi. Un carrosse et quelques chariots étaient disposés en cercle ; des mules et des chevaux étaient parqués dans ce qu'il restait des étables. Certaines bêtes s'agitaient nerveusement, comme si elles sentaient sa présence. Il y avait de nombreux guerriers, sans doute bien trop pour que seuls les loups puissent s'en occuper. Il leur faudrait l'appui de ses autres serviteurs, et encore, si le sorcier s'avérait trop compétent, même cela pourrait ne pas suffire.

Mais qui étaient donc ces gens ? Un noble quelconque et sa suite ? Seul un membre de la noblesse aurait les moyens de louer les services d'un sorcier pour l'accompagner durant ses voyages. À moins que le carrosse ne soit justement celui du sorcier et que ces hommes ne soient sa garde personnelle. Il était de notoriété publique que de nombreux sorciers engagés dans des recherches plus ou moins douteuses cherchaient refuge dans la campagne sylvanienne afin d'échapper aux autorités et aux répurgateurs. Peut-être était-il tombé sur l'un d'eux, à moins que l'intéressé ne soit venu enquêter sur ses agissements à lui. L'activation du Grand Rituel avait dû être remarquée à des dizaines de lieues à la ronde, pour quelqu'un disposant des compétences requises, bien sûr.

Quelqu'un cria. Krieger se figea. Avait-il été repéré ? Il écouta attentivement. Non. Juste un homme un peu trop nerveux qui s'assurait qu'un autre était bien à son poste. Le malaise des animaux devait se transmettre aux sentinelles. Il lui fallait faire très attention. Dans des circonstances normales, il aurait usé de ses pouvoirs pour les aveugler, mais le sorcier là-bas pourrait le repérer.

Krieger se moqua de lui-même. N'avait-il pas atteint un niveau de puissance inégalé depuis le Grand Nécromancien lui-même ? L'Œil de Khemri était en sa possession, ces mortels ne pouvaient rien tenter qui puisse le menacer vraiment. Mais il n'avait pas survécu aussi longtemps en se fiant uniquement à la direction du vent. Il lui fallait prendre plus que jamais toutes les précautions possibles, il était si proche d'accomplir sa destinée.

L'accent des hommes lui était vaguement familier. C'était celui du Kislev ! Ces gens étaient bien loin de chez eux. Sans doute rien de plus qu'un parti de mercenaires, ou peut-être un groupe de réfugiés jetés sur les routes par la progression des hordes du Chaos. À moins que cela n'ait un quelconque rapport avec son séjour récent à Praag. Il lui fallait en apprendre un peu plus.

En se rapprochant, il constata que la plupart portaient la tenue des cavaliers kislevites. Ils étaient d'une taille un peu plus petite que la normale, les jambes légèrement arquées à force de monter à cheval. L'un d'eux était cependant un vrai géant. Il aperçut une chevelure blonde lorsque l'un des hommes se leva pour se dégourdir les jambes.

Il huma l'air et perçut une senteur un peu familière. Des nains. Près de l'un des feux, il aperçut deux silhouettes courtaudes, l'une avec une crête orange qui lui courait de la nuque au front et une énorme hache en travers des genoux. Il le reconnut aussitôt. Gotrek Gurnisson ! Il avait donc tenu sa promesse et avait suivi sa trace jusqu'ici ! Comment était-il parvenu à le suivre sur des centaines de lieues en plein hiver ? Peut-être était-ce l'œuvre du sorcier.

Krieger contourna les ruines, en prenant bien garde de rester en dehors du cercle de lumière projeté par les feux de camp. Il constata qu'il se trouvait quelques Sylvaniens dans la bande. Leurs chevaux étaient un peu plus grands que ceux des Kislevites, capables de porter au galop un chevalier en complète armure. Ils affichaient l'emblème de Waldenhof et étaient regroupés autour d'un pavillon de toile et d'un carrosse.

Quelle association bien étrange. Que pouvaient bien faire des nains, des cavaliers kislevites, un noble local et un sorcier à proximité de chez lui, tous au même moment ? Il prit quelques secondes pour réfléchir à cela. Il était évident que les Tueurs étaient là pour accomplir leur destinée, et peut-être avaient-ils loué les services du sorcier pour les y aider. À moins que le sorcier en question ne soit ce Max Schreiber dont Ulrika lui avait parlé. Plus il y réfléchissait, plus il se disait que c'était probablement ça. Dans ce cas, le grand blond qu'il avait vu plus tôt devait être ce Félix Jaeger, et les Kislevites étaient certainement des mercenaires ou une escorte mise à leur disposition par les autorités de

Praag pour le ramener là-bas et le traduire en justice. Et les autochtones, dans ce cas, devaient leur servir de guides, trop heureux d'apporter leur aide à quiconque voulait lui nuire. Il n'était pas totalement satisfait de son hypothèse, mais il n'en avait pour le moment pas d'autre.

La question était : qu'allait-il faire ? Tout seul, il doutait de pouvoir en venir à bout ; ils étaient trop nombreux, surtout avec ce sorcier et des combattants aussi formidablement armés que Gotrek Gurnisson et Félix Jaeger. Il arriverait à en tuer quelques-uns, mais ils finiraient par avoir le dessus. Il était hors de question qu'il prenne le moindre risque face à cette hache.

Il pouvait appeler les loups, les goules et les squelettes et les jeter sur leur campement, mais il lui faudrait une bonne partie de la nuit pour les rassembler, et le sorcier percevrait lui aussi son appel. Si l'affaire n'était pas pliée avant le lever du soleil, le jour le surprendrait loin de son refuge et entouré d'ennemis, une situation qu'il préférait éviter à tout prix.

Puisqu'ils étaient arrivés jusqu'ici, mieux valait les affronter sur le terrain qu'il choisirait. À Drakenhof, si le pire du pire survenait, il pourrait compter sur ses plus proches serviteurs pour le fournir en sang et combattre durant le jour. Mais il pourrait envoyer les loups pour les harceler et les ralentir, et utiliser les goules pour leur tendre des embuscades ; le but était qu'ils atteignent sa demeure le plus tard possible. Là, il pourrait les entraîner dans les ruines et s'occuper d'eux un par un.

De plus, il avait là-bas une alliée de choix : Ulrika, qu'il pourrait d'ailleurs utiliser de deux manières. Elle constituerait d'une part une force de frappe non négligeable, et d'autre part, il pourrait tirer parti de sa relation avec ce Félix Jaeger. Les mortels hésiteraient très probablement à s'en prendre à elle jusqu'à ce qu'ils comprennent dans quel camp elle était. Peut-être même pourrait-il l'utiliser pour leur tendre un piège.

— Quelque chose s'est promené ici cette nuit, dit Marek, une ride soucieuse en travers du front. Si vous regardez ces traces, ce sont celles de bottes et la neige n'a pas encore eu le temps de les combler.

— Ça s'est approché très près du camp, fit remarquer Félix. Où étaient les sentinelles ?

— Aucun de mes hommes ne s'est assoupi cette nuit, Félix Jaeger, protesta Ivan Petrovich. Félix le trouva vieilli subitement. J'ai chevauché à leurs côtés dans toutes les Marches du Chaos et je réponds d'eux. Ce sont tous des vétérans et des hommes d'honneur.

— Et rien n'a perturbé mon sortilège, continua Max. Cela m'aurait réveillé. Rien n'y personne ne s'est introduit dans notre camp la nuit dernière, ni ne l'a quitté, d'ailleurs.

À la manière dont Max avait ajouté cette dernière remarque, Félix comprit où il voulait en venir. Personne n'avait donc quitté le campement pour avertir Krieger.

— Snorri croit qu'ça change rien si un homme est venu nous espionner.

— Sauf s'il s'agissait de Krieger, souleva Félix. Il est un peu plus qu'un homme.

— Ou un peu moins, ajouta Max.

— Les traces vont dans la direction que nous suivons, reprit le pisteur.

— Je suggère que nous nous préparions face à une éventuelle embuscade, dit Félix. S'il s'agissait de Krieger, il doit disposer d'alliés dans la région.

— Peut-être la comtesse et ses hommes devraient-ils aller de leur côté, proposa Ivan Petrovich. Il avait un petit côté chevaleresque et réprouvait à mettre une femme en danger. On pourrait peut-être le lui proposer, non ?

— Je vais le lui suggérer, répondit Félix en prenant la direction du carrosse.

— Prends pas trop d'temps pour lui dire ça, hein, l'humain. On part bientôt.

— Alors, vous pensez que c'était lui ?

Le carrosse s'ébranla juste à ce moment-là et il s'accrocha à ce qu'il put, ne voulant surtout pas se trouver plus proche de la comtesse qu'il ne l'était déjà. Il avait pris soin de se placer aussi loin d'elle que possible



dans l'espace confiné du carrosse.

La vampire ajusta son voile et porta la main devant la bouche lorsqu'elle bâilla. Félix se demanda si elle essayait de lui faire comprendre qu'il l'ennuyait ou si elle s'assoupissait parce que le jour se levait. Mais cela importait peu.

— Et qui d'autre cela pouvait-il être ? Qui aurait pu s'approcher autant sans se faire repérer par les sentinelles et sans déclencher les défenses de notre ami sorcier ? lui répondit-elle.

— Vous pensez qu'il aurait pu ?

— Non. Je les ai inspectées et même le Grand Nécromancien en personne n'aurait pu les traverser sans se faire remarquer. Max Schreiber est très compétent dans son domaine.

— Je suis certain qu'il serait ravi d'apprendre votre opinion à son égard, ironisa-t-il. Elle sourit puis retrouva son air sérieux.

— Mais dites-moi, Herr Jaeger, je vous croyais un homme de parole, lui glissa-t-elle avec un regard de défi.

— Mais je le suis, comtesse. Je le suis.

— Vous avez pourtant parlé à Max Schreiber de notre secret. Et à Gotrek Gurnisson, aussi. Vous aviez promis de garder tout cela pour vous, non ?

— En effet, mais j'ai pensé préférable qu'ils soient au courant. Si vous voulez que je vous fasse confiance, il va également vous falloir me faire confiance, ajouta-t-il en lui renvoyant le même regard.

Elle hocha la tête, à la manière d'un joueur de cartes saluant l'audace d'un adversaire. Puis elle se raidit et reprit.

— Je m'y attendais. Dites-leur ce que vous voulez, assurez-vous juste qu'ils se tiennent sur leurs gardes. Drakenhof est un lieu de pouvoir, un endroit sacré pour les Éveillés. De puissants sortilèges le protègent. Chacune de ses pierres est imprégnée de magie et de redoutables charmes d'illusion y ont été tissés afin de tromper quiconque hormis les Éveillés et leurs serviteurs. Krieger ne va pas nous laisser entrer là-bas pour le décapiter comme cela, sans réagir. Je pense d'ailleurs qu'il est d'ores et déjà en train de nous préparer une petite réception.

— Voilà qui n'est pas rassurant.

— Ce n'est pas une vulgaire partie de chasse, Herr Jaeger. Vous êtes ni plus ni moins en route pour le repaire d'un monstre des plus dangereux.

— Je m'en souviendrai.

Puis il osa lui poser une question qui lui trottait dans la tête depuis un petit moment déjà.

— Dites-moi, comtesse, si je puis me permettre... Quel âge avez-vous exactement ?

La comtesse le regarda durant quelques secondes avant de répondre en affichant un petit sourire entendu.

— Voyons, Herr Jaeger. Il n'est pas très galant de poser cette question à une dame...

Mais leur conversation n'alla pas plus loin car soudain, dehors, on entendit des hennissements de chevaux et les cris paniqués des cavaliers, ainsi que des hurlements de loups.

Félix ouvrit d'un coup d'épaule la porte du carrosse et sauta dans la neige, sortant son épée du fourreau dans le même geste. La mêlée était déjà bien engagée. Depuis l'ombre des arbres, les silhouettes de quadrupèdes énormes jaillissaient pour se jeter sur les chevaux. D'énormes loups aux yeux rouges bondissaient, renversaient les montures et tentaient d'égorger les cavaliers tombés à terre.

Félix s'élança en avant. Tout près de lui, un loup s'en était pris à un Kislevite, l'homme avait un bras dans la gueule du monstre qui menaçait de le déséquilibrer et l'empêchait d'attraper son poignard en tournant en rond. Félix donna un énorme coup de pied dans la tête du loup, qui lâcha sa prise et bascula en arrière. Il se remit d'un bond sur ses pattes et se tourna immédiatement vers son agresseur. Félix lut la folie dans ses yeux. Sans doute le résultat d'une vile sorcellerie, se dit-il, elle avait plongé la bête dans une frénésie meurtrière.

Il assura la garde de son épée des deux mains et lui fit effectuer un large arc de cercle, visant la poitrine du monstre. L'impact faillit presque lui faire perdre l'équilibre. Il se rattrapa comme il put et porta un deuxième coup, décapitant presque le loup. Il regarda alors autour de lui pour voir comment cela se débrouillait l'homme qu'il avait aidé et le vit luttant contre une autre bête, tous deux roulant dans la neige. Le Kislevite

avait cependant réussi à attraper son poignard et ne tarda pas à le planter à plusieurs reprises dans la gorge du loup.

Plus loin, retentit une explosion, bien vite suivie par un souffle qui apporta jusqu'à Félix une odeur de chair grillée. Sans doute l'œuvre de Max, se dit-il. Mais il n'eut pas trop le temps d'y penser car un troisième monstre se précipitait sur lui. Il eut tout juste le temps de lever sa lame et celle-ci vintembrocher la bête en pleine poitrine. Elle hurla de douleur et s'écroula raide morte. Le Kislevite était parvenu à se dégager du corps sans vie de son adversaire et était en train d'essuyer sa dague ensanglantée dans l'épaisse fourrure. Félix vit seulement à ce moment-là qu'il s'agissait de Marek.

— Bien joué, commenta le Kislevite, et merci pour le coup de main.

Félix lui fit un signe de tête. Les loups continuaient de jaillir de la forêt par dizaines. Beaucoup tombaient transpercés par les flèches ; d'autres finissaient le crâne fracassé par les sabots des destriers et leurs cadavres étaient déjà nombreux à rougir la neige, témoignant de l'habileté des Kislevites au maniement des armes. Des flashes lumineux et des panaches de fumée étaient pour leur part le signe que Max Schreiber était toujours en vie et qu'il faisait usage de ses terribles pouvoirs.

Gotrek et Snorri étaient juchés sur le chariot de ravitaillement et poussaient des cris de guerre, défiant les loups de venir s'en prendre à eux. Les deux poneys étaient morts, mais un petit tas de corps recouverts de fourrure indiquait que les deux Tueurs n'étaient pas restés les mains croisées. Rodrik et ses compagnons s'étaient regroupés autour du carrosse de la comtesse, visiblement déterminés à donner leur vie s'il le fallait, mais sans vraiment prendre part à la bataille. Aucun loup ne s'était approché d'eux. Félix se demanda pourquoi.

Une bonne dizaine d'hommes étaient au sol et autant de montures. Et à en juger par les hurlements tout autour, d'autres allaient suivre. Félix courut en direction des deux Tueurs, Marek sur les talons.

— Ça n'a rien de naturel, leur cria-t-il. Les loups n'attaquent jamais des convois de cette taille à moins d'être provoqués !

— Ton sens de l'observation m'étonnera toujours, l'humain, ricana Gotrek en sauta au bas du chariot. J crois qu'on peut considérer que c'est

l'boulot de notre ami le buveur de sang.

Snorri atterrit dans la neige juste derrière Gotrek.

— Snorri dit qu'c'est pas juste. Envoyer des pauv' loups pour s'batt' contre lui. Il a qu'à v'nir lui-même !

— Tu pourras lui dire ça quand on le retrouvera, lui proposa Félix. Mais pour l'instant, il vaut mieux aller aider Ivan Petrovich et ses hommes.

Gotrek jeta un regard soupçonneux vers les quatre chevaliers et le carrosse puis partit en courant en direction des Kislevites.

— J'suis pas sûr que tout l'monde est d'ton avis, parvint-il à crier à Félix.

— Nous réglerons cela plus tard. Chaque chose en son temps. Pour l'instant, nous avons des loups à tuer.

— Ça m'va, l'humain.

— Beuh... Snorri aime pas ça. Ces pauv' bêtes...

— C'est pas le moment d'avoir des scrupules, Snorri ! lui reprocha Félix.

— Ah ! mais Snorri a pas dit qu'il allait pas les tuer ! rétorqua le Tueur tout en cavalant aussi vite qu'il le pouvait. Juste qu'il aime pas ça...

Et tous trois se jetèrent dans la mêlée.

— Nous avons perdu combien d'hommes ? demanda Félix.

Ivan Petrovich leva vers lui un regard soucieux. Il avait une respiration lourde et s'essuya la sueur et le sang qui coulaient de son front avec un pan de sa tunique.

— Ce n'est pas aussi grave qu'il y paraît. Heureusement que Max était là pour en soigner certains, mais nous avons trois morts et cinq blessés sérieux. Deux pourront toujours combattre une fois bandés, les trois autres seront incapables de quoi que ce soit avant longtemps.

— Que projetez-vous de faire ? Félix aurait pu lui suggérer une solution, mais Ivan était le chef de ces cavaliers et c'était à lui de prendre cette décision. Le Kislevite réfléchit durant quelques secondes.

— Dans des circonstances normales, je laisserais les deux qui peuvent combattre pour veiller sur les trois qui ne le peuvent plus, avec tout le

ravitaillement que nous ne pouvons plus transporter, mais là, j'hésite. Les loups pourraient revenir, ou d'autres choses, et je ne laisserais même pas mon pire ennemi dans cette situation.

C'était bien la réponse que Félix craignait. Le seul but de cette attaque avait été de les ralentir, et c'était ce qui allait se passer avec les blessés. Il avait trouvé bien étrange la manière dont les loups avaient rompu le combat seulement après avoir perdu la moitié des leurs. Ils avaient attaqué comme des bêtes affamées, mais étaient repartis sans rien. Tout cela n'avait rien de naturel. Félix regarda alors le sorcier. Max était en sueur et avait le souffle court. Il semblait épuisé.

— Comment vous sentez-vous ?

— J'ai connu pire.

— Vous êtes toujours en mesure d'utiliser votre magie ?

— Oui.

— À mon avis, cette attaque n'était destinée qu'à nous affaiblir.

— J'aimerais trouver quelque chose pour vous contredire, Félix, mais je ne trouve rien.

— Nous pouvons nous attendre à d'autres embuscades de ce genre avant d'arriver à Drakenhof.

— Et elles nous ralentiront chaque fois un peu plus. Nous devons progresser en prenant toutes les précautions.

— Espérons que nous y arriverons avant la nuit, souffla Félix. Mais il en doutait fortement.

Les ombres s'allongeaient et le vent se rafraîchissait davantage. Félix resserra sa cape autour de lui et avança dans la neige. Son nez coulait toujours et sa fièvre était revenue. Derrière lui, il entendait souffler Gotrek et Snorri, les deux nains se chargeaient de tirer le chariot de ravitaillement. Il restait éberlué par la force physique de ce peuple. Les deux Tueurs avaient tiré le lourd chariot de bois presque toute la journée sans donner le moindre signe de fatigue. Hormis les jurons qu'ils lâchaient de temps à autre, ils semblaient même y prendre goût. Je ne comprendrai jamais les nains, se dit Félix. Plus les choses vont mal et plus ils semblent heureux.

— Si j'avais su que vous étiez aussi forts à ce petit jeu, je vous aurais proposé plus tôt de vous charger de ce chariot. Les poneys auraient été très contents.

— Snorri croit qu'on aurait pu les manger.

— Dans les mines, les nains tirent eux-mêmes leurs chariots, commenta Gotrek d'un ton presque nostalgique.

— Une fois, Snorri en a descendu un plus gros au fond de la Fosse Noire et il l'a remonté plusieurs fois pendant trois jours. Et sans s'arrêter. Et après il a foutu une raclée à une bande de gobbos qu'a essayé d'lui piquer son chariot.

— Ah ! Tu n'allais pas laisser passer ça, se moqua Félix en regardant par-dessus son épaule. Une petite lanterne était allumée au carrosse de la comtesse. Il voyait bien Quentin et les deux autres, mais aucun signe de Rodrik. Il devait être à l'intérieur, nourrissant la vampire de son propre sang. Bien, ils auraient besoin qu'elle soit en pleine forme la nuit prochaine... À moins qu'elle ne choisisse ce moment pour les trahir.

Les jeunes Sylvaniens n'avaient vraiment pas apprécié le savon que leur avaient passé Gotrek et Snorri suite à leur attitude durant les combats. Il avait fallu toute la diplomatie de la comtesse pour les retenir de faire payer aux nains leur insolence. Bien sûr, dans ces circonstances, Gotrek savait choisir ses mots, et n'avait pas cherché à calmer les choses, loin de là. Mais Félix pouvait comprendre la colère des Tueurs et le ressentiment des Kislevites à l'égard des chevaliers. Il n'était jamais agréable de voyager en compagnie de gens qui ne remplissaient pas leur part du travail, surtout dans un périple comme celui-ci et quand ce travail consistait à se battre pour défendre la vie de tous. Félix savait aussi très bien pourquoi ils s'étaient comportés ainsi.

Toujours était-il que les chevaliers semblaient déterminés à laver l'affront et jetaient des coups d'œil noirs à quiconque s'approchait d'eux. Quentin s'aperçut que Félix l'observait et lui jeta en retour un regard de travers. Félix secoua la tête. Quel imbécile ! Au moins, Ivan Petrovich n'insistait plus pour que la comtesse prenne une autre direction. Cela lui semblait impossible avec tous ces loups, et autres créatures, qui rôdaient dans les environs.

Les blessés avaient été placés dans l'autre chariot, où Max s'occupait d'eux. Ivan Petrovich chevauchait à côté, lâchant quelques plaisanteries pour reconforter ses hommes. Tout bien considéré, le vieux boyard s'avérait vraiment à la hauteur, surtout quand on connaissait son âge et ce qui le préoccupait. Félix se sentait coupable de ne pas le mettre au courant au sujet de la comtesse. D'un autre côté, lui apprendre que sa fille était entre les mains du rejeton de la dame pourrait provoquer n'importe quelle réaction de sa part. Non, mieux valait finalement ne rien lui dire.

Que se passerait-il lorsqu'ils découvriraient Ulrika ? Tout dépendait de l'état dans lequel elle serait. Si elle était enfermée, ils la libéreraient. Mais si elle avait été changée en l'un de ces Éveillés... Ce serait une autre histoire...

Félix ne savait plus trop quoi penser au sujet de la jeune femme. À une époque, il croyait en être amoureux, mais une fois passé l'attrait de la nouveauté, leur histoire avait été mouvementée et plutôt difficile. Elle n'avait pas été la personne la plus facile à vivre, mais il s'était passé quelque chose entre eux, du moins de son point de vue à lui. Il était incapable de savoir s'il pourrait la tuer. Non, il se mentait une nouvelle fois à lui-même : il en serait bien incapable, pas plus qu'il ne laisserait Gotrek s'en charger sans tenter de l'en empêcher. Et il était persuadé que Max en ferait tout autant.

Mais elle, aurait-elle le même comportement à leur égard ? C'était la vraie question. Il en avait discuté avec la comtesse et elle avait tout fait pour calmer ce qu'elle appelait une peur superstitieuse. Il avait grandi en pensant que les vampires étaient des monstres malfaisants capables de s'ouvrir les veines s'ils étaient en proie à une soif sanguinaire.

La comtesse lui avait assuré qu'il n'en était rien. Les vampires se nourrissaient effectivement de sang, mais leur mémoire du passé était intacte et leurs anciennes loyautés et affections restaient les mêmes. Le problème pour les Éveillés récents, était que le premier paramètre était presque impossible à contrôler et qu'ils risquaient de s'en prendre à la première personne leur tombant sous la main, ou plutôt, sous les dents. Et cela risquait de devenir une habitude s'ils n'étaient pas guidés par un vampire plus âgé, et plus sage aussi. Félix n'était pas certain que les

explications de la comtesse soient parvenues à le rassurer. En un sens, cela ressemblait fort à la théorie de la possession démoniaque.

De plus, elle lui avait expliqué que si elle était effectivement devenue l'une des Éveillées, elle se trouverait probablement sous l'influence de Krieger. D'après elle, aucun nouveau-né n'aurait la force de résister au pouvoir de l'Œil de Khemri. Elle l'avait exhorté à faire en sorte de l'enfermer quelque part, ou de la tuer. Sa voix avait à ce moment étrangement changé, Félix avait cru y percevoir une pointe de jalousie. Voyait-elle en Ulrika une rivale potentielle en ce qui concernait Krieger ? Dans ce cas, que penser de ses véritables motivations ?

Alors que le jour baissait, marchant au milieu de cette sinistre forêt, on aurait facilement pu croire que tout ceci n'avait eu pour but que de les jeter dans un piège. La comtesse allait-elle réellement s'allier à des mortels contre l'un de ses semblables ? Félix avait du mal à imaginer qu'il en ferait de même contre les siens.

Il secoua la tête et lâcha un petit rire. Quel hypocrite tu fais, Félix Jaeger, se moqua-t-il. Il n'y a pas plus d'une minute, tu envisageais de le faire lorsque tu t'ais dit que tu ne laisserais pas Gotrek faire du mal à Ulrika. La situation était décidément bien compliquée. Comme si on pouvait juger les motivations des vampires d'un point de vue humain.

Quelque part dans la nuit tombante, un loup hurla.

— Saleté de bestiaux, grogna Gotrek.

Lorsqu'ils basculèrent au sommet de la dernière colline et que Drakenhof se montra enfin, Félix en fut tout surpris. Comment n'avaient-ils pas remarqué auparavant une construction aussi massive ? Même si la logique lui dictait que c'était à cause des arbres et d'une histoire de dénivelé, cette soudaine apparition ressemblait bien à un nouveau tour de sorcellerie. Félix ne s'attendait pas à quelque chose d'aussi imposant, plus à un petit manoir fortifié, comme ceux qui sont en vogue auprès de la noblesse kislevite. Ce qu'il avait en face de lui était d'une tout autre échelle, comme si la colline entière sur laquelle il avait été bâti avait été creusée et sculptée en forme de château. À une époque, l'ensemble avait probablement été plus grand que la cité de Praag et son architecture était



tout aussi dérangement, même si c'était d'une tout autre manière.

Les tailleurs de pierre n'avaient pas poussé leur travail aussi loin. Même dans la lumière mourante de cette fin de journée et à cette distance, c'était évident. Crânes et ossements étaient leurs motifs préférés. Les encadrements des fenêtres avaient été sculptés en forme de têtes de mort, la large bretèche ressemblait à la bouche grande ouverte d'un crâne décharné et des gargouilles ornaient les toits du moindre bâtiment, elles aussi à l'état squelettique. Félix s'attendait à les voir s'animer et à prendre leur envol pour venir les attaquer. La neige enveloppait le tout d'un linceul blanc, donnant à l'endroit un air un peu plus hanté.

Le château semblait en ruine depuis des siècles et gardait encore des traces évidentes de siège. D'énormes brèches étaient ouvertes ça et là dans les murs, là où des engins de guerre les avaient abattus. Nombre des statues avaient été décapitées ou endommagées, comme si quelqu'un s'était attaché à les massacrer à coups de maillet pour faire disparaître ce qu'elles représentaient. Ceci renforçait l'atmosphère de grandeur passée qui baignait l'endroit, et renforçait aussi cette ombre sinistre qui semblait planer au-dessus.

Tomber sur une construction de cette taille en plein milieu d'une forêt était vraiment quelque chose. Félix avait pris l'habitude de la pauvreté généralisée de cette province ; tout y était plus petit et moins luxueux que dans le reste de l'Empire, si bien qu'il ne se serait jamais attendu à cela. Il en fit la remarque à Max.

— C'est juste la démonstration de ce qui peut être accompli grâce au travail des morts-vivants, répondit le sorcier.

— Comment cela ?

— Cet endroit a été bâti avec l'aide de la nécromancie, par une main-d'œuvre composée de zombies et de squelettes animés. Ils n'ont besoin ni de se nourrir, ni de dormir et encore moins d'arrêter quand tombe le jour. Il leur suffisait de disposer des matières premières nécessaires et ils ont travaillé jusqu'à ce que tout soit terminé. En cherchant alentour, nous devrions pouvoir trouver les carrières d'où viennent les pierres. Il devait y avoir moins de bois tout autour il y a deux siècles, mais la nature a

depuis repris ses droits.

Félix était étonné par ce que venait de lui dire le sorcier.

— Mais... ces sculptures ? Je doute qu'un automate décérébré ait pu les réaliser.

— Les Comtes Vampires avaient réduit la population entière de Sylvanie en esclavage, Félix. Ils les tenaient par la peur, la superstition et la sorcellerie. Ils devaient avoir des tailleurs de pierre à leur service, et ils ont effectué ce travail en échange de leur vie et celles de leurs familles. Pas sûr que leurs employeurs aient tenu parole une fois obtenu ce qu'ils voulaient...

— Vous avez raison, Herr Schreiber, le coupa la voix de la comtesse. Félix sursauta. La vampire s'était approchée d'eux dans un parfait silence et ils ne l'avaient même pas remarquée. Max, pour sa part, ne sembla pas surpris. Sans doute disposait-il de moyens de la sentir arriver dont Félix était privé, à moins qu'il ne soit plus fort que lui au petit jeu de la dissimulation de ses émotions. Sans doute un peu des deux.

— Je me souviens de cet endroit quand il s'agissait de la capitale de la Sylvanie, lorsque l'aristocratie de la Nuit buvait le sang dans des coupes de cristal, à la lumière des lustres. Les jouvenceaux et les damoiselles en robes blanches attendaient leur tour, chacun et chacune espérant être finalement choisi pour nous rejoindre.

— Vous semblez bien nostalgique, lui fit remarquer Max.

— C'était une époque si douce et si terrible à la fois. La voix de Gabriella était en effet empreinte de nostalgie. Depuis la chute de Lahmia, les Éveillés ne règnent plus sur les mortels de cette manière, au grand jour, comme vous dites. C'est un âge révérend dans les chroniques des morts-vivants. Les rares qui l'ont connu ne l'oublieront jamais. Certains n'ont même jamais cessé de vouloir le faire revivre.

— Bien sûr, vous n'êtes pas de ceux-là.

— Oh ! Max Schreiber. J'attendais un peu plus de sympathie de votre part. Les sorciers ont pourtant eux aussi été considérés comme des parias et ont été traqués par ceux qui craignaient leurs pouvoirs. Vous pouvez sans doute comprendre ce que c'est que de ne pas avoir à cacher ce que vous êtes, de pouvoir l'afficher fièrement aux yeux du monde.

— Les sorciers n'ont jamais cherché à régner sur le monde et n'ont jamais voulu opprimer ceux qui n'étaient pas comme eux.

Le rire de Gabriella avait des tintements cristallins.

— Vous êtes bien naïf, Herr Schreiber. L'histoire est remplie d'exemples de sorciers qui ont utilisé leur savoir pour obtenir un certain pouvoir. Nagash n'était rien d'autre qu'un sorcier et il s'est taillé le plus grand empire de toute l'antiquité. Les miens ont toutes les raisons de s'en rappeler. Bien d'autres mages ont tenté de se construire leur propre royaume, certains y sont parvenus même s'ils n'ont jamais tenu bien longtemps. Croyez-moi, je suis assez... âgée pour me souvenir de certains d'entre eux. Elle avait regardé Félix droit dans les yeux en disant cette dernière phrase.

— Peut-être, mais en tant que caste, ou même race, nous n'avons jamais tenté de nous unir pour dominer les autres, lui fit remarquer Max.

— Pas encore, c'est vrai, mais je pense que ce n'est qu'une question de temps avant que certains y pensent. Les mortels expérimentent sans arrêt de nouvelles formes de gouvernement. Tôt ou tard, cette idée fera son chemin : pourquoi pas une terre où les maîtres magiciens régneraient ? Et le talent n'est pas forcément synonyme de sagesse, voyez-vous, pas plus chez les sorciers que chez leurs semblables dépourvus de tout pouvoir.

— Je m'opposerai à ce genre de sorciers, rétorqua Max. Félix sentait une certaine tension dans l'air. Le magicien et le vampire se mesuraient l'un à l'autre, peut-être parce qu'en un sens, ils étaient plus ou moins semblables.

— Remettons cette belle discussion à demain, si vous voulez bien, proposa Félix. Il sera alors grand temps pour ce genre de débat. Dans l'immédiat, nous perdons notre temps et l'autre de notre ennemi commun est juste devant nous.

Tous deux se tournèrent vers lui, comme s'il n'était rien d'autre qu'un insolent importun. Félix soutint leur regard en faisant tout pour paraître le plus calme possible, et lentement, la tension retomba.

— Vous avez raison, Herr Jaeger, admit la comtesse.

Max hocha lui aussi la tête. Le reste du convoi avait déjà entrepris la descente de l'autre versant de la colline.

— Alors rattrapons les autres avant qu'ils ne prennent trop d'avance, nous ne sommes pas encore sortis de cette maudite forêt.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de l'imposant donjon, Félix avait de plus en plus l'impression de marcher dans l'ombre d'un terrible géant capable à tout moment de tendre le bras pour l'écraser comme un insecte.

La taille de ces ruines était vraiment impressionnante. Même les arbres centenaires qui les entouraient semblaient bien ridicules en comparaison. L'impression d'éternité qui s'en dégageait lui rappelait que son existence à lui était bien fragile. Quel être pouvait bien choisir de vivre ici ? Ou bien était-il sous l'effet de ces sortilèges de protection dont la comtesse leur avait parlé ?

Les guerriers examinaient avec précaution l'entrée des bâtiments devant lesquels ils passaient. Le courage dont ils avaient fait preuve jusque-là semblait s'être évaporé. Aucun ne parlait, les seuls bruits à rompre le silence étaient les rares gémissements des blessés et le choc des roues de bois sur les pavés.

Un vent glacé gonflait la cape de Félix. Des flocons de neige lui giflaient les joues. Dans d'autres circonstances, il se serait approché des maisons pour s'y abriter du vent. Mais ses pieds eux-mêmes refusaient de l'y porter, comme s'ils comprenaient qu'ils s'approchaient de leur but.

Le soir tombait et il entendit un cri devant lui. Il leva les yeux et vit l'objet de l'avertissement : une lumière verte et fantomatique était apparue au sommet de l'une des plus hautes tours. Elle vacilla quelques instants puis disparut. Il semblait que l'endroit fut occupé par une créature qui s'éclairait à l'aide de moyens dont il préférait ignorer la nature.

— Ça se présente comme nous nous y attendions, fit-il remarquer à Gotrek. Le Tueur Le regarda par en dessous.

— Pas tout à fait, l'humain.

— C'est-à-dire ?

— Le travail des pierres est grossier, mais pour du travail humain.

— Non, je ne voulais pas parler de cela...

— Et moi, je dis qu'on verra c'qu'on verra quand on s'ra entrés. Y'a pas besoin de s'torturer le cerveau avant.

Félix hocha la tête, stupéfait par le calme dont faisait preuve le nain alors qu'il se trouvait plongé en pleine horreur. Mais non, ce n'était pas tout à fait vrai. Il connaissait suffisamment le Tueur pour déceler une pointe d'impatience dans sa voix. Une lueur frénétique s'était allumée dans son unique œil. Son visage pouvait sembler aussi détaché qu'à l'habitude, mais Félix savait qu'il était aussi tendu que lui.

Puisque tu le dis, pensa-t-il.

— Cet endroit est entouré de sortilèges, prévint Max. Il s'arrêta un moment, s'appuya sur son bâton et sembla reconsidérer ce qu'il venait de dire. Non, ce n'est pas tout à fait ça. Les pierres semblent receler tout l'arsenal arcanique auquel on pourrait s'attendre pour un château de cette taille, mais il semble étrangement distordu.

— Ah oui ? lui demanda Félix.

— Je ne suis pas certain de pouvoir l'expliquer à quelqu'un qui n'est pas magicien.

— Essaie toujours, proposa Gotrek.

Le magicien se remit en route, n'éprouvant aucune difficulté à suivre leur pas. Félix crut déceler une aura de chaleur autour de Max. S'était-il lancé un sort sur lui-même pour se réchauffer un peu ? Voilà qui pourrait expliquer un certain nombre de choses.

— Il n'y a rien d'autre à l'œuvre ici. Tout le donjon est saturé de magie noire. Corrompu d'une manière ou d'une autre, comme si les pierres contenaient de la malepierre ou s'il se trouvait dans ses fondations un énorme bloc. Quoi qu'il en soit, je pense que ça a perverti les sortilèges de défense, que ça les a fait muter, si vous préférez.

— Et alors ? l'encouragea Félix.

— Et alors, je ne sais quels en seront les effets, mais j'imagine qu'ils seront désagréables. Et je pense aussi que cela interférera avec toute tentative d'invocation à l'intérieur des murs.

— Merveilleux, ironisa Félix. Vous êtes juste en train de dire que vos pouvoirs seront inutilisables.

— Pas nécessairement. Juste que leurs effets seront modifiés ou imprévisibles.

— Vous pensez que c'est à cause du talisman ?

— Non. Les pierres sont littéralement imprégnées de magie maléfique. Il faut des siècles d'exposition pour en arriver là. Je crois plutôt que cet endroit est le siège d'une sombre magie. Je ne sais pas pourquoi.

— Ouais ? Et t'as d'aut' choses aussi précises à nous annoncer ? grommela Gotrek. J'pourrais p'têt' demander à Snorri Nosebiter, j'suis sûr qui s'ra plus clair que toi.

— Nous sommes tous un peu nerveux, Gotrek. Inutile d'être aussi sarcastique, répondit Max avec ce que Félix considéra être un sens aigu de compréhension.

Gotrek répondit par un grognement et cracha au sol. L'énorme entrée du donjon se présentait devant eux. Félix aperçut les restes d'une herse géante, dont les pointes rouillées n'avaient pas touché le sol depuis bien longtemps. Les restes des éléments métalliques qui avaient jadis servi à renforcer les larges portes de bois gisaient par terre, le bois lui-même ayant disparu. La place semblait désertée, mais les apparences étaient parfois trompeuses. Les Kislevites devant eux posèrent leurs torches et remplirent d'huile leurs lanternes. Les chevaux renâclaient nerveusement. Max fit un geste et une boule de feu apparut juste au bout de ses doigts. Un autre geste l'envoya voler vers le haut.

Félix aurait bien aimé pouvoir en faire autant. Sans doute, une fois à l'intérieur, la moindre invocation pourrait s'avérer bien plus délicate.

— Voici la grande salle, annonça la comtesse Gabriella, d'une voix calme et basse.

— Tu m'en diras tant, lâcha Gotrek...

— Nan, sans rire, appuya Snorri.

La salle était vraiment énorme. Les larges voûtes se perdaient presque dans l'obscurité. Des galeries en faisaient le tour à des hauteurs différentes. Les piliers avaient été sculptés pour représenter une immense cage thoracique. Le sol était recouvert d'une mosaïque qui avait mal supporté les outrages du temps ou de pillards. Félix imagina qu'elle avait

jadis porté les armoiries du maître des lieux.

Il flottait une odeur de renfermé. Un large escalier à l'autre extrémité montait vers les galeries. D'un geste, Max envoya sa boule lumière sous le plafond, elle s'immobilisa près des restes d'un lustre de cristal monumental qui renvoya les rayons dans toute la salle.

Gotrek se promena le long des murs, Félix juste derrière lui. Il avait depuis longtemps compris que ses chances de survie étaient plus élevées en restant à proximité du nain et de son énorme hache. Des douzaines de couloirs menaient dans des pièces voisines ou dans d'autres corridors. Des sculptures avaient visiblement été vandalisées. De larges parterres de mousse noire recouvraient en partie les murs. Des cancrelats cavalaient un peu partout pour aller se dissimuler dans les recoins d'ombre.

— C'est vraiment un endroit lugubre, commenta Félix.

À sa grande surprise, le nain laissa échapper un petit rire. Mais un rire glacé.

— On dirait bien qu'not' ami sorcier est pas le seul à faire des remarques intéressantes !

Ils retournèrent vers le reste du groupe. Tous les guerriers et leurs montures étaient là ; même les chariots avaient été tirés par les larges portes. La comtesse et ses chevaliers semblaient débattre de quelque chose avec Max et Ivan Petrovich. En s'approchant, Félix put attraper la discussion en route.

— Je propose que nous installions un bivouac pour la nuit, que nous allumions de grands feux et que nous nous préparions à une attaque, proposait Ivan Petrovich. Je ne doute pas qu'ils tenteront quelque chose.

— Ce n'est pas une position très défendable et l'ennemi pourra nous attaquer en nombre, répondit Max. Nous sommes trop à découvert et les entrées sont trop nombreuses. Nous devrions trouver une pièce plus petite.

— Et nous retrouver piégés comme des lapins dans leur terrier quand vient la belette ? L'analogie utilisée par le Kislevite était pour Félix le signe que le vieil homme était bien plus nerveux qu'il ne voulait le laisser paraître.

— Vous oubliez qui a bâti cet endroit, intervint la comtesse. Tout le

château est truffé de passages secrets. Au moins, si nous campons ici, nous verrons l'ennemi arriver de plus loin.

— Et nous disposerons d'un large espace pour le combattre, appuya Rodrik. L'ennemi ne disposera pas de couvert.

— Ah ouais, pas comme quand on s'est battu contre les loups, hein ? lui lança Gotrek. Si un regard avait pu tuer, le Tueur aurait été foudroyé sur place par le chevalier. Mais Gotrek ne se démonta pas et reprit à l'attention de la comtesse : Des passages secrets ? J'suis nain et y'a pas d'passage secret qu'un nain est pas capable de découvrir.

— Es-tu en train de proposer que nous nous cachions comme des couards ? le défia Quentin.

Gotrek le jaugea des pieds à la tête.

— Ben, c'est l'impression qu'j'ai quand j'te r'garde, mon pote.

Toujours aussi diplomate, se dit Félix. Une grande salle pleine de gens armés jusqu'aux dents et qui sont prêts à en venir aux mains, et toi, tu cherches à mettre le feu aux poudres.

— Personne ne parle de se cacher, poursuivit-il à haute voix avant que l'affaire ne tourne au pugilat. Nous sommes juste en train de déterminer la meilleure stratégie pour détruire le monstre qui se terre ici. Rien de plus.

Félix fut à nouveau surpris lorsque tous acquiescèrent, comme s'il avait simplement dit quelque chose d'évident, même Gotrek ne trouva rien à redire. Il décida de pousser son avantage.

— Il nous faut un endroit pour que les blessés soient à l'abri et notre ravitaillement en sécurité. Nous en aurons besoin lorsque nous repartirons, à moins que vous ne vouliez manger de la neige.

Il regarda autour.

— Il fait trop noir et il n'est plus temps d'explorer les salles avoisinantes. Personne ne sait ce que nous pourrions y trouver et nous ne pouvons pas diviser nos forces.

Mais son discours ne les intéressait pas particulièrement, aucun n'était prêt à entendre une évaluation trop étendue de la situation. La plupart étaient au bord de la panique et voulaient juste que quelqu'un prenne la direction des opérations. Il allait donc jouer ce rôle.



— Bon, d'accord. Nous allons faire des feux ici et ici, établir des tours de garde et attendre que la nuit se termine. Au matin, lorsque nous aurons plus de lumière, nous partirons à la recherche de notre ennemi.

Ils hochèrent tous la tête. Des hommes s'affairaient déjà à constituer des tas de bois au centre de la grande salle, d'autres attachaient les chevaux au carrosse ou aux chariots. D'autres encore préparaient leur arc et s'attachaient à placer leurs lanternes le plus haut possible afin de disposer d'un maximum de lumière. Max généra d'autres boules de feu et les envoya rejoindre la première sous le plafond. Leur lumière semblait moins stable que la première, mais au moins jouaient-elles leur rôle.

Le cri aigu d'une goule retentit quelque part. Les nombreux échos ne permettaient pas de déterminer sa direction. Un autre lui répondit.

Depuis le balcon surplombant la grande salle, Adolphus Krieger observait les étrangers. Sa perception magique lui révélait les charmes protecteurs qui entouraient le sorcier. Ils semblaient fluctuer, sans doute à cause d'une interférence avec les propres sortilèges du donjon, mais conservaient leur efficacité.

D'où il était, ils n'étaient pas plus gros que des fourmis, mais il n'avait pas l'intention de les sous-estimer. Il était très facile de faire cette erreur et nombre de ses semblables l'avaient trop souvent commise face à des mortels. Il envisagea la possibilité de lancer toutes ses troupes pour les submerger, en rassemblant tous les cadavres et les squelettes animés, en un seul assaut, mais il rejeta cette idée. Cette solution pouvait être gardée pour plus tard. Il était sur ses terres. Les goules et ses serviteurs mortels connaissaient mieux l'endroit que ces humains en bas, et les vieux sortilèges n'interféreraient pas avec leurs déplacements. Pour commencer, il enlèverait quelques-uns de ces intrus, un par un, histoire d'affaiblir leurs forces puis, lorsqu'il en resterait moins et que leur moral serait au plus bas à cause des disparitions, il les balayerait.

Il continua de les observer, plutôt confiant quant à la suite des événements, puis il remarqua parmi les mortels une silhouette qui lui était familière. Non ! La comtesse ! Que faisait-elle en leur compagnie ? Il ne s'attendait pas à la voir de sitôt. Étrange comme elle arrivait à

l'affecter même après toutes ces années. Il se sentait toujours comme un élève confronté à une ancienne enseignante. Ne sois pas ridicule ! Tu es en possession de l'Œil de Nagash et elle ne pourrait pas grand-chose contre toi en l'état actuel des choses. Tout se présentait finalement bien, se dit-il, mais cela n'amenuisait pas cet étrange écho d'émotions très anciennes au plus profond de lui.

Elle devait sans doute comploter avec ses ennemis, mais pourquoi ? En quoi collaborer avec ces mortels servait-il ses propres intérêts ? C'était facile à deviner. Elle devait espérer qu'ils le tuent afin de récupérer pour son compte l'Œil de Khemri. Comme à son habitude, elle préférait que d'autres fassent le travail pour elle. Mais pourquoi avait-elle fait tout ce chemin jusqu'ici et exposé sa si précieuse personne. Un sourire dévoila ses crocs alors que la colère montait en lui.

Il fit quelques pas sur le balcon, passant les doigts sur le précieux talisman. Cela dit, elle n'avait jamais hésité à apparaître en première ligne et elle devait être aux abois. Il était peu probable que ces mortels se laissent bernier au point de lui rapporter le talisman, et maintenant qu'il avait lancé son invocation, tous les Éveillés allaient bientôt arriver. Elle ne pouvait prendre le risque que l'un d'entre eux s'en empare. Ses motivations semblaient en fait tout à fait claires.

Mais ces mortels savaient-ils dans quoi ils avaient mis les pieds. Ils étaient pris entre la comtesse et lui, et il n'y avait aucune chance qu'ils survivent à l'expérience. En un sens, il leur ferait une faveur en la tuant avant qu'elle ne puisse exercer sa volonté sur eux.

Bien sûr, ils passeraient ensuite à son service, rejoignant les soldats de ses légions ressuscitées.

— J'ai l'impression qu'on nous observe, dit Félix. Il leva mes yeux, mal à l'aise, comme s'il savait qu'il se trouvait quelque chose sur le balcon, là-haut, posant sur eux le même regard que l'épervier sur un rongeur.

— T'as p'têt' raison, l'humain. On a qu'à monter pour vérifier.

Félix faillit demander à Gotrek s'il était fou, mais il s'en garda bien. Il connaissait déjà la réponse. Le Tueur n'était pas fou au sens humain du terme.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, se contenta-t-il de répondre.

Mais le Tueur était déjà en train de trotter vers le large escalier. Félix pensa un instant le laisser y aller seul, mais il se décida finalement à le suivre. En partie parce qu'il avait promis de le faire partout et de raconter sa destinée, et pour cette vieille certitude qu'il n'existait d'endroit plus sûr au monde que la proximité du Tueur et de sa hache. Mais il réalisa qu'il n'avait pas emporté de lanterne, alors il fit demi-tour et alla en prendre une des mains de l'un des hommes.

— Oh ! Vous allez où ! lui cria Snorri Nosebiter. Tous les autres le regardaient aussi.

— Nous allons juste explorer les environs.

— Pas sans Snorri ! Si y'a du grabuge, Snorri veut en être.

— Alors viens aussi, capitula Félix, et le second Tueur courut le rejoindre. À la tête que faisaient les autres, Félix ne s'étonna pas qu'il n'y ait pas plus de volontaires.

Krieger n'en croyait pas ses yeux. Les deux nains et l'humain venaient le chercher. Soit ils étaient fous, soit ils avaient trop confiance en eux, ce qui revenait un peu au même. Mais cela importait peu. Ils lui offraient une occasion rêvée sur un plateau. L'ennemi avait divisé ses forces et réduit ses effectifs, il était bien décidé à en profiter. Il avait juste à attendre.

— Cet endroit aurait besoin d'un bon coup de ménage, commenta Félix alors qu'ils escaladaient les marches. Des toiles d'araignée pendaient entre les barreaux, des spécimens d'une taille remarquable fuyaient devant eux. Les marches craquaient sous leurs bottes. Ce ne fut pas la première fois que Félix regretta de ne pas posséder la vision nocturne des nains. Cette lanterne faisait de lui une cible parfaite. Aucune des créatures auxquelles ils avaient été confrontés jusque-là ne semblait avoir le moindre problème pour se passer de lumière.

— T'as qu'à te plaindre aux gens de maison, l'humain, répondit Gotrek qui avait atteint le haut des marches. Il marqua un temps d'arrêt pour

étudier les environs.

— Trouver du bon personnel est de moins en moins facile, poursuit Félix en regardant par-dessus l'épaule du nain. C'est ce que mon père disait toujours.

L'escalier finissait sur une galerie qui partait à droite et à gauche et faisait tout le tour de l'immense salle. Des portes donnaient tout le long sur des pièces ou des couloirs. Accrochés ça et là, d'immenses tableaux défraîchis rompaient la monotonie des murs. À mi-chemin, de chaque côté, d'autres escaliers conduisaient encore plus haut. Le silence était pesant. Félix entendait les voix des hommes en bas et les hennissements nerveux des chevaux. Il laissa ses doigts courir sur la balustrade et les retrouva couverts de poussière. Il n'y avait aucun signe du moindre ennemi nulle part, mais il était toujours aussi mal à l'aise. Il regarda vers le haut, s'attendant à moitié à voir une araignée géante lui tomber sur la tête. Il n'y vit rien d'autre que les moulures de plâtre peint, qui n'était rien d'autre que le plancher de la galerie d'au-dessus.

Félix fit quelques pas, le bois craqua sous ses pieds. La structure était-elle toujours sûre ? Après tout, cela faisait deux siècles qu'elle n'était pas entretenue. Il progressa donc avec précaution, au cas où le sol s'ouvrirait sous lui.

Il se dirigea vers la peinture la plus proche, soulevant sa lanterne pour la regarder de plus près. Le cadre était sculpté d'une manière baroque et entourait le portrait d'une femme élancée au teint pâle, mais d'une beauté très classique. Elle se tenait près d'une fenêtre. Il faisait nuit dehors et un croissant de lune était accroché dans le ciel bleu sombre. Elle tenait une coupe de cristal dans une main, contenant ce que Félix pensait être du vin rouge. L'autre main était posée sur la tête d'un homme à genoux. Son visage avait quelque chose de bestial qui était très dérangent.

L'artiste était parvenu à donner l'impression qu'elle passait sa main dans les cheveux de l'homme, comme une femme du monde pourrait caresser son animal de compagnie. Une chaîne en argent entourant le cou de l'homme renforçait ce sentiment.

— Snorri croit que c'était une mauvaise femme, fit le nain juste derrière Félix. Il ne pouvait qu'être d'accord. La femme transpirait d'un

immense pouvoir et d'une grande cruauté. Peut-être était-ce à cause de ce sourire énigmatique sur ses lèvres rouges.

— Une des Comtesses Vampires, dit Félix. D'après ce j'ai entendu, ils vivaient ici à une époque.

Ils avancèrent jusqu'au portrait suivant. C'était celui d'un homme de grande taille, mais lui aussi d'une pâleur marquée, et vêtu à la mode aristocrate. Il tenait également à la main un gobelet de vin rouge. Un cor de chasse doré était passé autour de son cou. Son pied botté était posé sur la poitrine d'un homme mort, il posait fièrement comme devant un trophée de chasse. Là encore, la scène se déroulait de nuit. Cet homme affichait un sourire satisfait, dévoilant deux crocs. Il irradiait le pouvoir et la confiance, certain qu'il était de son autorité et de son droit à dominer et à tuer. Comme la première, cette peinture avait été exécutée avec un talent qui frisait le génie. On aurait presque pu croire que le sujet allait faire un pas en avant pour sortir de la toile. Félix en frissonna d'effroi et essaya de penser à autre chose.

Ils passèrent devant d'autres portraits, représentant des femmes ou des hommes, tous exécutés d'une main de maître et tous autant dérangeants que les deux premiers. Tous avaient été peints de nuit. L'un montrait une femme représentée comme une déesse, avec une couronne de lauriers sur la tête et un arc à la main. Il y avait aussi un homme à la carrure de taureau, torse nu. Son crâne était rasé et d'énormes moustaches lui tombaient des joues. Il levait sa coupe de liquide rouge à l'attention du spectateur, un enfant était accroché à l'une de ses jambes et levait vers lui un regard adorateur. Ses yeux brillaient d'un écarlate inquiétant.

Félix marqua une pause devant le cinquième portrait car il crut reconnaître les traits de la comtesse. Les proportions étaient respectées et le visage ressemblait à celui qu'il devinait derrière le voile. Impossible d'en être certain, bien sûr, mais il pensait qu'il fut tout à fait possible qu'elle ait posé pour l'artiste, plusieurs siècles en arrière.

Il préféra ne pas s'attarder devant le portrait. Ni Gotrek ni Snorri n'avaient passé autant de temps que lui avec la comtesse, il doutait par conséquent qu'ils la reconnaissent. Il ne fallait surtout pas que Snorri ait le moindre doute, il pourrait redescendre les escaliers en courant, charger

à travers le campement et mettre un terme à toute cette mascarade. Ce ne serait d'ailleurs pas forcément une mauvaise chose. Il regarda par-dessus son épaule ; Gotrek et Snorri vérifiaient quelques portes et jetaient des coups d'œil à ce qu'il y avait derrière, entrant même parfois pour réapparaître quelques secondes plus tard. Il s'arrêta devant la peinture suivante.

Il reconnut l'homme immédiatement. Sans le moindre doute. Adolphus Krieger, vêtu de robes noires, un livre fermé sous le bras gauche, un verre rempli d'une liqueur rouge dans la main droite. Deux femmes très légèrement vêtues de chemises diaphanes se tenaient de part et d'autre, une lueur qui ne pouvait être que de l'adoration dans le regard.

Félix examina l'œuvre. Krieger avait tous les défauts des aristocrates : arrogant, vantard, sûr de lui. Et ce sourire énigmatique sur ses lèvres.

— La ressemblance est frappante, n'est-ce pas ? dit une voix toute proche. Félix pivota sur lui-même tout en dégainant son épée, dans la direction d'où avaient jailli les mots. Comme si l'impression qu'il avait eue au sujet de l'un des autres tableaux était devenue réalité. Krieger se tenait là, conforme à son portrait.

— Belardo était un génie, à sa manière. J'ai toujours pensé qu'il était l'un des plus grands peintres de Tilée. Bien sûr, le petit peuple ne lui a jamais pardonné d'avoir accepté le travail que nous lui avons proposé. J'ai entendu dire qu'après Hel Fenn il avait été brûlé en place publique avec un grand nombre de ses œuvres, à Talabheim. Il aurait été reconnu et dénoncé alors qu'il tentait de traverser la ville incognito.

Sans quitter le vampire des yeux, Félix posa calmement sa lanterne au sol.

Krieger avait l'air aussi détendu que sur le tableau, mais son instinct dictait à Félix que tenter de le charger ne serait pas la chose la plus maligne à faire. Il se mit tout de même en garde, l'épée en avant, prêt à toute éventualité. Jamais il ne s'était senti aussi proche de la mort.

— Gotrek, Snorri, venez voir ce qui vient de sortir du tableau !

— Allons, Herr Jaeger, quel manque de courtoisie de votre part. Je viens faire la conversation et vous êtes désagréable avec moi ?

— Vous mériteriez que je vous balance par-dessus la rambarde !

Qu'avez-vous fait d'Ulrika ?

Le vampire sourit, dévoilant ses canines. Il entendit les deux Tueurs cavalier dans leur direction.

— Je ne lui ai fait aucun mal. Je vous l'avais promis, n'est-ce pas ? Je suis même certain qu'elle sera ravie de vous voir.

Félix fit un pas en avant. Il imaginait la hauteur à laquelle était cette galerie et ne doutait pas que, malgré ses menaces, le vampire soit assez rapide et assez fort pour que ce soit lui qui se retrouve balancé par-dessus la balustrade, s'il lui en laissait la moindre opportunité. Il avait bien l'intention de ne pas lui faciliter la tâche.

— Où est-elle ?

— Si vous voulez la retrouver, vous devrez vous débrouiller tout seul. Mais elle est quelque part dans ce château.

Félix avait fait un second pas et était presque assez près pour frapper. Il testa le plancher de la galerie sous ses pieds, craignant un piège. Il n'aimait pas du tout cet air trop sûr de lui qu'affichait le vampire. Il n'avait même pas daigné tirer son épée. L'Œil de Khemri palpait sur sa poitrine.

— Tu vas crever, sale buveur de sang ! cria Gotrek.

Krieger sourit davantage. Il ouvrit les bras, un nuage monta autour de ses pieds et l'enveloppa en moins d'une seconde, puis son corps sembla s'y dissoudre. Une légère odeur de poubelle flotta jusqu'aux narines de Félix, qui se fendit en avant, visant l'endroit où il pensait trouver le cœur du vampire.

Sa lame ne rencontra que le vide, mais son pied passa à travers le bois pourri et le monde entier lui sembla basculer. Il en lâcha son épée, tentant désespérément de se raccrocher à quelque chose pour ne pas faire le grand saut jusque sur les dalles de la grande salle, à une distance bien trop grande pour qu'il y survive.

— Gotrek ! Snorri ! C'est un piège ! leur cria-t-il. Un rire distant arriva à ses oreilles. Puis tout craqua et il commença à tomber. Il se raccrocha au bord des planches brisées, des échardes de bois se plantèrent dans ses paumes, la douleur était insoutenable et il faillit lâcher prise. La messe était presque dite. Les planches vermoulues ne supportèrent son poids

qu'à peine une seconde de plus et craquèrent à nouveau. Il lança sa main droite afin de trouver une meilleure prise, faisant pivoter son corps, mais il sentit ses doigts glisser. Loin en dessous, la mort lui tendait les bras.

Il grogna et essaya de resserrer sa prise, mais en vain, la planche à laquelle il se tenait céda. Son estomac lui remonta jusque dans la poitrine et il tomba dans le vide.



# ONZE

Des doigts épais se refermèrent autour de son poignet, la poigne d'acier stoppa net sa chute et le choc manqua lui déboîter l'épaule. Il regarda vers le haut et vit le bras tatoué du Tueur. Gotrek le tenait d'une seule main. Snorri se tenait au-dessus du trou, les jambes de part et d'autre, et agrippait lui-même Gotrek par la ceinture, au cas où d'autres planches viendraient à céder. Deux secondes plus tard, il était hissé sur la galerie.

Félix avait le souffle court. Il essuya son front en sueur et tenta de maîtriser le rythme de son cœur qui battait à tout rompre. Aucun des deux nains ne montrait le moindre signe d'émotion. Snorri alla calmement ramasser l'épée tombée au sol et revint la lui rendre.

— Snorri croit qu'c'est pas l'moment d'laisser traîner ton épée, jeune Félix.

— Je suis d'accord avec toi, lui répondit-il. Au moment où sa main se referma sur la garde, il grimaça de douleur à cause des échardes profondément plantées dans sa paume. Il l'inspecta puis sortit sa dague et entreprit de les en extirper une à une.

— C'était quoi c'boxon, l'humain ? Grommela Gotrek.

Félix leva les yeux vers le nain.

— Il tient Ulrika. Elle est là, quelque part. Du moins c'est ce qu'il prétendait.

— Y veut p'têt' qu'on fonce tête baissée pour la chercher.

Félix hocha la tête. C'était probable en effet, surtout en considérant ce qui venait de se passer. Ils étaient sur le territoire du vampire, après tout, il en connaissait le moindre recoin. Il pourrait les mener par le bout du nez et les faire tomber dans d'autres pièges de ce genre. Mais ils n'avaient pas d'autre option.

À peine s'était-il dit cela qu'il vit que Krieger venait de réapparaître un peu plus loin sur la galerie. Il leur faisait des signes et les défiait de lui courir après. Snorri et Gotrek ne se firent pas prier et s'élançèrent immédiatement dans sa direction, le bombardant de jurons bien sentis.

— Attendez ! leur cria Félix. Et si c'est encore un piège ?

— Alors on va pas l'faire attendre, l'humain !

— Bon, après tout... admit Félix.

Il se leva et courut derrière eux

Max Schreiber regardait en direction de la première galerie. Durant deux secondes à peine, il avait vu les bottes de Félix passer à travers un trou, puis il y était repassé immédiatement.

— Que se passe-t-il là-haut ? lui demanda Ivan Petrovich.

— Exactement ce vous craignez qu'il s'y passe, mon ami, lui répondit Max.

— Peut-être devrions-nous aller les aider.

— Ne vous inquiétez pas, ils seront bien vite là.

L'un des archers s'approcha d'eux.

— Je crois que j'ai vu un autre homme sur la galerie.

D'où il était, il devait avoir un meilleur angle de vue qu'eux.

— Tu peux me le décrire ? demanda Max au Kislevite.

— Pas facile avec l'obscurité, mais il était grand, avec des cheveux noirs, et pâle comme un mort. On aurait bien dit l'un de ceux après qui nous sommes.

— Allons voir, insista Ivan.

Max secoua la tête et lui fit signe d'attendre. Il se concentra et entama une incantation. Il eut un peu le tournis lorsqu'il dut lutter pour renverser l'étrange résistance du lieu, puis il se retrouva à regarder le monde par cette petite sphère lumineuse qui flottait par-dessus son épaule. Il y avait toujours un petit moment durant lequel il se sentait désorienté, le temps que sa conscience accepte le fait que l'être qu'il voyait du dessus était en fait lui-même. Il fit prendre de l'altitude à la sphère et le sol s'éloigna, il effectua une courbe gracieuse et partit droit vers le trou ouvert dans le plancher de la galerie. Le mouvement lui secouait l'estomac, il n'aimait pas trop utiliser ce sort. S'élever de la sorte et flotter aussi haut au-dessus du sol lui donnait le mal de l'air. Eh oui, Max était sujet au vertige.

Il jeta un premier coup d'œil entre les planches brisées et ne vit personne. Il entreprit de parcourir la galerie, sachant qu'il n'avait pas de

temps à perdre. Ce sortilège mobilisait pas mal de ses forces et il n'était pas facile à maintenir longtemps dans un tel endroit. Il y arrivait tout juste, malgré toute sa concentration. Maudite soit toute cette magie noire présente parmi ces murs.

Il passa devant la série de portrait, mais là non plus, il n'y avait personne, aucun signe de lutte, pas de corps, pas une trace de sang. Ses compagnons s'étaient tout simplement envolés. L'explication la plus logique était qu'ils avaient emprunté l'une des nombreuses portes. Mais laquelle ? Et pourquoi ? Il y en avait beaucoup trop et il n'aurait pas le temps de toutes les explorer, son sort s'essoufflerait avant. Il ne faisait que gaspiller ses forces. Il ouvrit ses vrais yeux et laissa le charme se dissiper. Sur la galerie, la sphère se dispersa en une pluie d'étincelles.

— Ils sont partis, dit-il à Ivan Petrovich.

— Quoi ? Ils sont morts ?

Max secoua la tête.

— Non. Juste... hors de portée de mon sort. Inutile d'imaginer le pire.

— Ben... excusez-moi, mais dans un tel endroit, c'est plutôt le premier réflexe.

— Non, ils sont capables de se sortir de tout.

Il ne croyait lui-même qu'à moitié à ce qu'il venait de dire et maudit les Tueurs pour leur incorrigible tendance à foncer tête baissée dans ce genre d'aventure.

— Je vais prendre quelques hommes et aller voir là-haut.

— Ce ne serait pas très sage, Ivan Petrovich. Nos forces sont déjà trop dispersées. Pourquoi prendre le risque de le faire davantage ?

Dans un tel endroit, avec la nuit qui venait de tomber, il leur faudrait regrouper l'ensemble de leurs ressources s'ils voulaient avoir la moindre chance de s'en sortir. Il remarqua alors que la comtesse et ses gardes semblaient lui jeter des regards calculateurs. Pourvu qu'il n'y ait pas d'ennemis parmi eux. À en juger par la manière dont ils le dévisageaient, il n'aurait pas misé le moindre sou là-dessus.

Ce qu'il y avait de bien avec les nains, se dit Félix alors qu'ils couraient le long d'un couloir, c'est qu'ils étaient faciles à suivre. Ses jambes bien

plus longues que les leurs lui permettaient de suivre sans problème leur foulée. D'ailleurs, le vampire aurait pu les distancer s'il l'avait voulu, ce qui signifiait qu'il souhaitait les attirer plus loin dans cet ancien donjon.

Il avait perdu toute notion du temps et de l'espace, et aurait été incapable de retrouver sa route jusqu'à la grande salle, ni dire depuis combien de temps ils s'étaient lancés dans cette poursuite effrénée. L'endroit était un véritable labyrinthe. Leur course leur fit traverser une interminable succession de pièces et de salles, restes d'une grandeur passée, à la décoration défraîchie et à l'ameublement plus ou moins délabré, aux plafonds éventrés et aux peintures délavées, certaines représentaient ces mêmes dieux-vampires dans des scènes d'une cruauté infernale. Partout, l'odeur de la poussière, des tissus décomposés et de l'humidité stagnante.

Dix autres minutes de poursuite à travers cet endroit à la gloire perdue lui démontrèrent quelque chose d'autre : ce qu'il avait de moins bien avec les nains, c'est qu'ils n'étaient jamais fatigués. Lui-même se remettait tout juste d'une grippe bien carabinée et il n'avait pas recouvré toute sa condition physique. Il avait le front en sueur et ses poumons le brûlaient, il sentait de plus monter un terrible point de côté. Devant eux, le sourire moqueur de Krieger n'avait pas perdu le moindre pouce de terrain sur ses poursuivants. Félix décida soudain qu'il ne pouvait aller plus loin.

— Attendez ! cria-t-il. Il s'arrêta sur place et se pencha en avant, les mains sur les hanches. Attendez, ça ne nous mènera nulle part, hormis à nous perdre.

Les Tueurs abandonnèrent la chasse à regret et revinrent vers lui.

— Les nains se perdent pas, lui lança Gotrek.

— Ce n'est pas tout à fait vrai, parvint à souffler Félix. Je me souviens de quelques occasions, comme lorsque nous revenions des Principautés Frontalières, par exemple.

— Tu m'as pas laissé terminer, l'humain ! Les nains se perdent pas sous terre, dans les mines ou des trucs de c'genre.

— Corrige-moi si je me trompe, mais nous ne sommes pas tout à fait dans une mine, ici.

— On est dans une construction. Le principe est le même. J’peux m’appeler tous les tours et les détours qu’on a pris. Et Snorri aussi.

— Ouais, Snorri pourrait r’trouver son chemin jusqu’à la sortie, même les yeux fermés.

— Je ne crois pas que ce sera nécessaire, dit Félix. Il regarda dans le couloir ; Krieger s’était envolé. Il semble que notre ami buveur de sang s’est lassé en voyant que nous ne voulions plus jouer à son petit jeu.

— Pas sûr, l’humain.

— Et pourquoi ?

— J’crois qui nous a envoyé ses p’tits copains.

Félix haussa les sourcils. Il ne voyait pas du tout où le nain voulait en venir.

— Écoute ! lui dit Gotrek. Tu les entends pas ?

Félix secoua la tête. Tout ce qu’il pouvait entendre était le battement de son cœur et sa respiration hachée. Gotrek et Snorri échangèrent un sourire féroce, chacun anticipant ce qui allait se produire. Ce sourire n’était jamais bon signe pour Félix.

Et il les entendit enfin... Le piétinement d’innombrables pieds nus, des voix haut perchées et sinistrement proches des intonations humaines.

— Des goules, siffla-t-il entre ses dents, puis il fit quelques moulinets de son épée afin d’assouplir son poignet en vue de ce qui se préparait.

— Et beaucoup, corrigea Snorri tout content.

— Elles viennent aussi dans not’ dos, poursuivit Gotrek, tout aussi heureux.

— Un piège, termina Félix résigné.

— Ben on va voir pour qui c’est le piège, dit Gotrek, toujours avec son sourire narquois. Il passa son pouce sur le tranchant de sa hache. Une goutte de sang perla. Félix regarda dans les deux directions et vit apparaître des petits points rouges. Les reflets de la flamme de sa lanterne dans les yeux de ces immondes créatures.

Krieger était satisfait. Les choses se présentaient plutôt bien. Ces idiots de nains avaient mordu à l’hameçon, et avec une facilité presque navrante. Son armée de goules allait maintenant les mettre en pièces.

Peut-être devrait-il en profiter pour changer ses plans et passer aux Kislevites dans la grande salle. Il partit dans les couloirs, les doigts posés sur l'Œil de Khemri en une caresse presque amoureuse, envoyant son appel silencieux dans la nuit. D'un bout à l'autre de l'immense château, ses serviteurs lui répondirent.

Max ouvrit les yeux lorsqu'il sentit la présence faire vibrer les charmes d'alerte qu'il avait tissés autour de lui. Il fut réveillé en un instant, soulagé de quitter ses cauchemars, et regarda la comtesse.

— Si j'étais vous, je n'irais pas plus près, la prévint-il. Cela pourrait vous attirer des ennuis.

L'imaginer aussi proche alors qu'il était endormi lui déclencha des frissons. La comtesse ajusta son voile...

— J'ai remarqué ce que vous avez tissé autour de vous. Du coup, je n'ai même pas essayé de vous toucher et j'ai attendu que vous soyez réveillé. Vos protections sont très efficaces, d'ailleurs, vous n'avez pas mis longtemps.

Ainsi, elle pouvait voir ses sortilèges avec suffisamment de précision pour savoir ce qui pouvait les déclencher. Intéressante information à garder bien précieusement pour l'avenir. Je suis venue vous prévenir que Krieger prépare quelque chose, poursuivit-elle. Il a lancé une invocation sur toutes les créatures de la Nuit se trouvant dans le château. Et elles sont nombreuses.

— Je veux bien vous croire, répondit Max, un peu perturbé par la nouvelle. Ses sorts d'alerte auraient dû le réveiller. L'endroit était tellement saturé de magie noire qu'elle affectait ses pouvoirs d'une manière bien plus importante qu'il ne l'avait pensé. Maudit soit celui qui était responsable de tout ça. Mais il se reprit aussitôt, ce genre de pensée n'allait pas les aider à retrouver Ulrika.

— Je pense que nous devons nous préparer à une attaque, reprit Gabriella. J'ai déjà demandé à Rodrik de réveiller tout le monde.

Tout autour, les Kislevites ramassaient déjà leurs armes. Les chevaux s'agitaient, comme s'ils avaient eux aussi senti le danger. Mais pourquoi Gotrek et Félix n'étaient-ils pas restés avec eux, se dit Max. Leurs armes

avaient toujours fait une grande différence dans toutes les batailles. Mais inutile d'y penser, cela ne changerait rien. Ce qui était fait était fait, il lui faudrait faire avec ce qu'il lui restait.

— Vous pouvez ressentir d'autres présences dans ce château ? demanda-t-il à la comtesse, tout en réalisant les implications de sa question.

— Seulement si elles sont proches. Une fraction d'énergie noire anime la plupart des créatures mortes-vivantes. Vous devriez être vous aussi capable de les percevoir. Je suppose juste que si Krieger les invoque, elles devraient lui répondre.

— Oui, cela semblerait logique.

Gabriella hocha la tête.

— Herr Schreiber, nous allons très bientôt devoir nous battre pour défendre nos propres existences, et perdre ce combat pourrait signifier bien pire que la mort. J'ai besoin de mettre certaines choses au clair avant que tout ne commence.

— Comme quoi, par exemple ?

— Que nous sommes tous les deux dans le même camp, ici. Je ne veux pas qu'il arrive d'accident dans ces combats, ni à mes hommes, ni à moi. Les choses vont être assez difficiles comme cela pour ne pas avoir à me soucier d'un autre adversaire.

— J'étais en train de me dire exactement la même chose, figurez-vous.

— Alors concluons une trêve.

— Mais elle est en vigueur depuis cette auberge, souvenez-vous. Je ne serai pas celui qui la brisera.

— Moi non plus.

— Je l'espère bien.

La comtesse le regarda durant quelques secondes droit dans les yeux, puis elle se retourna pour s'éloigner.

— Comtesse !

Elle se contenta de regarder par-dessus son épaule.

— Si vous brisez cette trêve, c'en est fini de vous. Vous pouvez me croire.

Ses yeux semblèrent lancer des flammes. Max y lut la colère. Une

colère bestiale. Elle dévoila ses crocs.

— Je n'aime pas beaucoup les menaces, Herr Schreiber.

— Ce n'est pas une menace, comtesse. Considérez plus cela comme une promesse.

Roche était dissimulé dans l'ombre d'une porte, les mains jointes et luttant contre l'envie de faire craquer ses doigts, comme il en avait l'habitude. Il n'arrivait toujours pas à croire que cette poignée de pitoyables imbéciles ait osé pénétrer sur le domaine de son maître et le défier. Les membres du couvent auraient été assez nombreux pour en venir à bout. En ajoutant les créatures ramenées à la vie par la magie de son maître, ils seraient balayés comme un château de sable par les vagues.

Bien sûr, ils ne savaient pas à qui ils avaient à faire, autrement, ils ne seraient jamais venus, se disait-il. S'ils avaient su, ils seraient restés terrés dans leur petit chez eux jusqu'à ce que le vrai maître de la Sylvanie vienne et les en sorte par la peau du cou. Roche dégaina sa dague et jeta un dernier coup d'œil autour de lui.

De l'autre extrémité du couloir, les squelettes s'approchaient, leurs articulations craquaient à chaque pas et provoquaient un cliquetis incessant. Les membres du couvent ouvrirent les yeux d'horreur en les voyant s'approcher et cela fit sourire Roche. Toutes étaient des personnes puissantes et influentes sur leurs terres, mais cet endroit-ci était à part. Comment allaient-elles réagir lorsqu'elles comprendraient que le maître n'avait nullement l'intention de leur accorder l'immortalité. Probable qu'elles ne fassent rien du tout, à part gémir et pleurnicher. Celles qui tenteraient quoi ce soit apprendraient vite qu'il ne faut pas s'opposer à la volonté du maître, et termineraient leur existence en continuant de le servir tels des corps sans vie, tout comme ne tarderaient pas à le faire ces imbéciles de Kislevites. Les compétences du maître en matière de nécromancie s'étaient grandement développées ces derniers jours. Une preuve de plus que son grand dessein était en route.

La nouvelle compagne serait la seule mortelle à se voir offrir une place proche de la divinité. Roche admettait qu'il s'en sentait un peu jaloux. Au



plus profond de lui, avait toujours brillé ce maigre espoir que cela lui soit offert un jour. Mais cela restait toujours possible, se dit-il, tout ne faisait que commencer.

Roche vit que les Kislevites étaient en train de se préparer. Réalisaient-ils que leur fin était proche ? Aucune importance, finalement, il préférerait les savoir bien conscients de ce qui leur arriverait. Il aimait que ses victimes se débattent un peu.

Félix abattit une autre goule, sa lame lui ouvrant le crâne. La créature hideuse tomba, à moitié décapitée. Il frappa immédiatement en direction d'une autre, puis une autre encore. Il était recouvert de la tête aux pieds de sang et d'une étrange substance verte et visqueuse libérée des entrailles des goules. Il en avait la nausée, tout autant à cause de la puanteur que du carnage.

Ces monstres étaient plutôt puissants et leurs griffes aussi effilées que des rasoirs ; et lui-même saignait par une bonne dizaine de blessures plus ou moins graves. La sueur lui coulait dans les yeux et menaçait de l'aveugler. Il avait mal partout. Au moins avait-il plutôt bien tenu face aux goules, et il avait pour cela appliqué une méthode toute simple : il se tenait entre Gotrek et Snorri, laissant les Tueurs faire l'essentiel du travail. Dans ce couloir qui n'était large que de deux ou trois pas, seule une poignée de ces monstres pouvait attaquer en même temps et les nains se livraient à un massacre en règle. Les goules étaient des créatures effrayantes, mais les nains étaient de véritables machines de destruction. Peu de choses en ce bas monde pouvaient prendre le dessus face à un Gotrek en proie à la rage meurtrière, et à un Snorri qui n'avait rien à lui envier.

Au début, Félix s'était même contenté de regarder et d'embrocher les rares monstres qui avaient pu échapper aux nains. Au fur et à mesure que se prolongeait la bataille, ceux-ci furent de plus en plus nombreux, sans doute parce qu'ils sentaient en Félix une proie bien plus à leur portée. À un moment, Gotrek avait progressé vers une extrémité du couloir et Snorri vers l'autre, et Félix s'était retrouvé à devoir lutter contre trois goules à la fois. Il avait failli perdre pied, mais les nains avaient

rebroussé chemin et resserré la formation, le débarrassant chacun d'un adversaire, et il put venir à bout du troisième.

Il en embrocha une nouvelle, puis soudain, à sa grande surprise, se rendit compte qu'il s'agissait de la dernière. Un silence de mort régnait dans le couloir. Les seuls autres êtres vivants à s'y trouver à part lui étaient les deux nains. Des dizaines de têtes et autant de corps plus ou moins démembrés recouvraient le sol. Gotrek gratifia le plus proche d'un énorme crachat.

— J'espère que c'te foutu vampire a mieux à nous envoyer, se lamenta-t-il, puis il passa son bras tatoué sur son front pour en essuyer le sang qui dégoulinait.

— Snorri croit que l'jeune Félix aurait même pu s'débrouiller sans nous.

L'intéressé n'en était pas convaincu. Snorri était peut-être assez bête pour croire à ce qu'il venait de dire, mais pas lui. Il n'avait aucune illusion sur ses chances de survie sans la présence des Tueurs.

— La prochaine fois, on te les laissera, l'humain, proposa Gotrek. Snorri regardera et te fera la leçon pour améliorer son style, mais c'est tout.

— Trop aimable, répondit Félix. J'ai hâte de voir ça. Bon, et maintenant ? Krieger a disparu, peut-être devrions-nous retourner rejoindre les autres ? Ils doivent se demander ce qu'il nous est arrivé.

Gotrek jeta un coup d'œil tout autour de lui et acquiesça.

— P'têt' bien. Et pis y z'ont p'têt' besoin d'un coup d'main aussi.

Ulrika entendait le vacarme des combats qui se déroulaient au loin et se demanda ce qui pouvait bien se passer. Adolphus lui avait ordonné d'attendre dans sa chambre et de rester le plus possible à l'écart des intrus. Elle ne devait en sortir que si son existence était directement menacée ou s'il venait la chercher. Il semblait s'inquiéter du fait que sa condition de nouvelle Éveillée puisse la laisser vulnérable, mais elle comprenait bien qu'il y avait autre chose. Il semblait lui cacher quelque chose.

Elle regretta de ressentir autant ce besoin de lui obéir. La soif de sang

était toujours là et même si ce sentiment l'horrifiait, elle sentait monter le désir de l'étancher.

Elle s'assit sur son lit et considéra la situation. La puissance de l'Œil était telle qu'elle ne pouvait désobéir à un ordre direct. Vraiment ? Elle se leva et se dirigea vers la porte. Elle ne l'atteignit même pas, et ses pieds la ramenèrent malgré elle à son point de départ. Elle grogna de frustration comme un animal en cage.

Il restait une possibilité. Si elle pouvait entendre le bruit des combats, qui d'ailleurs semblaient s'être calmés, peut-être les guerriers pourraient-ils l'entendre. Cela valait le coup d'essayer. Elle ouvrit donc en grand la bouche et poussa un long hurlement.

Max faisait de gros efforts pour conserver son calme. La chose n'était pas aisée. Les chevaux paniqués couraient à travers la grande salle, tentant de trouver une issue pour s'échapper. Si personne ne faisait rien, quelqu'un serait blessé, ou pire. Ivan devait être arrivé à la même conclusion que lui.

Le vieux boyard se retourna vers deux de ses hommes.

— Ouvrez les portes ! Laissez-les sortir !

Les deux Kislevites n'étaient pas très heureux de recevoir cet ordre. Ils devaient imaginer ce qui leur arriverait s'ils étaient livrés à eux-mêmes au beau milieu de cette région perdue, sans leurs montures.

— Allez ! Vite ! leur cria Ivan.

Les soldats s'exécutèrent en lançant des regards nerveux vers le grand escalier. Comme tout le monde, ils avaient compris que ce qui effrayait les chevaux ne devait plus être très loin. Max avait un moyen de trouver de quoi il s'agissait.

Il généra un nouvel œil flottant. Une poussée de sa volonté l'envoya vers le haut, il couvrit la distance plus rapidement que ne l'aurait fait n'importe quel homme. Depuis ce point de vue élevé, il aperçut des silhouettes se déplaçant sous l'une des arches. Il envoya l'œil dans cette direction.

Il vit soudain ce qui attendait là et en fut rempli d'horreur. Le couloir était rempli de squelettes en marche, chacun tenant dans ses mains

décharnées une arme rouillée. Des cadavres animés, dans un état de décomposition plus ou moins avancé, portant les restes de leurs parures funéraires, avançaient avec eux, une lueur maléfique dans leurs regards. Un peu partout, des hommes en armes attendaient eux aussi, la plupart n'en menaient visiblement pas large devant un tel spectacle, leur chef était un véritable géant, le crâne chauve et une expression fanatique sur le visage.

Tous les mortels présents levèrent les yeux vers la sphère lumineuse, l'un d'eux tenta même de la frapper de son épée lorsqu'elle s'approcha trop près. Max rompit la connexion avant l'impact.

— Préparez-vous, prévint-il les Kislevites. Les morts sont là.

Des visages nerveux et pâles se tournèrent vers lui. Certains des plus jeunes semblaient sur le point de s'enfuir, mais la peur du déshonneur fut plus forte que celle de la mort.

Ces gens étaient nés dans les Marches du Kislev, ils avaient vu plus que leur compte d'horreurs. Une chance, d'ailleurs, tous savaient que leurs chances de survie étaient plus importantes en restant avec leurs camarades que s'ils s'étaient enfuis dehors, au beau milieu de l'hiver.

Rodrik et les autres chevaliers se regroupèrent autour de la comtesse, prêts à défendre leur dame avec un sens de l'honneur digne de Bretonniens. Ce comportement étonnait Max tout autant qu'il l'écœurait. Il inspira à fond et entama les exercices mentaux destinés à se vider l'esprit. Il s'obligea à se relaxer afin d'être plus réceptif aux Vents de Magie.

Les courants étaient turbulents et tourbillonnaient comme l'eau d'un torrent furieux se frayant un chemin entre les rochers. Les étranges charmes de protection à l'œuvre dans le château et la présence maléfique enfouie loin en dessous provoquaient toutes ces perturbations. Il allait avoir besoin de tout son talent et de toute sa concentration pour exploiter ses pouvoirs.

Il joignit la paume des mains, plia les doigts et les redressa, la tension dans ses épaules s'estompa un peu. L'attente touchait à sa fin. Les forces étaient là. Sa destinée était entre ses mains. Il ne devrait sa survie qu'à ses compétences et son savoir.

Ou au moins, avant de succomber, renverrait-il le plus d'ennemis possibles d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Adolphus Krieger regardait depuis la galerie ; les Kislevites et leur sorcier se préparaient à affronter ses forces. Pour leur crédit, se dit-il, ils étaient plutôt courageux. Peu d'hommes auraient été capables de rester ainsi à attendre l'assaut des hordes de la non-vie, en pleine nuit et au milieu de son château. Bien sûr, ils ne devaient pas avoir une bonne idée de ce qu'ils allaient affronter, et il existait également cette possibilité qu'ils soient sous l'influence de la comtesse. Il n'était nul besoin de courage lorsque votre esprit était enchaîné à la volonté d'un autre.

Il fut tenté de tester les défenses que le sorcier avait tissées autour du campement, mais il y résista. Il n'avait pas encore totalement confiance dans ses possibilités en matière de magie et ne se sentait pas prêt à une confrontation frontale avec un praticien entraîné. Il décida d'attendre de voir comment tournerait la bataille et de choisir le bon moment pour se lancer.

— C'était quoi ? demanda Snorri alors que les derniers échos du hurlement s'étouffaient dans les couloirs.

— On aurait dit Ulrika, répondit Félix, tout en se demandant s'il ne s'agissait pas d'un nouveau traquenard. Et même si c'était le cas, il leur fallait quand même y aller. Ils avaient fait tout ce chemin pour venir la chercher et ne pouvaient pas ignorer la moindre piste.

— Ça venait de par là, indiqua Gotrek qui trottinait déjà dans la direction qu'il avait montrée. Eh bien, voilà, se dit Félix, il a encore décidé pour moi. Un mélange de peur de d'excitation sur ce qu'ils allaient découvrir emplissait son cœur.

Les os cliquetaient et les articulations grinçaient d'une manière horrible. Les squelettes pénétrèrent dans la grande salle et se déployèrent en une immonde parodie d'ordre de bataille. Aucune armée humaine n'aurait manœuvré avec une telle précision, admit Max. L'ensemble bougeait à l'unisson, comme s'il répondait à une conscience unique. C'était

d'ailleurs vraisemblablement le cas.

Un autre régiment entra dans la salle par une autre porte, puis un autre encore. Les cadavres plus récents se montrèrent à leur tour, puis les mortels qu'il avait vus plus tôt, vêtus de leurs redingotes noires et brandissant ce qui devait être leur bannière, celle-ci représentant un crâne entouré de deux croissants de lune. Max essaya d'estimer les effectifs de l'ennemi. Ils devaient être au moins à dix contre un, et il réalisa alors qu'il avait parlé à haute voix.

— Ça pourrait être pire, entendit-il Ivan murmurer tout près de lui. Le vieux boyard se tenait droit, avec fierté. Ses hommes le regardaient avec une pointe d'admiration. Max reconnut que le vieil homme le méritait. Straghov savait comment tenir ses troupes dans de telles circonstances.

— Peut-être que la moitié de vos hommes pourraient rester en arrière pour donner à ces goules un peu plus de chance, proposa Max. La blague était facile, mais la plupart des hommes en rigolèrent. Cette réaction encouragea Max à poursuivre dans le même sens.

— Allez ! Vous n'avez qu'à tous reculer, et je m'occupe de tout !

Certains parurent cependant penser qu'il ne plaisantait pas, à en juger par la manière dont ils le regardèrent. Mais l'ennemi s'était mis en marche, avec pour seul bruit le craquement des squelettes ; pas de cris de guerre, pas de harangue, ni d'ordres lancés habituellement par les officiers. Rien. Ce silence renforçait encore le côté épouvantable de leurs rangs.

— Je vais vous faire une démonstration, annonça Max. Il ouvrit les bras et fit de même avec son esprit afin d'attirer à lui les Vents de Magie. Une aura de lumière entoura sa tête et chacune de ses mains, il dit quelques mots et fit prendre à ses pensées les chemins qu'il avait appris. Les courants ne se laissèrent pas faire. Alors qu'il en modelait un, l'autre menaçait de lui échapper. Cela lui demanda plus d'efforts qu'il ne l'aurait normalement fallu pour leur donner la forme désirée.

Au-dessus de sa tête, dans l'espace séparant ses bras écartés, des traits de lumière se concentrèrent en un écheveau compliqué. Les rayons s'enroulèrent les uns autour des autres comme des serpents dans un panier. Max lutta pour maintenir toute la structure en place le temps qu'il

ait accumulé la puissance dont il avait besoin. L'effort était intense, il avait l'impression que sa tête allait éclater sous la pression. Son front semblait pris dans l'étau d'un forgeron, ses bras tremblaient comme s'ils soutenaient le poids du monde au-dessus de lui.

La puissance attirait la puissance. Le semblable attirait le semblable. Davantage de pouvoir s'engouffrait dans le vortex qu'il avait initié. Des vrilles effleuraient le monde réel, des doigts invisibles firent voler ses robes comme sous l'effet du vent. Il avait l'impression de toucher du bout des doigts un fer chauffé à blanc.

Alors qu'il avait eu des difficultés à mettre en place son sortilège, il éprouvait maintenant les mêmes à le libérer. Les énergies affluaient vers lui de toutes les directions, comme aspirées dans un siphon. Il inspira à nouveau à fond, murmura l'ultime syllabe de l'incantation et rassembla ses quelques restes de volonté pour projeter sur l'ennemi la sphère de destruction qu'il avait créée.

Il sentit quelque chose céder, sans trop savoir si c'était lui ou la force d'anti-magie, et un éclair illumina toute la grande salle.

Adolphus Krieger fut abasourdi lorsqu'il vit le sorcier lancer son sortilège. Jamais il n'aurait cru qu'un mortel puisse accumuler en lui autant d'énergie, compte tenu des charmes d'annihilation tissés autour de son donjon, mais non seulement c'était bel et bien ce que faisait celui-là, mais il semblait capable de maîtriser bien plus de puissance que lui-même n'avait jamais pu en réunir jusque-là.

Des serpents de lumière semblaient être arrachés des murs de la grande salle pour être comme attirés par la sphère au-dessus du sorcier. Elle était si vive que les yeux sensibles de Krieger avaient du mal à la supporter, mais il s'obligea à regarder.

Une bourrasque jaillit de nulle part et traversa la salle d'un bout à l'autre. Comment était-il possible qu'un seul homme détienne autant de pouvoir et qu'il soit capable de contenir autant de puissance durant aussi longtemps. Le moindre centimètre de peau du sorcier resplendissait, ses yeux ressemblaient à deux billes d'or.

Puis il lâcha sa puissance. Des dizaines de serpents de lumière dorée

traversèrent les airs droit sur la horde immonde. Ils couvrirent la distance en un battement de cœur. À chaque impact, un squelette s'écroulait en une pluie d'ossements, la lumière dans leurs orbites vides s'éteignant subitement. Chaque fois qu'un serpent touchait un zombie, le cadavre chancelait et s'effondrait tel un pantin désarticulé et restait inanimé dans l'épaisse couche de poussière. Lorsque les traits de lumière effleuraient un mortel, celui-ci était transformé en une torche vivante et hurlante de douleur. Krieger fut très content d'avoir décidé de ne pas mener l'assaut.

Les Kislevites poussèrent des cris de joie lorsqu'ils virent une bonne moitié des effectifs de l'adversaire foudroyée net par le sort de Max. Ils décochèrent une volée de flèches sur les autres, certaines firent bien mouche, mais restèrent plantées dans les cadavres animés sans sembler les affecter plus que cela, ou traversèrent les cages thoraciques vides. Quelques-unes cependant atteignirent les mortels.

Max n'avait pas exactement obtenu les effets auxquels il s'était attendu, mais le résultat était là : les morts-vivants pouvaient... mourir. Il sentit les courants magiques attirés par quelqu'un d'autre, et sa vision arcanique perçut des vrilles de magie noire absorbées par la comtesse. Une toile sombre l'entoura progressivement, puis des fins tentacules partirent vers la horde ennemie. Là où ils la touchaient, les morts-vivants cessaient tout simplement d'avancer puis basculaient au sol.

Belle performance compte tenu des circonstances, admit Max, mais qui n'arrivait pas au niveau de la sienne et n'était pas autant destructrice. À peine une poignée de squelettes ou de cadavres en furent affectés. Le reste de la horde était maintenant sur le point de se jeter sur eux. Max saisit son bâton et s'apprêta au corps à corps.

Tout autour de lui, les lames se heurtèrent alors que s'engageaient les combats. Il avait fait ce qu'il avait pu et ne pouvait qu'espérer que cela suffirait.

— Si elle pouvait arrêter de crier comme ça, lâcha Félix. Il était agacé, mais devinait que cela ne faisait que dissimuler des préoccupations bien plus profondes. Le son de cette voix le perturbait, elle avait des



intonations inhumaines qui ressemblaient à celle d'un être sur le point de sombrer dans la folie.

— Tu lui diras ça quand on l'aura trouvée, répondit Gotrek. Il progressait avec précaution, la hache à double lame levée, prête à frapper. Couvert comme il l'était de sang de goule, il était aussi terrifiant à voir que toutes les horreurs qui pouvaient hanter cet endroit.

Ils traversèrent une grande salle dont le sol était recouvert de dalles blanches et rouges. De vieilles tapisseries représentaient des hommes et des femmes à cheval se livrant à une chasse à courre, dont le gibier prenait la forme d'êtres humains.

— Celui qui a conçu la décoration de cette salle était vraiment dérangé, commenta Félix. Il n'attendait aucune réponse et n'en reçut aucune. Ils montèrent un large escalier de marbre et s'arrêtèrent devant une porte, derrière laquelle semblaient venir les cris. À peine avaient-ils atteint le lourd battant de bois que les hurlements cessèrent. Avant même que Félix ait pu poser la main sur la poignée, la hache de Gotrek s'abattit et fit voler des fragments dans toutes les directions. Les runes sur la lame brillèrent. Deux ou trois revers plus tard, la porte n'était plus que débris et le nain était entré.

Ulrika était là. Elle était très pâle et avait beaucoup maigri, mais paraissait à part cela en assez bonne santé. La chambre était bien meublée et mieux tenue que le reste de ce sinistre château, même s'il restait quelques toiles d'araignée dans les coins du plafond. Et il y flottait une légère odeur de pourriture.

Félix faillit courir vers elle pour la prendre dans ses bras, mais un étrange instinct l'en retint. Elle le regarda et sourit, et dévoila par là même deux canines aux dimensions anormales. Ses yeux étaient d'une couleur rouge. Voir ces transformations sur ce visage si familier, comprendre qu'elle était devenue une bête maléfique, cela faillit le rendre fou.

— Désolé, l'humain, dit Gotrek en avançant dans la pièce, la hache prête à faire son office.

— Snorri est désolé aussi, jeune Félix, ajouta Nosebiter qui imita aussitôt son camarade.

Félix restait figé entre les montants de bois éventré, incapable de faire quoi que ce soit. Ulrika les regarda s'approcher et un étrange sifflement s'échappa de sa bouche.

Roche porta un coup au Kislevite en face de lui. Son bras de colosse permit à sa lame de traverser la protection de cuir et de s'enfoncer dans la poitrine. L'homme hurla et mourut. Un autre serviteur pour son maître, se dit Roche en retirant son arme du corps sans vie. Le sang encore chaud lui aspergea le poignet. Il regarda autour de lui, se cherchant déjà une nouvelle victime.

Celle qu'il se trouva n'était pas ce à quoi il s'était attendu, mais le choix s'était réduit puisque les trois quarts des adversaires gisaient déjà au sol. Il restait notamment ce maudit sorcier, dos au carrosse, aux prises avec deux zombies. Il en frappa un en pleine tête avec son bâton, esquiva l'attaque du second en faisant un pas de côté, puis murmura deux mots. Quelque chose émergea de sa bouche et resta suspendu dans l'air durant quelques instants, tressé en un schéma lumineux qui vous faisait venir les larmes aux yeux et un sacré mal de crâne. Un battement de cœur plus tard, la tête du zombie explosa en une pluie de restes de cervelle et de fragments d'os dont quelques gouttes volèrent jusqu'à Roche. Il se passa la langue sur les lèvres. Oh ! le goût n'était pas inintéressant. Il hésitait et considéra un moment la possibilité de charger droit sur le sorcier et tenter de le submerger sous une pluie de coups. Ça pourrait marcher. Le sorcier fit un autre geste et une boule de feu parcourut la colonne vertébrale du squelette le plus proche, qui s'écroula au sol, littéralement coupé en deux, dans le sens de la longueur. Hum... finalement, ça pouvait très bien ne pas marcher.

Au loin sur sa gauche, la bataille avait pris un tour surprenant. Une femme à l'apparence plutôt chétive se retrouvait confrontée à plusieurs membres du couvent. Elle avait saisi Gaius au cou, et d'une torsion de poignet, elle lui arracha totalement la tête des épaules. Roche s'estimait d'une force physique plutôt respectable, il se savait capable de briser la nuque d'un homme d'une seule main, mais de là à en décapiter un à mains nues. Qui était donc cette femme ? Puis la réponse éclata dans son

esprit. C'était l'une des semblables de son maître. Hum... Voilà qui n'était pas bon du tout. Pourquoi son maître ne l'en avait-il pas averti ? Bon, il devait avoir ses raisons.

Les intrus avaient finalement eu ce qu'ils méritaient, la plupart des Kislevites avaient succombé, de même que les chevaliers sylvaniens. S'il comptait bien, il ne restait que le sorcier, le vieil homme, cette fameuse femme et un dernier chevalier. Il regarda autour de lui et il dénombra une bonne douzaine de zombies toujours debout, ainsi que deux ou trois membres du couvent. Cela devrait suffire, se dit-il. Il le faudrait.

Il fonça vers le vieil homme, espérant le prendre par surprise, ensuite, il irait s'occuper du sorcier. Il se retrouva soudain incapable d'avancer, cloué sur place par un bras passé autour de sa gorge. Il aperçut du coin de l'œil les ongles longs trempés de sang et le rubis enchâssé dans une bague passée à l'un des doigts. Une voix à la douceur surprenante, celle d'une femme, chuchota à son oreille.

— Ton heure est venue, vermine...

Il ressentit une vive douleur dans son cou, puis elle disparut de même que toute sensation. Il se retrouva en train de regarder vers le plafond de la salle, apercevant par en dessous un corps sans tête. Il réalisa soudain que ce corps était le sien. Il semblait donc que le cerveau était capable de survivre quelques instants après avoir été séparé du corps. Ses lèvres entamèrent une prière à l'aide destinée à son maître, mais il n'y avait plus de poumons pour insuffler l'air dans sa bouche et nul son n'en sortit.

Max invoqua un autre sortilège et fit un geste. Un éclair lumineux transperça la poitrine du cadavre animé, l'ouvrant en deux comme s'il avait été frappé par un énorme hachoir. La moitié supérieure glissa au sol et continua d'y gigoter durant plusieurs secondes, tendant même de ramper vers lui pendant que l'abdomen et les jambes poursuivaient leur marche sur les pierres froides. Max ne prit aucun risque et incinéra le tout d'un nouveau geste magique.

Ici et là, quelques combats sporadiques étaient toujours engagés. Ivan Petrovich abattit une paire de zombies d'un revers de son grand sabre. Le vieil homme était couvert d'égratignures et perdait même du sang par une

profonde blessure dans l'un de ses bras. Rodrik s'attachait à protéger les arrières de la comtesse, non pas qu'elle en eut grand besoin car la vampire se déplaçait avec une agilité phénoménale et mettait en pièces tout ce qui se présentait à elle. Il réalisa alors avec horreur qu'ils étaient les seuls toujours en état de combattre. Tous les autres Kislevites étaient tombés ; beaucoup vivaient toujours et gémissaient de douleur. Max en vit un être achevé par un squelette qui lui planta sa lame rouillée dans la gorge.

Devant toujours lutter contre les forces présentes, Max tenta une nouvelle fois d'utiliser sa magie. Une décharge d'énergie éparpilla les ossements du squelette, les fragments volèrent sur un large rayon.

Soudain, tout fut silencieux, hormis le sifflement du vent glacé qui faisait entrer quelques flocons de neige par les larges portes grandes ouvertes. Max regarda autour de lui et réalisa alors que les combats avaient cessé. Seuls Ivan, Rodrik, la comtesse et lui étaient encore debout au milieu de la grande salle. Après le vacarme de la bataille, le silence qui s'était abattu était presque insupportable.

Max regarda les survivants et leur sourit, d'un sourire froid et dépourvu de tout sentiment de triomphe. Ce n'était que celui d'un homme qui se trouvait toujours en vie alors que la plupart de ses camarades ne l'étaient plus. Les deux hommes rescapés lui renvoyèrent la même expression, seule la comtesse garda un visage lisse. Elle avait la tête penchée sur le côté et semblait écouter quelque chose, même si Max n'arrivait pas à comprendre ce qu'elle pouvait bien espérer entendre.

Il remarqua alors l'attitude d'Ivan Petrovich, qui paraissait hésiter à lui passer sa lame en travers du corps. Le vieux boyard avait dû remarquer le véritable carnage auquel elle s'était livrée et avait visiblement compris la nature de cette créature qu'il avait lui-même conduite jusqu'ici. Peut-être faisait-il comme Max, cherchant à se remémorer si l'un ou l'autre des Kislevites tombés avait été de son fait.

Max ne pouvait se souvenir d'aucun cas semblable, mais dans la fureur des combats, certains détails avaient pu lui échapper. Il regretta un peu son attitude d'avant la bataille. Manipuler les Vents de Magie avait lourdement pioché dans ses forces, surtout qu'il lui avait fallu chaque

fois lutter contre les charmes de dissipation présents dans cet endroit. Il se sentait fatigué comme s'il avait marché plusieurs jours durant sans dormir. Il inspira à fond et tenta de se calmer. Il ne fallait pas que son état physique puisse être remarqué.

Il alla vers Ivan Petrovich et lui prit son bras blessé.

— Laissez-moi voir votre bras, lui dit-il.

D'un air à moitié absent, le boyard leva le bras, mais son regard n'avait pas quitté la comtesse Gabriella.

— Vous avez vu ce qu'elle a fait ? demanda-t-il finalement à Max.

Max hocha la tête. Une expression d'horreur et de surprise déformait ses traits.

— Quelle est cette ignominie que vous avez emmenée avec vous ?

Max passa ses doigts le long de la blessure et concentra ses pensées. Une légère lueur dorée entoura le bout de ses doigts puis le bras d'Ivan, et le sang cessa de couler. La chair grésillait sous le contact. Le boyard grimaça de douleur mais n'émit aucun son. La comtesse se tourna alors vers eux et Max remarqua la manière dont elle fixait le sang autour de la blessure, elle semblait comme hypnotisée. Elle passa sa langue sur ses lèvres, en un geste qui fit penser à Max celui d'un serpent.

— Il est tout proche, dit-elle enfin. Et le talisman aussi. Je peux sentir sa présence dans mon esprit.

— Où ça ? s'enquit Max.

— Quelque part au-dessus de nous.

Max faillit invoquer une nouvelle fois son œil doré, mais la comtesse le stoppa d'un geste.

— Il s'éloigne...

— Il a vu comment nous avons battu ses forces et il s'enfuit de peur, commenta Rodrik d'un ton à la fois moqueur et dégoûté.

— Alors suivons-le, décida Ivan Petrovich.

— Nous devons d'abord brûler tous ces corps, l'arrêta Max. Je n'aimerais pas que quiconque les ramène à la vie et avoir à me retrouver face à ceux qui se sont bravement battus à nos côtés.

— Mais comment allons-nous faire pour en brûler autant ? demanda Rodrik.

— Aspergez-les de l'huile des lanternes, répondit Max. Je m'occupe du reste.

Ils laissèrent derrière eux l'odeur mélangée de chair brûlée et d'huile de lanterne. Max marchait à côté d'Ivan Petrovich, derrière la comtesse suivie de Rodrik. Max était certain qu'elle agissait ainsi par pure bravade, leur tournant le dos délibérément, signifiant ainsi qu'elle avait confiance en eux, ce qui n'était pas leur cas. Ou peut-être avait-elle juste confiance en elle-même. L'état de faiblesse dans lequel se trouvait Max ne pouvait que lui donner raison. Il pria pour qu'ils retrouvent les blessés toujours en vie lorsqu'ils reviendraient. Il aurait bien fait plus pour les soigner, mais il lui fallait économiser les quelques forces qu'il lui restait.

— Faites très attention, souffla la comtesse de sa voix si douce. Il pourrait rester des goules ou pire encore, et j'ai vu quelques-uns de son couvent quitter la bataille avant la fin. Adolphus Krieger n'est pas le seul ennemi que nous pourrions avoir à affronter, même s'il est sans aucun doute le plus à redouter.

Max jeta un coup d'œil autour de lui. Ce château lui avait toujours paru sinistre, mais maintenant, alors qu'ils n'étaient plus qu'une poignée, cette sensation s'était renforcée. Le moindre recoin d'ombre lui semblait pouvoir receler un monstre caché, la moindre porte lui faisait penser une gueule béante d'où pouvaient jaillir des hordes de morts-vivants.

— Et maintenant ? Allons-nous devoir fouiller cet endroit de la cave au grenier pour dénicher Krieger, ou va-t-il venir à nous ? Quelles autres mauvaises surprises se cachent parmi ces murs ?

— Non ! cria Félix. Ne faites pas ça !

Tous dans la chambre se figèrent sur place. Ulrika s'était légèrement accroupie, prête à bondir. Les deux Tueurs avaient parcouru la moitié des quelques pas qui les séparaient d'elle.

— Attendez, nous devons pouvoir trouver une solution intelligente ! Félix n'était même pas certain que cela soit possible, mais ils avaient bien passé un pacte avec la comtesse, alors pourquoi pas avec Ulrika. Elle n'avait sans doute pas tant changé que cela.

Il avança entre les nains et vint se placer face à eux, les bras ouverts pour retenir Gotrek et Snorri.

— La mort de qui que ce soit ici n'avancerait à rien.

— Ce n'est pas vrai, Félix, entendit-il Ulrika murmurer à son oreille, puis un bras musclé lui enserra la gorge. Il tenta de se dégager mais n'y parvint pas plus que s'il avait été une souris dans la gueule d'un chat. Grands dieux, qu'elle était forte. Il se sentit soulevé du sol, faisant office de bouclier entre elle et les nains.

— Alors tu vas me tuer ? parvint-il à dire. Il se sentait étrangement calme. Comme résigné à son sort. S'il fallait qu'il meure ici, qu'il en soit ainsi. Il était seulement ironique que ce soit des mains de celle qu'il était venu sauver.

Gotrek et Snorri s'écartèrent l'un de l'autre, se plaçant sur les flancs d'Ulrika. L'un ou l'autre frapperait, et ce serait lui qui prendrait si elle décidait de le mettre devant elle.

Soudain, tout bascula et il se sentit projeté dans la direction de Gotrek. Il aperçut du coin de l'œil une silhouette se jeter entre les deux Tueurs, en direction de la porte. Gotrek bondit de côté pour l'éviter, Félix se retrouva le nez sur le sol dallé. L'impact fut douloureux, il roula sur lui-même pour amortir le choc et heurta finalement le mur.

Étourdi, il tenta de se redresser et vit les deux Tueurs se regarder d'un air bête.

— Elle a été trop rapide, admit Gotrek. Elle nous a échappé... pour le moment.

Puis son visage retrouva son expression dure. Il secoua la tête, visiblement ennuyé par quelque chose et cracha au sol. Félix sentit durant une seconde que le Tueur n'était pas mécontent qu'Ulrika soit parvenue à filer, et cette contradiction le perturbait. Mais le moment était mal choisi pour lui en faire la remarque.

— Alors ? préféra-t-il demander à la place.

Snorri marmonna quelque chose d'incompréhensible, Gotrek le regarda droit dans les yeux.

— La prochaine fois, l'humain, tu parles pas, tu tapes.

Félix se remémora ce qu'il avait ressenti quand elle l'avait attrapé et se

dit qu'il était passé tout près de la mort. Le Tueur avait raison, il le savait. La prochaine fois, il ne tenterait pas de négocier.

Ulrika fonçait dans ce labyrinthe qu'était le donjon. Son attitude lui faisait peur. Elle sentait que la soif était à nouveau sur elle. Elle ne comprenait pas comment elle avait pu avoir la volonté nécessaire pour ne pas planter ses crocs dans la gorge de Félix.

Elle sauta d'un coup une volée de marches et atterrit sur les restes d'un tapis à moitié mangé par les mites. Peut-être restait-il en elle un résidu de ce qu'elle avait jadis éprouvé à l'égard de Félix et cela lui avait sauvé la vie. Elle aurait aimé en être certaine. Il lui semblait tout autant possible qu'elle n'ait agi que poussée par un instinct de survie. Si elle s'était laissée submerger par la soif de sang, les Tueurs en auraient profité. De nombreux mortels s'enfuiraient de panique à la vue d'un Éveillé plongé dans un tel état, mais pas Gotrek, ni Snorri. Si elle leur avait laissé la moindre occasion de frapper, cela aurait été sa fin, et elle était encore trop horrifiée par sa nouvelle condition pour être prête à mourir. Il lui fallait d'abord faire payer tout ceci à Adolphus Krieger, même si cela devait lui prendre l'éternité.

Elle pouvait être liée à lui dans un premier temps car elle avait besoin de ses connaissances et par le pouvoir du talisman, mais elle trouverait tôt ou tard un moyen de l'abattre. Elle était certaine d'en être capable. Après tout, elle avait maintenant tout son temps et au fil des siècles, surviendrait inévitablement une occasion qu'elle ne laisserait pas passer.

Mais que faire dans l'immédiat ? Il lui fallait semer ses poursuivants et retrouver Krieger. Sans cela, elle ne sortirait jamais d'ici. Elle verrait ensuite. Ce n'était pas le meilleur des plans, mais elle n'en avait pas d'autre. Pour de nombreuses raisons, toutes contradictoires, elle n'allait pas se battre contre Félix et les Tueurs.

Pourquoi Krieger ne lui avait-il pas dit qu'ils étaient là ? Pourquoi avait-il gardé cette information secrète, et quelles autres choses lui avait-il cachées ? Elle aurait de nombreuses questions à lui poser lorsqu'elle le retrouverait.

Son instinct lui dicta de tourner à droite, le long couloir la mena dans



ce qui avait dû être jadis une grande salle à manger. Pourquoi? Était-elle attirée par le talisman ? Cela la mènerait-elle finalement jusqu'à Krieger ? C'était tout à fait possible. Elle décida de se faire confiance et de se laisser guider par ses instincts. Elle n'avait d'ailleurs rien d'autre à faire. Elle partit donc en courant vers la salle du trône.

— Il est passé par là, annonça la comtesse. Elle s'arrêta lorsque le couloir d'où ils venaient en croisa un autre, puis désigna celui de gauche.

— Comment pouvez-vous en être certaine ? demanda Max. La marche n'avait pas arrangé son état, bien au contraire. Le château était le centre de sortilèges conçus pour égarer quiconque à l'exception des morts-vivants et de leurs serviteurs. Puiser dans ses pouvoirs pour les contrer depuis qu'ils avaient quitté la grande salle l'avait un peu plus épuisé.

— Il utilise le talisman pour invoquer tous ceux qui sont présents dans ces murs et susceptibles de lui répondre. Peut-être a-t-il oublié de mettre fin à ce pouvoir, ou peut-être l'a-t-il laissé actif à dessein.

Max avait une troisième hypothèse : il était en train de les attirer dans un autre piège.

Les choses auraient dû mieux se passer admit Krieger. L'avant-garde de son immense armée n'était plus, vaincue par les envahisseurs qui continuaient à se promener en toute impunité en plein cœur de son domaine. Tous ces préparatifs méticuleux n'avaient servi à rien.

Mais la situation pourrait être pire. Ulrika était toujours libre, comme il le percevait grâce au lien qui l'unissait à lui. Et la comtesse était là elle aussi, sur le point de tomber sous son emprise. Il lui restait donc deux pièces de choix potentielles dans cette partie d'échecs.

Il lui fallait maintenant faire en sorte que les événements tournent en sa faveur et choisir l'endroit où il pourrait enfin venir à bout de ses ennemis. Quel meilleur endroit que la salle du trône ? Il allait y rassembler ce qu'il restait de ses forces et mettre enfin un terme à tout ceci.

— Ah ! Ulrika ! Heureux de te voir te joindre à moi, l'accueillit Adolphus

Krieger.

Ulrika entra dans la salle du trône. L'endroit était vraiment lugubre, dominé par un énorme trône sculpté de nombreux crânes. Les orbites de chacun d'eux recevaient un rubis. Les murs étaient recouverts de tapisseries rappelant les triomphes passés des Comtes Vampires. Le sol était recouvert de dalles blanches et noires ; seul un tapis maltraité par le temps les recouvrait aux abords du dais. Adolphus Krieger était vauté dans son trône. Comme elle l'avait suspecté, elle avait été attirée vers lui par le pouvoir de ce maudit talisman qui palpitait sur sa poitrine.

— Je n'avais pas trop le choix, fit-elle remarquer ironiquement.

— Exact, mais cela ne diminue en rien le plaisir que j'ai de te voir.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que Félix était là ?

— Quelle différence cela aurait-il fait ? Tu aurais tout de même agi selon ma volonté.

— J'aurais préféré que tu me le dises quand même.

— Mais pourquoi ? Tu sembles contrariée. Tu l'as tué ?

— Non.

— Dommage.

— C'est plutôt Gotrek et lui qui ont failli me tuer.

— Et j'en aurais été désolé. Le Tueur et ses sbires sont donc toujours en vie ?

— La dernière fois que je les ai vus, ils semblaient en excellente santé.

— Je suppose que nous devons donc nous débarrasser d'eux aussi.

— Aussi ?

— Ton ami le sorcier a fait également le voyage en compagnie de quelques Kislevites et d'une ancienne connaissance. Je pense qu'elle cherche à me déposséder de quelque chose de précis.

— Des Kislevites ?

— Tes anciens compatriotes, ma chère. Menés par un vieux colosse.

La peur et la culpabilité se mélangèrent en elle. Il ne pouvait s'agir que de son père. Bien sûr, si Max et Félix avaient décidé de partir à sa recherche, il ne pouvait que les avoir accompagnés. Il aurait chevauché jusqu'aux portes de l'enfer pour la sauver. En un sens, c'était ce qu'il avait fait.

— Sont-ils morts ?

— Qui ?

— Le sorcier et le chef kislevite.

— Malheureusement, tous deux étaient toujours de ce monde la dernière fois que je les ai vus, mais ne t'inquiète pas, cela ne durera pas. Ce vieil homme te dit quelque chose ?

Ulrika hésita durant quelques secondes. Elle ne voyait aucun intérêt à dissimuler la vérité. Si les choses tournaient mal, peut-être pourrait-elle obtenir que la vie de son père soit épargnée.

— C'est mon père.

— Ah ? Voilà qui expliquerait pourquoi il a fait tout ce chemin jusqu'ici. Je me doutais de quelque chose dans le genre.

— Tu ne vas pas le tuer, n'est-ce pas ?

— C'était pourtant bien mon intention, très chère. Pourquoi ? Tu as quelque chose d'autre en tête ?

— Épargne-le.

— Pourquoi tant de sentiments, Ulrika ? Il n'est plus rien pour toi désormais. C'est moi ton père. Je doute que pour sa part, il t'épargnerait s'il en avait l'occasion.

Ulrika devait bien admettre qu'il avait raison sur ce point. La longue existence d'Ivan Petrovich dans les Marches du Kislev lui avait appris à ne pas composer avec les puissances obscures, auxquelles elle appartenait maintenant. Il aurait été capable de faire tout ce chemin pour s'assurer que sa fille unique était vraiment morte, tout autant que pour la délivrer. C'était une mission dictée par l'honneur, et Ivan Petrovich était un homme d'honneur. Et même si c'était lui qui la tuait, elle ne voulait pas qu'il lui arrive quelque chose.

— Qu'importe. Je te demande de l'épargner.

Adolphus Krieger se pencha en avant et se frotta le menton de la main gauche.

— Il est venu ici dans le but de me tuer, je ne suis pas disposé à la moindre pitié.

Au-dessus d'eux, dans l'ombre, s'agitèrent des formes énormes.

Max éparpilla les derniers cadavres animés. Ils explosèrent littéralement, comme s'ils avaient été assis sur des barils de poudre. Une fois de plus, l'air empesta le cochon grillé. Il y était bien trop habitué maintenant pour que cela l'incommode. Il regarda autour de lui et constata que ses camarades étaient indemnes.

— Il n'en reste plus beaucoup, annonça Ivan Petrovich avec un sourire narquois. Et ils semblent bien moins organisés.

— Je pense que c'était ce qu'il restait de la force principale, errant sans véritable but dans le château, ajouta la comtesse. Je ne crois pas qu'ils aient été envoyés spécifiquement contre nous.

Max était de cet avis. Ces zombies n'avaient pas été assez nombreux pour représenter une réelle menace, la comtesse aurait pu en venir à bout à elle seule. En fait, se dit Max, la prochaine fois, il resterait en arrière et la laisserait faire le travail.

— C'est encore loin ? demanda-t-il.

— Plus très, répondit la comtesse. Il y avait une étrange lueur dans son regard.

— Elle est passée par là, dit Gotrek.

— Tu en es sûr ? insista Félix. Il tirait nerveusement sur le bas de sa cape, tant ce sentiment d'oppression s'était renforcé. Il aurait voulu quitter cet endroit. Le Tueur hocha la tête en réponse à sa question.

— J'suis p'têt' pas aussi bon pisteur que Marek, mais j'vois les traces de ses bottes dans la poussière.

— Et p'têt' que ces lumières là-bas sont une bonne indication aussi, ajouta Snorri Nosebiter. Gotrek et Félix regardèrent dans la direction qu'il leur indiquait. Félix crut voir la silhouette d'Ulrika franchir une porte. Il était certain que ni cette lumière ni cette porte n'étaient visibles quelques secondes plus tôt. Il en était certain, sans quoi Gotrek les aurait remarquées.

— Ça tombe à pic, fit remarquer Gotrek.

— N'est-ce pas ? poursuivit Félix. Sans que l'un ou l'autre ajoute quoi que ce soit, ils se dirigèrent en direction de cette lumière.

— Herr Jaeger ! Herr Gurnisson ! Ravi de voir que vous êtes fidèles au rendez-vous !

La salle du trône avait des dimensions respectables. Elle était silencieuse et semblait en bon état comparée au reste du château. Adolphus Krieger était assis au fond du trône, alors qu'Ulrika était accroupie par terre à ses côtés. Une des mains du vampire jouait distraitement avec les boucles blondes, comme il l'aurait fait d'un animal de compagnie. L'autre main effleurait le talisman suspendu sur sa poitrine.

— Snorri Nosebiter est là aussi, hé, mon pote ! lui lança l'autre Tueur

— Toutes mes excuses. Je n'étais pas certain de votre nom, répondit le vampire d'un sourire amusé. Son visage était éclairé par un énorme lustre suspendu au bout d'une longue chaîne tombant du plafond.

Comment avait-il pu l'allumer, se demanda Félix. Et surtout, pourquoi ? Le long des murs étaient alignées d'innombrables armures plus ou moins anciennes. Chacune avait son épée, sa pique ou une autre arme à l'aspect démodé, mais à l'efficacité indiscutable. Il crut percevoir un mouvement sous le plafond, il jeta un rapide coup d'œil, mais ne vit que l'ombre au-dessus de la lumière projetée par les nombreuses chandelles du lustre.

— On s'en fiche de tes excuses, dit Gotrek en avançant vers les marches. T'es déjà mort !

Le vampire leva une main.

— Attendez un instant ! Ne soyez pas si pressés, mes autres invités ne vont plus tarder.

En effet, Max pénétra à son tour, précédé par la comtesse. Son regard se posa immédiatement sur l'énorme trône et fut comme attiré vers Ulrika. Elle semblait si pâle et de longues canines dépassaient entre ses lèvres. Son cœur se serra lorsqu'il réalisa ce qu'elle était devenue.

Qu'allait-il faire ? Il avait parcouru des centaines de lieues pour venir la secourir et il la retrouvait hors de portée de toute délivrance. Pourrait-il la tuer ? Pourrait-il rester les bras croisés en regardant Gotrek la mettre à mort ?

Il fut presque soulagé lorsque son attention fut détournée par cette source phénoménale de magie qui palpait sur le trône.

Félix vit Max Schreiber, Ivan Petrovich, la comtesse et son chevalier servant entrer par une autre porte donnant elle aussi dans la salle du trône. Ils semblèrent tout autant surpris de le voir que lui. Il vit ce mélange d'horreur et de désespoir sur le visage de Max. Il était bien placé pour le comprendre.

Quel était le plan de Krieger désormais ? Pourquoi les avait-il tous attirés ici ? Il devait disposer d'une carte dans sa manche, ou il n'aurait pas semblé aussi confiant. À moins qu'il ne soit complètement fou.

— Comtesse Gabriella ! Cela fait longtemps, n'est-ce pas ? Je suis ravi de vous voir la première à répondre à mon appel. Soyez assurée que vous ne serez pas la dernière.

— J'aurais dû vous éliminer depuis longtemps, répondit-elle d'une voix glacée par la haine. Félix n'avait plus aucun doute sur l'animosité qui existait entre eux deux. La comtesse voulait visiblement que Krieger disparaisse. Bien, ainsi ils étaient deux. Gotrek assista à la joute verbale avec intérêt puis reprit sa marche vers le trône, la hache déjà levée.

— Hélas, chère comtesse, il n'est plus temps pour de tels regrets, je suis le maître, maintenant. Vous me servirez avec la même dévotion que la jeune Ulrika, ici présente.

Il y avait réellement quelque chose dissimulé dans l'ombre sous le plafond, Félix était maintenant certain d'avoir entendu bouger. Il regarda à nouveau et crut voir des ombres massives s'agiter. La situation n'était pas du tout ce qu'elle semblait être. Il lui fallait faire très attention. Il posa sa lanterne au sol et leva son épée.

— Nous verrons, poursuivit la comtesse. Félix crut percevoir une pointe de doute dans cette voix d'habitude si sûre d'elle.

— En effet, nous allons voir. Je suis en possession de l'Œil, désormais. Permettez que je vous fasse une petite démonstration.

Le talisman pendu sur la poitrine de Krieger sembla exploser de lumière. Félix en fut presque assommé et Gotrek stoppa sa marche vers le trône pour se couvrir les yeux de son avant-bras. La comtesse poussa un

cri et tomba à genoux. Rodrik se jeta à son secours pour la soutenir. Max semblait suivre quelque chose du regard, comme s'il observait grâce à sa vision magique un mystérieux dessin. Snorri semblait encaisser le coup, tout comme Félix.

Ulrika et son père échangeaient des regards tout autant désespérés dans un sens que dans l'autre. Félix aurait préféré ne pas assister à ce misérable spectacle. Il reporta son attention sur Krieger, lui au moins semblait s'amuser de la situation.

La comtesse releva la tête, la lueur dans son regard n'était plus la même. Elle se leva et se mit à avancer d'une démarche mécanique, comme si son esprit luttait contre une volonté extérieure voulant en prendre le contrôle. Des expressions différentes se succédaient sur son visage : la haine, la peur, l'impuissance, la colère. Rodrik avançait à ses côtés, tendant les bras vers elle tel un amant désespéré.

Gotrek était sur le point de charger, et Félix prêt à le suivre.

Max étudiait l'incroyable complexité des courants d'énergie qui jaillissaient littéralement du vampire assis sur ce trône. Cela détourna ses pensées de cette horreur dans laquelle il avait plongé en comprenant ce qui était arrivé à Ulrika. Le schéma était complexe, changeait rapidement et d'une manière subtile. Il lui rappelait les défenses auxquelles il avait été confronté lorsqu'il avait exploré l'Œil de Khemri.

Il lui était difficile de les suivre, mais il essaya quand même. Il y avait des effets coercitifs, soutenus par d'importants renforts de magie noire. La chose était d'une puissance phénoménale et Max doutait qu'un tel sort puisse fonctionner sur un mortel car il était parfaitement accordé sur la physiologie des vampires, saturée de magie noire.

De fins tentacules de magie noire sortaient du trône pour aller se connecter sur les pierres de château. D'autres se déroulaient jusqu'au sol qu'ils traversaient pour plonger au plus profond. Krieger était en parfait accord avec l'endroit, c'était la raison pour laquelle il n'avait pas à lutter contre les charmes de dissipation, contrairement à lui.

Un examen d'un peu plus près lui révéla que les tentacules passaient par le trône mais étaient en fait reliés à l'Œil de Khemri lui-même.

Krieger était en train de puiser son pouvoir du château même, mais il n'en avait pas encore saisi le but, même s'il percevait déjà que la magie noire s'accumulait autour de la silhouette du vampire. C'était tellement frappant pour lui qu'il s'étonna même être le seul à le remarquer.

La comtesse lui avait pourtant soutenu que Krieger n'était pas très versé dans la magie. Quelque chose était venu changer cela. Il parvenait à mettre en œuvre simultanément deux sortilèges en faisant preuve d'une parfaite maîtrise. Lui-même n'y serait pas arrivé.

Max aurait parié sa chemise que Krieger n'avait pas toujours été capable d'utiliser la magie avec autant de facilité. Tout ceci était grâce au talisman et cela affectait sa signature magique, la transformant même pour qu'elle ressemble à celle de son créateur. Mais on pouvait également se douter que ce n'était pas la seule chose à avoir été changée. La conscience du vampire avait elle aussi été subtilement altérée. Il frissonna en imaginant les issues possibles. Qui pouvait savoir comment tout ceci allait se terminer ?

La comtesse marcha dans sa direction. Il se prépara à se défendre.

Lorsqu'elle aperçut la comtesse, Ulrika comprit immédiatement qu'il s'agissait d'une de ses semblables. Une sorte de sixième sens, peut-être. Mais elle put également deviner que cette femme était d'une force et d'une ancienneté bien supérieures à elle. Elle la vit lutter désespérément contre l'emprise de Krieger, mais échouer. Sa résistance avait été énorme et elle eut l'impression d'en percevoir les échos dans sa propre conscience, comme si elle l'avait menée elle-même. Et pendant tout ce temps, ce fut comme si le lien qui la maintenait elle-même faiblissait un peu.

Était-il possible que le fait qu'Adolphus utilise son pouvoir pour soumettre la comtesse réduise son emprise sur elle. Dans ce cas, sa volonté s'imposerait-elle à nouveau dès que la comtesse capitulerait ? Elle devait profiter de cette chance qui lui était offerte. Elle se débattit de toutes ses forces pour briser ces chaînes mentales qui la maintenaient, pour se dégager de l'emprise de Krieger et attaquer.



Félix vit Ulrika bouger et Gotrek interpréta cela comme une nouvelle menace. Le Tueur leva sa hache pour frapper, même s'il se trouvait toujours à une bonne vingtaine de pas du bas des marches. Krieger dut le remarquer aussi car il éclata de rire et fit un geste de sa main droite.

Quelque chose d'énorme et sombre tomba du plafond. De larges ailes se déployèrent pour contrôler la chute, une mâchoire s'ouvrit en grand, remplie de dents tranchantes, prête à déchirer les chairs. C'était une chauve-souris géante, au corps plus gros que celui d'un homme ordinaire. Les crochets visibles au bout de ses ailes étaient de véritables rasoirs. La bête plongea droit sur Gotrek, celui-ci eut juste le temps d'esquiver la première attaque et porta un coup de hache au passage.

Le déplacement dans son dos fut le seul avertissement que perçut Félix. Il se jeta à plat ventre et une ombre passa au-dessus de lui. Une douleur lui parcourut l'épaule lorsque les serres déchirèrent sa cape et sa tunique. Un rapide coup d'œil vers le haut confirma qu'une autre chauve-souris géante venait de s'en prendre à lui. Elle reprenait de l'altitude en direction du gouffre d'ombre sous le plafond. Les créatures poussaient des cris très aigus qui lui transperçaient les tympans.

Un choc métallique signala une nouvelle menace. L'une des grandes armures était descendue de son piédestal et se dirigeait vers lui. Le même bruit se répéta tout le long des murs, signalant que d'autres s'animaient elles aussi.

— Attention ! cria-t-il au Tueur. Plusieurs armures se dirigeaient droit sur lui.

Adolphus Krieger sentit que ses deux captives essayaient de se défaire de leurs entraves. Il savait toute tentative de ce genre inutile. Elles n'avaient aucun moyen de lui résister. Il disposait du pouvoir de l'Œil de Khemri ; même deux Éveillées d'une force de volonté semblable à celle de ces deux femmes n'étaient pas de taille. Les Gardiens du Trône s'occuperaient des autres impudents.

Le vacarme du métal heurtant le métal attira son attention. Il baissa les yeux et constata que ce maudit Tueur éventrait à grands revers de hache les armures de ses gardiens. La lourde lame s'enfonçait dans les

plastrons, mettant au grand jour les cages thoraciques des squelettes qui les habitaient. Un casque vola à ce moment, emportant le crâne qui se trouvait à l'intérieur, et la lueur qui brûlait dans les orbites vides s'éteignit.

Les immondes chauves-souris poursuivaient leurs assauts aériens et Félix sauta de côté pour éviter une aile de cuir, puis frappa de son épée, y faisant une large déchirure. La créature en perdit l'équilibre et roula sur le sol dallé. Une autre attrapa Snorri Nosebiter par les épaules et le souleva dans les airs. Le Tueur avait beau se débattre comme une souris entre les serres d'un rapace, la bête l'emportait vers l'ombre du plafond. Les secousses du Tueur lui permirent pourtant de se dégager des griffes dégoulinantes de sang et il tomba comme une pierre, battant des bras dans l'air. Krieger souriait toujours. Le nain n'avait aucune chance de survivre à ce plongeon.

Félix vit Snorri se libérer du monstre, mais seulement pour tomber vers une mort certaine. Et il ne pouvait rien faire pour l'aider. Il se sentait totalement démuni. Puis Snorri parvint à donner un coup de sa hache et se raccrocha au lustre. Il y resta suspendu alors que la chauve-souris virait pour porter l'attaque mortelle. Lorsqu'elle atteignit elle aussi l'immense chandelier, celui-ci commença à se balancer comme le bras d'une gigantesque horloge. Deux autres monstres volants tombèrent droit sur Félix. Il allait devoir ne s'occuper que de lui s'il voulait survivre, il aurait le temps plus tard de s'inquiéter au sujet de Snorri Nosebiter. Il esquiva le premier assaut, roula au sol pour échapper au second et en profita pour viser l'énorme abdomen de la première créature qu'il avait blessée. La bile l'aspergea, brouillant sa vision.

La comtesse tourna son regard vers Max. La rencontre de ses yeux avec les siens provoqua un choc presque physique. Il avait déjà entendu parler du pouvoir hypnotique des vampires, mais être l'objet de l'expérience était autre chose. Il sentit toute sa volonté comme aspirée. Il ne pouvait que rester immobile, comme le rongeur fasciné par le serpent.

Sa tête tournait à force de lutter contre les sorts tissés dans le château.

Tout ce qu'il voulait, c'était tout laisser tomber. Normalement, il aurait été capable de lui résister, mais les circonstances n'avaient rien de normales. Il avait épuisé son énergie durant la bataille précédente et avait à peine la force de ne pas capituler.

Il resta donc là, paralysé. Rodrik, toujours aux ordres de sa maîtresse, avançait vers lui, l'épée levée.

Ivan Petrovich regardait sa fille adorée, tout en sachant qu'elle ne l'était plus. Et il pleurait. Son âme avait été dévorée et un démon s'était emparé de son enveloppe charnelle. La seule chose à faire pour son salut était de la tuer. Le faire libérerait sans doute son âme et lui offrirait le repos éternel. C'était du moins ce que prétendaient les vieilles légendes.

Il n'arrivait pourtant pas à faire le moindre pas pour accomplir ce devoir qui était le sien. Il se souvenait d'elle, enfant sans défense, lui souriant le jour où il lui avait offert son premier poney afin de lui faire oublier la mort de sa mère.

Comment pourrait-il oublier qu'il l'avait serrée contre lui si souvent ou tous ces moments qu'ils avaient partagés ? Comment pouvait-il la tuer ?

Elle était déjà partie, se dit-il. Il ne restait déjà plus rien d'elle, seulement ce démon qui avait volé son apparence. Tu dois faire ton devoir, même s'il s'agit de la chose la plus difficile de toute ta longue existence. Ne pas le faire reviendrait à trahir tous ces braves guerriers qui sont morts pour t'accompagner jusqu'ici. Et ce serait la trahir elle aussi. Tu pleureras après. Tu dois le faire, même si cela te tue.

Il continuait de la regarder lorsqu'il chargea droit sur le dais, l'épée fermement en main. Ce n'est qu'au tout dernier moment qu'il sentit le courant d'air et les griffes se refermer sur sa gorge.

À ce qu'il pouvait en juger, les choses se déroulaient plutôt bien, estima Adolphus Krieger. Le vieil homme avait succombé, le plus stupide des deux Tueurs n'allait pas tarder à suivre le même chemin, la comtesse et son fidèle toutou allaient le débarrasser du sorcier, et Félix Jaeger était à genoux, perdant son sang en raison d'une dizaine de blessures, harcelé

par deux chauves-souris qui lui tournaient autour comme des aigles prêts à lui donner le coup de grâce. Il ne restait plus que Gotrek Gurnisson et sa hache, il pourrait gérer cela lui-même.

Le Tueur venait d'en terminer avec le dernier des Gardiens et se tenait au pied des marches, sa terrible arme levée au-dessus de la tête. Sa barbe tremblait de rage et son unique œil brillait d'une fureur presque démente. Il ressemblait à l'un de ces dieux des batailles. Durant un court instant, Krieger en fut presque effrayé. Durant un court instant seulement.

Il était temps de mettre un terme à cette farce, décida-t-il en dégainant enfin sa propre épée et en puisant un peu plus dans la puissance du talisman. Ses os craquèrent et s'allongèrent, sa peau se tendit. Sa silhouette se transformait en quelque chose d'autre. De longues griffes poussèrent à la place de ses ongles, une force colossale courait en lui et plus rien ne lui semblait irréalisable.

Tel un damné, craignant à tout moment de sentir battre l'air et la morsure des griffes dans sa chair, à moitié aveuglé par cette substance qui lui coulait dans les yeux Félix frappait avec son épée. Il perçut du coin de l'œil la métamorphose du vampire.

La peau craquait et s'ouvrait. Des chairs rouges émergèrent par les déchirures et prenaient de nouvelles formes, comme la cire d'une chandelle sous l'effet de la chaleur. Son visage s'allongea, ses oreilles grandirent et ses cheveux semblèrent se rétracter sous la peau de son crâne. Des os blanchâtres apparurent dans la masse, grandissant sans cesse, entourés bien vite de tendons de chair et de muscles pour prendre la forme d'ailes de chauve-souris terminées par des parodies de mains humaines. Des griffes s'allongèrent au bout des doigts. Ses yeux s'élargirent et devinrent plus sombres ; sa tête avait pris une forme plus triangulaire, entourée de deux grandes oreilles et d'un museau aplati.

Sa taille avait grandement augmenté, l'obligeant même à se tenir courbé pour avancer, d'une démarche totalement bestiale. En quelques secondes, le Tueur se retrouva dominé par l'ombre d'une sorte d'hybride entre un humain et une chauve-souris. Au même moment, d'autres chauves-souris géantes tombèrent du plafond pour l'assaillir. Celles qui

harcelaient Félix l'oublèrent même pour se retourner contre Gotrek. Ce dernier donnait de grands coups de hache et les maintenait à distance grâce à ses tourbillons de mort.

Cette chose qui avait été Krieger se jeta en avant en faisant preuve d'une vitesse incroyable et Gotrek n'eut même pas le temps de réagir. En une fraction de seconde, des griffes effilées s'étaient refermées sur sa gorge et commençaient à s'y enfoncer, faisant perler les premières gouttes de sang. Eh bien, voilà, se dit Félix, c'était là que s'achevait la saga du Tueur. Et sa propre fin suivrait bien vite.

Ulrika assista à la mort de son père et elle se sentit sombrer dans le désespoir. Durant quelques secondes, elle avait craint que le vieil homme ne se soit élancé pour la tuer et elle se sentit un peu soulagée en le voyant tomber, sentiment immédiatement balayé par une vague de culpabilité. Il s'agissait de la seule personne contre laquelle elle ne se serait pas défendue s'il avait décidé qu'elle devait mourir. Cette culpabilité décupla sa colère et sa frustration. Il lui fallait un responsable et elle le trouva en cette créature monstrueuse qui avait été Adolphus Krieger. Tout ceci était de sa faute. C'est lui qui l'avait conduite jusqu'ici, lui qui avait fait d'elle ce qu'elle était devenue. C'était à cause de lui si Ivan Petrovich avait fait tout ce chemin pour venir mourir dans cette maudite salle.

Elle tira de toutes ses forces sur les liens qui emprisonnaient sa volonté. Ils étaient robustes, mais elle les sentit pourtant céder un peu. Et elle percevait également une autre présence un peu plus loin. Elle n'était pas seule à lutter, quelqu'un d'autre se débattait pour résister au sortilège invoqué par Krieger. C'était un esprit bien plus ancien, bien plus fort et plus discipliné que le sien, bien plus capable de lutter contre l'influence de la magie noire. Ensemble, elles commencèrent à faire tomber les chaînes, une par une.

Max vit s'abattre la lame de Rodrik. La seule chose qu'il put faire fut un pas de côté pour l'esquiver. La lame lui entailla le bras et fit couler le sang. La comtesse se lécha les lèvres. Elle se jeta sur lui, poussant violemment de côté son laquais, les crocs d'ivoire prêts se refermer sur

sa gorge. Ses yeux n'étaient plus que deux fosses insondables dans laquelle s'engloutissait la conscience du sorcier.

Soudain, elle s'arrêta net. La lueur maléfique dans ses yeux avait disparu. Max sentit immédiatement se relâcher la pression qui pesait sur sa volonté, un peu comme si quelque chose l'avait détournée. C'était d'ailleurs ce qui se produisait. Il sentit également se dissoudre un peu les effets du sortilège de Krieger. La poigne de fer qui lui enserrait la gorge se desserra, il tomba au sol et eut juste le temps de voir cette créature qui avait jadis été Adolphus Krieger jeter Gotrek au sol. Son ombre tombait sur le Tueur comme celle de la mort.

Adolphus Krieger triomphait. Le nain n'avait absolument pas été à la hauteur face à ce qu'il était devenu. Il se débattait d'une manière pathétique et essayait de se remettre sur ses pieds.

Krieger montra ses crocs. Il était temps de terminer le travail. Il sentit au même instant Ulrika et la comtesse sur le point d'échapper à son emprise, les efforts qu'elles déployaient menaçaient même de le déséquilibrer. Il jeta toutes ses forces pour les rattraper et puisa dans le pouvoir de l'Œil. Leur désespoir fut pour lui un véritable nectar. Elles savaient qu'il était invincible. Mais ce contretemps monopolisa son attention durant une fraction de seconde de trop et il eut soudain le sentiment que quelque chose se balançait au-dessus de sa tête. Il leva les yeux et vit alors le gigantesque lustre lui tomber dessus, le pic de métal qui en ornait la base semblable à la lame d'une épée.

Un cri de guerre venant du plafond attira l'attention de Max. Snorri, qui était parvenu d'une manière ou d'une autre à atteindre la chaîne qui supportait le lustre, tentait de la trancher à grands coups de hache. La chaîne céda d'un coup et l'énorme lustre tomba droit sur la créature hybride. À la toute dernière seconde, le monstre leva les yeux, comme s'il avait senti le danger et une brève lueur humaine éclaira son regard, dans laquelle se lut le désespoir que tout lui échappait alors qu'il avait été si proche de tout réussir. La base effilée entra dans sa poitrine et s'y enfonça sous le poids combiné du lustre et de Snorri Nosebiter.

Krieger se redressa de toute sa hauteur, tentant d'arracher le lustre de son corps. Ce corps, justement, commençait à reprendre sa forme naturelle et humaine. Les stigmates de la vieillesse apparurent sur son visage. Max rassembla ses dernières forces et invoqua une boule de feu qu'il projeta droit sur les yeux du vampire. Krieger poussa un hurlement inhumain de rage et de douleur. Il émergea de sa gorge déformée et monta dans les aigus jusqu'à sortir du spectre audible pour des oreilles humaines.

Gotrek se remit sur ses pieds et envoya sa hache en plein dans la poitrine du vampire. La lame heurta l'Œil de Khemri et l'impact enfonça le talisman entre les côtes de Krieger. Lorsque la lame enchantée rencontra l'antique talisman, toutes les armures s'effondrèrent sur elles-mêmes. Les chauves-souris géantes encore en état de le faire, n'étant plus guidées par aucune volonté, s'envolèrent dans l'ombre du plafond et abandonnèrent le combat. Le temps sembla suspendu durant quelques instants. Une aura de puissance pure entourait Krieger, projetant des étincelles alors que le talisman se déchargeait de ses dernières énergies, puis il explosa, dispersant dans toute la salle le corps du vampire.

La force du souffle jeta Max au sol, sa tête heurta une dalle de pierre et il sombra dans l'inconscience.

Sans quitter la comtesse des yeux, Félix se baissa pour ramasser son épée. Il avait mal partout, mais adressa tout de même une prière à Sigmar pour l'avoir gardé en vie. Ses vêtements étaient en lambeaux, et son visage rouge d'effort. Les choses auraient pu être pires, arriva-t-il à se dire. Mais en voyant l'expression sur le visage de la comtesse, tout sentiment de gratitude s'envola. Celle-ci était équivoque. Impossible de savoir si elle était en colère ou juste encore énervée par cette lutte.

— Viens donc mourir, défia la voix de Gotrek quelque part dans le dos de Félix. Ce dernier se tassa en attendant l'inévitable assaut, mais celui-ci n'arriva pas. À la place, la comtesse se contenta de les regarder l'un et l'autre, puis elle secoua la tête, comme si elle sortait d'un mauvais rêve.

— Il n'y a aucune raison de nous battre, dit-elle. Nous avons accompli ce que nous étions venus faire.

— En êtes-vous certaine ? lui demanda Félix.

— La menace de l'Œil de Khemri n'existe plus.

Félix jeta un bref coup d'œil dans la direction où aurait dû se trouver le corps de Krieger. Il n'en restait qu'un tas de chairs décomposées et, au milieu, les fragments brisés du talisman. Au moment où il regardait, les chairs se transformèrent en poussière.

La comtesse se tourna vers Ulrika et lui tendit une main.

— Venez, mon enfant. Votre géniteur n'est plus et il vous reste tant à apprendre.

Ulrika alla s'accroupir près du corps de son père. Elle semblait sur le point de pleurer mais en fut incapable, tout simplement parce qu'elle avait oublié comment faire.

— Je dois l'enterrer d'abord, souffla-t-elle

— Il serait plus sage de le brûler, conseilla la comtesse avec ce qui pouvait ressembler à de la compassion dans la voix. Les morts dans cette région ne connaissent pas longtemps le repos.

Ulrika hocha la tête puis elle souleva le corps sans vie de son père, avec la même facilité que s'il s'était agi de celui d'un enfant. Félix regarda du coin de l'œil ce que faisait Gotrek. Allait-il se jeter sur elle ? Mais dans l'immédiat, il ne semblait même pas être en mesure d'arrêter une poupée de chiffon, alors certainement pas un vampire. L'explosion de Krieger l'avait trempé de la tête aux pieds. Ses sourcils et sa crête dégoulinèrent de fluides vitaux et il saignait par une bonne dizaine de blessures. Il chancelait et était tout juste capable de tenir debout. Snorri Nosebiter gisait au sol au milieu des fragments du lustre. Pas d'aide à attendre de ce côté-là non plus, se dit Félix.

— Tous ses actes ont été accomplis sous une influence étrangère à laquelle elle ne pouvait pas résister, expliqua la comtesse. Elle n'éprouve aucune haine à votre encontre.

Pour la première fois, Ulrika sembla les apercevoir.

— C'est vrai, admit-elle. Elle ne tentait même pas de s'excuser, elle n'avait parlé que d'une voix froide et étrangère. Félix se demanda s'il restait en elle quelque chose de cette Ulrika qu'il avait connue.

— Elle a été tout autant la victime de Krieger que quiconque ici, reprit la comtesse. Elle ne mérite pas d'être punie pour un acte commis contre



sa volonté. Je vais l’emmener avec moi et l’éduquer, et faire en sorte qu’elle ne fasse de mal à personne. Faites-moi confiance, je m’occuperai d’elle.

Le Tueur fit un pas en avant, comme s’il allait se jeter à l’attaque, mais Félix fut surpris de voir qu’il n’alla pas plus loin. Gotrek regardait Ulrika avec un mélange d’émotions qui se succédèrent sur son visage de brute.

— On va faire comme ça, lâcha-t-il finalement. Autrement, je vous retrouverai l’une et l’autre.

La comtesse s’agenouilla au côté de Max et posa doucement une main sur son front.

— Il vivra, les rassura-t-elle. Quand il sera revenu à lui, il s’occupera de vous.

Puis Ulrika, portant son père, suivie de la comtesse et de son chevalier servant, quitta la salle du trône. Gotrek regarda autour de lui, puis se retourna vers la porte par laquelle elles étaient sorties et fronça les sourcils, comme s’il était en train de se demander s’il avait bien fait de les laisser filer. Il secoua finalement la tête et se laissa subitement tomber les fesses par terre. Félix comprit alors l’effort de volonté dont il avait fait preuve pour rester debout jusque-là. Il courut vers lui pour le soutenir.

— J’ai passé trop d’temps chez les humains, souffla-t-il d’une voix faible. J’m ramollis.

— Je ne crois pas, lui répondit Félix en le tenant par les épaules. Et maintenant, nous faisons quoi ?

— Les forces du Chaos arrivent, l’humain. Y’a encore une guerre à livrer et plein d’monstres à trucider. J’suis sûr qu’on trouvera de quoi s’occuper.

Snorri grogna et s’assit au milieu des débris du lustre.

— Kek’chose de gros a amorti la chute de Snorri, grommela-t-il en jeta un regard tout autour de lui. Il est passé où c’tu foutu vampire ?

— Tu l’as tué, lui répondit Félix.

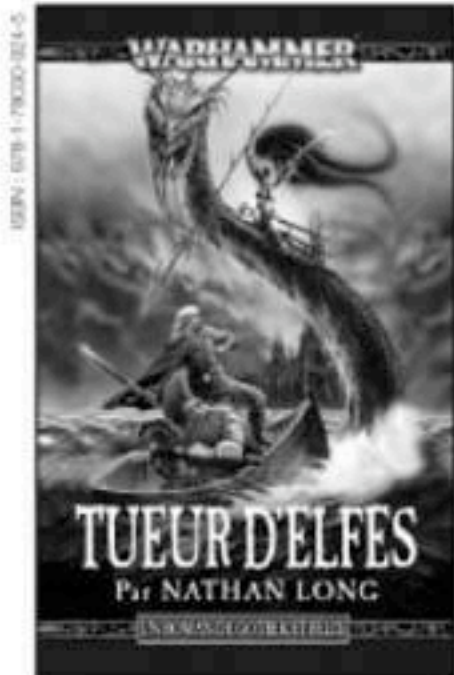
Le visage de Snorri Nosebiter s’illumina d’une satisfaction non dissimulée...

# À PROPOS DE L'AUTEUR

WILLIAM KING est né en 1959 à Stranraer, Écosse. Ses nouvelles ont été publiées dans The Year's Best SF, Zenith, White Dwarf et Interzone. Il est l'auteur des populaires aventures de Gotrek & Félix ainsi que des romans mettant en scène les Space Wolves. Il vit à Prague, en République Tchèque.



[www.blacklibrary.com/france](http://www.blacklibrary.com/france)



Gotrek et Félix :  
Livre 10



Gotrek et Félix :  
Livre 11

# **UNE PUBLICATION BLACK LIBRARY**

**Version anglaise originellement publiée en Grande-Bretagne en 2001 par BL Publishing. Cette édition a été publiée en France en 2011 par Black Library.**

**BL Publishing et Black Library sont des marques de Games Workshop Ltd., Willow Road, Lenton, Nottingham, NG7 2WS, UK.**

**Première publication en France en 2007 par Bibliothèque Interdite**

**Titre original : *Vampireslayer***

**Illustration de couverture: Geoff Taylor**

**Carte par Nuala Kinrade**

**Traduit de l'anglais par Philippe "Sire Lambert" Beaubrun**

**Copyright © Games Workshop Ltd 2001, 2011. Tous droits réservés.**

**Cette traduction est copyright © Games Workshop Ltd 2011. Tous droits réservés.**

**Games Workshop, le logo Games Workshop, Black Library, le logo Black Library, BL Publishing, Warhammer 40,000, le logo Warhammer 40,000 et toutes les marques associées ainsi que les noms, personnages, illustrations et images de l'univers de Warhammer 40,000 sont soit ®, ™ et / ou © Games Workshop Ltd 2000-2011, au Royaume-Uni et dans d'autres pays du monde. Tous droits réservés.**

**Imprimé au Royaume-Uni par MacKays, Chatham, Kent.**

**Dépot légal : Juin 2011**

**ISBN 13 : 978-0-85787-279-1**

**Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes, faits ou lieux existants serait purement fortuite.**

**Toute reproduction, totale ou partielle, de ce livre ainsi que son traitement informatique et sa transcription, sous n'importe quelle forme et par n'importe quel moyen électronique, photocopie, enregistrement ou autre, sont rigoureusement interdits sans l'autorisation préalable et écrite du titulaire du copyright et de l'auteur.**

**Visitez Black Library sur internet :  
[www.blacklibrary.com/france](http://www.blacklibrary.com/france)**

**Plus d'informations sur Games Workshop et sur le monde de Warhammer 40,000 :  
[www.games-workshop.com](http://www.games-workshop.com)**

# Contrat de licence pour les livres numériques

Ce contrat de licence est passé entre :

Games Workshop Limited t/a Black Library, Willow Road, Lenton, Nottingham, NG7 2WS, Royaume-Uni (« Black Library ») ; et (2) l'acheteur d'un livre numérique à partir du site web de Black Library (« vous/votre/vos ») (conjointement, « les parties »)

Les présentes conditions générales sont applicables lorsque vous achetez un livre numérique (« livre numérique ») auprès de Black Library. Les parties conviennent qu'en contrepartie du prix que vous avez versé, Black Library vous accorde une licence vous permettant d'utiliser le livre numérique selon les conditions suivantes :

\* 1. Black Library vous accorde une licence personnelle, non-exclusive, non-transférable et sans royalties pour utiliser le livre numérique selon les manières suivantes :

o 1.1 pour stocker le livre numérique sur un certain nombre de dispositifs électroniques et/ou supports de stockage (y compris, et à titre d'exemple uniquement, ordinateurs personnels, lecteurs de livres numériques, téléphones mobiles, disques durs portables, clés USB à mémoire flash, CD ou DVD) qui vous appartiennent personnellement ;

o 1.2 pour accéder au livre numérique à l'aide d'un dispositif électronique approprié et/ou par le biais de tout support de stockage approprié ; et

\* 2. À des fins de clarification, il faut noter que vous disposez **UNIQUEMENT** d'une licence pour utiliser le livre numérique tel que stipulé dans le paragraphe 1 ci-dessus. Vous ne pouvez **PAS** utiliser ou stocker le livre numérique d'une toute autre manière. Si

cela est le cas, Black Library sera en droit de résilier cette licence.

\* 3. En complément de la restriction générale du paragraphe 2, Black Library sera en droit de résilier cette licence dans le cas où vous utilisez ou stockez le livre numérique (ou toute partie du livre numérique) d'une manière non expressément licenciée. Ceci inclut (sans s'y limiter) les circonstances suivantes :

o 3.1 vous fournissez le livre numérique à toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

o 3.2 vous rendez le livre numérique disponible sur des sites BitTorrent ou vous vous rendez complice dans la « semence » ou le partage du livre numérique avec toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

o 3.3 vous imprimez ou distribuez des versions papier du livre numérique à toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

o 3.4 Vous tentez de faire de l'ingénierie inverse, contourner, altérer, modifier, supprimer ou apporter tout changement à toute technique de protection contre la copie pouvant être appliquée au livre numérique.

\* 4. En achetant un livre numérique, vous acceptez conformément aux Consumer Protection (Distance Selling) Regulations 2000 (réglementation britannique sur la vente à distance) que Black Library puisse commencer le service (de vous fournir le livre numérique) avant la fin de la période d'annulation ordinaire et qu'en achetant un livre numérique, vos droits d'annulation cessent au moment même de la réception du livre numérique.

\* 5. Vous reconnaissez que tous droits d'auteur, marques de

fabrique et tous autres droits liés à la propriété intellectuelle du livre numérique sont et doivent demeurer la propriété exclusive de Black Library.

\* 6. À la résiliation de cette licence, quelle que soit la manière dont elle a pris effet, vous devez supprimer immédiatement et de façon permanente tous les exemplaires du livre numérique de vos ordinateurs et supports de stockage, et devez détruire toutes les versions papier du livre numérique dérivées de celui-ci.

\* 7. Black Library est en droit de modifier ces conditions de temps à autre en vous le notifiant par écrit.

\* 8. Ces conditions générales sont régies par la loi anglaise et se soumettent à la juridiction exclusive des tribunaux d'Angleterre et du Pays de Galles.

\* 9. Si toute partie de cette licence est illégale ou devient illégale en conséquence d'un changement dans la loi, alors la partie en question sera supprimée et remplacée par des termes aussi proches que possible du sens initial sans être illégaux.

\* 10. Tout manquement de Black Library à exercer ses droits conformément à cette licence quelle qu'en soit la raison ne doit en aucun cas être considéré comme une renonciation à ses droits, et en particulier, Black Library se réserve le droit à tout moment de résilier cette licence dans le cas où vous enfreindriez la clause 2 ou la clause 3.

## Traduction

La version française de ce document a été fournie à titre indicatif. En cas de litige, la version originale fait foi



# Table of Contents

[Cover](#)

[Page Titre](#)

[Warhammer](#)

[Carte](#)

[Livre Un](#)

[Un](#)

[Deux](#)

[Trois](#)

[Quatre](#)

[Livre Deux](#)

[Cinq](#)

[Six](#)

[Sept](#)

[Huit](#)

[Livre Trois](#)

[Neuf](#)

[Dix](#)

[Onze](#)

[À Propos de l'Auteur](#)

[Page légale](#)

[Contrat de licence pour les livres numériques](#)